

Marc Haven

LE MAÎTRE  
INCONNU

*Cagliostro*



## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Dr Marc Haven

# Le Maître inconnu Cagliostro

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE  
SUR LA HAUTE MAGIE



© Arbre d'Or, Genève, juin 2003

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

## AVANT-PROPOS

Je me souviens toujours d'un article de journal paru au XX<sup>e</sup> siècle et donnant d'un contemporain une biographie ornée de la reproduction de sa photographie. Celui qui, s'occupant du personnage en question, retrouvera dans cent ans ce journal, pourra-t-il ne pas classer cette étude parmi les plus importants de ses documents ? Or le cliché était celui d'un inconnu, ne ressemblant même pas au héros de l'histoire, et la biographie faisait naître à Constantinople, dans un harem, celui qui avait vu le jour, fils de simples cultivateurs, dans un village, en France. J'ai heureusement oublié le reste.

Ce souvenir m'a poursuivi pendant que j'étudiais Cagliostro ; si de telles erreurs peuvent s'imprimer de nos jours et se répandre si facilement, si nous vivons au milieu des événements contemporains sans pouvoir en apprécier le caractère, souvent même sans en avoir connaissance dans quel brouillard d'illusions, dans quel monde de fantaisie devons-nous être plongés relativement au passé ?

Lorsqu'on s'occupe d'un homme qui a joué dans l'histoire un rôle quelque peu important, on se trouve en présence de difficultés bien grandes provenant de l'éloignement, du parti pris, des opinions admises. La partialité des contemporains prend d'autant plus d'importance que le temps, en s'écoulant, rend le contrôle plus impossible ; une opinion générale, le

plus souvent celle du livre le plus attrayant ou le plus répandu, s'établit et, dès lors, tout écrivain amené à parler du fait historique ou de l'homme qui laissa un nom, s'en tiendra à ce jugement, définitif selon lui, parce que la masse l'a peu à peu sanctionné de sa paresse et de sa crédulité.

C'est ce qui est arrivé pour Cagliostro, et pour lui plus que pour tout autre ; car, de son temps déjà, ceux qui le voyaient agir, qui l'observaient et l'interrogeaient, lorsque c'étaient des esprits pondérés et philosophiques, avouaient qu'il était impossible de porter un jugement sur lui<sup>1</sup> ; certains le révéraient comme un dieu ; d'autres le haïssaient comme le pire ennemi de l'humanité<sup>2</sup>. Nul n'a suscité plus de dévouements, nul n'a provoqué plus de fureurs, et nulle personnalité n'est restée plus énigmatique, même pour ses intimes, même pour les magistrats à qui échut la lourde tâche de le juger.

Aussi, sur lui plus que sur tout autre, les calomnies se sont accumulées, les légendes ont couru. Dès son vivant on les répandait ; après sa mort, les haines religieuses, qui sont les plus tenaces et survivent à la tombe, l'ont poursuivi. Les historiens ont été frappés

---

<sup>1</sup> « Vere ænigma est iste, de quo non licet judicare ». *Liber memorialis de Cagliostro*. Venitiis. S. A. in-8°, p. 36. (Trad. Franç. Dr M. Haven. *L'Évangile de Cagliostro*. Paris, 1910, in-16, p. 86.) Cf. « Lettre de Blessig » in Weisstein, *Cagliostro à Strasbourg*.

<sup>2</sup> Breteuil, Meiner pensait ainsi : « [...] eines Mannes [...], den ich gerne der ganzen Welt verdächtig machen möchte. » Meiner, *Briefe über die Schweiz*. II<sup>e</sup> partie ; in Mirabeau, *Lettre sur MM. De Cagliostro et Lavater*, Berlin, 1786, in-8°, p. 14.



par la brusque apparition de cet homme à la veille de la Révolution ; mais, ne trouvant aucun résultat évident et immédiat à ses actes, rien qui expliquât son rôle, renonçant à le comprendre, ils l'ont bientôt délaissé comme un personnage épisodique sans importance ; la littérature s'en est emparée et, finalement, une opinion s'est imposée qu'on peut retrouver aujourd'hui dans tous les livres, qui est devenue classique à force d'être reproduite. Enlevé à l'histoire pour devenir un type légendaire, demi-sorcier et demi-prestidigitateur, escroc brillant et bouffon, le comte de Cagliostro est un personnage qui se classe entre Robert Macaire et Polichinelle dans le musée des fantoches<sup>3</sup>.

Bien des esprits en restent là : il leur suffit de connaître le Cagliostro charmant de Gérard de Nerval ou le magicien impressionnant d'Alexandre Dumas ; mais ceux qui ont entendu parfois des paroles de vie, qui ont senti, — fût-ce une heure, — un monde de mystères les entourer ne peuvent se contenter de cette notion superficielle ; ceux-là demanderont davantage. Pour retrouver, s'il est possible, le vrai Cagliostro, pour acquérir une connaissance plus adéquate de son esprit, que pouvons-nous donc faire ?

Avant tout, nous adresser à de meilleures sources. Qu'existe-t-il sur Cagliostro ? D'abord, et en grand nombre, des pamphlets émanés, soit de ses adversaires dans les procès qu'il eut à soutenir et, en par-

---

<sup>3</sup> C'est presque l'expression textuelle du Joseph Prud'homme anglais qu'on appelle Carlyle. *Frasers Magazine*, juillet, 1833, p. 19 à 28, et *Ibid.em*, août 1833, p. 132 à 155.

ticulier, lors de l’Affaire du Collier ; soit des ennemis personnels qu’il avait su se faire par sa grande liberté de parole, par l’originalité de ses actes ; soit enfin du Saint-Office qui, lors de sa capture, sachant tenir en lui un des chefs patents ou secrets de la franc-maçonnerie, a voulu faire coup double : d’une part, salir à tout jamais la mémoire de ce représentant des idées libérales qui bouillonnaient alors dans bien des cerveaux ; d’autre part, faire retomber sur l’ordre tout entier le discrédit jeté sur le grand-maître de la maçonnerie égyptienne.

*La Vie de J. Balsamo*, publiée par les soins du Saint-Office comme une apologie de son action inquisitoriale, est un chef-d’œuvre de haine et d’hypocrisie ; les libelles des sieurs Sachi et Morande, de Mme de la Motte pâlisent à côté de ce réquisitoire<sup>4</sup> ; et cependant, ces trois personnages n’avaient pas ménagé Cagliostro.

Mais, perfectionnée par le Saint-Office, l’œuvre prend une autre ampleur : tout ce qu’on pouvait recueillir de plus diffamatoire chez les auteurs précités, s’y trouve joint à ce que l’inquisition a pu arracher de compromettant à Cagliostro et à sa femme, par les promesses ou les tortures<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> Nous parlons ici de Sachi et de ses démêlés avec Cagliostro dans notre chap. V : *Strasbourg*, p. 110 sqq. Nous étudions Morande dans notre chap. VIII : *Londres*, p. 241 sqq. et Mme de la Motte, dans l’affaire du Collier, chap. VII, p. 145 sqq. bien que l’histoire ait suffisamment démasqué et flétri ces deux derniers personnages pour que nous eussions pu nous dispenser même de réfuter leurs assertions intéressées.

<sup>5</sup> Cf. chapitre IX : *Rome*.

Qu'on ajoute à cela tout ce qu'en 1791 l'imagination de prêtres italiens, effrayés par la Révolution française, pouvait inventer contre la franc-maçonnerie en général et contre le fondateur d'un rite mystique en particulier, et on aura une idée de la violence de ce libelle. L'habileté avec laquelle l'auteur, jouant sur les mots confond à dessein religion et catholicisme, athéisme et hétérodoxie, libéralisme et scepticisme, fait que le lecteur, insensiblement, est amené à le suivre, à adopter ses conclusions, s'il ne s'observe et ne découvre la ruse.

Non seulement, le livre est un réquisitoire haineux, non seulement il fourmille d'erreurs dans ce qui est vérifiable<sup>6</sup>, et d'inventions dans les portions impossibles à contrôler, mais encore, dans le développement de sa thèse, l'auteur tombe dans de telles contradictions qu'elles sautent aux yeux et que le traducteur français de l'ouvrage, cependant hostile à Cagliostro, n'ayant que mépris et ironie pour lui, n'a pu s'empêcher, en certains endroits, de signaler ces contradictions révoltant la justice et même le bon sens<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> Rien que dans les questions de fait concernant les périodes de la vie de Cagliostro sur lesquelles nous avons des documents officiels — dix ans environ —, j'ai pu relever plus de trente erreurs positives de dates, de noms, ou d'événements. On voit quelle confiance accorder aux récits de la jeunesse de Cagliostro dans lesquels l'auteur a donné plus libre carrière encore à son imagination, toute rectification étant impossible pour cette période inconnue.

<sup>7</sup> Dans l'avertissement, p. IV et V, il a cru devoir s'excuser de traduire la sentence condamnant Cagliostro, quel qu'il fut, à la mort ; il avoue que sa raison se soulève devant les considérants du Saint-Office, devant les cris des inquisiteurs, réclamant



Donc presque rien à prendre dans la Vie de J. Balsamo, pas plus que dans les pamphlets antérieurs ; et si nous avons à les citer, nous ne devons le faire qu'avec beaucoup de précautions. Nous en dirions autant des autres biographies, isolées ou intercalées dans des ouvrages généraux<sup>8</sup>, qui, pour la partie documentaire, s'appuient toutes sur le petit livre, tissu de mensonges et de sottises, que la Chambre apostolique a fait imprimer à Rome. La publication des documents Fontaine par l'érudit M. Campardo<sup>9</sup> a engagé quelques écrivains à s'occuper de Cagliostro. M. Funck-Brentano l'a fait le premier, et avec impartialité. Un auteur moderne<sup>10</sup> a repris le sujet ; mais son livre, à l'inverse du précédent et à l'imitation des pamphlets anciens, est tout imprégné du même esprit de haine qui a dicté la Vie de J. Balsamo au père jésuite Marcello.

D'autre part, nous avons à éliminer, pour arriver à un Cagliostro vrai, les costumes et les décors dont les romanciers ont surchargé le personnage. Alexandre Dumas, Gérard de Nerval, J. de Saint-Félix<sup>11</sup> pour développer un type déjà merveilleux par lui-même,

---

encore, en 1791, du sang pour la protection de la sainte église catholique et romaine.

<sup>8</sup> Christian, *Histoire de la magie*, P. Furen, gr. in 8°, p. 170, sqq. Figuier, *Histoire du merveilleux*, Paris, 1861, in 16, t. IV, p. 1, sqq.

<sup>9</sup> Campardon, *Marie-Antoinette et le procès du collier*, Paris, Plon, 1863, p. 410, sqq.

<sup>10</sup> D'Alméras, *Cagliostro*, Paris, 1904, in 16.

<sup>11</sup> J. de Saint Félix, *Aventures de Cagliostro*, Paris, Hachette, 1855, in 16.

ont ajouté à sa vie et aux traditions restées courantes sur lui des traits appartenant à d'autres personnages de l'histoire ou de la légende. Déjà, du temps de Cagliostro, des chroniqueurs accumulaient à plaisir l'invraisemblable sur le merveilleux. C'est ainsi que dans plusieurs pamphlets de l'époque on trouve le récit suivant :

« Cagliostro s'arrêta avec un cri de surprise devant un crucifix de bois sculpté : il ne pouvait comprendre comment l'artiste, qui certainement n'avait pas vu le Christ, avait pu atteindre à une ressemblance si parfaite.

— Vous avez donc connu le Christ ?

— Nous étions ensemble du dernier bien. Que de fois nous nous promenâmes ensemble sur le sable mouillé, au bord du lac de Tibériade. Sa voix était d'une douceur infinie... Mais il ne m'a pas voulu croire : il a couru les rivages de la mer ; il a ramassé une bande de *lazzaronis*, de pêcheurs, de loqueteux : et il a prêché — mal lui en est advenu !

Et se tournant vers son domestique :

— Tu te souviens du soir à Jérusalem où l'on crucifia Jésus ? Mais le domestique avec une profonde révérence :

— Non, Monsieur. Monsieur sait bien que je ne suis à son service que depuis 1 500 ans<sup>12</sup> ! »

Ces histoires, celle du rajeunissement d'une sou-brette redevenue petite fille, celle du banquet des

---

<sup>12</sup> Funck-Brentano, *L'affaire du collier*, Paris, Hachette, 1902, p. 89.

ombres<sup>13</sup>, circulaient de son temps. De Gleichen, en honnête homme, explique que c'étaient là des charges, inventées par des farceurs<sup>14</sup> : les uns, très conscients, cherchaient à tuer par le ridicule le prestige entourant l'homme aux pouvoirs exceptionnels ; d'autres confondaient de bonne foi les histoires, et, du moment que Cagliostro était alchimiste ou guérisseur, cela suffisait pour qu'on lui attribuât les transmutations d'un chevalier Borri, les œuvres d'un Gualdo ou les terribles mystères de l'esprit Gablidone<sup>15</sup>.

Enfin, ses propres disciples, ses admirateurs, en qui la crédulité supprimait tout jugement, acceptaient avec enthousiasme toutes les histoires nouvelles et les colportaient en les déformant encore<sup>16</sup>.

---

<sup>13</sup> *Mémoires authentiques*, Paris, 1686, in-8°, p. 18 sqq. — Gazette d'Utrecht du 2 août 1878.

<sup>14</sup> De Gleichen, *Souvenirs*, Paris 1868, in-16, p. 125-126. Lord Glower, qui est l'auteur avéré de la charge précédente, ne l'avait peut-être pas inventée spécialement pour Cagliostro, car, dans la *Chronique de l'Œil de Bœuf* sur les cours de Louis XIV et Louis XV (chap. XXII), on trouve la même histoire attribuée au comte de Saint-Germain. L'anecdote du rajeunissement exagéré vient aussi de Saint-Germain : celle du crucifix se trouve dans *La Magie de Cagliostro*, 1789, p. 18.

<sup>15</sup> Cf. *Gazette de Leyde*, n° 72 du 9 septembre 1785. — *Ma correspondance*, n° 73, 2 septembre 1785 et *Essai sur la secte des Illuminés*. S. L., 1789, pet. in-8°, p. 129-134. « À la fin de chaque mois, disait-on, il s'enfermait pendant quarante-huit heures et, en sortant de cette retraite, il envoyait vendre chez un orfèvre un lingot d'or qui était toujours plus fin que celui des louis. » *Souvenirs du duc de Lévis*, cités en : Chaix d'Est-Ange, p. 6.

<sup>16</sup> Ses amis et ses défenseurs lui ont causé autant de mal que ses ennemis ; des bavards inintelligents ont fait supporter à Cagliostro le nouveau ridicule de leur propre sottise.

De toutes ces légendes, de ces exagérations et de ces maladresses s'est bâti peu à peu le personnage mythique du magicien Cagliostro : les littérateurs, qui l'ont reçu très défiguré, l'ont encore altéré et nous avons à tenir compte de cela. Non pas que nous ayons à chercher des documents chez les romanciers, mais parce que ce n'est pas avec l'image préconçue de leur Cagliostro de fantaisie devant les yeux que nous devons aborder notre étude, et aussi parce qu'il faut ne pas oublier que, déjà, dans les récits des contemporains, cette déformation du personnage commence à se produire.

Nous venons de voir tout ce que nous devons rejeter comme entaché d'erreurs, calomnies et légendes qui, malheureusement, ont inspiré seules la plupart des écrivains ; nous restons en présence :

1. Des renseignements donnés, des appréciations fournies par des témoins compétents, gens ayant vécu dans son intimité ou voyageurs de passage, notant le soir les impressions de leur visite à Cagliostro<sup>17</sup>.

2. Les pièces conservées à l'occasion des enquêtes

---

<sup>17</sup> Encore faut-il tenir compte, dans l'examen de ces textes, de la prévention qui devrait s'élever dans tous les esprits sérieux, chez tous les personnages officiels, contre un individu qui se présentait avec une allure aussi extraordinaire, dont les paroles troublantes, les actes étranges heurtaient souvent le bon ton du XVIII<sup>e</sup> siècle. Beaucoup voyaient en lui le bateleur ; bateleur si l'on veut, mais bateleur comme celui du livre de Thoth : amusant charmeur pour les enfants, dont les gestes symboliques rappellent en même temps aux sages vérités éternelles.

officielles ces derniers documents pourront nous fournir des dates et des textes très précieux<sup>18</sup>.

3. Les correspondances personnelles, lettres publiques, requêtes et factums divers écrits par Cagliostro, ou sous son contrôle direct<sup>19</sup> et qu'on a systématiquement négligés. Son Mémoire contre le Procureur général, en particulier, a été ridiculisé et incompris ; le public lettré l'a regardé comme un vain roman et dédaigné. Et cependant si les critiques, mieux avisés, s'étaient efforcés de pénétrer le sens de ces écrits, de séparer les faits et les symboles, ils auraient vu que Cagliostro s'y révélait aussi clairement que dans ses actes, et que ses pages si décriées éclaircissaient singulièrement bien des côtés obscurs de leur héros.

Textes officiels, références de contemporains impartiaux, lettres et requêtes écrites par Cagliostro, voilà donc les seules sources, peu abondantes, mais claires et saines, où doit puiser un critique scrupuleux, désireux de rétablir dans sa forme et dans sa lumière véritables la figure si intéressante du prophète de la Révolution, du guérisseur des incurables, de l'ami de Lavater, du maître du cardinal de Rohan.

---

<sup>18</sup> Nous voulons parler des actes suivants : *Interrogatoire à la Bastille. Lettres ministérielles de 1783. Débats du procès du Collier et Verdict du 31 mai 1786*, pièces conservées aux Archives et à la Bibliothèque de l' Arsenal.

<sup>19</sup> Plusieurs mémoires, rédigés par M<sup>e</sup> Thilorier, ont été inspirés, et même, dit-on, écrits en partie en italien par Cagliostro. Cf. *Gazette de Leyde*, n<sup>o</sup> 18 du 3 mars 1786. — Borowski. *Cagliostro, einer der merkwürdigsten Abentheuer...*, Königsberg, 1790, in-16, p. 5.



Telle n'a pas été, malheureusement, la conduite des historiens ils s'en sont tenus aux pamphlets, si nombreux, si riches en chroniques scandaleuses, si amusants à citer. Cela leur a suffi ; ils n'ont pas cherché plus loin ; et si quelques-uns ont interrogé parfois les défenses de Cagliostro ou les souvenirs d'observateurs contemporains, ce fut mollement et d'un esprit déjà prévenu<sup>20</sup>.

Aussi, ni les biographies pleines des mêmes erreurs, des mêmes calomnies, ni les notices superficielles insérées çà et là, ni même les pages consacrées par des esprits plus éclairés à Cagliostro ne donnent de lui une idée approximative. Odieux escroc, naïf illuminé, délicat manieur d'âmes, grossier lourdaud, on nous présente, pour celui de Cagliostro, cent personnages divers, peu en rapport avec ses actes, et dont aucun ne satisfait l'esprit ; bien plus, le même auteur, à quelques lignes de distance, ne craint pas de nous le dépeindre sous des traits absolument contradictoires ! Le bon sens se révolte à lire ces sottises.

---

<sup>20</sup> Un excellent auteur, M. Funck-Brentano, dans son livre sur l'Affaire du Collier a dû s'occuper de Cagliostro ; mais il n'en parle qu'incidemment, pour quelques mois de sa vie et pour un fait auquel Cagliostro ne fut mêlé que fort peu ; d'autre part, suivant en cela l'opinion banale, il a vu en Cagliostro le personnage original, amusant, de son étude et n'a pas craint d'en accentuer les traits en lui attribuant volontiers des anecdotes douteuses. En un mot il n'a pas pénétré plus avant dans l'âme de son personnage — il n'avait pas à le faire il est vrai — et, par conséquent, il n'a pas été amené à chercher à éclaircir des points douteux ni à détruire des calomnies qui ne touchaient en rien à son sujet. À part ces réserves, c'est certainement ce qui a été écrit de mieux, de plus impartial sur Cagliostro.

Tout est donc à refaire et une vie de Cagliostro, autrement conçue, s'impose historiquement. C'est en essayant d'étudier ce personnage pour me créer une conviction que j'ai vu la nécessité de recherches nouvelles, et, je dois le déclarer, en pénétrant de plus près les événements de la vie et le caractère de cet homme, je l'ai vu grandir et s'éclairer à mes yeux ; je me sentis, dès lors, poussé à parler de lui par un autre sentiment que par un simple intérêt de curiosité : je me crus le devoir de le faire.



Portrait par Bartolozzi

## CHAPITRE PREMIER : PREMIERS VOYAGES – L'AVENTURIER

Le récit allégorique donné par Cagliostro de son enfance, ce qu'il disait de ses voyages, n'a été pris à la lettre et accepté tel quel par personne sans doute ; presque tous ont considéré cette histoire comme un moyen prétentieux de se rehausser dans l'opinion des hommes ; ses ennemis se sont aussitôt efforcés de chercher une origine plus naturelle à Cagliostro, des détails plus terre à terre sur sa jeunesse, désireux de le prendre ainsi en flagrant délit d'invention et d'annuler par leurs protestations l'impression grandiose que produisaient sa bienfaisance et ses merveilles.

Sachi, le premier, annonça qu'il s'appelait Thiscio, qu'il était né à Naples, fils d'un cocher ; qu'il avait été perruquier, avait exercé ensuite, ici et là, les métiers les plus méprisables. D'autres le déclaraient juif portugais ; Mme de la Motte reprit et réédita ces récits. Plus tard, Morande et le commissaire Chesnon découvrirent en lui Joseph Balsamo, publièrent sur son compte des aventures de jeunesse suffisantes à le déconsidérer à tout jamais. Autre histoire, mêmes tendances, même richesse de détails, documents aussi sûrs en apparence. Cette seconde version eut plus de succès encore que la première et se répandit vite, grâce au *Courrier de l'Europe*. On la retrouve presque chez tous les historiens.

Le but de ces romans, de ces publications était le même : il s'agissait de percer l'incognito sous lequel Cagliostro se présentait, surtout de jeter assez de méfiance, assez d'opprobres sur la portion inconnue de sa vie pour que sa réputation actuelle en fût atteinte ; l'histoire admise, tout devenait matière à soupçon en lui, même la vertu la plus indiscutable.

Rien ne résiste en effet à ce procédé destructeur : la calomnie, même la plus fantaisiste, fait naître le doute et le doute est un dissolvant universel plus fort que celui des alchimistes. Les faits diffamatoires peuvent se détruire l'un l'autre, les suppositions ne reposer sur rien, les fantaisies se donner libre cours : le lecteur par curiosité, par indifférence, ne s'arrête pas aux évidentes malhonnêtetés ; il absorbe l'aliment agréable qu'on lui offre et l'œuvre néfaste est accomplie : la méfiance est entrée ; le héros tombe et rien ne saurait le relever, de son temps ni aux siècles à venir.

C'est ce qu'on a fait pour Cagliostro : on a noirci de calomnies sa jeunesse ignorée de tous ; on a peuplé les premières années de sa vie, qu'il voulait laisser enveloppées de mystère, d'histoires scandaleuses, d'intrigues criminelles, sans mesure, sans preuves, sans scrupule, et c'est par cette sorte de préface que débutent tous les biographes de Cagliostro. Nous ne les suivrons pas dans ce chemin ; certes, nous étudierons, nous aussi, les différentes hypothèses offertes sur la naissance et la vie inconnue de Cagliostro, mais nous le ferons à la place qui convient à cet examen, c'est-à-dire après l'avoir suivi pas à pas dans son existence, depuis l'heure où sa vie est historiquement



connue<sup>21</sup>, jusqu'à son dernier jour. Nous aurons ainsi, à l'inverse des pamphlétaires intéressés ou des critiques irréfléchis, un type positif d'homme, un être vrai à comparer avec les images de fantaisie qu'on a présentées au public pour combler le vide de cette période inconnue, au lieu de partir comme eux de suppositions, de faits mal établis pour créer un personnage de roman, dont ensuite le reflet trompeur jetterait sans cesse sur l'homme que nous verrions parler et agir, une ombre de méfiance injustifiée.

En passant ainsi du connu à l'inconnu nous croyons procéder d'une façon plus scientifique et plus équitable ; nous évitons aussi des longueurs et des redites ; car, pour juger la valeur des différentes hypothèses présentées, il importe de connaître ceux qui les ont émises, et c'est en suivant Cagliostro dans ses travaux, dans ses luttes, à Strasbourg, à Paris, à Londres que nous aurons à parler de ceux qui, les premiers, ont voulu porter la main sur le voile mystérieux dont il s'entourait.

Sans nous attarder à rechercher dès maintenant si, effectivement, Cagliostro visita l'Égypte, s'il passa par Rhodes avant d'aller à Malte, s'il naquit à Messine ou ailleurs, s'il ne fit qu'un seul séjour à Naples, toutes choses bien secondaires à notre avis, puisqu'en aucun de ces lieux Cagliostro ne s'est réellement manifesté, et puisque, d'autre part, nous considérons la plus grande partie de ses déclarations comme des énoncés symboliques<sup>22</sup>, nous commencerons notre étude à

---

<sup>21</sup> En Angleterre, en 1777, à l'âge de 33 ans environ.

<sup>22</sup> Nous disons la plus grande partie, car tout n'est pas pure-

l'apparition de Cagliostro à Londres, en 1777, parce que c'est à partir de cette date seulement que nous avons des documents, venant soit de lui, soit de ses adversaires, mais précis et discutables. Avant son séjour à Londres, il est bien quelques événements de la vie de Cagliostro qui appartiennent déjà à l'histoire et semblent établis : son séjour à Malte<sup>23</sup>, ses travaux avec le grand maître Pinto, amateur de science hermétique, son mariage à Rome, son amitié avec le chevalier d'Aquino<sup>24</sup>, un voyage qu'il fit en Espagne<sup>25</sup> sont des faits reconnus par lui, acceptés par ses adversaires qui les ont confirmés bien qu'ils en aient dénaturé les détails. Nous devons donc les admettre, et les indiquer. La jeunesse de Cagliostro fut mouvementée ; il voyagea de bonne heure dans l'Europe occidentale ; mais, comme aucun témoignage palpable n'est resté

---

ment symbolique comme nous l'expliquons plus loin

<sup>23</sup> « Les renseignements venus de Malte confirment l'arrivée dans cette île, vers 1756, d'un prêtre sicilien accompagnant un jeune homme de 10 à 12 ans dont le signalement correspond à celui de Cagliostro et qui voyagea ensuite avec le chevalier d'Aquino. » *Ma Correspondance*, n° 59, 22 juillet 1786. — Cf. Borowski, *Cagliostro, etc.*, p. 31. Le prêtre décoré de l'ordre de Malte, qui aurait beaucoup voyagé en Orient, se serait appelé Puzzo, et l'enfant Michaël.

<sup>24</sup> *Mémoires pour le comte de Cagliostro*. Paris, 1786, in-16, p. 18 et 19. Cagliostro fit en 1783 un voyage à Naples pour assister le chevalier d'Aquino mourant.

<sup>25</sup> *Mémoires pour le comte de Cagliostro*, p. 22. Don Luis de Lima Vasconcellos, grand prieur de Majorque, frère de don Jaime de Majonès de Lima de Sotomajor, ambassadeur d'Espagne (1747-1764) était le disciple de Cagliostro. *Souvenirs de la marquise de Créqui*. Paris, 1834, 3 volumes, in-8°, t. III, p. 223 sqq.

de ses travaux, qu'aucune référence nette de ceux qui l'ont connu à cette époque ne nous est parvenue, et qu'en aucun de ces lieux il n'accomplit d'œuvres analogues à celles qui l'ont fait connaître plus tard, nous ne pouvons, si nous ne voulons tomber dans le même défaut que nous reprochons aux autres, que citer ces quelques indications générales admises à juste titre, par les auteurs, sans nous y arrêter davantage. Ces voyages, qui durèrent plusieurs années, l'amènèrent enfin à Londres, en 1777, et ce fut le début véritable de sa carrière.

## CHAPITRE II : PORTRAIT – L'IMPOSTEUR

Le comte de Cagliostro, tel qu'on le connut en Europe de 1777 à 1787, était un homme de taille peu élevée, plutôt au-dessous de la moyenne<sup>26</sup>, aux épaules carrées, à la poitrine large et bombée, donnant l'impression de vigueur et de santé ; la tête puissante était couverte de cheveux noirs ondulés, flottants et rejetés en arrière<sup>27</sup> ; il la portait droite, souvent même un peu renversée, ce qui laissait voir les lignes d'un cou rond, musclé, remarquablement gracieux<sup>28</sup>. Contrastant avec l'ampleur de la poitrine, les mains et les pieds étaient petits, les attaches fines<sup>29</sup>. Un embonpoint naissant, qui s'accrut seulement dans les dernières années de sa vie, ne lui enlevait rien de sa vivacité ; sa démarche était alerte, voltigeante<sup>30</sup> et révélait

---

<sup>26</sup> Cinq pieds un pouce (!) dit le policier Bernard dans le *Courrier de l'Europe* n° 29, 1787. *Évangile de Cagliostro*, Paris, 1910, p. 85. — « Ein paar Tröpflein aus dem Brünnen... » 1781, p. 2. — De Gleichen, *Souvenirs*, p. 135.

<sup>27</sup> Cf. Langmesser, *Jacob Sarrasin*, Zurich, 1899, p. 54. Remarque faite par Schmidt.

<sup>28</sup> On peut le constater sur le portrait de Chapuis et sur le buste de Houdon, tous deux reproduits dans ce livre.

<sup>29</sup> Gedike et Biester, *Berliner Monatschrift*, t. IV, juillet-décembre 1784. Le pseudo comte Cagliostro, *Cagliostro démasqué à Varsovie*, 1786, in-16, p. 32.

<sup>30</sup> À Rovoredo, en 1787, cette vivacité frappa l'auteur du *Liber Memorialis*, comme elle avait déjà étonné les gens du Nord en

une richesse de vie, une énergie musculaire toujours prêtes à se dépenser. Le visage était plein, le teint frais, le front ouvert, élevé. Très large au niveau des pommettes, la figure s'amincissait en bas où le maxillaire inférieur offrait un moindre développement. Les traits n'avaient rien d'asymétrique, ni de heurtant : le nez rond, l'oreille fine et bien dessinée<sup>31</sup>, la lèvre supérieure prédominait sur l'inférieure et la bouche, souvent entrouverte, découvrait des dents solides et superbes. Le menton s'arrondissait sous une fossette médiane.

Cagliostro avait des yeux noirs, expressifs, et brillants de vie<sup>32</sup>. S'il se fixait sur vous pour vous examiner, on ne pouvait soutenir ce regard. Lorsqu'il parlait avec chaleur de quelque sujet élevé, ses pupilles se dilataient, sa paupière s'élevait sous sa haute arcade sourcilière en même temps que sa voix augmentait de force ; ses gestes s'accroissaient : il marchait, secouant sa chevelure comme une crinière ; tout son corps vibrail à l'unisson de sa pensée. Un sang vermeil circulait, sous sa peau et donnait à son front une sorte de luminosité rayonnante<sup>33</sup>. Parfois cette tête léonine

---

1778. Cf. *Évangile de Cagliostro*, p. 85 et Langmesser, *loc. cit.*, p. 55.

<sup>31</sup> *Berliner Monaschrift*, 1784, numéro de décembre. Observations d'un voyageur.

<sup>32</sup> « Lettre de Burkli » in Funk, *Cagliostro à Strasbourg*, p. 14. « Son œil perçant de faucon. » Langmesser, *loc. cit.*, p. 54 : « Son regard est fascinant (verschlingend). »

<sup>33</sup> « Lorsqu'il parlait, d'une voix sympathique, avec des gestes très expressifs, les yeux levés au ciel, il était semblable aux inspirés, ivres de l'esprit d'en haut. » *Évangile de Cagliostro*, p. 86. — Cf. *Lettres sur la Suisse*. (De Laborde.) — Langmesser, *Jacob*



de prophète s'abaissait, perdait sa majesté terrible pour s'adoucir et refléter quelque sentiment de pitié ou de tendresse ; on se demandait alors si ce nouvel être, à la voix douce, au regard caressant, si bienveillant, était bien le même que celui qui terrifiait tout à l'heure les corps et les âmes par l'éclat de sa voix, par l'éclair de ses yeux, par la grandeur de ses paroles.

L'expression de sa physionomie changeait sans cesse, mais toujours elle était vive, attirante ; les contemporains qui ont parlé de lui sont unanimes à cet égard<sup>34</sup>.

Sa figure, son regard, avant même qu'il eût parlé décelaient un être intelligent, énergique et sympathique et, lorsqu'ensuite on l'entendait causer, le timbre de sa voix, ses gestes, ses discours venaient confirmer ce premier jugement. On éprouvait en outre une impression d'autorité, de puissance à laquelle la plupart cédaient avec plaisir, sans y songer, dans un élan de sympathie spontanée, contre laquelle quelques-uns se révoltaient et s'irritaient.

Lorsque l'âge, les luttes, les privations endurées à la Bastille, les tortures subies à Rome eurent altéré ses traits et brisé son corps robuste, à la veille de sa mort, Cagliostro ne conserva sans doute plus cette allure de jeune héros. Un changement apparaît déjà dans le

---

*Sarrasin*, Zurich, 1899, p. 54. *Ibid.* Témoignage de Schmidt, p. 55. — *Notice* de 1788, in-4°, p. 3.

<sup>34</sup> « Il avait une fort belle tête, elle aurait pu servir de modèle pour représenter les lignes d'un poète inspiré. » De Gleichen, *Souvenirs*, p. 136. « Avec sa hardiesse, il avait une figure fort revenante. » Casanova, *Mémoires*. — « Cagliostro avait une physionomie très agréable. » *Évangile de Cagliostro*, p. 85.

portrait de Londres<sup>35</sup>. Récemment un médium, bien connu par ses travaux avec le professeur Flournoy et par les tableaux religieux qu'il a exécutés depuis sous l'impulsion de visions précises, a vu se tracer sous son pinceau un portrait de Cagliostro à ses derniers jours, peut-être même à sa dernière heure, ne ressemblant en rien, sauf par les formes osseuses de la figure et par le regard, aux portraits courants de notre personnage<sup>36</sup>. Ce qui frappe surtout dans ce portrait, c'est, paraît-il, l'expression de souffrance empreinte sur ce visage amaigri, contrastant avec l'éclat intelligent des yeux grands ouverts, avec l'énergie que révèle l'ensemble de la figure. Bien que cette peinture ne présente aucune valeur au point de vue documentaire pour les critiques, elle est pour nous très intéressante et très instructive. L'évocation d'une image du passé n'est pas un phénomène inadmissible et qui choque la raison : peut-être sera-ce demain un procédé d'enquête admis et d'un usage courant<sup>37</sup>.

---

<sup>35</sup> Peinture de Bartolozzi en 1787, gravée par Macquart, reproduite dans ce livre.

<sup>36</sup> Portrait exécuté en treize semaines du 23 novembre au 13 avril 1908. *Initiation*, 1908, p. 208.

<sup>37</sup> La psychométrie est une science expérimentale fort curieuse et riche en faits nouveaux. Bien des cas frappants de divination peuvent tenir à cette perception accidentelle des vestiges du passé : l'érudit M. Campardon m'a conté un jour, d'une façon charmante, comment un des plus savants et positifs archéologues modernes, lassé de chercher sans fin et sans aucun succès un document précieux pour l'histoire de Marat, s'en fut, poussé par je ne sais quelle lubie chez une somnambule lui demander où était ce papier introuvable. La voyante lui décrivit une ville de province, une place, une fontaine, une

Nous regrettons que Mme Smith se soit refusée à nous communiquer et à faire reproduire cette image douloureuse qui, répandue, aurait peut-être fait réfléchir quelques esprits observateurs, en tout cas aurait éveillé chez beaucoup de justes sentiments de compassion pour le martyr de San Leo.

Cagliostro, quoi qu'en dise la légende, s'habillait simplement<sup>38</sup>. Cette affirmation va, sans doute, surprendre bien des lecteurs ; on s'est habitué, à la suite des romanciers, à se représenter un Cagliostro galonné sur toutes les coutures, tout cousu de diamants, empanaché comme un général, ameutant les passants par son costume de foire<sup>39</sup>. On lui a mis sur le dos tous les bijoux que Chesnon a trouvés dormant dans son secrétaire, tous les costumes prestigieux de Saint-Germain, en y ajoutant même les détails qui manquaient pour en faire un ridicule saltimbanque et c'est ainsi qu'on l'a présenté au public.

Ici, comme ailleurs, dès qu'on étudie un détail des opinions admises sur Cagliostro, on s'aperçoit que la vérité est plutôt dans l'assertion exactement contraire. Il faut, si possible, tout détruire, faire table rase des inventions ; sinon, du moins, essayer de donner une interprétation moins fantaisiste des faits.

---

maison en face de la mairie, un grenier... « C'est Amiens ! » s'écrie l'archiviste. Il y court, s'y fait ouvrir de force un vieux grenier et y découvre le fameux document. Des faits analogues ne sont pas rares ; chaque famille en a de personnels (télépathie ou psychométrie). Proposer une explication serait prématuré, mais les attribuer au hasard est un non-sens.

<sup>38</sup> *Évangile de Cagliostro*, p. 86

<sup>39</sup> Lenôtre le dépeint ainsi.

Qu'y a-t-il de plus établi en apparence, que le faste ridicule et de mauvais goût de Cagliostro ? Or, d'où vient cette légende ?

De sa générosité et de son désintéressement d'abord : on le voyait semer l'argent aux malheureux, ne rien demander à personne, c'était assez pour éveiller la critique. De plus, il parlait alchimie et connaissait des secrets hermétiques sur l'or et sur les diamants. Quel « trésor occulte » devait-il cacher dans ses coffres, pensaient les envieux ! Quelle valeur devait avoir la moindre pierre de ses breloques ! Lorsqu'il fut mêlé, fort injustement, à l'Affaire du Collier où des millions étaient en jeu, Mme de la Motte s'empressa d'appuyer sur cette corde et c'est elle qui, la première<sup>40</sup>, parla des costumes de Cagliostro, du luxe scandaleux de sa femme, de ses diamants, et de son mauvais goût. Ce fut répété sans examen, admis, amplifié et nous ne trouvons plus désormais chez les modernes que longues descriptions des somptueux costumes du charlatan.

Tout autre cependant est la vérité ; et les historiens, s'ils n'avaient été de mauvaise foi, auraient pu facilement la retrouver. En Russie, le comte M. (Moszinsky), qui ne perdait cependant pas une occasion d'attaquer sa « bête noire », nous apprend que Cagliostro affectait une simplicité « extraordinaire »

---

<sup>40</sup> Réponse pour la comtesse de Valois Lamotte, Paris, Cellot, 1786, in-4°, p. 26 et 37. Le « trésor occulte » de Cagliostro était signalé à la méfiance publique dans son premier mémoire. Cf. *Mémoire pour Cagliostro*, in-16, 1786, p. 61.

dans ses vêtements<sup>41</sup>. A Strasbourg, un Suisse très observateur, plutôt hostile, qui lui reprochait, entre autres choses, de voir des grands seigneurs au lieu de se consacrer uniquement aux gens du commun (et surtout au citoyen de la libre Helvétie qui lui faisait l'honneur de venir le trouver — c'était là le grief) remarque qu'il avait beaucoup de simplicité et de naturel dans sa toilette<sup>42</sup>. Dans l'Évangile de Cagliostro<sup>43</sup>, nous trouvons la même déclaration : voilà des témoignages variés, apportés à plusieurs années de distance, en des lieux différents, par des gens peu suspects de bienveillance. De tous ces témoignages, personne n'a voulu tenir compte. Et dire qu'il en est ainsi pour tous les faits de la vie de Cagliostro !

Non seulement, il s'habillait simplement, mais il affectait même, dit un de ses ennemis, « une négligence qui touchait souvent au cynisme<sup>44</sup> ». Nos soi-disant historiens, devant ce document, ont dû être fort gênés. Pour nous, c'est au contraire la confirmation de notre thèse : Cagliostro était au-dessus de toutes les conventions mondaines ; il songeait à tout autre chose qu'à son costume et, lorsqu'on le poursuivait à son laboratoire, ce qui est le cas pour notre auteur, ou que, le surprenant dans sa chambre après une nuit de labeur, on venait le solliciter à l'improviste pour un malade en danger, Cagliostro pouvait apparaître

---

<sup>41</sup> Ein paar Tröpflein, p. 3.

<sup>42</sup> « Lettre de Burkli » in Funk, *Cagliostro à Strasbourg*, p. 19.

<sup>43</sup> P. 86.

<sup>44</sup> *Ein paar Tröpflein*, p. 2. « Il est assez négligé dans le port de ses cheveux et de ses habits, mais sans rien d'inconvenant », dit au contraire Borowsky. *Cagliostro...*, p. 137.

en costume de travail, sans poudre ni rubans, le col entrouvert<sup>45</sup> et les manches retroussées, les cheveux au vent, tel qu'il était, quitte à choquer le petit marquis ou le pasteur cravaté de blanc qui venait le visiter. Ses vêtements ne l'intéressaient guère ; ils étaient propres généralement<sup>46</sup>, mais qu'il fût habillé ou non, qu'il fût beau ou mauvais, si son cœur ou son devoir l'appelaient au dehors, il se levait et sortait. De Gleichen le vit un jour « courir au milieu d'une averse, avec un très bel habit au secours d'un mourant, sans se donner le temps de prendre un parapluie<sup>47</sup> ».

Oui, voilà le vrai Cagliostro, tel qu'il devait être, tel qu'il fut. Ce mépris des mondanités n'était pas affecté ; il venait des événements, de la préoccupation de sa pensée par de plus graves sujets que le temps ou l'heure. Ce n'était pas une attitude voulue, provocante ; lorsqu'il allait dans le monde il portait les vêtements de son rang et de son époque, un costume suffisant à se présenter partout et n'attirant en rien les regards. C'est ce costume de ville, simple et convenable, qu'ont décrit les auteurs que nous avons cités. Son portrait de Versailles<sup>48</sup> le représente ainsi vêtu, alors que les gravures de Basset nous le montrent en costume d'intérieur ou de travail<sup>49</sup>.

---

<sup>45</sup> Voyez son portrait plus loin et la « Lettre de Burkli » in Funk, *Cagliostro à Strasbourg*, p. 19.

<sup>46</sup> Témoignage de l'observateur de Rovoredò, *Évangile de Cagliostro*, p. 86. Sans doute parce que sa femme y veillait.

<sup>47</sup> De Gleichen, *Souvenirs*, p. 135-136.

<sup>48</sup> Portrait reproduit dans notre livre en frontispice.

<sup>49</sup> M. Lenôtre, sans références, dit qu'il portait à Paris, et fort avant dans la saison, une pelisse de fourrure, rapportée

Lorsqu'on entrait en relation avec lui, ce qui n'était pas chose facile, car il se montrait d'un abord rude aux curieux, aux esprits forts et aux gens à prétentions, on était frappé par la fierté de ses manières. Il ne s'abaissait jamais à faire « la moindre démarche pour se procurer la faveur des grands<sup>50</sup> ». Il repoussait même leurs avances s'il y sentait une arrière-pensée ou s'il percevait, dans leurs procédés, la moindre nuance d'impertinence, surtout à l'égard de la comtesse<sup>51</sup>. Ses ennemis eux-mêmes l'ont remarqué : son indépendance d'allures avec tous, grands et petits, hommes et femmes, était telle qu'elle provoquait souvent des ruptures. « Il agit à l'encontre de tous les intrigants, avoue avec étonnement un de ses détracteurs les plus violents, ayant presque l'air de chercher à s'aliéner les gens qui lui seraient le plus utiles<sup>52</sup>. »

Les grandes dames, les diplomates, les abbés mon-

---

sans doute, si le fait est authentique, de son séjour en Russie. Cf. Lenôtre, *Vieilles maisons*, p. 163. M. Lenôtre a pris ce détail dans les *Souvenirs de la marquise de Créqui*, mémoires apocryphes, on le sait, dues au comte de Courchamps.

<sup>50</sup> Georgel, *Mémoires*, p. 52 ; et ailleurs : « Il ne faisait sa cour à personne. »

<sup>51</sup> Lorsque le Cardinal, sans le connaître encore, le manda à Saverne par curiosité, il fit répondre : « Si Monsieur le Cardinal est malade, qu'il vienne et je le guérirai ; s'il se porte bien, il n'a pas besoin de moi, ni moi de lui. » À Paris, il refusa les invitations du duc de Chartres et du comte d'Artois qui voulaient l'exhiber dans leurs salons. Cf. Georgel, *Mémoires*, p. 46.

<sup>52</sup> *Cagliostro démasqué*, p. 50-51. On lit dans un autre pamphlet : « Ce qui frappe le plus dans ses manières, c'est une fierté sans pareille et un manque absolu de tout ce que nous appelons usages du monde et éducation. » *Ein paar Tröpflein*, p. 2.



dains, les raffinés de la cour de Louis XVI s'effarouchaient souvent à ses brusqueries et songeaient à s'en aller ; mais le regard de Cagliostro était si majestueux, sa parole si captivante qu'on oubliait bien vite cette idée et qu'on ne songeait plus qu'à rester, « tant était vive et pénétrante l'impression que cet homme faisait<sup>53</sup> ». Son autorité s'imposait ; une grandeur, une puissance mystérieuses rayonnaient de lui, et tous ceux qui le fréquentaient « sortaient de chez lui en proclamant avec délire ses éminentes qualités<sup>54</sup> ». Même ceux qui ne restaient pas et ne faisaient que le voir en passant, ne pouvaient nier cette autorité extraordinaire<sup>55</sup>. Les sceptiques les plus mal intentionnés s'y trouvaient pris quelquefois malgré eux. « Ceux qui venaient pour le surprendre s'en retournaient émerveillés de sa sagesse<sup>56</sup>. » Quant aux malades, aux mal-

---

<sup>53</sup> Georgel, *Mémoires*, p. 52.

<sup>54</sup> Georgel, *Mémoires*, p. 48. — *Évangile de Cagliostro*, p. 7. Mme D'Oberkirch, d'abord blessée par son sans-gêne, fut ensuite entièrement conquise : « J'avais de la peine, écrit-elle, à m'arracher à une fascination que je comprends difficilement aujourd'hui bien que je ne puisse la nier. » *Mémoires*, t. I, p. 135. Le cardinal, dès son premier entretien, fut, dit-il, pénétré d'un religieux saisissement.

<sup>55</sup> Gedike et Biester, *Berliner Monatschrift*, t. IV, juillet 1784. De Gleichen et les envoyés des Philalèthes qui furent reçus par lui ressentirent cette influence dominatrice et témoignèrent, à leur retour dans leur loge, de l'impression profonde que Cagliostro avait produite sur eux. Cf. *Acta Latomorum*, 1815, in-8° : t. II, p. 114.

<sup>56</sup> *Évangile de Cagliostro*, p. 5. Voir plus loin, p. 110, l'histoire des étudiants venus pour le berner et repartis convaincus de sa clairvoyance. Un policier de Paris envoyé à Strasbourg pour l'examiner, tomba à ses genoux pendant une de ses audiences.

heureux qui venaient épancher dans son sein leurs douleurs, l'assaillir sans fin de leurs sollicitations, ils trouvaient en lui une patience à toute épreuve, des secours miraculeux et leur voix était unanime, dans les mansardes et chez les grands, à proclamer sa puissance et surtout sa bonté<sup>57</sup>.

La bonté de Cagliostro n'était pas la pitié philanthropique du médecin ou du philosophe pour les douleurs des hommes : elle était plus grande. Il n'aimait pas seulement les siens, sa chère femme<sup>58</sup>, ses disciples, ses amis<sup>59</sup> ; sa charité ne se limitait pas à ses malades, aux pauvres, aux prisonniers<sup>60</sup> ; il a donné des preuves de cette bonté à l'égard des deux êtres haineux, des deux misérables qui n'ont pas cessé un jour de lui faire tout le mal possible, qui ont été les artisans de toutes ses souffrances, les ouvriers de sa mort, à l'égard de Sachi et de Mme de la Motte. Aussi grand dans l'amour que dans la sagesse, il a élevé la voix en faveur de l'un et de l'autre lorsque la justice des hommes était sur le point de les frapper. Il est intervenu pour empêcher l'emprisonnement du premier, pour tâcher d'amoindrir le châtement de l'autre, ne voulant rien ajouter à leur malheur et leur pardon-

---

<sup>57</sup> C'est le bon Dieu qui s'en va, disait-on dans le peuple à son départ de Strasbourg.

<sup>58</sup> Cf. *Mémoire contre Chesnon*, Paris 1786, in-4°, p. 16. — *Évangile de Cagliostro*, p. 81 — Sophie Laroche, *Tagebuch einer Reise*, p. 297.

<sup>59</sup> « Lettre de Burkli », in Funk, *Cagliostro à Strasbourg*, p. 1. « Il s'est montré plein de bonté pour nous. »

<sup>60</sup> Sa bienfaisance à Strasbourg, à Paris, à Londres, est le seul point qu'on n'ait pas discuté en lui.

nant entièrement et publiquement leurs méfaits et leurs crimes<sup>61</sup>. « On ne lui connaissait aucune espèce de ressources, ni lettres de crédit, et néanmoins il vivait dans une grande aisance<sup>62</sup> ». Sa maison était envahie du matin au soir de solliciteurs. La comtesse, douce, aimable, timide, aussi peu luxueuse que son mari, vraie femme d'intérieur<sup>63</sup>, recevait à sa table tous ceux qu'il lui amenait, amis, curieux, pique-assiettes, pauvres à secourir, grands seigneurs aussi parfois. La table était toujours bien servie, même avec une certaine abondance<sup>64</sup>, en prévision des convives probables. Cagliostro aimait à recevoir ainsi et causait plus volontiers dans l'abandon cordial de ces repas familiers. Car il parlait plus qu'il ne mangeait; il arrivait au dernier moment, souvent en retard, ayant couru tout le matin, à pied ou en voiture, prêt à repartir; il mangeait un plat de macaronis, buvait de l'eau et, le premier service était à peine passé, que déjà le repas de Cagliostro était fini. Tandis que les plats se succédaient et que les invités y faisaient honneur, le comte parlait, répondait aimablement, gaie-

---

<sup>61</sup> Cf. *Requête à joindre au mémoire*, Lottin, 1786, in-4°, p. 6. — *Mémoire contre le procureur général*, 1786, in-16, p. 73, pour Mme de la Motte. Pour Sachi, chap. VI de ce livre.

<sup>62</sup> Georgel, *Mémoires*, p. 46.

<sup>63</sup> « Elle ne sortait jamais, n'allait jamais au théâtre; on lui voyait toujours la même robe. » « Lettre de Burkli », in Funk, *Cagliostro à Strasbourg*, p. 14. Comme tout cela détruit les allégations mensongères de Mme de la Motte et renverse les opinions accréditées.

<sup>64</sup> Sophie Laroche, *Tagebuch einer Reise*. 1788, p. 315. À Paris, le cardinal arrivait souvent sans prévenir; s'il amenait du monde, il envoyait quelquefois un plat de son hôtel.

ment à tous, jusqu'à ce que vînt l'instant du café qu'il aimait beaucoup et qu'il prenait avec ses hôtes<sup>65</sup>.

Son activité était extraordinaire : il était toujours en mouvement et ne semblait jamais fatigué. Chez lui, il ne tenait pas en place : il sortait le matin, visitait des malades, rentrait pour en recevoir d'autres, recevait des visites, puis causait avec ses intimes. Il se retirait à neuf heures dans sa chambre ou dans son laboratoire pour se reposer, disait-il ; en fait, il continuait à travailler fort avant dans la nuit<sup>66</sup>, et souvent ne se couchait pas ; il dormait quelques heures sur un fauteuil<sup>67</sup>, et le lendemain réapparaissait dispos, prêt à une nouvelle journée. Mais il réservait toujours ces heures nocturnes pour les passer seul, dans le recueillement, et ce n'était qu'exceptionnellement qu'il veillait avec quelques disciples pour s'entretenir et travailler avec eux<sup>68</sup>.

Sa bienfaisance est connue : il donnait non seulement ses conseils, son temps, ses secours, sa force à ceux qui les réclamaient, mais encore, on le sait, des médicaments qu'il préparait ou achetait, des secours, de l'argent aux indigents, payant loyers et dettes de

---

<sup>65</sup> Sophie Laroche, *Tagebuch einer Reise*, 1788, p. 314. « Après le dessert il prend du moka. » « Lettre de Labarthe à Séguier » in Funck-Brentano, *Affaire du Collier*, p. 90. *Ma Correspondance*, n° 73, du 5 septembre 1785.

<sup>66</sup> *Cagliostro démasqué*, p. 11.

<sup>67</sup> « Lettre de Burkli », in Funk, *Cagliostro à Strasbourg*, p. 24.

<sup>68</sup> À Strasbourg, il veillait avec Sarrasin pour préparer des médicaments ; à Paris, avec le cardinal de Rohan ; à Rovoredò, avec ses hôtes. Cf. *Évangile de Cagliostro*, p. 26.

ceux que la misère écrasait<sup>69</sup>. Des riches, il refusait tout et il fallait lutter, user de subterfuges pour faire accepter à la comtesse, pour lui, ou à lui directement, le moindre témoignage de reconnaissance, le plus insignifiant souvenir<sup>70</sup>. Encore s'arrangeait-il souvent pour rendre quelques jours après, à celui qui croyait lui avoir fait un riche présent un objet de valeur dix fois supérieure, qu'on n'osait refuser venant de lui. Le fait est bien établi<sup>71</sup>. Et, du reste, eût-il dû accepter parfois quelque chose de donateurs obstinés, qu'était-ce à côté de ce qu'il distribuait chaque jour aux indigents ?

Entouré, fêté, adoré des femmes comme des hommes, il passait au milieu d'eux, insaisissable, les attirant, mais ne subissant l'influence de personne. Un essaim de femmes de tout genre, riches, belles, intelligentes, puissantes<sup>72</sup>, tournoyait autour de lui ; aucune ne le troubla jamais. De Saint-Pétersbourg à Rome, dans ces dix années où sa vie privée était suivie heure par heure, dont on a fouillé les moindres

---

<sup>69</sup> Voyez « Lettre de Gorge » in *Oberrheinische Mannigfaltigkeiten*, premier trim. 1781, p. 113 sqq. et « Lettre au peuple anglais » p. 5 à 9.

<sup>70</sup> Isaac Iselin, *Ephemeriden*. Novembre 1781. — Langmesser, *J. Sarrasin*, p. 38. — *Lettre de Langlois*, *Archives Sarrasin*, vol. XXXIII, cote 13, f<sup>o</sup> VI ; et chap. III. « Londres, premier séjour, p. 35 ».

<sup>71</sup> Cf. *Londres, premier séjour*, chap. III, p. 35. Le duc de Choiseul voulant faire accepter à Cagliostro une tabatière garnie de diamants ne put y parvenir qu'en recevant par échange une boîte d'un plus grand prix. Spach., *Cagliostro à Strasbourg*. Œuvres, t. V, p. 75.

<sup>72</sup> Cf. Paris, chap. VII. *La Maçonnerie des femmes*, p. 150 sqq.

détails, nul n'a jamais trouvé la trace d'une aventure. « Personne n'a des mœurs plus pures » écrit Labarthe à Séguier<sup>73</sup> ; et personne, peut-on ajouter, ne connaissait mieux le cœur de l'homme, l'esprit de la femme et leurs dangers. Il était aimable, il plaisantait souvent ; il était parfois d'une tendresse délicate avec des âmes d'élite<sup>74</sup>, leur donnant, en quelques minutes d'abandon spirituel, plus d'amour véritable qu'il ne s'en serait trouvé dans une vie entière d'affection humaine ; mais il savait, en revanche, se défendre contre les personnalités dangereuses : le Maître, impénétrable et sévère, réapparaissait aussitôt<sup>75</sup>. Ni les intrigants comme la petite comtesse de la Motte, ni les belles mondaines comme la Branconi<sup>76</sup>, qui lui en garda longtemps rancune, ne réussirent à sa conquête. Son désir était trop vaste, son esprit trop clair pour qu'il pût s'arrêter sur la route à rêver au lieu d'agir.

Cagliostro s'exprimait couramment en français ; des étrangers, qui lui parlèrent en italien, ont témoigné qu'il possédait fort bien cette langue et que ce devait

---

<sup>73</sup> Lettre datée de 1787. Cf. Funck-Brentano, *L'Affaire du Collier*, p. 99.

<sup>74</sup> *Liber memorialis de Caleostro*. Trad. franç. par Dr M. Haven. Paris, 1910, p. 53 et de Recke, *Nachricht von des berüchtigten...* 1787, p. 80.

<sup>75</sup> Une grande dame, en Italie, essaya de joindre à ses séductions personnelles celle de sa fortune ; elle y gagna de ne plus jamais revoir Cagliostro. « Elle ne me connaît donc pas, s'écria-t-il violemment, ni moi, ni mes paroles ? Elle ne verra pas ma face jusqu'à ce que le bandeau qui couvre ses yeux soit tombé ». *Liber Memorialis*, trad. franç. p. 45.

<sup>76</sup> Cf. *Bâle*, chap. IX.

certainement être sa langue maternelle<sup>77</sup>. Bode, qui s'entretint avec lui en portugais certifie que le portugais est l'idiome qu'il parlait le mieux<sup>78</sup>. En tout cas, c'est du français qu'il se servait le plus souvent et avec beaucoup d'aisance : ses dépositions à Paris, dans l'Affaire du Collier, ses lettres le prouvent ainsi que le témoignage général de tous ceux qui l'ont fréquenté. Les Français en France, comme les Italiens, chez eux, remarquaient seulement que dans l'une et l'autre langue il avait un accent étranger qu'ils ne pouvaient caractériser. Il se servait aussi parfois d'un dialecte qu'on n'a pu identifier qui tenait le milieu, dit un contemporain<sup>79</sup>, entre le français et l'italien<sup>80</sup>. Il connaissait le latin : ses interrogatoires de Rome le prouvent<sup>81</sup>, et citait parfois de l'arabe, au dire de Laborde<sup>82</sup>. En quelque langue qu'il s'exprimât, il le

---

<sup>77</sup> « Lettre de Blessig », in Weisstein, *Cagliostro à Strasbourg*. — *Elsass Lothringische Zeitung*, 1882, n° 37. — Heyking, « Cagliostro parmi les Russes » in *Initiation*, août 1898, p. 129. Mme de Recke a publié une lettre de Cagliostro adressée à elle en 1779 et qui est écrite en italien.

<sup>78</sup> *Ein paar Tröpflein*, p. 2. L'auteur y voit la preuve qu'il était portugais.

<sup>79</sup> *Liber memorialis*, trad. franç., p. 7.

<sup>80</sup> Était-ce cette langue franque dont Cagliostro dit qu'elle est indispensable à tout voyageur visitant les côtes africaines de la Méditerranée ou un dialecte provençal ? Nous n'avons pas de spécimen permettant d'en juger.

<sup>81</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 190.

<sup>82</sup> Il possédait des manuscrits arabes parmi ses papiers ; mais, dit Bode, qui rapporte le fait (*Ein paar Tröpflein*, p. 3), il ne savait sans doute pas en lire la première ligne. Le jugement est au moins singulier. Le fait qu'il ne voulut pas répondre à Norbert, « Lettre de Blessig » p. 23, qui lui parla arabe, prouve



faisait avec vivacité les images affluaient : il parlait d'abondance de toutes choses, traitant mille sujets, religion, sciences, morale, sans lien apparent, mais toujours avec originalité, s'élevant à de très hauts aperçus, ne demeurant jamais dans le cadre banal des conversations, ne tombant jamais dans la lourdeur du sermon. Il battait en brèche les dogmes scientifiques, les portes closes des théologies, les façades de la morale mondaine, ébranlant toutes les prisons de la vérité. Ce qu'il disait était vivant, personnel : s'il semblait, sur un point, adhérer à quelque système, on le voyait tout à coup s'en détacher nettement par un autre côté. Du ciel et de ses demeures, il passait à la chimie ; de la gangrène, à l'amour du prochain ; du soleil, aux intrigues de ses ennemis. Ceux qui l'entendaient pour la première fois, au sortir de leur régiment, au débotté de leurs chasses, au retour du Bois ou de chez Nicolet, sortaient de là l'esprit troublé, la tête cassée, et retournaient conter à leurs amis que nul « galimatias » n'égalait celui de Cagliostro<sup>83</sup>.

Du galimatias ! Condamnation facile ; des esprits graves ont appelé toute métaphysique du galimatias triple ; pour un paysan de Bretagne, les mathé-

---

seulement qu'il lui déplut d'être mis à l'épreuve comme un personnage suspect, sous couleur de politesse. Le témoin impartial de Rovaredo nous dit, au contraire, qu'il se retirait souvent dans sa chambre pour écrire en arabe. *Liber Memorialis*, trad. franç., p. 16.

<sup>83</sup> « Si le galimatias peut être sublime, personne n'est plus sublime que Cagliostro. » *Vie de Joseph Balsamo*, p. 171, note. Beugnot, à sa première entrevue, en fut, dit-il abasourdi. *Mémoires de Beugnot*, p. 46, éd. in-8°, 1889.

matiques sont un galimatias ennuyeux ; au jugement sans appel des Tribulat Bonhomet les vers de Malarmé et les pages de Bœhme sont aussi du galimatias.

Tous les historiens parlent avec raillerie du style gonflé, prétentieux et vide de Cagliostro. Or, quand on recueille les citations de lui que nous ont laissées les contemporains, quand on lit ses *Mémoires*, on y trouve de fort belles choses, parfois grandioses ; quand on étudie ses *Requêtes*, ses *Lettres*, on y rencontre une argumentation serrée, sèche même sur certains points. Enfin, s'il est des passages où la phrase prend une tournure périodique, où transparaissent des artifices de rhétorique, il faut songer que ces pages sont d'une époque où la littérature s'ornait de draperies aujourd'hui démodées, que Cagliostro donnait à M<sup>e</sup> Thilorier l'idée générale de ses défenses<sup>84</sup> et que celui-ci en était le metteur en œuvre. L'avocat du XVIII<sup>e</sup> siècle, si méritant fut-il, pouvait avoir de petits défauts littéraires. Que l'on compare les autres mémoires de *L'Affaire du Collier* : s'il y a une différence, elle est toute en faveur de ceux de Cagliostro<sup>85</sup>.

---

<sup>84</sup> « On prétend que M. de Cagliostro a composé lui-même ce mémoire en italien et M. Thilorier n'a fait que le traduire. Cela est très vraisemblable. M. de Cagliostro a assez d'esprit, et, comme disent ses amis, assez de candeur pour avoir tracé l'histoire de sa vie avec autant de naïveté et d'intérêt, sans avoir besoin des secours d'un avocat. » *Ma Correspondance*, 24 février 1786, n° 18.

<sup>85</sup> Qu'on en juge par cet exemple tiré de *La dernière pièce du Collier*, p. 1. « Il est parti, ce grand Cagliostro et, en fuyant, il dégorge après lui l'élixir de l'empirisme distillé à la fournaise de la calomnie... » L'auteur de ce chef-d'œuvre n'était-il pas mal venu à traiter de littérature de foire le *Mémoire de*

Il y a des mots, des tournures de phrases, de saints transports qui ont le don d'exaspérer les hommes posés et sérieux. Tout le monde, cependant, ne peut pas être froid comme un notaire réglant le sort du porte-monnaie d'autrui. Quand un envoyé de Dieu parle de sa patrie, de la vie, de l'amour, que l'esprit souffle, il n'est plus d'une époque, et sa voix, écho du Verbe éternel, peut vibrer parfois d'étranges sonorités. Cagliostro parlait et agissait de haut, au nom du pouvoir qui lui avait été donné par Dieu, disait-il Lui-même<sup>86</sup>, et de ses enseignements chacun pouvait comprendre plus ou moins. Cagliostro ne s'adressait pas à l'imagination, mais à l'esprit ; ce n'est pas la raison qu'il répudiait<sup>87</sup>, mais les raisonneurs orgueilleux

---

*Cagliostro* où l'on peut lire des pages comme celle-ci : « J'ai écrit ce qui suffit à la loi, ce qui suffit à tout autre sentiment que celui d'une vaine curiosité. Direz-vous que ce n'est pas assez ? Insisterez-vous encore pour connaître plus particulièrement le nom, les motifs, les ressources de cet inconnu ? Que vous importe, Français ? Ma patrie est pour vous, le premier lieu de votre empire où je me suis soumis avec respect à vos lois ; mon nom est celui que j'ai fait honorer parmi vous ; mon motif est Dieu ; mes ressources, mon secret. Quand pour soulager l'infirmes ou pour nourrir l'indigent, je demanderai à être admis ou dans vos corps de médecine, ou dans vos sociétés de bienfaisance, alors vous m'interrogerez ; mais faire, au nom de Dieu, tout le bien que je puis faire est un droit qui n'exige ni nom, ni patrie, ni preuves, ni caution. » *Mémoire pour le comte de Cagliostro accusé*, 1786, in-16, p. 74. Est-ce là du galimatias ?

<sup>86</sup> Interrogatoire de Rome. *Vie de Joseph Balsamo*, p. 117 et 127.

<sup>87</sup> Ses détracteurs l'en accusaient faussement : « Son art est de ne rien dire à la raison ; l'imagination des auditeurs interprète. » *Vie de Balsamo*, p. 39, note.

et ignorants dont les oreilles sont systématiquement fermées à tout ce qu'elles n'ont pas déjà entendu. Ceux-là seuls, du reste, le déclaraient inintelligible ; les esprits plus ouverts, impartiaux, même en dehors de ses disciples, appréciaient son savoir et ne trouvaient que du charme à sa conversation<sup>88</sup>.

Ceux qui l'entendaient souvent et méditaient ses paroles les comprenaient de mieux en mieux : les contradictions apparentes s'effaçaient et ce lien qui, au début, semblait manquer entre les différents sujets qu'il abordait, apparaissait à leur réflexion ; sa vie se montrait en harmonie avec ses paroles ; sa doctrine expliquait ses pouvoirs ; ses actes démontraient la vérité de ses théories. Qu'il fût au laboratoire, chez un malade, ou dans le monde, Cagliostro leur devenait sans cesse plus compréhensible, plus grand, plus attirant. Lui-même encourageait leurs efforts, se révélant à ces hommes de bonne volonté sous un jour que les autres ne soupçonnaient pas. Au fond de ses discours, au milieu de ses digressions, dans ses actes, ils arrivaient à démêler quelques principes, toujours les mêmes, à retrouver quelques lois morales qui devaient diriger leur conduite ; ils devinaient la route initiatique dont parlait Cagliostro, cette route qui mène à l'immortalité et à la toute-puissance. Toujours creuser, toujours semer, et laisser les autres recueil-

---

<sup>88</sup> « Sa conversation ordinaire est agréable et instructive » De Gleichen, *Souvenirs*, Paris 1868, p. 135. Cf. « Lettre de Burkli » in Funk, *Cagliostro à Strasbourg*, 1905, p. 15. Jugements de Pfeffel, Schlosser, Iselin, Lavater in Langmesser, *Jacob Sarra-sin*, p. 1, 38, 51, 68. « Lettre de Burkli » in Spach, *Œuvres*, t. V, p. 76.

lir la moisson, marcher sans cesse plus loin, accepter toutes les tâches que les autres repoussent<sup>89</sup>, sûr que la nature ne cachera rien, que le Ciel donnera tout à celui qui est incapable d'en user pour lui-même, conquérir son âme par sa patience, voilà la doctrine qu'enseignait Cagliostro.

Était-ce une doctrine ? Le mot est impropre : c'était une école d'énergie, d'abnégation, de ferme confiance en l'avenir. Ses disciples se sentaient plus forts et meilleurs auprès de lui ; ils partaient pleins d'ardeur, s'efforçaient de vivre ainsi quelques instants, puis revenaient, vite épuisés, boire de nouveau et plus ardemment à la source de vie. Chaque lutte les rendait aptes à recevoir davantage, chaque illumination nouvelle accroissait la force de leur âme ; ils le sentaient, ils le vérifiaient ; leur foi grandissait avec les épreuves.

Après d'un maître dont les actes étaient merveilleux non moins que la doctrine, à l'égard de qui chacun se sentait une dette de reconnaissance impossible à payer, on devine quelle devait être l'émulation générale. Dans les petits cénacles de disciples, c'était à qui apporterait une parole inédite, surtout un fait nouveau, une preuve encore des pouvoirs miraculeux de Cagliostro. Et, l'imagination aidant, la vanité s'en mêlant, des légendes, des exagérations se glissaient parmi les enthousiastes. De là, par un besoin de prosélytisme maladroit, elles se répandaient au dehors,

---

<sup>89</sup> C'était l'aphorisme des maîtres en hermétisme : « Cherche la matière première parmi les plus viles, parmi les rebuts que les hommes foulent aux pieds chaque jour. »

s'amplifiaient, se défiguraient si bien que, loin du petit cercle des disciples, dans le monde, une vaste zone trouble, agitée, existait où, parmi des gens qui ne connaissaient pas Cagliostro ou l'avaient à peine entrevu, mais qui, de seconde main tenaient des renseignements « sûrs », se heurtaient les affirmations les plus opposées, les assertions les plus invraisemblables et les plus arrêtées sur celui dont on parlait tant, sur sa religion, ses mystères et sa personne. Pour les uns c'était un simple hâbleur ; pour d'autres, le Diable lui-même ; c'était un Rose-Croix italien, un mahométan, un juif portugais ; chacun était sûr de son opinion : il en avait des preuves. Pour celui-ci, nul doute que ce fut le fameux Cosmopolite, ou Peregrini, ressuscité et revenu d'Autriche ; pour celui-là, Cagliostro et le comte de Saint-Germain ne faisaient qu'un : on le tenait de Cagliostro lui-même. Mais la question la plus grave était de savoir si, vraiment, il avait assisté aux noces de Cana, comme on le disait, s'il était Simon le magicien ou bien un des apôtres du Christ<sup>90</sup>.

Tous ces bruits revenaient aux oreilles des disciples ; ils s'en inquiétaient ; la question de savoir si Cagliostro avait déjà vécu, s'il était la réincarnation de tel ou tel personnage du passé, coïncidant avec certaines de leurs propres pensées, les troublait, suscitait entre eux de graves discussions, et les amenait,

---

<sup>90</sup> Cf. *Liber Memorialis*, trad. franç., p. 25. — *Gazette de Leyde*, n° 72 du 9 septembre 1785. — *Tableau mouvant*, t. II, p. 307 : « C'est un sylphe bienfaisant, c'est l'homme de 1 400 ans, le juif errant, l'Anti-Christ ». — *Mémoire pour Cagliostro*, in-16, 1786. p. 55

si audacieux que cela fût, à solliciter une réponse de Cagliostro lui-même.

Or, suivant la demande et le demandeur, la réponse n'était pas la même. Si on l'interrogeait, si on lui disait : « Maître, il y a cinq ou vingt-cinq siècles, vous étiez sur terre déjà et, vous vous appeliez de tel nom, n'est-ce pas ? », il répondait d'une façon évasive et, quelquefois, racontait un fait inconnu de cette époque<sup>91</sup> qui, sans rien préciser cependant, confirmait les auditeurs dans leurs convictions. Il ne disait pas catégoriquement que cela était, mais ne protestait pas non plus violemment contre cette croyance s'il la sentait profonde chez son interlocuteur. N'agissait-il pas en sage ? Celui-là seul qui connaît le mystère de l'esprit peut parler de la révolution des âmes, et pour lui seul les mots : J'ai été ou n'ai pas été celui-ci ou celui-là ont un sens réel. Or, ceux qui interrogeaient Cagliostro ignoraient tout du monde de l'esprit. Aucune réponse ne pouvait donc leur être donnée que celle qui, sans blesser la vérité, les encourageait à chercher plus loin encore.

Mais si on lui demandait : « Maître, qui êtes-vous ? » il répondait seulement : « Je suis celui que je suis<sup>92</sup> » et il ne cachait à personne que le nom de Cagliostro, qu'il avait choisi, son titre de comte, le grade de colonel qu'il se laissa attribuer dans quelques endroits<sup>93</sup>,

<sup>91</sup> « Lettre de Burkli », in Funk, *Cagliostro à Strasbourg*, p. 5.

<sup>92</sup> *Rituel de la Maçonnerie égyptienne*, p. 71.

<sup>93</sup> *Mémoire pour le comte de Cagliostro*, 1786, in-16, p. 23. — De Recke, *Nachricht von des berüchtigten...* in-8°, p. 112. — *Lettre au peuple anglais*, in-4°, p. 56-57. — *Lettre de Blessig à Mme de Recke* : « Ce titre de comte ne se rapporte pas à sa naissance a-t-



n'étaient que des désignations fictives, des attributs conventionnels dont il avait plusieurs fois changé, et qu'il n'était qu'une seule dignité dont il s'enorgueillissait et se réclamait : c'était celle d'être l'Ami de Dieu, écouté de Lui et son fidèle soldat.

Puis, secouant la tête par un geste qui était à la fois un sourire et un adieu, il coupait court à l'entretien, laissant là son interrogateur, et le disciple, songeur, regardait s'éloigner, d'une démarche noble et légère, et se perdre dans la foule, cet homme mystérieux, tout-puissant, au regard insondable, aux actes merveilleux, se demandant avec trouble quel être venait de lui parler, quelle lumière venait de baigner son âme, pour qu'elle se sentît tout à coup si faible, si heureuse et si profondément en sécurité auprès du comte de Cagliostro.

---

il expliqué clairement à quelqu'un, mais à ses connaissances occultes. » Weisstein, *Cagliostro à Strasbourg*, p. 7.

### CHAPITRE III :

## LONDRES — PREMIER SÉJOUR — L'ESCROC

« À Londres, Cagliostro vécut en exploitant la naïveté de joueurs, à qui il avait fait accroire qu'il possédait la science de prédire les numéros et de faire de l'or. Par ces moyens, il leur extorqua de belles sommes. Cependant, comme aucun d'eux ne voyait s'accomplir ses désirs, ils découvrirent enfin l'imposture, dénoncèrent l'escroc, et le firent emprisonner plusieurs fois : Balsamo prit le parti de faire un faux serment pour se tirer d'affaire. Il jura et fit jurer à sa femme qu'ils n'avaient rien reçu, et ils s'échappèrent ainsi des mains de la justice. »

Cette histoire, composée par Morande, est celle qu'on retrouve dans la *Vie de Joseph Balsamo* et dans les autres pamphlets, romans ou histoires de Cagliostro<sup>94</sup>.

La narration du séjour de Cagliostro à Londres n'est-elle donc qu'un récit de tours d'escroquerie, un défilé de naïfs exploités, de gens ruinés et de coquins achetant des juges pour faire emprisonner des innocents ? Hélas, c'est bien cela, et nous sommes d'accord là-dessus avec Morande et ses copistes, mais il y a une légère nuance à préciser et nous différons d'opinion sur un seul point : l'innocent opprimé fut

---

<sup>94</sup> *Courrier de l'Europe*, avril 1787, et numéros suivants. — *Vie de Joseph Balsamo*, p. 35. D'Almérás, *Cagliostro*, p. 65, sqq.

Cagliostro ; les escrocs furent ses soi-disant victimes. Et le lecteur, s'il a le courage de nous suivre au milieu de ce monde d'aigrefins, de cambrioleurs et de recors — huissier (NDE) —, du cabinet du juge à celui du procureur, de tribunaux en prisons, verra celui qu'on accuse d'escroquerie semer l'argent à pleines mains, enrichir les autres, ne rien garder pour lui ; il constatera que nulle part Cagliostro ne fut plus ingénieux, plus confiant et plus patient ; que dans aucun autre pays il n'a été plus persécuté de ceux-là surtout qu'il avait comblés de ses bienfaits. Arrivé riche, il part pauvre, laissant sa fortune aux mains de fripons et de juges anglais qui s'entendirent fort bien pour se la partager.

Nous allons raconter, presque au jour le jour, les faits qui se sont passés. Les détails en paraîtront peut-être un peu longs ; mais, comme tous les adversaires de Cagliostro se sont servis de ces démêlés réels du comte avec la justice pour jeter sur lui un discrédit autorisant ensuite toutes les suppositions malveillantes, et que ces insinuations déloyales, passées dans l'histoire, n'ont jamais été réfutées, il importe de saper à sa base tout cet échafaudage de calomnies.

Cagliostro, honoré en Courlande, en Russie, à Strasbourg, triomphant à Lyon, fêté et officiellement déclaré innocent à Paris, était, dans toutes ces phases de sa vie, invulnérable pour ses ennemis. Seul, le fait qu'il avait subi des jugements à Londres en 1777, offrait prise à la critique : il suffisait de le montrer compromis à cette époque dans des affaires d'escroquerie, pour qu'une ombre vînt ternir instantanément ses mérites et ses gloires. Morande le comprit

et le fit : la version mensongère de la vie de Cagliostro à Londres en 1777, telle que nous l'avons rapportée plus haut, fut admise par tous ; on ne songea même pas à la mettre en doute malgré les protestations de l'intéressé.

Or, voici l'exposé exact des faits : qu'on lise et qu'on juge. Arrivé à Londres en juillet 1776<sup>95</sup>, sans recommandation, apportant avec lui, tant en bijoux qu'en argent, plus de 3 000 livres sterling, Cagliostro descendit avec sa femme chez Mme Juliet, Whircomb Street n° 4, où il loua un appartement.

La propriétaire, voyant des locataires riches et charitables, leur recommande bientôt une dame de Blévary, Portugaise ruinée et malade<sup>96</sup> qui habitait le même immeuble, et un Italien, Vitellini, ancien professeur, amateur de chimie, lui aussi réduit à la misère par le jeu. Le comte et sa femme s'intéressent

---

<sup>95</sup> « Pour la première fois de sa vie » dit Cagliostro. Nous extrayons tous ces documents du *Journal de Vitellini*, personnage qui a joué dans cette histoire des rôles les plus importants, et qui, sur le point de mourir, pris de remords, a légué ces documents à M. O' Reilly, gentilhomme irlandais. Celui-ci les a communiqués à Cagliostro ; ce *Journal* a servi à la rédaction de la « *Lettre au peuple anglais S.A.S.L.* » in-4°, 78 pages (P. Lottin, 1787), qui est la dernière et péremptoire réponse que Cagliostro fit aux calomnies de Morande. C'est à cet ouvrage et à cette édition que se rapporteront, sauf indications contraires, toutes les références de ce chapitre. L'ouvrage anglais anonyme *Life of the Count Cagliostro*, London, 1787, in-8°, donne sur les événements de 1776-1777 des renseignements concordant très exactement avec ceux du *Journal de Vitellini*.

<sup>96</sup> *Lettre au peuple anglais*, 1787, in-4°, p. 5.

à eux, les hébergent, les habillent et les nourrissent<sup>97</sup>, prenant l'un comme secrétaire pour lui, l'autre comme dame de compagnie pour la comtesse. Bien que Cagliostro sortît peu, travaillant pour son plaisir, chez lui, à des expériences de chimie<sup>98</sup>, cependant, par l'indiscrétion de Vitellini qui bavardait dans les cafés<sup>99</sup>, et par les commérages de Mme de Blévary, on répéta bien vite dans le quartier qu'il était arrivé un homme extraordinaire, un véritable adepte, immensément riche, donnant généreusement ses secrets et son argent à ceux qui en avaient besoin.

Le résultat ne se fit pas attendre : les sollicitateurs affluèrent. On en reçut quelques-uns ; ils revinrent plus nombreux, plus exigeants. Cagliostro resserra les cordons de sa bourse et ferma sa porte.

Dès qu'on ne leur donna plus ou pas assez, selon leur gré, les quémandeurs se transformèrent en ennemis<sup>100</sup>. Cagliostro, tant pour venir en aide à des malheureux<sup>101</sup> que pour expérimenter un système

---

<sup>97</sup> Cagliostro accueillait largement ceux qui s'adressaient à lui, Cf. *Lettre au Peuple anglais*, p. 7 et 8.

<sup>98</sup> *Lettre*, p. 8.

<sup>99</sup> *Lettre*, p. 6 et p. 13.

<sup>100</sup> Un certain Pergolezzi, plus audacieux que les autres, essaya, le premier, du chantage ; il inventa et publia sur le Comte de Cagliostro une histoire dont le procureur Aylett et Morande après lui, se servirent, l'un pour escroquer 80 guinées au Comte, l'autre pour le diffamer. *Lettre*, p. 6.

<sup>101</sup> C'est ici qu'entrent définitivement en scène deux chevaliers d'industrie qui avaient déjà extorqué plus de 200 livres sterling à Cagliostro par le récit de leurs infortunes : un nommé Scott, qui se faisait appeler Milord Scott et une demoiselle Mary Fry, soi-disant lady Scott ; ces deux personnages lui

de calculs qui l'intéressaient<sup>102</sup>, ayant plusieurs fois indiqué des numéros gagnants dans les tirages de la loterie d'Angleterre<sup>103</sup>, tous, par des supplications, des cadeaux, des objurgations essayent d'en obtenir encore et le harcèlent de visites intéressées.

« Scott et sa femme m'obsédèrent en vain ; je résistai à leurs importunités, Scott voulut alors tenter la voie des présents : il fit à ma femme le cadeau d'une fourrure de mantelet, d'une valeur de quatre à cinq guinées. Je ne voulus pas l'humilier en le refusant. Mais, le même jour, je lui fis présent d'une boîte d'or de 25 guinées. Et pour ne plus être tourmenté, je

---

avaient été amenés par Mme de Blévary. *Lettre*, p. 8, 9 et 10.

<sup>102</sup> « À force d'attention, de travail et d'études, il était parvenu à réduire en certitude des calculs astrologiques faits sur le tirage des loteries », dit Cagliostro dans ses considérants sur la demande en restitution faite contre Fry et Scott. Il avait consigné ses notes sur un cahier qu'il gardait précieusement dans sa chambre. Ce manuscrit, qui tenta bien des gens, était écrit, soit en langage secret, soit avec des interpolations voulues, qui en rendaient l'usage impossible pour tout autre que Cagliostro. Cf. *Lettre* p. 9.

<sup>103</sup> « Le tirage de la loterie d'Angleterre commença le 14 : j'indiquai, en plaisantant, le premier numéro : personne de ma société ne voulut l'assurer, et le hasard voulut que le numéro sortît en effet. J'indiquai pour le 16 le numéro 20 ; Scott risqua peu de chose et gagna. J'indiquai pour le 17 le numéro 25 ; le numéro 25 sortit et fit gagner 100 louis à Scott. J'indiquai, pour le 18, les numéros 55 et 57 qui sortirent tous les deux. Les profits de cette journée furent partagés entre Scott, Vitellini, et la prétendue Milady Scott. » Cagliostro, ayant ainsi vérifié la sûreté de ses calculs, prit dès lors par discrétion la résolution de ne plus user de ce procédé. *Lettre*, p. 9.

consignai à ma porte le mari et la femme. » Quelques jours après, la prétendue Milady Scott trouva le moyen de parler à la comtesse Cagliostro : elle lui dit en pleurant qu'elle était de nouveau ruinée, que Scott était un chevalier d'industrie, auquel elle avait eu la faiblesse de s'attacher, qu'il s'était emparé de tous ses bénéfices de la loterie, et qu'il venait de l'abandonner avec ses trois enfants qu'elle avait eus de lui. La comtesse de Cagliostro, moins courroucée de la tromperie qu'on lui avait faite que touchée du sort de cette créature, eut la générosité de me parler en sa faveur. Je lui envoyai une guinée et lui indiquai le numéro 8 pour le 7 décembre. La dame réunit tout ce qu'elle put d'argent et misa sur le numéro 8 qui sortit de la roue de fortune.

« Ici, tous les détails du *Journal de Vitellini* deviennent intéressants. Il était dans la maison de la demoiselle Fry (Milady Scott) lorsqu'elle y revint avec le produit de sa mise. Il compta lui-même 421 guinées et 460 livres sterling en billets de banque. La demoiselle Fry fit présent à Vitellini de 20 guinées, et vint, dans le premier moment de son ivresse, me faire hommage de toute sa fortune. La réponse que je lui fis est écrite dans le *Journal de Vitellini* : la voici mot pour mot : “Je ne veux rien ; reprenez tout cela ; je vous conseille, ma bonne femme, d'aller vivre à la campagne avec vos enfants : reprenez le tout, vous dis-je ; la grâce que je vous demande, c'est de ne plus remettre les pieds chez moi.”

« Vitellini assure que Scott gagna 700 guinées sur le même numéro que j'avais donné à la demoiselle Fry, ce qui annonce que leur brouillerie prétendue n'était



qu'une fable, ou du moins qu'elle n'avait pas été de longue durée. Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis cette époque, ils ont toujours agi de concert.

« L'avidité de la demoiselle Fry n'étant pas satisfaite, elle s'occupa des moyens d'obtenir de nouveaux numéros. S'imaginant sans doute que le meilleur serait de faire accepter un présent à la comtesse de Cagliostro, elle lui offrit une petite boîte à cure-dents en ivoire dans laquelle étaient des billets de banque. La comtesse de Cagliostro lui ayant déclaré formellement qu'elle n'accepterait aucun cadeau, elle se concerta avec Vitellini sur la manière de lui en faire un qu'elle ne put refuser. Ils allèrent tous les deux chez M. P..., marchand dans Princes-Street, et là, la demoiselle Fry acheta un collier de brillants qui lui coûta 94 livres sterling et une tabatière d'or à deux couvercles qui lui coûta 20 livres sterling. Elle mit le collier de brillants dans un des côtés de la boîte, et remplit l'autre d'une poudre d'herbes, ressemblant à du tabac et bonne pour les fluxions, maladie dont la comtesse de Cagliostro était alors atteinte.

« La demoiselle Fry, ayant saisi le moment où la comtesse de Cagliostro était seule, vint la voir, sous prétexte de lui faire ses remerciements. Pendant la conversation, elle tira sa boîte sans affectation et pria la comtesse de vouloir bien prendre une prise de son tabac. Cette dernière, qui ne connaissait point cette espèce de tabac, en ayant vanté l'odeur, la demoiselle Fry lui offrit la boîte qui le contenait ; Vitellini était présent. La comtesse la refusa à plusieurs reprises. La demoiselle Fry, voyant que ses instances étaient inutiles, se jeta en pleurant aux genoux de la com-

tesse, qui, pour ne pas la désobliger, consentit enfin à prendre la boîte.

« Ce ne fut que le lendemain de cette scène que ma femme s'aperçut que la boîte à double fond, contenait un collier de brillants. Ma femme m'avoua pour lors ce qui s'était passé la veille. Je ne lui déguisai pas le mécontentement que j'en éprouvais et j'aurais dès ce moment même renvoyé à la demoiselle Fry la boîte et le collier si je n'avais pas craint de l'affliger et de l'humilier par cette restitution tardive<sup>104</sup>.

« Je changeai de logement au commencement de janvier 1777<sup>105</sup> et louai le premier étage d'une maison située dans Suffort Street. Vitellini en ayant prévenu la demoiselle Fry, elle se hâta de louer le second étage, de sorte que, quelque dépit que j'en eusse, il me fut impossible de ne pas la voir. Elle prétendit qu'elle avait placé son argent et qu'elle se trouvait de nouveau dans l'embarras ; elle parla d'un voyage à la campagne pour lequel elle avait besoin de 100 guinées et elle me fit prier de lui donner des numéros sur la loterie de France. Je répondis que cette demande était une véritable folie. Mais pour me débarrasser de la demoiselle Fry, je lui fis donner par ma femme quatorze portugaises valant 50 livres sterling 8 shillings et je fis prier le maître de la maison de ne mettre aucun obstacle à son départ et de m'apporter le reçu de ce qu'elle pouvait devoir aussitôt qu'elle serait partie.

---

<sup>104</sup> Ce qui aurait aussi créé pour la comtesse une situation très fausse.

<sup>105</sup> Pour fuir ces gens et leurs embûches.

« Le lendemain, 6 février, je lui fis demander si elle était enfin décidée à partir ; elle me fit répondre que la somme que je lui avais fait donner était trop modique et qu'elle irait en ville pour voir si elle ne pourrait pas se faire payer d'une somme de 400 livres qu'elle disait lui être due. Elle revint, le soir, trouver ma femme en pleurant, lui dit qu'elle était sans argent, et la pria encore une fois de m'engager à lui donner des numéros. Cette dernière tentative ayant été inutile, elle résolut d'effectuer dès le lendemain un projet qu'elle avait concerté depuis longtemps.

« Il est bon de savoir que la demoiselle Fry avait un autre appartement dans la ville qu'elle partageait avec Scott ; Vitellini les voyait souvent l'un et l'autre, mais dans le plus grand secret il avait eu l'indiscrétion de leur parler des expériences de chimie dont je l'avais rendu témoin ; et, comme il était naturellement présomptueux, il leur avait assuré que, s'il pouvait avoir entre les mains une certaine poudre dont je me servais dans mes expériences<sup>106</sup>, il pourrait, en très peu de temps, faire sa fortune et celle de ses amis. À l'égard des numéros de loterie, il avait prétendu également que si le manuscrit que je possédais lui appartenait, il les prédirait tout aussi certainement que moi<sup>107</sup>. Le sieur Scott et la demoiselle Fry avaient eu

---

<sup>106</sup> Probablement la poudre rose, dite consolidante, que Cagliostro faisait aussi figurer dans la composition de certains médicaments.

<sup>107</sup> C'est de cette prétention et du bruit fait autour du manuscrit que sont nés tous les livres qui, de 1790 à nos jours, sous le nom du *Gros Cagliostro*, du *Vrai Cagliostro*, de *La Cabale de Cagliostro*, etc., ont paru, donnant pour la divination des

assez d'empire sur l'esprit de Vitellini pour obtenir de lui qu'il leur indiquât l'armoire et le lieu de l'armoire où je tenais renfermés la boîte d'or qui contenait la poudre, le manuscrit dont je viens de parler et mes papiers les plus précieux.

« De ce moment, le sieur Scott et la demoiselle Fry avaient conçu le projet de me voler le tout et de m'obliger, à force de mauvais traitements, à leur communiquer les connaissances qu'ils me supposaient.

« À cet effet, ils s'étaient associés un procureur, la honte de son état, qui a subi depuis le supplice infâme du pilori, pour cause d'escroquerie et de parjure. Le sieur Raynolse (c'est le nom de ce procureur) s'était mis à la tête de l'entreprise. Il fallait un témoin disposé à affirmer tout ce que l'on voudrait. On avait fait choix du sieur Broad, qui vivait avec la demoiselle Fry et qui passait pour son domestique. On avait besoin, en tout événement, d'un corps de réserve. Le sieur Raynolse avait indiqué un autre procureur de sa trempe, qui, pour de l'argent, était disposé à jurer tout autant de fois qu'on le désirerait ; c'était le sieur Aylett, qui vient de subir le même supplice que son confrère, également pour crime de parjure.

« Les choses étant ainsi disposées, il avait été décidé que la demoiselle Fry prendrait un Writ<sup>108</sup> contre moi, et que Scott, Raynolse et Broad entreraient furtive-

---

numéros de loterie, les procédés les plus fantaisistes.

<sup>108</sup> Permission de faire emprisonner qui s'accorde en Angleterre à tout créancier réel ou simulé sur un simple serment vrai ou faux.

ment avec les arrêteurs et profiteraient du tumulte pour faire le coup de main qu'ils projetaient.

« J'étais dans ma maison avec ma femme et Vitellini, lorsque, le 7 février, à dix heures du soir, je vis entrer chez moi un arrêteur, accompagné de cinq ou six sbires qui me déclarèrent que j'étais arrêté pour 190 livres sterling à la requête de la demoiselle Fry.

« Quelque mauvaise opinion que j'eusse de cette fille, je ne m'attendais pas à tant d'impudence et de noirceur. Le premier moment de surprise passé, je me disposais à suivre l'arrêteur, lorsque j'entendis du bruit dans la chambre voisine<sup>109</sup>. C'était Raynolse et Scott qui brisaient mon armoire. Raynolse m'en imposa en disant qu'il était le Chérif de Londres<sup>110</sup> et qu'il avait le droit de faire ce qu'il faisait. Les arrêteurs, que l'on avait mis dans le complot, laissèrent enlever à Scott le manuscrit, la boîte d'or dont j'ai parlé, et plusieurs papiers parmi lesquels le billet de 200 livres sterling souscrit par Scott et la demoiselle Fry.

« Je suivis l'arrêteur dans sa maison où je passai la nuit. N'ayant pas de cautions à fournir, je déposai entre les mains de Saunders (c'était le nom de l'arrêteur) la valeur de 1 000 livres sterling environ, tant en bijoux qu'en portugaises. Au nombre des bijoux se trouvait une canne, dans la pomme de laquelle était une montre à répétition entourée de brillants, ainsi

---

<sup>109</sup> Qui avait une entrée indépendante. Cf. *Lettre*, p. 15.

<sup>110</sup> Le Chérif avait en effet un délégué qui s'appelait Raynolse mais c'était un homonyme du procureur.

que la boîte et le collier dont la demoiselle Fry avait fait présent à ma femme.

« Je sortis de la maison du sieur Saunders le 8 février, dans la soirée. Le lendemain, à minuit, un connétable se présenta chez moi, avec son escorte, et déclara à ma femme et à moi qu'il nous arrêtaient en vertu d'un Warrant<sup>111</sup> décerné contre nous à la requête de la demoiselle Fry. Je m'informe de quel crime je suis accusé ; le connétable me répond que je suis arrêté comme Magicien (Conjuror) et ma femme comme sorcière (Witch) et il nous emmène l'un et l'autre dans un Watchhouse (corps de garde) en attendant le lever du juge de paix qui avait décerné le Warrant. La nuit était froide : je parvins, avec l'aide de quelques guinées, à faire comprendre au connétable qu'il pouvait, sans manquer à son devoir, nous laisser rentrer chez nous jusqu'au lever du juge de paix, ce qu'il fit en effet.

« Le lendemain matin, étant seul dans mon appartement, je vis arriver Raynolse, qui me fit les plus grands compliments sur ma prétendue science et me pria, avec toute la douceur possible, de lui apprendre, ainsi qu'à Scott, la manière de faire usage du manuscrit et de la poudre. Il me dit, pour m'y déterminer, qu'il était le maître de tout arranger et de me faire rendre mes effets. Scott, qui, caché derrière la porte, écoutait la conversation, voyant que le ton mielleux de Raynolse n'opérait rien sur moi, entra précipitamment, et, tirant un pistolet de sa poche, me l'appuya sur la poitrine, en me menaçant de me tuer si je ne

---

<sup>111</sup> Décret de prise de corps.

lui enseignais pas la manière de se servir des objets qu'il m'avait volés. Je ne répondis rien. Raynolse le désarma et tous deux recommencèrent à me prier. Je leur répondis alors que ce qu'ils me demandaient était impossible, que les objets qu'ils avaient entre leurs mains leur seraient toujours inutiles et ne pouvaient servir qu'à moi seul<sup>112</sup>. Rendez-les moi, leur dis-je, et je vous abandonne non seulement le billet de 200 livres sterling que vous m'avez pris, mais encore la totalité des effets déposés entre les mains de Saunders<sup>113</sup>.

« Scott et Raynolse acceptent, se retirent, vont trouver Saunders, puis se repentent sans doute d'avoir accepté, car ils n'apportèrent rien, et je n'entendis plus parler d'eux. Quant à moi, après avoir comparu par-devant le juge de paix, j'interjetai appel du Warrant en la Cour du Kings-Bench, et, moyennant deux cautions que je donnai, je cessai de craindre la visite des connétables<sup>114</sup>. »

Cagliostro espérait avoir acquis la tranquillité ; hélas ! il n'était qu'au début de ses misères. À dater de ce jour, 10 février 1777, commence une lutte, sans cesse renouvelée, où Cagliostro est accablé tous les jours de menaces, arrêts, saisies nouvelles, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, et chaque fois ce sont des garanties à fournir, des sommes à verser<sup>115</sup>.

---

<sup>112</sup> Voyez note 100.

<sup>113</sup> Qu'on note que ces objets valaient 1 000 livres sterling et qu'ils contenaient la boîte et le collier qu'on l'accusait d'avoir escroqués et même vendus !

<sup>114</sup> *Lettre*, p. 17.

<sup>115</sup> *Lettre*, p. 18.



Lassé d'être sans cesse arrêté, traqué, sur le conseil même de Saunders, il prend une décision énergique et va habiter chez l'arrêteur, de façon que, se constituant ainsi prisonnier volontaire en permanence, il évitât à lui et à sa femme l'invasion continuelle des policiers et des recors<sup>116</sup>.

Pendant qu'il y demeurait, en juin et juillet 1777, il fit la connaissance du procureur Pridle, ami de Saunders, qui déclara vouloir prendre sa défense et lui fit intenter un procès à ses accusateurs pour essayer de le faire rentrer en possession de ses biens : le procès devait être plaidé le 27 juin devant milord Mansfield, grand juge du Kings-Bench ; mais les avocats s'entendent, un arbitre, le sieur Howarth, est nommé et le 4 juillet, la cause arrive devant lui.

Là, nouvelle trahison : le procureur qui menait l'affaire se dérobe, et Cagliostro, ne sachant pas un mot d'anglais, est obligé, à brûle-pourpoint, de plaider lui-même sa cause, par l'organe de Vitellini pris comme interprète, contre la demoiselle Fry, assistée d'un procureur aussi dangereux que Raynolse. Il en résulta que la cause de Cagliostro, qui eût été gagnée d'avance s'il eût eu un défenseur du métier, s'embrouilla, grâce

---

<sup>116</sup> « Par ce moyen, dit-il, ma personne devenait sacrée, et j'étais sûr de coucher dans mon lit. J'occupais le plus bel appartement de sa maison ; j'y tenais table ouverte, je défrayais les prisonniers qui y étaient ; j'ai même payé les dettes de plusieurs d'entre eux qui m'ont dû leur liberté. Ma dépense ordinaire était de 7 à 8 guinées par jour et, tous les soirs, je comptais régulièrement avec mon hôte. » *Lettre*, p. 20. On comprend que Saunders le vit partir avec peine et s'empressa de retourner l'arrêter dès qu'il le put.

aux finesses de Raynolse si bien que l'arbitre rendit une sentence insuffisante, vague, absurde même. Il ne se prononce ni sur le Writ du 7 février (arrestation pour une soi-disant dette de 190 livres sterling), ni sur le Warrant du 9 février (arrestation pour crime de magie et sorcellerie), ni sur le Writ du 24 mai (arrestation pour vol de 200 livres sterling en sequins), bien que tout cela eût été soumis à son arbitrage, discuté, et réduit à néant devant lui ; et, sans en donner décharge, il prononce seulement que Cagliostro devra rendre à Mlle Fry une boîte en or et un collier de brillants qu'il avait en sa possession, et payer les frais, sans même noter que Cagliostro les avait offerts déjà avant le procès même, et que dans le cours même du procès il avait déclaré « qu'il savait parfaitement qu'il était maître de garder la boîte et le collier, soit parce qu'ils avaient été donnés à la comtesse, soit parce que la demoiselle Fry lui devait, pour argent prêté, le double et le triple de la valeur de ces deux objets ; mais qu'il ne voulait pas user du droit qu'il avait de les retenir, qu'il consentait à les lui rendre ainsi qu'il l'avait toujours offert. »

Vit-on jamais jugement plus inique dans le fond, plus vicieux dans la forme ? Encore la sentence ne fut-elle confirmée et définitivement prononcée que quelques mois plus tard, en novembre<sup>117</sup>, et jusque-là Cagliostro dut vivre dans cette situation d'accusé, rester sur le qui-vive, conserver ses cautions que ces

---

<sup>117</sup> *Lettre*, p. 26 ; les grandes vacances étant survenues pour les tribunaux.

atermoiements inquiétaient. Un des hommes qui avait accepté de lui rendre ce service, Badioli, se repentit d'avoir pris cet engagement et voulut subrepticement s'en dégager. Il vient en voiture chez Cagliostro, le 9 août, lui propose de sortir avec lui ; Cagliostro accepte sans défiance ; la voiture s'arrête devant une maison inconnue, Badioli descend, Cagliostro le suit ; la porte s'ouvre, Badioli le fait passer le premier, la porte se referme sur lui et on lui annonce qu'il est dans la prison du Kings-Bench et que ses cautions sont déchargées<sup>118</sup>.

Il y resta un mois, et de nouveaux Writs tombent sur lui ; un jeune avocat, Shéridon, amené par O'Reilly, vint à son secours, lui obtint de nouvelles cautions, fit accepter un dépôt en garantie au maréchal de la prison, et le fit enfin remettre en liberté : tout cela lui avait coûté 3 500 guinées.

Enfin, en novembre 1777, la sentence Howarth est publiée ; cette injustice définitive venant s'ajouter aux persécutions continuelles qu'il avait subies dans l'espérance d'un jugement réparateur, l'écœure à un tel point qu'il refuse de continuer aucun procès, paye tout, maudit l'Angleterre<sup>119</sup>, se décide à partir, laissant seulement à son ami O'Reilly sa procuration pour qu'avec l'aide de l'avocat Slindon, ils essaient, par arrêt de justice ou transaction, de reconquérir la boîte à poudre et le manuscrit volés. Et n'ayant plus,

---

<sup>118</sup> Telle est la loi anglaise.

<sup>119</sup> « Je résolu de fuir pour jamais un pays où l'on méconnaissait ainsi les droits de la justice, de la reconnaissance et de l'hospitalité ». *Lettre*, p. 28.

de toute sa fortune, que 50 guinées<sup>120</sup> et quelques bijoux, il part pour Bruxelles, où, dit-il, la Providence lui permit de relever un peu l'édifice de sa fortune<sup>121</sup>.

Le procès engagé après son départ par O'Reilly contre Scott se termina pendant ses voyages et c'est à Strasbourg (1780) qu'il apprit un jour que Scott était en prison, reconnu coupable du vol avec effraction et menacé d'être pendu si le jugement suivait son cours. Cagliostro intervint « ne voulant pas être la cause de la mort d'un homme » et retira sa plainte<sup>122</sup>.

Scott paya les dépens et disparut sans rendre le manuscrit ni la boîte dont Cagliostro lui offrait cependant encore 500 guinées.

Quant à ceux qui l'avaient ainsi persécuté pendant cette année de séjour en Angleterre, leur fin est assez intéressante. Voici ce que, moins de dix ans

---

<sup>120</sup> Lettre p. 29.

<sup>121</sup> En décembre 1777. D'après les mémoires de Mme de Recke, c'est en purifiant ou augmentant des diamants que Cagliostro répara, à Bruxelles, les brèches faites par les tribunaux et les voleurs de Londres à son avoir. De Recke, *Nachricht von des berühmigten Cagliostro*, 1787, in-8°, p. 11.

<sup>122</sup> Lettre, p. 29. On remarquera combien la conduite de Cagliostro devait déconcerter ses amis et lui aliéner les bonnes volontés ; voilà un homme qui bataille pour ses intérêts pendant trois ans, obtient enfin gain de cause et, au dernier moment, Cagliostro annule les résultats péniblement acquis en retirant sa plainte. O'Reilly qui ne semble pas étranger à la rédaction de *The Life of the Count Cagliostro*, a laissé échapper par endroits quelques plaintes sur les procédés incompréhensibles de Cagliostro.

après, Cagliostro écrit et livre à la méditation du sieur Morande<sup>123</sup> :

« J'ai toujours vu la justice de Dieu se manifester tôt ou tard et les méchants finir misérablement. Si le sieur Morande pouvait douter un seul instant de cette vérité, terrible pour eux, mais consolante pour les gens de bien, qu'il réfléchisse sur le sort de ceux dont il a défendu la cause et surpassé les horreurs.

« La dame Blévry, pour prix de mes bienfaits, m'avait livré entre les mains de deux scélérats. Elle est morte.

« La demoiselle Fry, mon implacable ennemie, n'a pas joui de la fortune qu'elle me devait ; après l'avoir employée tout entière à suborner des témoins et à corrompre des officiers de justice, elle est tombée dans la plus affreuse misère ; elle est morte.

« Le sieur Broad était l'ami, l'espion, le témoin de la demoiselle Fry : il est mort.

« La darne Gaudicheui, sœur de la demoiselle Fry était sa complice et celle de Scott : elle est morte.

« Le sieur Dunning, avocat de la demoiselle Fry, avait été choisi pour faire triompher une cause manifestement injuste : il est mort.

« Le sieur Wallace, mon avocat, au lieu de me défendre, m'avait livré à la merci de l'arbitre que la demoiselle Fry avait choisi. Il est mort.

« Le sieur Howarth avait rendu contre moi une sentence indigne, qui condamnait l'innocence et laissait

---

<sup>123</sup> Nous l'offrons à notre tour comme sujet de réflexion à ses modernes successeurs.

le parjure impuni. Il est mort (noyé en traversant la Tamise).

« Le juge de paix d'Hammersrith avait fait arrêter ma femme et moi pour un crime imaginaire : il a été expulsé ignominieusement : il est mort.

« Le sieur Crisp, maréchal de la prison du Kings-Bench m'avait escroqué, avec Aylett, pour 50 guinées d'argenteure. Il a perdu sa place ; réduit à la mendicité il s'est retiré dans un hospice de charité : il est mort.

« Vitellini enfin avait trahi ma confiance ; sa coupable indiscretion l'avait rendu complice d'un vol dont il croyait un jour pouvoir retirer le fruit ; il a été enfermé dans une prison pour vagabonds ; il y est mort.

« Les dix personnes que je viens de nommer, si l'on excepte la dame de Blévary, étaient dans la fleur de l'âge et de la santé. Quatre ans après mon départ, à peine en restait-il une seule.

« De tous mes persécuteurs d'alors, il ne reste plus aujourd'hui que quatre individus dont l'existence est telle que la mort serait un bienfait pour eux.

« Raynolse, le procureur de la demoiselle Fry et le complice du vol que Scott m'avait fait, a subi le supplice infâme du pilori pour parjure.

« Le procureur Ayiett, qui m'avait extorqué 80 guinées sous prétexte de mon identité prétendue avec le Balzamo de Londres, vient de subir le même supplice pour un crime semblable.

« L'arrêteur Saunders avait trempé dans le complot formé contre moi : sa fortune a été dissipée en peu de

temps : il a été emprisonné pour prévarication depuis plusieurs années.

« Pour Scott, si l'on ne m'a pas trompé, il vit en ce moment seul, sans parents, sans amis, dans le fond de l'Écosse. C'est là qu'en proie à ses remords et éprouvant à la fois les inquiétudes de la richesse et les angoisses de la pauvreté, il se tourmente pour jouir d'un bien qui lui échappe sans cesse, jusqu'à ce qu'enfin il périsse d'inanition auprès de l'objet de sa cupidité devenu l'instrument de son supplice.

« Tel a été le destin des quatorze individus qui s'étaient réunis contre moi et qui avaient violé en ma personne les droits sacrés de l'hospitalité : une partie de mes lecteurs ne verra dans la série de ces événements qu'une combinaison du hasard : quant à moi, j'y reconnais cette divine Providence qui a quelquefois permis que je fusse en butte aux traits des méchants, mais qui a toujours brisé les instruments dont elle s'était servie pour m'éprouver<sup>124</sup>. » On doit se demander comment, de tant de simples vérités, Morande a pu faire sortir l'histoire révoltante que nous avons rapportée plus haut. La chose lui fut aisée : racontant des procès où Cagliostro lui-même ne put se faire rendre justice, il était facile d'en présenter les débats embrouillés sous un jour défavorable : quelques faux témoins, bien payés<sup>125</sup>, permirent, dans les cas difficiles, de charger l'accusé.

---

<sup>124</sup> *Lettre*, p. 74, sqq.

<sup>125</sup> Morande reçut de l'argent de France pour cela : on le vit, avec le sieur Dubourg, notaire de l'ambassade française, courir de bouges en tavernes à la recherche de ces figurants. Dubourg



Et puis, la partie était si belle pour un journaliste satirique ! De quoi s'agissait-il, en effet ? D'un cahier contenant des calculs cabalistiques<sup>126</sup> et d'une poudre rouge, la fameuse poudre de projection sans doute, très précieuse pour les opérations chimiques. Quelle superbe matière à raillerie ! Et qui réclamait ces trésors ? Un soi-disant guérisseur, un misérable illuminé, venu on ne sait d'où, sortant de prison pour y retourner ! Avec quelle facilité un écrivain caustique, comme Morande, pouvait transformer le savant en vulgaire charlatan, l'homme de bien en repris de justice ! Les meneurs de la campagne payaient bien, le public s'amusait, le *Courrier de l'Europe* se vendait ; Morande ne s'acquittait que trop bien de cette tâche. Nous n'avons rien à dire de ses procédés ; nous laissons au lecteur, maintenant éclairé, le soin d'apprécier où est la vérité et ce qu'on doit penser de ceux qui la travestirent ainsi par de tels moyens ; mais il est un point sur lequel il est utile d'insister.

Bien des gens peuvent sourire encore aux plaisanteries de Morande ou hausser les épaules en lisant que Cagliostro prédisait la veille les numéros qui devaient sortir le lendemain à la roue de la loterie<sup>127</sup>.

---

toucha cinquante guinées pour ce noble travail. Pridle et Saunders furent intéressés à l'affaire (*Lettre*, p. 19), Morande offrit cent guinées au sieur O'Reilly, propriétaire de l'hôtel des francs-maçons pour déclarer seulement que Cagliostro était parti de chez lui sans payer (*Lettre*, p. 47). Celui-ci refusa et raconta le fait.

<sup>126</sup> C'est le terme qu'on employait couramment, bien que la kabbale n'ait rien à voir là-dedans.

<sup>127</sup> Les loteries, à cette époque, étaient analogues à celles qui

Prétention absurde, s'écriera-t-on ! Mais le fait est là. Pur hasard, répondront les sceptiques ; et, en outre de la mauvaise impression que produit toujours sur un esprit sérieux l'idée du jeu, il pourrait rester chez le lecteur un doute sur la bonne foi de Cagliostro. Nous ne voulons pas qu'il en soit ainsi ; des jugements aussi catégoriques ne doivent pas être portés à la légère. Aux négateurs, j'oppose le fait brutal<sup>128</sup> ; qu'ils l'expliquent. À ceux qui peuvent réfléchir, je sou mets les observations suivantes :

L'usage établit entre les mots de prévision et de prédiction une distinction, peu conforme d'ailleurs à leur étymologie ; prévision suscite en nous l'idée d'une déduction logique de cause à effet ; prédiction évoque au contraire la pensée d'une mystérieuse coïncidence entre une affirmation irraisonnée et un fait dont la cause nous échappe. Mais ces associations d'idées sont-elles légitimes ? Y a-t-il vraiment contradiction entre les termes ? Nous ne le pensons pas.

Lorsque Christophe Colomb, sur le point d'être tué par les Indiens, leur annonce une éclipse et conquiert ainsi leur respect, il avait prédit l'avenir à ceux qui le menaçaient. Lorsqu'un chimiste prédit qu'en mélangeant deux liquides incolores, un solide rouge va se précipiter au fond de l'éprouvette, n'est-ce pas, pour un ignorant, la réelle prophétie d'un miracle ? Pre-

---

existent encore hebdomadairement en Italie sous le contrôle du Gouvernement : cinq numéros sont tirés parmi les quatre-vingt-dix premiers nombres et, suivant leur ordre ou leur association, s'ils les ont indiqués, les joueurs peuvent gagner dix, cent ou mille fois leur mise.

<sup>128</sup> *Lettre*, p. 9, 10 et 11.

nous un cas plus complexe : lorsqu'un médecin, à l'examen d'un malade qui lui montre sa gorge, devine la scarlatine et annonce, pour le troisième jour, l'éruption qui va couvrir tout son corps, ne fait-il pas une véritable prédiction ?

Cependant, parce que le chimiste ou le médecin pourra donner à un initié, selon les théories du jour, et dans le langage de son art, l'explication des raisons qui l'ont fait conclure à l'apparition du phénomène consécutif, nous ne devons pas ici parler de prédiction, de prophétie ; nous devons employer le mot : prévision et, aussitôt, notre esprit, satisfait, ne voit plus rien que de très naturel dans ce qui s'est passé. Mais si le médecin, et le cas arrive souvent, n'avait pas eu pour porter son diagnostic les données caractéristiques, nettes, fournies par l'examen de la gorge ou par la température du malade ; si, néanmoins, par une de ces intuitions spéciales qui éclairent l'esprit, il avait porté le même pronostic, il n'aurait pu donner à un confrère aucune raison plausible de sa prédiction, pourtant exacte. Le mot de prévision serait-il encore applicable dans ce cas, ou sortons-nous du domaine scientifique pour flotter dans le monde de la prophétie ?

Un sentiment l'a dirigé ; une conviction, impossible à justifier, s'est faite en lui. Quel est donc ce sentiment ? D'où naît cette conviction ? N'est-ce pas la perception confuse de quelques sensations vagues, venues de ce monde de forces qui nous entoure et dont la plus grande partie échappe à notre pauvre conscience ? Sans critérium pour les classer, sans langage pour les traduire, le médecin en a cepen-

dant éprouvé une impression suffisante pour qu'elle déterminât en lui une conviction. L'intuition des « voyants<sup>129</sup> » n'est-elle pas de même ordre ? Eux aussi ne peuvent expliquer ni justifier leur conviction ; mais ils la sentent profondément ; ils affirment et souvent, on le sait, leurs prédictions se vérifient.

Chassons donc de notre imagination cette illusion qu'il y a antithèse entre prédiction et prévision ; ces mots, synonymes, expriment tous deux l'application du savoir, quelle que soit la forme de ce savoir, à la détermination de la succession des faits. Pour que la prévision soit possible, il faut qu'il existe des rapports constants unissant un état A d'un système de forces à un autre état ultérieur B, C, ou D, du même système ; et il suffit que nous connaissions exactement : 1° l'état A ; 2° la loi unissant l'état A à l'état B, C, ou D. Dans les cas simples, dont le calcul des fonctions en mathématiques ou l'expérience en physique<sup>130</sup> sont des exemples, la prévision est facile ; c'est ce que nous appelons la détermination scientifique.

Si le fait se complique, la résolution de l'équation devient plus difficile ; mais elle reste toujours possible si nous avons des données suffisamment précises et nombreuses pour pouvoir transformer les

---

<sup>129</sup> Nous employons ce mot, fort imprécis cependant, de préférence encore à celui de mystiques ou d'illuminés plus vagues encore et désignant, suivant les auteurs, les états spirituels les plus différents.

<sup>130</sup> Dans l'expérience, on réduit l'état secondaire à son maximum de simplicité en éliminant les variables accessoires (pression, température, etc., supposées constantes) qui pourraient compliquer le problème.

inconnues accessoires en quantités connues et ramener ainsi progressivement le problème à un type plus simples<sup>131</sup>.

Pour les faits biologiques<sup>132</sup>, la complication devient si grande que les problèmes sont considérés, le plus souvent, comme insolubles ; les rapports entre les très nombreuses données, plus ou moins clairement perçus, plus ou moins exprimables, nous échappent et nous ne pouvons plus arriver à une conclusion. Toutefois, on conçoit que le problème n'est que très complexe et ne comporte pas d'insolubilité d'ordre logique. Si notre faculté de prévision est mise en défaut dans ce cas, ce n'est pas par l'apparition d'une spontanéité démentant la loi de causalité générale, par une solution de continuité infranchissable entre les faits ; c'est uniquement par la pauvreté, par l'insuffisance de notre savoir initial sur les données du problème. Car les lois enchaînant les faits dans une série continue de cause à effet, les rapports constants entre les choses se manifestent partout où nous voulons bien les chercher.

L'univers est un tout ; l'étroite solidarité des êtres, leur participation à une même vie universelle où toute individualité, principe synthétique d'un groupe d'unités inférieures, est élément constitutif à l'égard de l'unité supérieure, crée entre eux un lien tel que nulle

---

<sup>131</sup> Équations à plusieurs inconnues, problèmes de dynamique en mathématiques ; analyse des corps organiques, des mélanges, en chimie.

<sup>132</sup> Individuels ou sociaux.

action n'est isolée, que rien n'arrive par hasard<sup>133</sup>. Un être, si infime soit-il, ne peut subir une modification sans que le monde entier n'en ressente le contrecoup, de même que toute action générale a sa répercussion sur les moindres parties de l'univers. L'homme ne choisit pas plus sa place que le rocher ; sa vie est liée à celle de son milieu. Un homme appelle certains événements autour de lui comme une crise sociale évoque l'homme nécessaire à sa solution ; un pays détermine sa flore et sa faune ; le milieu ne modifie-t-il pas les êtres qui l'habitent jusqu'au point de déterminer leurs formes et leurs couleurs<sup>134</sup> ?

La connaissance de ces rapports qui vont du minéral à l'homme, de la matière à la pensée, constitue le savoir. Les sciences, telles que nous les possédons, ne sont que des classifications partielles, d'empiriques recueils de faits. La prévision que donne le savoir surpasse la prévision scientifique autant que le savoir lui-même dépasse une science particulière, la botanique ou la linguistique par exemple. Pour le savoir, l'apparition d'un héros, l'extinction d'un soleil, l'orage qui dévaste une contrée, la découverte d'une force nouvelle ne sont pas des accidents particuliers ils sont la conséquence d'autres faits, fort éloignés en apparence, leur réalisation est nécessairement marquée pour telle époque du temps et pour tel milieu. Il

---

<sup>133</sup> Nous qualifions de fortuite la coïncidence de deux faits dont les causes nous échappent : dès que le rapport nous en est connu, le hasard disparaît ; le rapprochement superstitieux dont on riait devient une prévision que l'on respecte.

<sup>134</sup> L'adaptation, le mimétisme sont des observations banales en biologie.

n'est pas de fait isolé, sans filiation avec ceux qui précédaient, sans rapport avec l'ensemble ; aucun mot ne tombe d'une bouche, aucune pierre ne roule au torrent que des causes n'en aient déterminé la chute ; celui qui peut percevoir ces causes peut aussi prédire l'événement.

Mais, est-il donné à l'homme d'atteindre à cette entière connaissance de la vie, de prendre conscience de tous ces rapports ? Oui, répondait Cagliostro avec les sages de tous les temps ; le développement de ses facultés est illimité ; l'homme microcosme peut trouver en lui les cieux et leurs habitants, la terre et ses forces. Il doit arriver à tout connaître, à tout prévoir.

Et Cagliostro, non content d'affirmer cette vérité, en donnait des preuves ; ce savoir, il le possédait ; s'il devinait les maladies les plus secrètes, les peines morales cachées ; s'il annonçait les événements à cent lieues de distance, au moment où ils se produiraient ; s'il put prévoir, des années d'avance, la carrière d'un homme ou le destin d'une société, ce fut parce que ces faits n'étaient pas isolés pour lui et que leur réalisation se présentait comme la conséquence nécessaire d'états présents dont son esprit embrassait les multiples rapports ; et, s'il choisit à Londres, pour en faire un sujet d'études, la détermination des séries numériques dans les tirages de loteries, ce fut pour offrir un exemple de ce qui est possible à l'esprit<sup>135</sup>,

---

<sup>135</sup> Cagliostro ne voulait que démontrer une vérité positivement, indiscutablement par des faits ; il ne tira jamais parti pour lui-même et ne se permit jamais d'abuser en faveur des autres de ses connaissances. il aurait pu puiser indéfiniment



la résolution d'un de ces problèmes complexes, insaisissables, que l'intelligence renonce à analyser et que l'homme, par impuissance, relègue dans le domaine vague du hasard, cabinet de débarras de nos sciences, casier des « non classés » dans le répertoire encyclopédique de nos connaissances.

En arrivant à la précision dans cet ordre de faits, Cagliostro démontrait à la fois le non-sens du mot hasard, l'enchaînement logique et parfait des phénomènes en apparence les moins déterminés et la possibilité d'un savoir dont nos connaissances techniques et nos méthodes scientifiques ne sont que de pauvres ébauches. Cagliostro, aux prises avec ces problèmes transcendants, suivant la vie et son développement jusque dans les sphères où nous ne voyons, nous, que de froides abstractions, où nous ne remuons que des formules mortes, nous apparaît aussi grand, plus peut-être, que lorsqu'il commande à la maladie, transmue la matière ou dirige les hommes, et les sarcasmes de quelques esprits futiles tombent pitoyablement devant cette sagesse triomphante comme des blasphèmes d'enfants mauvais viennent mourir au pied du Dieu dont l'amour les fait vivre et les appelle quand même à Lui.

---

dans les caisses de la loterie (c'est-à-dire dans la poche des perdants) l'argent nécessaire à sa générosité ; il ne le fit pas. « Quelle que put être la cause de cette bizarrerie, dit-il ironiquement en parlant de la constante exactitude de ses pronostics, je crus par délicatesse, devoir m'abstenir de donner à l'avenir aucun numéro. » *Lettre*, p. 9.

## CHAPITRE IV : LA RUSSIE – LE SORCIER

### Mitau

Nous ne suivrons pas Cagliostro dans son parcours à travers l'Europe ; ce voyage, de loges en loges, où il fut reçu, écouté, honoré, par les maçons de tous les rites, où il rencontra des chercheurs sincères et beaucoup d'ambitieux malhonnêtes, où s'accomplit, par son influence, une transformation des idées maçonniques, se rapporte plutôt à son action sociale et nous aurons l'occasion d'en étudier les détails dans le chapitre consacré à la maçonnerie égyptienne<sup>136</sup>. Son voyage se termina à Mitau, en Courlande<sup>137</sup>. Il y arriva à la fin de février 1779<sup>138</sup> venant de Königsberg<sup>139</sup> ; il

---

<sup>136</sup> Cf. chap. VI, Lyon

<sup>137</sup> À ce moment, État indépendant sous le protectorat de la Prusse.

<sup>138</sup> C.E.K. von der Recke, *Nachricht von des beruchtigten Cagliostro Aufenthalte in Mitau*, Berlin, 1787, in-8°, p. 6.

<sup>139</sup> À Königsberg, Cagliostro fit un court séjour : arrivé le 25 février 1779, il descendit à l'auberge Schencken dans la Kehrwiedergasse. Il fut reçu, plutôt avec méfiance, dans quelques bonnes familles ; mais le ministre et chancelier Von Korff, qui abhorrait les Jésuites, crut deviner en Cagliostro un émissaire de cet ordre et prévint tout le monde contre lui. Cagliostro, de son côté, ne fit rien pour le détromper et pour conquérir cette ville. Il quitta bientôt le pays où, dit-il, il ne pouvait faire aucune œuvre éclatante à cause du mauvais vou-

y demeura plusieurs mois. Nous l'avions quitté isolé, presque inconnu en Angleterre, livrant de petites batailles personnelles dans un groupe de gens offrant peu de surface ; nous le retrouvons au milieu du grand monde courlandais, sous un aspect nouveau, celui de thaumaturge.

Le comte de Cagliostro apparaît là vraiment, pour la première fois, possesseur de pouvoirs étranges, maître de forces inconnues ; il est entouré de disciples cultivés qu'il domine de tout son mystérieux savoir et qu'il charme de son attrait puissant.

Il change, là, de mode d'action ; qu'y a-t-il d'étonnant qu'il se présente aussi sous un nom nouveau<sup>140</sup> ?

Dans cette première station de son chemin, il est plus difficile de reconstituer sa vie et de retrouver l'emploi de son temps que dans les suivantes ; les documents, surtout les documents de valeur, manquent et nous n'avons guère à consulter que des récits satiriques, défigurés par l'ignorance et par la haine, fabriqués même de toutes pièces et publiés longtemps après, lors du procès du Collier<sup>141</sup>.

---

loir des gens. Borowski, *Cagliostro einer der Abentheuer...* 1790, p. 57-53. Von Korff revint d'ailleurs sur son opinion, et à Miao, montra beaucoup de sympathie à Cagliostro. De Recke, *op. cit.*, p. 6.

<sup>140</sup> Il avait voyagé sous le nom de comte Fénix, de comte Harat ; il se présente là sous le nom de Cagliostro. C'est le droit de tout voyageur, dit-il, de garder l'incognito. Cf. *Mémoire pour le comte de Cagliostro contre le Procureur général*, in-16. p. 23, et *Lettre au peuple anglais*, S.L.S.A., in-4°, p. 57.

<sup>141</sup> *Cagliostro démasqué à Varsovie*, S.L. 1786, in-16. — *Ein paar Tröpflein aus dem Brunnen der Wahrheit. Im Vorgebirge*, 1781

Nous devons faire une exception pour le livre de Mme de Recke : *Nachricht von des berüchtigten Cagliostro*, etc. (1787) qui, bien qu'il rentre par sa date et par son but dans cette catégorie de livres hostiles tardivement parus, contient cependant un Mémoire ancien, où l'auteur, sous l'impression même des faits, presque au jour le jour, notait les événements et recueillait de son mieux les paroles de Cagliostro qui l'avaient frappée. En publiant ces souvenirs, Mme de Recke les a accompagnés d'un commentaire plus volumineux que le texte, destiné à en détruire la portée, à expliquer rationnellement par la prestidigitation et la supercherie tous les actes merveilleux du thaumaturge. Cagliostro, selon sa nouvelle opinion, n'était plus qu'un habile émissaire des Jésuites<sup>142</sup>, dont la doctrine pernicieuse, les vertus simulées et les pouvoirs trompeurs avaient séduit leur naïve confiance.

Nous verrons que si cette rétractation due à des influences étrangères<sup>143</sup>, a pu servir aux adversaires de Cagliostro et troubler beaucoup de lecteurs, elle ne résiste pas à la critique et que le Mémoire primitif de 1779 demeure dans son intégrité, comme un document de grand intérêt pour l'histoire impartiale de Cagliostro. Nous aurons fréquemment à le citer.

En outre, dans les aveux involontaires échappés aux pamphlétaires, dans leurs contradictions, nous

---

(en réalité 1786), in-16. — *Le charlatan démasqué*, Paris, 1786, in-16. Ces pamphlets ont été recueillis et reproduits avec des compléments par l'auteur de la *Vie de Joseph Balsamo*, Paris, 1791, in-8°

<sup>142</sup> De Recke. *op. cit.*, p. 26, 107, sqq. et 148.

<sup>143</sup> Voir plus loin.

pouvons aussi découvrir quelques bribes de vérité. Cagliostro n'ayant pas limité ses actions thaumaturgiques à la Russie, nous retrouvons aussi à Strasbourg, à Lyon, à Paris, des témoignages qui nous permettent de mieux apprécier ce que furent ses travaux et sa vie en Courlande.

À cette époque, et dans ces contrées, le danger que couraient les esprits était grand : l'illuminisme, un mysticisme vague fait de paresse, d'orgueil et de crédulité, était à la mode ; on ne parlait que de visions célestes, de commerce avec les anges, de révélations, de conjurations et d'évocations. L'intelligence tendait à s'égarer dans l'illusion avec Swedenborg ; la volonté pouvait se pervertir dans la superstition avec les Scieffort, les Weishaupt et consorts. L'Allemagne était pénétrée de leurs sectes secrètes<sup>144</sup>.

À Mitau même, le Dr Stark, professeur de philosophie, chef d'une société d'illuminés très fermée, enseignait à ses adeptes une magie cérémonielle dont on ne parlait qu'avec effroi<sup>145</sup>.

Mme de Recke<sup>146</sup>, qui jouera un rôle important dans

---

<sup>144</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 155-156. — Luchet, *Essai sur la secte des Illuminés*, p. 99, 102, 117.

<sup>145</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 50. Mme de Recke cite l'*Anti-Saint-Nikäse* qui exprime sur Stark la même opinion.

<sup>146</sup> Anne-Charlotte de Medem, née le 3 février 1761 à Mesothén (Courlande), morte le 20 août 1821 à Loebrehan, fille du comte de Medem et d'Elise Von der Recke, poète plein d'esprit et écrivain ascétique, sa femme par un troisième mariage. La comtesse A. Charlotte de Recke épousa, en 1779, Pierre de Biren. Elle était fort belle, d'une intelligence vive et fut mêlée à plusieurs intrigues politiques du vivant et après la mort de son mari.

cette histoire, toute entière plongée dans ces études mystérieuses, hantée par le désir de « communiquer avec l'âme » de son frère<sup>147</sup> s'était bâtie avec les idées de Swedenborg et de Lavater un système mystique confus dont elle était fort entichée et très fière. Elle faisait autorité dans son milieu<sup>148</sup>

Les loges, passionnées pour ces recherches, pénétrées de ces influences, abandonnaient leur rôle

---

<sup>147</sup> Son frère aîné, le comte de Medem, uni à sa sœur par les mêmes idées mystiques était mort à Strasbourg en 1778. Mme de Recke, persuadée que l'âme de son frère devait lui apparaître, passait des nuits à l'évoquer dans les cimetières. De Recke, *op. cit.*, p. 5 et p. 167. « Vous n'aimez pas la magie pour elle-même, lui disait Cagliostro qui lisait dans son cœur, vous ne la recherchez pas pour avancer et acquérir la puissance d'aider des millions d'hommes, sans distinction, mais parce que la mort vous a ravi ce à quoi votre âme était le plus liée et que vous voudriez ressaisir. » *Ibid.*, p. 52. Et ailleurs : « Si vous ne voulez vous détacher de tout, si vous restez attachée à un être ou même à un savoir spécialement, étroitement, vous ne pourrez acquérir le développement complet et la liberté. Dans ce cas, vous pouvez obtenir dans un art ou une science le plus haut degré, et je vous y aiderai, mais vous renoncerez à la magie. Je vous en laisse le choix. » *Ibid.*, p. 103.

<sup>148</sup> Lorsque Cagliostro vint à elle, elle le traita d'égale à égal, le conseiller, le reprenant parfois persuadée qu'elle pouvait lui cacher certaines de ses pensées. (*Op. cit.*, p. 62-63). D'un caractère entier, heurtée sur certains points de son système, ébranlée dans quelques-unes de ses croyances par les paroles de Cagliostro, elle était sans cesse en évolution à l'égard du thaumaturge un jour elle était convaincue et toute pour lui ; le lendemain elle refusait de l'écouter davantage (*Op. cit.*, p. 136,167). Et, comme elle dirigeait son entourage, c'est autour de ces hésitations et de ces volte-face que se déroulèrent la plupart des incidents du séjour de Cagliostro en Courlande.

social, devenaient des groupes de sectaires inutiles à l'humanité, dangereux pour leur entourage. Un homme superficiel et autoritaire se fut contenté, s'il en eut eu le pouvoir, de réagir violemment en passant à l'extrême opposé, en détruisant chez ces rêveurs toute croyance, toute vie spirituelle, pour les ramener au sensualisme le plus étroit et le plus positif<sup>149</sup>.

Cagliostro n'en fit rien ; il sut à la fois alimenter ce qu'il y avait de vivant en eux, en leur donnant une nourriture saine, appropriée à leurs facultés assimilatrices, et orienter leurs recherches dans le sens où elles pouvaient les amener à des connaissances vraies des lois de la nature.

Il fallait enseigner, démontrer à des chercheurs tâtonnant sur la route, que notre connaissance du monde est une connaissance relative, très erronée, nos sens ne nous donnant des phénomènes que des notions subjectives toutes conventionnelles ; que, de plus, ces notions sont incomplètes parce que nos perceptions sont limitées à ce que nous révèlent le toucher, l'ouïe, la vue et l'odorat. Or, il est d'autres sens, encore embryonnaires, qui, développés dans des conditions exceptionnelles, peuvent nous mettre en rapport avec une série de forces inconnues, nous ouvrir un monde de phénomènes inaperçus de la plupart des êtres et reculer ainsi les limites du connais-

---

<sup>149</sup> Cela lui eut été d'autant plus facile qu'un courant de réaction rationaliste se dessinait déjà en face de ces excès et que, dans le milieu même de la famille de Medem, un tel réformateur eut trouvé d'actifs auxiliaires : le conseiller aulique Schwander, directeur intellectuel de Mme de Recke ; le notaire Hinz, familier de la maison. Cf. *op. cit.*, p. 8, 9, 26, 28, 77.



sable. Cela, il fallait surtout le prouver ; il était nécessaire de faire percevoir la réalité et la valeur de ces phénomènes aux observateurs.

C'est ce que tenta Cagliostro en s'entourant de toutes les conditions accessoires qui pouvaient paraître indispensables à ses élèves, adeptes, pour la plupart, de systèmes spéciaux, et fixer leur attention.

Il avait affaire à des occultistes : les uns, fervents alchimistes<sup>150</sup>, ne songeaient qu'à la transmutation, à l'élixir, à la poudre de projection, n'attendant qu'un mot qui leur donnât la clef des énigmes hermétiques et la puissance qu'ils rêvaient ; les autres, sans rejeter l'alchimie, ne la considéraient que comme une dépendance de la magie et cherchaient d'abord les rites qui devaient soumettre les esprits à leur volonté<sup>151</sup>.

C'est en partant de ces données, en tenant compte de ces dispositions que Cagliostro dût leur parler. Chacun d'eux avait un but pratique, très personnel ; tous s'en tenaient à la lettre et, malgré leurs déclarations de désintéressement, ils ne sortaient pas, dans leurs ambitions, du domaine de l'égoïsme et de la matière<sup>152</sup>.

---

<sup>150</sup> MM. de Medem et de Howen avaient travaillé avec les hermétistes Muller, de Mitau Schmidt, d'Iéna et Freund, de Strasbourg. *Op. cit.*, p. 3.

<sup>151</sup> « Nos âmes étaient plus désireuses de communiquer avec des esprits que de voir des transmutations. » De Recke, *op. cit.*, p. 10.

<sup>152</sup> Mme de Recke pas plus que les autres. Elle, qui professait le plus grand détachement des biens de la terre (*Op. cit.*, p. 11), le sollicita beaucoup plusieurs jours pour qu'il lui procurât, par voie hermétique, une somme d'argent dont elle avait besoin à

Il dut les prendre à l'endroit où ils étaient<sup>153</sup>, leur parler leur langage, faire briller à leurs yeux, au début, la réalisation possible de leurs rêves étroits, pour pouvoir ensuite, peu à peu, les amener de là vers de plus vastes horizons. Dans cette période préliminaire d'éducation, lors même qu'il les intéressait à la recherche du trésor magique de Wilzen<sup>154</sup>, à l'accroissement de l'or, à l'élixir d'immortalité, apanage du troisième cercle des initiés, Cagliostro sut leur parler avec un si pur langage symbolique que ses paroles, frappant des oreilles ouvertes, eussent été, pour celui qui les eût comprises, profondément révélatrices.

Cagliostro avait été adressé au maréchal de la noblesse, M. von Medem; celui-ci le présenta à son

---

l'insu de sa famille, non pas pour quelque œuvre de charité, mais pour elle-même. Cagliostro s'y refusa, alléguant des difficultés matérielles d'abord, lui disant enfin : « Pour pouvoir grandir, pour que le Ciel vous confie de plus vastes trésors, ceux que vous désirez tant, il faut d'abord que vous sachiez résister à la tentation des richesses de ce monde, comme le Christ. » *Op. cit.* p. 12-13, et aussi p. 52. Mais Mme de Recke s'entêtait à demander, ne s'apercevant même pas de sa propre contradiction.

<sup>153</sup> Schlosser comprit cela et, dans son article sur Cagliostro, il soutient la même thèse que nous, à savoir que Cagliostro, voulant débarrasser ses élèves des illusions dans lesquelles il les trouvait plongés, a dû, d'abord, leur parler leur langage, s'occuper avec eux des questions de magie, descendre dans les enfers avec eux, pour les emmener avec lui en remontant. Cf. Borowski, *Cagliostro, einer der Abentheuer...*, 1790, in-16, p. 149. — De Recke. *Op. cit.*, p. 112.

<sup>154</sup> *Op. cit.*, p. 32, sqq.

frère, le comte von Medem et à l'Oberburggraf, le chambellan von Howen, tous trois maçons<sup>155</sup>.

Cagliostro leur exposa ses titres dans l'ordre et son but, qui était de fonder une loge mixte, où il pourrait leur révéler beaucoup des secrets qu'ils cherchaient. Ses hôtes étaient intéressés, mais méfiants ; pour vaincre leurs hésitations, Cagliostro fit, en leur présence, une opération alchimique qui les enthousiasma et, immédiatement après, une expérience magique qui les frappa plus encore<sup>156</sup>.

Dès lors, ils s'empressèrent de suivre les indications de Cagliostro : une loge mixte fut fondée<sup>157</sup>. Voici quels en étaient ordinairement les travaux :

---

<sup>155</sup> Initiés à Halle en 1741. *Op. cit.*, p. 3 et 7.

<sup>156</sup> L'expérience magique fut la suivante : Cagliostro ayant consacré, par quelques rites, le fils de M. de Howen, âgé de six ans, lui dit de regarder dans sa main. « À l'insu de l'enfant, Cagliostro demanda à mon oncle, quelle apparition il désirait. Ce dernier souhaita, pour que son fils ne fût pas effrayé, qu'il pût voir sa mère et sa sœur qui étaient à la maison. Dix minutes après, l'enfant déclara voir sa mère et sa sœur. À la question de Cagliostro. « Que fait ta sœur ? » l'enfant répondit : « Elle a la main sur son cœur comme si elle souffrait. » Ensuite le petit s'écria : « Maintenant elle embrasse mon frère qui vient de rentrer à la maison. » Or, lorsque ces messieurs étaient partis de chez eux pour la séance, ce frère de ma cousine n'était pas en ville, et même nous ne l'attendions nullement ce jour-là, vu que nous le croyons à plus de sept milles de là. Et, à l'heure de l'expérience, mon cousin rentra en effet subitement, d'une manière inattendue, et ma cousine avait eu auparavant des battements de cœur si forts qu'elle s'était trouvée mal. » M<sup>me</sup> de Recke, *op. cit.*, p. 28, 30-31.

<sup>157</sup> Le 29 mars 1779. Cf. De Recke, *op. cit.*, p. 33 et Borowski, *Cagliostro, einer der Abentheuer*, p. 57.

Dans une chambre, ornée de symboles, à jour et heure fixes, les membres de la loge, dûment initiés maçons égyptiens, préparés selon les instructions du grand maître, sans épée et sans métaux sur eux, se réunissaient. Cette chambre communiquait par une porte avec un autre local, plus petit, où l'on avait placé une table couverte d'un tapis blanc, une chaise et, sur la table, plusieurs lumières en triangle, entourant une carafe de verre blanc, pleine d'eau. Devant la carafe, un papier recouvert de caractères bizarres<sup>158</sup>.

Le grand maître, en costume maçonnique, l'épée à la main, introduisait un tout jeune enfant<sup>159</sup> et, l'ayant consacré devant tous par l'imposition des mains, par des onctions avec une huile qu'il appelait *huile de la*

---

<sup>158</sup> *Op. cit.*, p. 63-65. — *Rituel de la maçonnerie égyptienne*, p. 58. Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici un passage d'Éliphas Lévi sur ces expériences de Cagliostro auxquelles il n'a rien compris. « Cagliostro, écrit-il, pratiquait l'hydromancie, parce qu'il savait que l'eau est à la fois un excellent conducteur, un puissant réflecteur, et un milieu très réfringent pour la lumière astrale, comme le prouvent les mirages de la mer et des montagnes. » *Histoire de la Magie*, 1892, p. 217. De telles phrases pompeuses et vides de tout sens ne sont malheureusement pas rares dans les ouvrages des occultistes et d'Éliphas Lévi en particulier.

<sup>159</sup> Ces sujets, filles ou garçons appelés *colombes* ou pupilles devaient être très jeunes et de la plus parfaite innocence : leur ignorance et leur naïveté étaient les conditions nécessaires, disait Cagliostro, à la manifestation d'un pur esprit. Ils devaient être revêtus d'une robe blanche, symbole de pureté aux yeux des assistants. *Rituel de la maçonnerie égyptienne*, p. 63. La première colombe fut le neveu du comte de Medem, petit garçon de six ans, mais sans aucune instruction : il ne connaissait même pas ses lettres. De Recke, *op. cit.*, p. 40, 66.

sagesse<sup>160</sup> et par quelques paroles pour l'œuvre qu'il voulait accomplir, il le faisait asseoir devant la carafe, dans la petite chambre, sortait, fermait la porte derrière lui et se plaçait debout devant cette porte, dans le même local que les assistants. La colombe restait seule dans son tabernacle. Les assistants et le grand maître, après avoir récité quelque psaume de David, se recueillaient, priant en silence<sup>161</sup>.

Au bout d'un instant, Cagliostro demandait à l'enfant s'il voyait quelque chose dans la carafe : « Je vois un ange... des anges... », répondait-il souvent<sup>162</sup>. Alors, après avoir remercié ses visiteurs spirituels, le grand maître annonçait qu'on pouvait faire toutes les questions que l'on voudrait, et les assistants interrogeaient. Cagliostro transmettait les questions ; les anges répondaient, soit par des signes ou par des paroles perçus seulement par l'enfant, soit en lui montrant un tableau changeant que l'enfant décrivait<sup>163</sup>.

---

<sup>160</sup> *Op. cit.*, p. 30.

<sup>161</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 100, 122, 177. — *Ein paar Tröpflein*, p. 7. — De Recke, *op. cit.*, p 66, 70, 72. Cagliostro recommandait le plus grand recueillement et l'immobilité, l'éloignement de toute distraction. Quelquefois, des parfums furent brûlés dans la première chambre. *Rituel de la maçonnerie égyptienne. Ouvert. des travaux au grade de maître*, p. 58.

<sup>162</sup> *Op. cit.*, p. 69-70. — *Vie de Joseph Balsamo*, p. 122-179. — *Cagliostro démasqué à Varsovie, 1786*, in-16, p. 3.

<sup>163</sup> « Cagliostro nous expliqua que ce n'était pas toujours l'enfant qui parlait de lui-même, mais qu'un esprit magique (inspiration, force mantique, médiumnité, dirions-nous) lui dictait les réponses qu'il faisait souvent inconsciemment et sans rien voir. Aussi ignorait-il ensuite parfois ce qu'il avait dit. »

Un grand nombre de ces réponses nous ont été conservées dans les mémoires de l'époque, souvent par les interrogateurs eux-mêmes. En Russie, à Strasbourg, à Lyon ces mêmes faits se sont reproduits et tous les historiens de Cagliostro en ont cité. En voici quelques exemples, pris çà et là dans les auteurs contemporains.

Une dame demanda ce que faisait sa mère, alors à Paris. La réponse fut qu'elle était au spectacle entre deux vieillards. Une autre tendit une embûche au thaumaturge : elle voulut savoir quel était l'âge de son

---

De Recke, *op. cit.*, p. 67. C'est pour cela qu'il interdisait formellement de le questionner après les expériences. Mme de Recke, qui ignorait tout des phénomènes psychiques, a vu dans cette défense une habile précaution prise par Cagliostro pour que ses comédies ne fussent pas percées à jour. Aujourd'hui, mieux renseignés, nous ne trouvons dans cette recommandation sévère qu'une preuve de savoir ; questionner le sujet en dehors des séances, c'est ouvrir la porte à l'erreur, c'est faire l'éducation du médium pour l'amener à tricher. On le sait depuis longtemps : « Si l'âme a été auparavant troublée... on dérange l'harmonie divine, les prédictions deviennent confuses et mensongères et l'enthousiasme cesse d'être véridique et authentiquement divin. » Jamblique, *Le Livre sur les mystères*, III, 7, trad. Quillard, Paris, 1895, p. 82. Nous trouvons maintenant ridicule l'explication par la prestidigitation donnée par Mme de Recke, sur tous les points où l'expérience des faits nous est acquise ; mais nous avons une tendance à accepter cette même interprétation pour ceux où la science n'a pas encore pénétré. N'est-ce pas absurde ? La raison ne devrait-elle pas, en constatant les erreurs de Mme de Recke, nous faire réserver notre jugement et admettre la probabilité d'autres interprétations que celle de supercherie pour les faits surprenants encore inexplicables ?

mari. Il n'y eut pas de réponse, ce qui fit pousser de grands cris d'enthousiasme, car cette dame n'avait point de mari, et l'échec de cette tentative de piège fit qu'on n'en tendit pas d'autres<sup>164</sup>.

Quelquefois la question fut posée secrètement ; un billet fermé fut remis au jeune pupille - c'était un garçon. Il ne l'ouvrit point, mais lut immédiatement dans la carafe ces mots : « Vous ne l'obtiendrez point. » On ouvrit le billet qui demandait si le régiment que la dame sollicitait pour son fils serait accordé. Cette justesse de réponse soulevait l'admiration<sup>165</sup>.

Les réponses, on le voit, pouvaient concerner des faits à venir et ne se rapportaient pas seulement à la connaissance d'événements présents. La fameuse prophétie de la révolution et de la mort de Louis XVI furent ainsi faites par l'intermédiaire d'un jeune sujet<sup>166</sup>.

Les anges apparus manifestaient parfois leur présence d'une façon plus tangible encore pour la colombe : leur matérialité était si nette que le sujet pouvait les toucher<sup>167</sup>, embrasser leurs mains, leur remettre ou recevoir d'eux des objets matériels. Une des séances magiques les plus impressionnantes dont le récit nous soit parvenu, est celle de Varsovie où il avait fait brûler un papier sur lequel les assistants

---

<sup>164</sup> Cela se passa à Strasbourg ; c'est un contemporain qui nous rapporte le fait. Cf. Figuiet, *Histoire du merveilleux*. Paris, Hachette, 1861, t. II, p. 16.

<sup>165</sup> Figuiet, *ibid.*, p. 16.

<sup>166</sup> Cf. « Rome », chap. IX de ce livre.

<sup>167</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 136.



avaient mis leur signature ; bientôt après la colombe vit tomber à ses pieds un pli, cacheté de cire, qu'elle remit à Cagliostro ; on l'ouvrit et chacun reconnut sa signature<sup>168</sup>.

Une fois les phénomènes produits, constatés par ses disciples, lorsqu'après des expériences réitérées, ils eurent pu comprendre la portée qu'ils avaient, tant pour le bien de l'humanité que pour l'acquisition d'un savoir plus vaste, il fallait les amener à concevoir, malgré leur étonnement religieux, que ces phénomènes ignorés n'étaient pas d'ordre anti-naturel ni même surnaturel, mais relevaient du fonctionnement de facultés qui pouvaient devenir la propriété des êtres décidés à les acquérir.

C'est ce qu'il fit en modifiant ses expériences, en changeant tantôt ici, tantôt là, les conditions accessoires ou la nature des manifestations pour arriver, à la fin, à démontrer par des faits que la perception des phénomènes spirituels et l'action directe de la volonté humaine sur eux étaient l'apanage naturel de l'homme régénéré. Il réduisit, puis supprima le cérémonial, les tentures, décors et formules mystérieuses<sup>169</sup>. Le cercle magique, d'où les assistants ne devaient pas sortir, fut omis ou franchi quelquefois. Mme de Recke, fine observatrice, lui en fit la remarque : « Ne jugez pas, lui répondit-il ; si vous aviez le pouvoir de commander aux esprits, vous comprendriez le cercle magique. J'ai le droit de changer les règles que je vous donne,

---

<sup>168</sup> *Cagliostro démasqué à Varsovie*, 1786, p. 4. L'auteur y voit un simple tour d'escamotage, inutile de le dire.

<sup>169</sup> *Ein paar Tröpflein*, p. 6.

de modifier ma conduite, d'agir différemment selon les personnes ; mais je suis responsable si je mésuse de ces pouvoirs<sup>170</sup>. »

Mais, malgré cette réponse si claire, si conforme au plan que Cagliostro suivait dans ses démonstrations, Mme de Recke ne vit là que des infractions incompréhensibles au rituel, et, plus tard, s'appuyant sur cette prétendue contradiction, elle la présenta comme un argument prouvant, disait-elle, que toutes ces opérations n'étaient que charlatanisme.

Les lumières non plus n'étaient pas nécessaires : Cagliostro fit asseoir simplement l'enfant devant une carafe ; d'autres fois, « il fit les expériences sans le secours de la carafe, en plaçant seulement la pupille derrière un paravent qui représentait une espèce de petit temple<sup>171</sup> ».

Voici un autre exemple de ces simplifications : il s'agit d'une expérience où la pupille vient de voir, dans une carafe, l'hôtel du personnage qui interrogeait. « On ôta la carafe : l'enfant dit qu'il continuait toujours de voir l'hôtel et la même personne qui était alors dans telle chambre. Ce seigneur n'eut pas plutôt entendu ce qu'on venait de dire qu'il vola dans le même instant à son hôtel et reconnut la vérité de tout

---

<sup>170</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 79, p. 33. Remarque V, et p. 98.

<sup>171</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 88 et *Vie de Joseph Balsamo*, p. 134. Au cours de l'expérience faite avec le sujet Henry en présence du prince Joseph et du prince de Lamballe pour le duc d'Orléans (Cf. chap. IV), la vision eut lieu dans une glace « d'environ un pied carré » et non dans une carafe. C'est aussi dans un miroir que Cagliostro fit voir au duc de Richelieu, qui se présentait incognito, qui il était et ce qu'il serait.

ce que l'enfant lui avait annoncé<sup>172</sup>. » Le sujet, nous l'avons dit, devait être au début un enfant dans toute l'innocence du premier âge, préparé, dès la veille au moins, à la cérémonie ; peu à peu, Cagliostro diminua le nombre des conditions requises ; il prit, sans préparation, et employa sur-le-champ, celui qu'on lui présenta<sup>173</sup>. « Quelqu'un soupçonnant d'abord que, dans ces sortes de travaux, il y avait quelque intelligence entre la pupille et Cagliostro, lui marqua le désir de lui amener une enfant tout à fait neuve et qui lui serait inconnue pour qu'il travaillât avec elle. Cagliostro consentit aussitôt à le satisfaire, ajoutant que tout ce qu'il opérât n'était qu'un effet de la grâce divine. La pupille fut donc amenée ; les travaux réussirent heureusement<sup>174</sup>. »

Cagliostro prenant celui qu'on lui amenait, sans l'avoir vu, et le transformant immédiatement en voyant ; l'opération réussissant aussi bien avec ce sujet qu'avec les autres, voilà qui ne laisse plus place au moindre soupçon de connivence et qui détruit toute l'enfantine hypothèse de comédie convenue entre Cagliostro et son sujet, hypothèse sur laquelle Mme de Recke a étayé tout son système de diffamation contre Cagliostro : sa triste apostasie n'a pas même l'excuse d'un motif plausible de doute.

À Paris, il se servit souvent de jeunes gens plus

---

<sup>172</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 148. Et l'on viendra parler d'hydromancie et en donner, comme Éliphas Lévi, une soi-disant explication physique !

<sup>173</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 147, 148.

<sup>174</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 134-135.

âgés<sup>175</sup>. Il s'offrit même à opérer sur cinquante jeunes filles à la fois, pour prouver que son pouvoir sur ceux qu'il employait ne dépendait pas uniquement d'une disposition spéciale et anormale du sujet<sup>176</sup>.

Les qualités nécessaires à faire un sujet, les facultés de lucidité étaient donc en puissance dans presque tous les êtres et non pas seulement dans quelques personnes d'exception ; cette conclusion s'imposait. Une preuve convaincante en fut donnée : des assistants, en outre du sujet, perçoivent tout à coup les manifestations<sup>177</sup>, ou même les perçoivent en l'absence de toute

---

<sup>175</sup> À Varsovie, un de ses sujets fut une jeune fille de 16 ans. *Cagliostro démasqué à Varsovie*, 1786, p. 6. Un de ses sujets de Paris, qui avait dix ans lorsque le duc d'Orléans l'amena à Cagliostro, vivait encore en 1843. Il était inspecteur de la salubrité, s'appelait M. Henry et demeurait Marché des Innocents, n° 24. Cf. *Initiation*. Mars 1906. Travaux de Cagliostro, p. 257.

<sup>176</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 138. — « La force mantique des dieux (connaissance) est [...] partout intégralement présente à ceux qui peuvent la recevoir, écrit Jamblique ; [...] il n'y a aucun être vivant et aucune nature à qui elle ne se communique, donnant à tous, plus ou moins, une partie de la connaissance du futur. Toutefois, les êtres simples et jeunes surtout sont plus aisément propres à la divination. » *Le livre des mystères*. Trad. Quillard, p. 91 et 111. (III, 12 et IV, 24).

<sup>177</sup> Un juge qui doutait envoya secrètement son fils à la maison pour savoir ce que faisait en ce moment sa femme ; puis, quand il fut parti, le père adressa cette question au grand Cophte. La carafe n'apprit rien, mais une voix perçue de tous, annonça que la dame jouait aux cartes avec deux voisines. Cette voix mystérieuse, qui n'était produite par aucun organe visible jeta la terreur dans une partie de l'assemblée et le fils du magistrat étant venu confirmer l'exactitude de l'oracle, plusieurs dames se retirèrent. En Courlande, Mme de Recke témoigne que les baisers que les anges rendaient à l'enfant, en signe de paix et

pupille (de tout médium, diraient les modernes), par la seule volonté du grand maître.

À Versailles, devant de grands seigneurs, Cagliostro fit apparaître non pas seulement l'image de personnes absentes ou mortes qu'on lui désignait et visibles seulement pour la colombe, mais ces personnes mêmes, des fantômes animés et se mouvant, visibles par tous les assistants<sup>178</sup>.

Le cardinal de Rohan assista à Strasbourg à une semblable opération, faite pour lui, et où lui apparut l'image d'une femme qui lui était chère<sup>179</sup>. « À Lyon, Cagliostro fit voir à toute une salle de maçons stupéfaits l'ombre de leur frère, le vénérable Prost de Royer, magistrat éminent, qui venait de mourir<sup>180</sup>. »

On voit combien ces phénomènes gagnent en généralité, en extension, au fur et à mesure de leur production. Il ne s'agit plus là d'un petit cas isolé d'hydromancie ou de cristallomancie produit inconsciemment dans un être anormal. Il s'agit de l'éclo-

---

d'union avec lui, au début et à la fin des séances, étaient souvent entendus des assistants aussi nettement que ceux donnés par l'enfant. *Op. cit.*, p. 85 et 108.

<sup>178</sup> Figuiet, *Histoire du merveilleux*. Paris, 1861, t. IV, p. 28. L'auteur des *Mémoires authentiques* s'est servi de ces récits et d'autres analogues, des indiscretions qui filtraient au sujet de ces évocations théurgiques pour bâtir de toutes pièces le conte humoristique du dîner des Treize. Il est regrettable que l'esprit satirique soit venu, par une fantaisie de ce genre, ridiculiser et dénaturer le souvenir de ces merveilles; mais cela ne saurait porter atteinte aux documents eux-mêmes.

<sup>179</sup> *Mémoires de Robertson*.

<sup>180</sup> Péricaud, *Cagliostro à Lyon*, broch. in-8°, p. 2.

sion, de la mise en œuvre d'une faculté nouvelle, révélée aux hommes, par l'application du seul pouvoir de Cagliostro. Le maître commande et l'œil spirituel du disciple, de l'indifférent même, s'ouvre, comme sa main agirait si le maître l'avait ordonné. Pouvoir effrayant et qui faisait tomber à ses genoux bien des gens !

Cagliostro ne voulut pas cependant que l'admiration excessive de ses disciples se transformât en une sorte de dévotion fétichiste à son égard ou à l'égard des puissances qu'ils entrevoyaient : son but était de développer les âmes, de faire réfléchir. Il expliqua à ses disciples que ce pouvoir, qu'ils admiraient avec terreur, n'était pas strictement limité à lui-même et qu'il pouvait le transmettre, dans certains cas et à certains êtres, pourvu qu'ils fussent purs, de bonne volonté, et que Dieu leur accordât cette grâce. N'était-ce pas le but de la maçonnerie égyptienne ?

En sa présence d'abord, il fit consacrer et interroger la colombe par un tiers<sup>181</sup> : l'expérimentateur choisi et les assistants constataient ainsi que les pouvoirs de Cagliostro s'étaient bien transmis à son représentant et que les phénomènes s'accomplissaient parfaitement. Il fit plus : ayant choisi quelques disciples instruits, sûrs, et dont tous les efforts étaient orientés vers le bien et vers la vérité, il leur transmit ses pouvoirs non pas temporairement et en sa présence, mais définitivement, en son absence même<sup>182</sup>.

---

<sup>181</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 147, 148, 153. — Mme de Recke, *op cit.*, p. 89.

<sup>182</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 138, 151, 179.

Sa femme, pressée et interrogée devant le Tribunal du Saint-Office à Rome, a témoigné qu'il avait octroyé plusieurs fois tout ou partie de ses pouvoirs à des disciples et qu'elle-même avait reçu le droit de travailler « par le pouvoir qu'elle avait reçu du grand Cophte », mais pour certains sujets seulement<sup>183</sup>. Et ce pouvoir, acquis ainsi par quelques-uns, était si bien leur propriété spirituelle qu'eux-mêmes purent en déléguer l'emploi et le transmettre à leur tour à des remplaçants ou à des successeurs, selon les ordres et les préceptes du maître<sup>184</sup>.

Enfin, sur la forme même des révélations, des manifestations, sur la nature des connaissances ainsi obtenues, Cagliostro donna par le fait — et avec quelle sagesse ! — des enseignements qui passèrent inaperçus de beaucoup de ses disciples sans doute, que les critiques n'ont pas observés non plus, l'attrait du bizarre, du fantastique l'emportant sur tout le reste chez la plupart des hommes, mais que nous devons, nous, faire remarquer.

Le savoir n'est pas l'érudition : la vraie connaissance est d'ordre personnel et ne nécessite pas l'intervention d'un autre esprit humain, élémentaire ou angélique<sup>185</sup>, encore moins un déploiement quel-

---

<sup>183</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 178.

<sup>184</sup> Saint-Martin certifie cette transmission efficace de pouvoirs dans la loge égyptienne de Lyon. Correspondance de Saint-Martin et Kirchberger. 73<sup>e</sup> lettre, p. 205. La « Lettre » de M. Brice de Beauregard que nous rapportons plus loin en est une autre preuve. *La Vie de J. Balsamo*, p. 134, 198 sqq. en cite des preuves authentiques.

<sup>185</sup> « Il y a en Égypte, répondit Cagliostro au franc-maçon



conque de procédés et de rituels. Cagliostro trouvait en lui cette connaissance directe, en démontrait la réalité par sa clairvoyance et ses prophéties ; peu de gens l'ont compris ; peut-être même n'y en eut-il pas. On cherche toujours encore quelque formule mystérieuse, sylphe, diable ou ange expliquant Cagliostro, on ne l'admet pas sans un esprit familier.

Et cependant ces faits de clairvoyance directe furent nombreux, les contemporains nous en ont parlé ; Mme de Recke en a noté<sup>186</sup>.

L'annonce de la mort de Marie-Thérèse faite à Strasbourg au moment même où elle se produisit à Budapest, est une anecdote bien connue<sup>187</sup>.

M. de Laborde, fermier général, raconte, dans ses *Lettres sur la Suisse*, une histoire encore plus frap-

Saltzman qui l'interrogeait, des loges où l'on travaille avec les esprits et d'autres où il n'y a que des hommes.» *Lettre de Saltzman à Willermoz*, du 31 décembre 1780. Collection Bréghot du Lut.

<sup>186</sup> Cagliostro indiqua exactement un jour les symptômes qu'éprouvait Mme de Recke absente, le travail qu'elle était en train de faire, la position même où on la trouverait en entrant dans sa chambre. (*Op. cit.*, p. 71). Il lui révéla un autre jour les pensées secrètes qu'elle avait au moment où elle lui parlait d'autre chose. (*Ibid.*, p. 78). Il annonça un soir que M. N. N. tomberait malade la nuit suivante, souffrirait de tels malaises, enverrait chercher tel médecin, ce qui fut absolument exact (*ibid.*, p. 87). Il traça, devant M. de Medem, le plan d'une forêt située à Wilzen où il n'était jamais allé, mais que connaissait bien M. de Medem, lui indiquant les sentiers et jusqu'à la forme de certains arbres. (*Ibid.*, p. 58).

<sup>187</sup> D'Oberkirch, *Mémoires*, t. I et chap. VII.

pante sur les révélations et les prédictions qu'il fit à Varsovie à une jeune dame de la Cour<sup>188</sup>.

Tels sont les faits ; le disciple, qui avait suivi Cagliostro dans ses progressives démonstrations, était donc forcé de conclure à la réalité des phénomènes, à la possibilité de connaissances dépassant de beaucoup le domaine de la science officielle. De plus, il était logiquement amené à rejeter les formes extérieures comme inutiles, à constater que tout dépendait uniquement de la présence spirituelle et de la volonté de Cagliostro, en qui s'affirmaient un savoir et un pouvoir illimités. Or, le maître déclarait : « Tout être qui voudra suivre la route avec énergie et patience obtiendra les mêmes puissances ; car Dieu a tout donné à l'homme<sup>189</sup>. » Il n'avait donc plus à chercher d'autre voie.

Et qu'opposer à cela ? Certes, du temps même de Cagliostro les sceptiques ne manquèrent pas : supercherie, jonglerie, illusion, hasard, tout cela fut donné comme explication<sup>190</sup>.

---

<sup>188</sup> On en trouvera le récit détaillé plus loin.

<sup>189</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 117, 120, 131.

<sup>190</sup> Mme de Recke, dans ses commentaires, développe toutes ces fausses interprétations : l'hypothèse d'une comédie jouée par l'enfant ne tient pas debout, nous l'avons démontré. Cagliostro prenait qui l'on voulait, sur-le-champ, comme sujet. Mme de Recke prétend ailleurs que Cagliostro écrivait sur le parchemin talismanique les réponses que devait faire l'enfant, oubliant qu'elle reconnaît elle-même qu'il ne savait pas lire et que les questions étaient posées par les assistants, après que la colombe était enfermée dans le tabernacle. Du reste cette clairvoyance, ce développement d'un œil magique, comme l'appelle Gichtel (*Theosophia practica*, IV, 10, 18, 28) connue

Mais qu'on veuille bien observer et réfléchir et l'on verra que ces interprétations ne méritent pas d'être discutées. La multiplicité des faits, leur authenticité, les conditions spéciales où ils se sont produits, et surtout la vérité des révélations souvent prophétiques, éloigne toute idée d'illusion. La prestidigitation peut imiter n'importe quel fait naturel, déplacer une table, illuminer une chambre : elle n'illuminera jamais un cerveau. Devant presque tous les faits nouveaux de la science, n'a-t-on pas crié à la supercherie ? Quand on présenta le phonographe à l'Académie des sciences, un des savants le plus en vue n'a-t-il pas accusé l'expérimentateur de ventriloquie ? Un hasard toujours exact, une illusion toujours vraie ne s'appellent plus hasard ni illusion. La clairvoyance de Cagliostro, la transmission qu'il fit de certains de ses pouvoirs à ses disciples sont des faits indiscutables.

Magnétisme — ont dit et disent encore certains critiques. Cagliostro ne faisait pas de magnétisme<sup>191</sup> :

---

de tout temps (*Actes des apôtres*, XXI, 9 ; XVI, 16. Matthieu, VI, 22) n'a guère été niée qu'aux premières heures de la crise positiviste qui sévit jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et, de nos jours, où la science est moins outrecuidante parce qu'elle est un peu mieux renseignée, les cas de télépathie, de psychométrie, de lucidité, sont des faits courants dont on ne discute plus l'existence. Les soupçons de supercherie, pour expliquer l'inconnu, nous semblent enfantins ; et le livre de Mme de Recke, tout entier composé sur de pareilles billevesées, eût été aussi insignifiant que le libelle du comte M. ou du Sr. Motus, s'il n'eût fort heureusement contenu le texte primitif de son journal.

<sup>191</sup> Cagliostro se trouva à Bordeaux en 1783 au moment où le père Hervier y propageait par la parole et l'action la science du magnétisme, prêchant en pleine cathédrale cette doctrine nou-

un disciple de Cagliostro qui vivait encore en 1850 a écrit à ce sujet une lettre bien intéressante très peu connue, que nous tenons à reproduire ici, car elle confirme absolument la vérité de la thèse que nous soutenons.

Cahagnet, ayant cité dans son journal, *Le magnétiseur spiritualiste*<sup>192</sup>, M. Brice de Beauregard, un ami, dit-il, comme se servant de miroirs magiques composés d'un globe d'eau clarifiée qu'il influence et fait influencer par des esprits qui viennent ensuite écrire les réponses aux voyants, et l'ayant assimilé aux autres magnétiseurs (Morin, etc.) et aux crystallo-manciens antiques, en reçut la réponse suivante<sup>193</sup> :

« Monsieur,

« J'ai lu avec intérêt dans votre excellent journal un article sur les miroirs magiques, où j'ai trouvé mon nom accolé à celui de M. Morin.

« De la lecture attentive de votre article il résulte, si je ne me trompe, qu'on serait porté à croire que, par suite des succès obtenus en gastromancie (sic ?) par Cagliostro, le comte de Laborde et le baron Dupotet,

---

velle. Le Père Hervier, ce magnétiseur réputé, ayant voulu lutter de puissance avec Cagliostro pour démontrer que l'action du thaumaturge était purement magnétique et rentrait dans la catégorie des faits qu'il pratiquait, fut publiquement terrassé et reçut à cette occasion, de toute la société mesmérénne, le blâme que méritait son imprudence. Figuiet, *Histoire du Merveilleux*, t. IV, p. 26.

<sup>192</sup> Deuxième année, 1850, n° 8, p. 204.

<sup>193</sup> Parue dans le même journal même année, p. 542.

je me suis mis à l'œuvre dans une route différente. Il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi.

« En septembre 1827, j'ai été initié aux mystères de Cagliostro par un de ses disciples qui l'avait connu et qui tenait l'initiation du grand maître lui-même. Dès cette époque j'ai fait et je fais encore tous les jours ce que Cagliostro faisait lui-même.

« Je pense que, seul en Europe, je possède son secret à ce sujet, car tous ses disciples sont morts et l'ont emporté avec eux dans la tombe. Depuis 1827, je n'ai pas rencontré un seul homme qui le sut : j'ai trouvé par centaines des hommes dont l'imagination s'égaré en émettant de nouvelles théories, mais pas un seul praticien de l'ancienne école.

« Que M. du Potet ne vienne pas dire qu'il a découvert la magie : longtemps avant lui, en 1827, je savais sur cette science des choses et je produisais des faits qu'il ignore et qu'il ignorera peut-être toujours.

« M. Morin a beaucoup simplifié cette expérience, dites-vous. Je le nie. M. Morin, que je n'ai pas l'honneur de connaître ni personnellement ni nominativement, n'a pu simplifier une chose qu'il ne connaît pas ou qu'il ne connaît qu'imparfaitement sur le rapport d'intrigants qui lui ont parlé de moi en se vantant à tort de savoir mon secret.

« Ne confondons pas les choses, Monsieur le Gérant : la voyance n'est pas le somnambulisme et le théurgien n'est pas le magnétiseur. M. Morin fait du magnétisme animal ; c'est un magnétiseur ; vous le dites et vous en convenez de bonne foi. Mais moi je fais du magnétisme que je nomme angélique, ce

qui est bien différent. Ici, je refuse l'accolade avec M. Morin et je déclare formellement qu'il n'y a rien de commun entre nous ; nous ne professons point le même art ni la même doctrine.

« En cela je puis être cru. Depuis trente ans que je suis reçu de la Société de magnétisme de Paris, fondée par le marquis de Puységur, depuis trente ans que je fais du magnétisme dans l'intérêt de l'humanité..., il m'est permis d'avoir une opinion et de dire : ceci est du magnétisme ou cela n'en est pas.

« Mais revenons à M. Morin. Tout ce qu'il fait est du magnétisme vulgaire, et ce que faisait Cagliostro est de la voyance, ce que vous appellerez magnétisme spirituel, faute de connaître le mot propre. Où j'attends M. Morin, c'est à la vision béatifique<sup>194</sup>.

« Veuillez agréer...

« Comte Brice Debeauregard,

« Secrétaire général de la Société de Magnétisme de Paris. »

« Belleville, 25 juin, 1850.

Figuiet l'a très bien remarqué : Cagliostro réunit en lui les prodiges de tous les êtres exceptionnels : thaumaturges, guérisseurs, alchimistes, sans être d'aucune de ces classes en particulier.

Il ne parle d'aucun fluide, ne proclame jamais son art, mais ne le déguise non plus sous aucun appareil

---

<sup>194</sup> C'est le nom employé par Cagliostro lui-même ; c'est ce qu'il a dit à ses juges à Rome. Voir *Vie de Joseph Balsamo*, p. 190-191.

et se contente de produire des résultats qu'on est d'autant plus forcé d'admirer que la cause en reste inconnue<sup>195</sup>.

Cette puissance qui dominait les esprits, commandait à la vie et courbait la matière sous ses lois, ce savoir pour qui tout était présent, qu'on les appelle du nom que l'on voudra, pourvu qu'il soit nouveau, j'y consens. Mais qu'on ne leur donne pas une étiquette servant déjà à quelque case mal définie d'une classification artificielle des sciences humaines.

Nous nous leurrons souvent de mots vides : on croyait avoir dit quelque chose, en 1830, lorsqu'on parlait de lucidité somnambulique ou de magnétisme animal. Aujourd'hui nos savants critiques expliqueront Cagliostro par l'hypnose, la suggestion, l'extériorisation de la motricité et se déclareront satisfaits. Quelle vaine et vide logomachie ! Nous avons changé de langage ; c'est tout ; le secret de l'esprit nous reste aussi caché. La moindre prophétie, la plus petite guérison de Cagliostro est aussi peu explicable de nos jours, même par le polygone de M. Grasset, qu'elle l'était à son époque par le fluide mesmérrien, ou cinquante ans après par la médiumnité des spirites.

Qu'on le remarque bien : il n'y avait, dans les œuvres de Cagliostro, ni superstition, ni pratique étroite relevant d'un magnétisme, d'un spiritisme avant la lettre, d'une magie cérémonielle erronée et dégradante pour l'esprit humain ; rien qui ne fût sûr, total, indéfiniment extensible. Partant des idées courantes, avec le langage de l'époque et du milieu où il opérait, il ame-

---

<sup>195</sup> Figuiet, *Histoire du Merveilleux*. Paris, 1861, t. IV, p. 119.



nait peu à peu les esprits à ne songer qu'à la régénération de l'homme, à ne concentrer leurs efforts que sur l'augmentation de puissance et de dignité de leur âme, leur apprenant que, si grandes que soient les merveilles que pouvait percevoir l'homme, eût-on devant soi les anges eux-mêmes, les sept grands anges qui sont devant la face de Dieu, « on n'avait pas à les adorer, mais à leur dire d'adorer avec les frères<sup>196</sup> » ; que, dans le monde des esprits, l'homme doit, ou ne pas pénétrer, ou parler en maître, mais jamais supplier ou s'abaisser, « car il a été fait à l'image et ressemblance de Dieu ; il est le plus parfait de ses ouvrages ; il lui a confié le droit de commander et de dominer les créatures immédiatement après lui<sup>197</sup> » et que, pour tout cela, il n'était finalement besoin ni de luminaires, ni de hiéroglyphes, ni de formules magiques, qu'il suffisait « d'un cœur pur et d'une âme forte, d'aimer, de faire du bien, et d'attendre<sup>198</sup> ».

Ce sont ces belles et grandes leçons que Cagliostro donna en Courlande et l'on conçoit quel enthous-

---

<sup>196</sup> *Rituel de Maçonnerie égyptienne*, p. 40. — *Vie de Joseph Balsamo*, p. 186. Parole que Gichtel aurait comprise, mais qui scandalisa Lavater : « Fais attention, mon cher, pour ce qui concerne les sept esprits de Dieu. Si le dernier des derniers des serviteurs du dernier des anges m'avait adressé une parole, quel homme serais-je ! La prétention est aussi énorme que si l'on voulait porter le soleil dans sa poche comme une montre. » *Lettre à Sarrasin*, Langmesser. J. Sarrasin, Zurich, 1899, p. 41.

<sup>197</sup> *Rituel de la Maçonnerie égyptienne*, p. 40.

<sup>198</sup> *Rituel de la Maçonnerie égyptienne*, p. 40. « Chez nous, dit Mme de Recke, Cagliostro relia très exactement la religion à la magie et à la franc-maçonnerie. » *Op. cit.*, p. 14 et *ibid.*, p. 31, 35, 119.

siasme il dut soulever autour de lui : son autorité était si grande que, s'il eût voulu l'employer à conquérir un royaume, la Courlande était à lui. L'auteur de la *Vie de Joseph Balsamo* prétend qu'on lui offrit secrètement le trône et que, s'il le refusa, ce fut seulement par peur des suites<sup>199</sup>.

Cette phrase, écrite pour les princes et destinée à justifier à leurs yeux la condamnation d'un aventurier redoutable, jamais Cagliostro ne l'a prononcée ; il affirma sans doute que, s'il eût voulu devenir roi, cela ne tenait qu'à lui ; mais il ajouta aussi qu'il avait repoussé cette idée parce que tel n'était pas son chemin et qu'il fallait respecter l'ordre établi et le souverain de chaque pays<sup>200</sup>.

L'auteur de la *Vie de Joseph Balsamo*, on le voit, a, là encore, totalement défiguré les paroles et les actes de Cagliostro et le traducteur de son ouvrage, si hostile soit-il, n'a pu s'empêcher de protester contre cette insinuation.

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il s'était acquis la vénération d'un grand nombre de Courlandais et que toute la noblesse était venue à lui<sup>201</sup>.

La loge, cependant, resta constituée comme elle

<sup>199</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 46. « Il l'a reconnu lui-même », dit l'auteur.

<sup>200</sup> C'est ce qu'il déclara et enseigna toujours. *Mémoire pour le comte de Cagliostro contre le Procureur général*, 1786, in-16, p. 6. — *Rituel de la Maçonnerie égyptienne, Catéchisme de maître*, p. 30, 44, 75. — *Mémoire contre Chesnon*, in-4°, 1786, p. 37.

<sup>201</sup> « Il avait tourné toutes les têtes en Courlande. » Heyking, *Le comte Cagliostro parmi les Russes, Initiation*, août 1898, p. 129.

l'avait été au début. Fondée par Mme de Recke, Mme de Kayserling, sa tante, et Mme de Grotthaus, sa cousine, elle comprenait M. de Medem et son frère, le maréchal, qui fut vénérable ; M. de Medem de Tittelmunde, fils du précédent ; le conseiller aulique Schwander et le Dr Lieb, le notaire Hinz ; M. de Howen ; le major von Korff, et plus tard, la belle-mère de Mme de Recke<sup>202</sup>. Les autres élèves voyaient Cagliostro, l'entendaient parler en public, mais n'assistaient pas aux travaux de la loge qui restaient secrets.

Pendant les dernières semaines de son séjour, Cagliostro habita la maison même de M. de Medem<sup>203</sup> consacrant tout son temps à l'instruction de ses disciples, ne pratiquant pas la médecine<sup>204</sup>.

Des réunions avaient lieu chaque soir, où Cagliostro opérait et parlait. Mme de Recke a publié dans son ouvrage quelques pages de notes prises à ces cours, notes confuses, souvent mal interprétées, mais intéressantes à comparer avec *Le Rituel de la Maçonnerie égyptienne* et les autres enseignements de Cagliostro. Dans son discours d'adieu, il leur demanda instamment de songer souvent à lui, de rester fidèles, de travailler avec ardeur et de garder le silence. Cette dernière recommandation fut faite plus spécialement à Mme de Recke : il la lui renouvela en particulier<sup>205</sup>.

---

<sup>202</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 7-8-25, 105 et remarque V, p. 35.

<sup>203</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 92.

<sup>204</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 105. Le 10 avril 1779, la loge reçut de Cagliostro le dernier degré initiatique qu'il devait leur donner. *Ibid.*, p. 33. Remarque V.

<sup>205</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 105-112.

On sait comment elle la suivit.

À son départ de Russie, Mme de Recke écrivit à Cagliostro « une lettre qu'il conserve encore, dit-il, mais qu'il ne montrera que si la comtesse l'y autorise et dans laquelle elle l'assure non seulement de son affection, mais de son respect<sup>206</sup> ».

Ces sentiments qui étaient ceux de tous ses disciples en Courlande, survécurent à son départ ; ils lui écrivirent et il leur répondit plusieurs lettres<sup>207</sup>.

Plus d'un an après, ils défendaient toujours Cagliostro contre les médisants<sup>208</sup> ; tous, et Mme de Recke surtout, l'attendaient à son retour de Saint-Pétersbourg<sup>209</sup>, espérant qu'il se fixerait à Mitau, où tant de respectueuses sympathies lui étaient acquises. Mais après que Mme de Recke eut changé de sentiments, tous l'imitèrent. Voici dans quelles circonstances eut lieu ce brusque et total revirement :

En 1782, Mme de Recke, déjà déçue dans les espérances qu'elle avait formées d'une éclatante révéla-

---

<sup>206</sup> *Lettre au peuple anglais*, in-4°, p. 65. Cela fut écrit en 1787 pour répondre au tapage que faisait Morande autour d'un article hostile à Cagliostro, publié par Mme de Recke dans la *Berliner Monatschrift* (mai 1786, p. 395, sqq.) Mais Cagliostro faisait vainement appel à la fidélité de Mme de Recke ; déjà elle avait trahi ses anciennes promesses.

<sup>207</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 146.

<sup>208</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 177-180. On les avait tournés en ridicule à Mitau même, et ils avaient à soutenir quelques attaques dans leur propre monde. *Op. cit.*, p. 33. Remarque IV.

<sup>209</sup> Comme il le leur avait fait espérer. De Recke, *op. cit.*, p. 142.

tion de Cagliostro à Saint-Pétersbourg<sup>210</sup>, déjà blessée d'avoir vu Cagliostro à Varsovie au lieu de revenir en Courlande, rencontra à Saint-Pétersbourg le prince Poninski. Il venait d'héberger Cagliostro un mois, et, très monté contre son hôte, dit à Mme de Recke le plus grand mal de son « homme à miracles ». Pour lui, ses transmutations n'étaient que supercheries, ses évocations que comédies, ses prophéties que connaissances secrètes, mais fort naturelles, des gens et des choses. Bien que Poninski eût mauvaise réputation<sup>211</sup>, ces déclarations troublèrent Mme de Recke. Revenue à Mitau, elle se mit à repasser ses souvenirs, à chercher à chaque fait une explication « scientifique<sup>212</sup> », matérielle.

Peu à peu ses convictions anciennes s'émietèrent ; les sceptiques : Hinz, Schwander, l'y aidèrent activement. On interrogea l'enfant qui, inconscient de son état second<sup>213</sup>, facilement suggestible sous l'influence de son entourage, par crainte et par intérêt, fit des réponses confirmant les doutes de ses interrogateurs. À la fin l'opinion de Poninski devint le sentiment général : ils avaient été trompés ! La lecture du Cagliostro démasqué à Varsovie, que l'auteur envoya

---

<sup>210</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 10.

<sup>211</sup> *Lettre de Saltzmann à Willermoz* du 22 novembre 1780. Collect. Bréghot du Lut.

<sup>212</sup> « À chercher le pourquoi du pourquoi », selon le mot de Cagliostro qui voulait la préserver du danger de cette fausse route. De Recke. *Op. cit.*, p. 45.

<sup>213</sup> Cagliostro les en avait prévenus. Voir plus haut. Cf. De Recke, *op. cit.*, p. 102.

à Mme de Recke en 1786<sup>214</sup> et d'autres pamphlets analogues<sup>215</sup>, accrut son scepticisme. Elle écrivit à Strasbourg, où Cagliostro se trouvait, voulant savoir ce qu'il faisait, et ce qu'on en pensait. L'homme qui lui fournit ces renseignements, le théologien Laurent Blessig, lui raconta tous les bruits qui couraient, surtout les mauvais, et ce fut ceux qu'elle enregistra de préférence. Cependant, elle hésitait encore ; elle avait vu trop de choses ; elle ne trouvait pas en elle ni autour d'elle, de raisons suffisantes pour tout rejeter ni de moyens pour tout expliquer<sup>216</sup>.

L'influence de Nicolai, qu'elle connut au cours d'un voyage fait plus tard en Allemagne<sup>217</sup> triompha de ses derniers scrupules : il sut transformer ses regrets en rancune et son éloignement en haine. C'est alors, sept ans après les événements de 1776, que Nicolai et ses amis décidèrent la comtesse à publier contre le grand maître de la Maçonnerie égyptienne d'abord une note hostile qui parut dans la *Berliner Monatschrift* en mai 1786, Puis un ouvrage où, poursuivant Cagliostro de ses diffamations, elle l'accusait de supercherie

---

<sup>214</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 10.

<sup>215</sup> *Les Mémoires authentiques*, entre autres. Mme de Recke y reconnut des faussetés sur ce qu'elle savait, mais en accepta les calomnies sur ce qu'elle ignorait. De Recke, *op. cit.*, p. 20.

<sup>216</sup> « Il ne nous a rien promis qu'il n'ait tenu en apparence. » De Recke, *op. cit.*, p. 10.

<sup>217</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 9, 156. Mme de Recke s'entoura alors de rationalistes allemands, de « philosophes » français à esprit nouveau, ennemis de toute religiosité et même de toute métaphysique. Son livre fut édité et préfacé par Nicolai.

et d'ignorance, le dénonçant à tous comme un dangereux émissaire des Jésuites.

On le voit ce n'était pas son impression personnelle, le résultat de ses observations qu'elle publiait (ces notes, tout à la louange de Cagliostro, constituaient le texte primitif de son journal en 1779), c'était une déclamation violente, une dissertation bourrée de suppositions malveillantes, d'interprétations défavorables, réunissant les railleries d'un Polonais moqueur, l'opinion d'un théologien strasbourgeois, les critiques acerbes de publicistes allemands contre tout ce qui sentait le mysticisme.

Telle est la genèse de ce petit livre où Mme de Recke renie son maître et ami.

Le comte de Cagliostro n'ignorait pas, lorsqu'il était à Mitau, que Mme de Recke aurait à subir les assauts du doute et même, peut-être, prévoyait-il qu'elle y succomberait. Une première fois il lui dit : « Méfiez-vous lorsque je ne serai plus là, de vouloir toujours rechercher le pourquoi du pourquoi... La curiosité, la vanité et l'esprit de domination peuvent avoir comme suite le malheur jusqu'à la millième génération... Si ce n'est pas le désir seul de faire le bien qui vous pousse dans le mysticisme, n'allez pas, je vous en prie, plus loin<sup>218</sup>. »

Une seconde fois, à la veille de son départ, à Altauz, il la prévint encore et magistralement : pendant la dernière cérémonie qui eut lieu, Cagliostro fit tout à coup sortir Mme de Recke de sa place et l'amena

---

<sup>218</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 46, 47, 48.



dans le cercle où il se tenait, la regardant gravement ; puis il demanda à l'enfant ce qu'il voyait dans son tabernacle.

« Le petit répondit que j'étais à genoux devant Cagliostro avec une montre dans la main (c'était exact) ; puis un esprit avec un long vêtement blanc, une couronne d'or sur la tête et une croix rouge sur la poitrine lui apparut. Cagliostro commanda à l'enfant de lui demander son nom. L'enfant le fit ; l'esprit se tut.

Après un moment, Cagliostro dit : Eh bien ? L'esprit ne vous a-t-il pas dit son nom ?

L'enfant : Non.

Cagliostro : Pourquoi ?

L'enfant : Parce qu'il l'a oublié<sup>219</sup>.

Cagliostro parut ému. Il fit quelques gestes, se recueillit, prononça quelques paroles incomprises de Mme de Recke, puis la séance continua. Quand elle fut finie, Cagliostro dit à ses disciples :

« L'un de vous sera moi un Judas qui me trahira et cherchera à me nuire ; j'ai découvert ce triste événement au moment où l'esprit se tut et nous cacha son non. Je ne vous dirai pas combien mon cœur souffre à cette découverte et je ne tremble pas pour moi, mais pour le malheureux qui sera un traître à mon égard... Je regretterai et pleurerai sa chute, mais je ne pourrai intervenir en sa faveur. Mais vous tous, priez avec moi, priez pour lui, priez également pour moi<sup>220</sup>... »

---

<sup>219</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 106.

<sup>220</sup> De Recke, *op. cit.*, p. 111.

Mais ces avertissements si clairs, si précis, furent, comme ses enseignements, incompris de Mme de Recke.

## Saint-Pétersbourg

Ce fut en plein succès que Cagliostro quitta Mitau : sa loge marchait à souhait ; les gens du meilleur monde, briguaient l'honneur d'être ses disciples. Cet enthousiasme des Courlandais, loin de lui faire prolonger son séjour à Mitau, fut au contraire la cause occasionnelle de son départ<sup>221</sup>.

La Cour brillante de Catherine II, la puissance naissante de l'empire russe attiraient les nobles de Pologne et de Courlande. Mitau n'était pas Saint-Pétersbourg : là seulement, dans la capitale, les ambitions avaient chance de se faire jour. Et quel succès plus grand pouvait-on espérer que d'amener à l'impératrice un être puissant, conseiller sans égal, protecteur dans le visible et l'invisible ? N'était-ce pas s'assurer à la fois la reconnaissance de la grande Catherine et celle du grand Cagliostro ? Celui qui aurait cet avantage pouvait être sûr de la fortune terrestre et des grâces du Ciel.

L'impératrice s'intéressait à la Maçonnerie : « Qu'on pense ce qu'on voudra de Catherine II au

---

<sup>221</sup> Cagliostro partit à la fin de mai 1779 pour Saint-Pétersbourg : le 13 mai, il était encore à Mitau. De Recke, *op. cit.*, p. 146. Cf. *Ibid.*, p. 25.

point de vue de la moralité et du sentiment, écrit un historien<sup>222</sup>, qu'on la juge sévèrement sur ces deux points, il n'en reste pas moins qu'elle avait le coup d'œil d'un homme d'État et une grande supériorité intellectuelle. La France avait le monopole de la culture qui y était personnifiée par des hommes tels que Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Grimm. Peut-on s'étonner que Catherine étudiait leurs œuvres avec passion ? Mais son esprit clairvoyant reconnut immédiatement l'impossibilité d'utiliser pratiquement pour son peuple les idées suggérées par leurs œuvres : le matérialisme, l'athéisme, les tendances démocratiques subversives qui se faisaient jour dans cette philosophie, ne pouvaient être que périlleuses pour un peuple aussi peu mûr que le peuple russe. Pour l'éducation de ce dernier, elle avait besoin d'appuis sûrs et ceux-ci se présentèrent juste au moment où elle cherchait autour d'elle : c'étaient les Francs-maçons. Les Francs-Maçons qui venaient de s'établir en Russie, faisaient dans leurs loges une guerre acharnée à l'athéisme, et à l'immoralité prônée par la philosophie française, et les remplaçaient par une foi pure dans la Divinité, foi non rétrécie par des dogmes ; ils exigeaient, en outre, de leurs adhérents la reconnaissance droite et fidèle des autorités supérieures de l'État. Culture des arts et des sciences, relèvement de l'éducation populaire et de la santé publique : c'était le programme de Catherine et c'était

---

<sup>222</sup> Le Dr Friedrichs, professeur au Corps des Cadets, dans son très intéressant livre : *La Franc-Maçonnerie en Russie et en Pologne*, Paris, Dorbon-Aîné, 1908, in-16, p. 32.

l'idéal de la Franc-Maçonnerie. Ne devaient-ils donc pas lui être sympathiques ? C'est ainsi que leur accorda la protection qu'ils lui demandaient<sup>223</sup>. »

Aucun homme ne pouvait aider plus effectivement à l'extension de la Franc-Maçonnerie que le grand Cophte ; nul doute qu'il serait un auxiliaire précieux pour l'impératrice et que celle-ci l'apprécierait. On décida Cagliostro à partir ; la chose ne fut pas difficile : il avait fait à Mitau un premier arrêt dans son voyage en Europe et s'y était posé nettement sous le jour qui lui convenait : rien ne le retenait davantage en ce lieu. Le comte de Cagliostro était apparu : il pénétrait le monde des esprits, y donnait des ordres, en recevait des hommages : grand maître de la maçonnerie véritable, il secourait sur terre toutes les misères, âmes inquiètes, cœurs dolents, corps en proie au mal physique. C'est ainsi qu'on l'annonça à Saint-Pétersbourg.

Il fut adressé au baron Heyking<sup>224</sup> ; malgré la très chaude lettre de recommandation qu'il apportait de M. de Howen, Heyking le reçut avec le dédain d'un homme haut placé pour un « homme du commun sans aucune teinte de littérature<sup>225</sup> ».

Il était prévenu contre lui : Heyking, allemand de

---

<sup>223</sup> En 1763, Catherine se déclara protectrice de l'ordre.

<sup>224</sup> Henri-Charles, baron de Heyking, né en Courlande en 1751, mort en 1809, fit ses études en Allemagne et entra au service de la Prusse. Revenu en Russie, il était en 1779 major des cuirassiers de la garde. Disgracié plus tard, sous Alexandre I<sup>er</sup>, il dut se retirer à Mitau.

<sup>225</sup> Heyking, *Mémoires*, fragment cité dans l'Initiation, août 1898, p. 129.

race et de tendances, représentait en maçonnerie le parti autocratique de la grande Landes-Loge de Berlin<sup>226</sup> déjà en rivalité avec les loges anglaises et celles du système suédois qui se développaient en Russie ; non seulement, il n'aimait pas Cagliostro comme homme, mais encore il redoutait en lui un adversaire politique dangereux. Cagliostro vint à lui fraternellement et ne se formalisa pas d'abord de sa méfiance et de son hostilité.

« Je vous pardonne, lui dit-il, votre incrédulité et votre ignorance, car vous n'êtes qu'un bambin dans l'ordre malgré tous vos titres maçonniques. Si je voulais, je vous ferais trembler.

— Oui, si vous me donnez la fièvre, répliqua ironiquement Heyking.

— Eh ! qu'est-ce que la fièvre pour le comte de Cagliostro qui commande les esprits<sup>227</sup> ! »

La conversation se poursuivit, Heyking toujours narquois, Cagliostro toujours patient. Comme tout bel esprit de cette ville qui copiait Paris, le baron se piquait de « saines » connaissances scientifiques<sup>228</sup> et de scepticisme élégant : deux causes qui empêchaient tout contact avec Cagliostro.

De la maçonnerie on passa à la chimie : Heyking faisait étalage de son savoir, voulant dominer, là

---

<sup>226</sup> Cf. *Les enseignements secrets de Martinès de Pasqually*, Paris, 1900. Préface : p. CXX. sqq.

<sup>227</sup> Heyking, *loc. cit.*, p. 131.

<sup>228</sup> Heyking, *loc. cit.*, p. 131. Les saines notions chimiques de l'époque !

aussi, son interlocuteur. Voici la conversation d'après les souvenirs d'Heyking :

« La chimie est une bêtise<sup>229</sup> pour celui qui possède l'alchimie et l'alchimie n'est rien pour un homme qui commande aux esprits. Pour moi, j'ai de l'or (en frappant sur les ducats qu'il avait en poche), j'ai des diamants (en montrant une bague de diamants noirs et mal montés)<sup>230</sup>, mais je méprise tout cela et je mets mon bonheur dans l'empire que j'exerce sur les êtres formant la classe au-dessus des hommes. »

Je ne pus m'empêcher de sourire. « Je ne me fâche pas, me dit-il, de votre incrédulité ; car vous n'êtes pas le premier esprit fort que j'ai soumis et pulvérisé<sup>231</sup>.

— Lequel de vos parents morts voulez-vous voir ?

— Mon oncle, mais à une condition.

— Laquelle ?

— De tirer un coup de pistolet sur l'endroit auquel il apparaîtra. Comme il n'est qu'un esprit, je ne puis lui faire aucun mal<sup>232</sup>.

— Non ! Vous êtes un monstre ! Je ne vous montrerai jamais rien : vous n'en êtes pas digne ! »

---

<sup>229</sup> Un enfantillage. Il faut tenir compte, dans ce récit, que le dialogue eut lieu en italien, et que c'est un Courlandais qui le traduit et le rapporte. Cf. Heyking, *loc. cit.*, p. 131, 132.

<sup>230</sup> Ceci n'est guère vraisemblable après tout ce qu'on a dit des éblouissants bijoux de Cagliostro.

<sup>231</sup> « Che ho soggiocato e sminuzzato ». Ce sont les termes de Cagliostro. Heyking dit avoir écrit immédiatement cette conversation en revenant de chez Cagliostro, *loc. cit.*, p. 132.

<sup>232</sup> Heyking s'empressait de justifier, par sa sottise, le jugement de Cagliostro qu'il n'était qu'un bambin ignorant.

Cagliostro se leva de table d'un bond, et sortit brusquement, comme indigné. La comtesse tremblait, connaissant la puissance de Cagliostro : elle mesurait combien téméraire était l'insolence du baron. Mais elle ignorait une chose, étant la femme de Cagliostro, c'est que, chez lui, les colères n'étaient pas de celles qui viennent au gré des événements, dominant l'âme, possèdent l'individu Cagliostro ne s'emportait que quand il le voulait bien ; Cagliostro ne se vengeait pas.

Il rentra, quelques instants après, souriant, aimable, comme si rien ne s'était passé et dit simplement : « Je vois que vous êtes courageux : c'est bien. Le temps vous fera connaître le comte de Cagliostro et son pouvoir. » Et il ne parla plus désormais du monde spirituel à M. de Heyking qu'il revit fort peu<sup>233</sup>.

Cagliostro trouva meilleur accueil auprès d'autres personnages le chevalier de Corbéron, chargé des affaires de France en Russie<sup>234</sup> pressentant en lui un

---

<sup>233</sup> Ce fut le baron Heyking qui lui suscita quelques ennemis à la cour, entre autres le comte de Gœrtz, envoyé du roi de Prusse, « personnage hautain qui ne daignait parler à personne ». *Mémoires de la margrave d'Anspach*. P. Bertrand, 1826, 2 volumes in-8°, t. I, p. 232.

<sup>234</sup> Marc-Daniel Bourrée, chevalier de Corbéron en 1775, baron en 1781, né le 15 juillet 1748 à Paris, joua un rôle important en 1779 dans les difficiles démêlées avec la Turquie. Fort estimé comme diplomate, il était en outre redouté pour son esprit caustique et son caractère intraitable. Reçu maçon à Paris, initié du septième et dernier degré du Rite de Méliissino, c'était un esprit vif, curieux, un cœur loyal, une âme sensible, mais sujette à toutes les passions mondaines. Il aima Cagliostro, le protégea ouvertement en Russie, lui resta très attaché. Ses croyances, sa fidèle amitié pour Cagliostro le faisaient



maître, conquis dès la première visite, le présenta à la Cour. Le lieutenant général Mélissino, hermétiste et propagateur d'un rite maçonnique qui porte son nom, le général Gelacin, le prince Potemkine<sup>235</sup> deviennent ses adeptes, l'entourent, ne le quittent plus. Les uns, comme Mélissino, l'interrogent sur la maçonnerie. Ils entrevoient, à son école, la vraie base et le but de

---

appeler par l'impératrice un : déterminé voyeur d'esprits. L'influence de Cagliostro, en tournant ses pensées vers de plus hauts sujets, le métamorphosa. Son historien, M. Labande, a noté le fait sans en saisir la cause : il cite à ce sujet une lettre de Corbéron qui se ressent de cette transformation initiatique : « Le baron de Corbéron accepta sa disgrâce (1784) avec une résignation que sa bouillante jeunesse n'aurait pas connue. « Pendant la durée de mes faibles services, écrivit-il, si j'ai apporté zèle, loyauté et désintéressement, l'amour de la gloire déguisait chez moi un sentiment d'orgueil que je prenais pour grandeur d'âme, et, loin de remplir les fonctions dont j'étais chargé dans l'esprit seul de faire le bien, j'ai à me reprocher d'avoir eu pour but ma réputation et d'avoir tiré vanité de mes succès, en oubliant de m'humilier devant le Seigneur, le seul de qui nous tenons nos qualités et nos vertus. Ce juge terrible mais équitable, ce père sévère, mais bon, et mille fois plus encore, m'a châtié, mais bien doucement. Il m'a puni dans mon orgueil, dans l'amour de moi-même... O mon père, bénissez-le pour moi et avec moi. » Journal de Corbéron, préface, p. LXIII. Le baron de Corbéron se maria en 1781 à Strasbourg ; arrêté en Brumaire An III, il échappa miraculeusement à la guillotine et mourut à Paris le 31 décembre 1810. Cf. L. H. Labande. *De Corbéron*, Plon, 1901, 2 volumes, in-8°.

<sup>235</sup> *Lettre de Saltzmann* du 22 novembre 1780. Collection Bréghot du Lut. Alexandre Potemkine, né en 1736 à Smolensk, général en chef, Premier ministre et favori en titre de l'Impératrice depuis 1774, fit la conquête de la Crimée et fonda Sébastopol. Mort en 1791.

cette association ; les travaux, au lieu d'être de futiles cérémonies, de petites fêtes mondaines, se révèlent tout à coup dans leur réalité théurgique : la régénération de l'homme, tel est le but ; l'aide spirituelle, tel est le moyen merveilleux.

D'autres, philosophes hermétiques, découvrent en Cagliostro l'adepte si longtemps attendu, seul capable de les diriger au milieu des contradictions de tous les auteurs, de les rassurer sur leurs doutes. Ce n'est pas qu'il cite Le Trévisan ou Geber ; non, le comte de Cagliostro ne répète pas les leçons des alchimistes anciens : il regarde dans le laboratoire de la nature et répond à l'interrogateur : « Voici comment doit se faire ce que vous cherchez ; voilà ce qui manquait à votre travail<sup>236</sup>. »

Quand il ne voulait pas répondre lui-même, il faisait interroger un enfant en sa présence, comme en Courlande. Que ce fut hiéroglyphique, hermétisme, recherche dans le passé, prévision dans l'avenir, conseil pour le présent, des êtres spirituels apparaissaient à la colombe, répondaient à l'interrogation faite.

Mais, plus encore que les souffrances spirituelles,

---

<sup>236</sup> Bode, dans son pamphlet anonyme, nous confirme que Cagliostro, à Saint-Pétersbourg s'occupait d'alchimie spécialement avec le général G... (Gelacin), qui travaillait avec l'eau régale et au feu de lampe, et avec le prince Potemkine. De Corbéron déclarait à l'auteur, en 1781, qu'il était convaincu du pouvoir de Cagliostro, qu'il l'affirmait — ce qui revient à dire qu'il en avait eu des preuves — ce qui n'empêche pas l'auteur du libellé d'en plaisanter sans autre discussion. Cf. *Ein paar Tröflein*, p. 10.

que les curiosités intellectuelles, ce sont les maladies physiques qui troublent les hommes et leur font chercher avidement secours et guérison. Cagliostro n'eut-il pas songé à exercer la médecine, on l'y aurait forcé. Son savoir, son pouvoir n'étaient-ils pas immenses ? L'expérience quotidienne le prouvait : il avait plus de serviteurs dans le monde des esprits<sup>237</sup> que l'impératrice n'avait de sujets dans toutes les Russies ; de quel médecin pouvait-on donc attendre autant que de lui ?

Les malades accouraient : il consolait, il guérissait pauvres et riches avec le même désintéressement. « À Saint-Pétersbourg, il commence à guérir les pauvres et leur donner de l'argent ; dans cette classe d'infortunés, fournir des aliments, c'est guérir, puisque c'est la faim qui commence la maladie. Un homme, d'un état honnête, essaye le nouveau docteur : il est sauvé ; il veut payer, on lui renvoie son argent<sup>238</sup>. »

Cagliostro, de plus en plus sollicité s'occupa, pour la première fois, de médecine d'une façon suivie. Ce fut cependant une occupation secondaire : les travaux de laboratoire, tels qu'il les pratiquait, l'absorbaient avant tout.

Les cures frappaient d'autant plus qu'elles s'accom-

---

<sup>237</sup> Cf. *Liber Memorialis*, trad. franç., p. 78.

<sup>238</sup> *Mémoires authentiques*, nouvelle édition. Paris, 1786, in-8°, p. 12. « Il ne manque pas de charlatans opérant gratuitement ! » dit l'auteur anonyme du pamphlet *Ein paar Tröpflein*, p. 8. Dans cette méchanceté il y a du moins l'aveu que le désintéressement de Cagliostro n'était pas discutable même pour ses ennemis les plus acharnés. Meiners a dit la même chose de ses guérisons « Guérir ne prouve rien ; tous les charlatans guérissent les malades. » *Briefe über Schweiz*, t. III, p. 424.,

plissaient souvent sur des cas désespérés et sans l'application des procédés médicaux habituels. Cagliostro guérit un assesseur du nom d'Ivan Isleniew, atteint d'un cancer ouvert de la région cervicale pour lequel on avait perdu tout espoir, il emporte le certificat de cette cure<sup>239</sup>. « Cagliostro a guéri à Pétersbourg le baron de Strogonof qui a eu des accès de folie provenant des nerfs, Guélaguine, Mme Boutourline, etc.<sup>240</sup> »

Il usait peu, souvent pas du tout, de médicaments. Il se contentait de demander la guérison au Ciel, d'interroger les colombes sur les cas se présentant : parfois aussi il commandait, et le mal disparaissait. Suggestion, diront les esprits superficiels ; je ne connais dans toute sa vie médicale qu'un cas où l'on peut supposer qu'il usa de suggestion ; c'est le suivant, et il se passa justement à Saint-Pétersbourg. « Dans la ville de Pierre dit le Grand, un des ministres de la reine des Russes avait un frère qui avait perdu la raison et se croyait plus grand que Dieu. Et personne ne pouvait résister à la violence de sa fureur et il criait à haute voix, menaçant toute la terre et blasphémant le nom du Seigneur. On le gardait à vue. Et ce ministre me suppliait de le guérir<sup>241</sup>. »

---

<sup>239</sup> *Ein paar Tröpflein*, p. 12.

<sup>240</sup> *Journal de Corbéron* au 2 juillet 1781, t. II, p. 396. « Il ne guérit pas tout le monde, dit ailleurs de Corbéron, mais beaucoup. » *Manuscrit 3059 de la Bibliothèque d'Avignon*, p. 146.

<sup>241</sup> C'est Cagliostro qui raconte l'histoire ; on voudra bien tenir compte du style pastiché des Évangiles, dans lequel l'auteur du *Liber Memorialis* le fait parler, et ne considérer que le cas médical dont il s'agit.

« Quand j'entrai près de lui il se mit aussitôt en fureur, et, me regardant avec férocité, et se tordant les bras, car il était attaché avec des chaînes, il semblait vouloir se jeter sur moi. Et il hurlait : Qu'on précipite dans le plus profond abîme celui qui ose ainsi paraître en présence du grand Dieu, de celui qui domine tous les dieux et les chasse loin de sa face. Mais moi, réprimant toute émotion, je m'approchai avec confiance et je lui dis : Te tairas-tu, esprit menteur ? Est-ce que tu ne me connais pas, moi qui suis Dieu par-dessus tous les dieux et qui m'appelle Mars ? Et vois ce bras en qui est toute la force pour agir du sommet des cieux aux profondeurs de la terre. Je venais à toi pour te prendre en pitié et te faire du bien, et voilà comme tu me reçois, sans considérer que j'ai le pouvoir de réparer, mais aussi celui de réduire à néant. — Et aussitôt je lui donnai un tel soufflet qu'il tomba par terre, à la renverse. Lorsque ses gardiens l'eurent relevé et qu'il se fut un peu adouci, j'ordonnai qu'on m'apportât un repas et je me mis à dîner, lui interdisant de manger avec moi. Et lorsque je vis qu'il s'était humilié, je lui dis : Ton salut est dans l'humilité, être dépourvu de toute force devant moi ; approche et mange. Et, après qu'il eut un peu mangé, nous montâmes tous deux dans une voiture et nous allâmes hors de la ville, sur le bord de la Néva, où les gardiens avaient préparé, par mon ordre, une barque et ils étaient assis sur la berge. Quand nous eûmes embarqué, on rama, et la barque commença à avancer. Alors, voulant le jeter dans le fleuve, pour que la brusque terreur amenât la guérison (il y avait des gens postés pour venir à son secours), je le saisis tout à coup ; mais lui, m'entourant

brusquement à son tour de ses bras, nous tombâmes tous deux dans l'eau, lui s'efforçant de m'entraîner au fond, et moi, placé au-dessus de lui, je l'écrasai de mon poids, et après une lutte qui ne fut pas courte, j'arrivai adroitement à me dégager, et je sortis de l'eau en nageant, lui, retiré par les gardiens, fut placé dans une chaise à porteurs. Et quand nous fûmes de retour et changés, il me dit : En vérité, j'ai reconnu que tu es Mars et qu'il n'y a pas de force égale à la tienne, et je te serai soumis en toutes choses. Je lui répondis et lui dis : Ni toi tu n'es un rival pour l'Éternel, ni moi je ne suis Mars, mais je suis un homme comme toi. Tu as le démon de l'orgueil et cela te rend fou ; moi, je suis venu t'arracher à cet esprit du mal, et si tu veux m'être soumis en toutes choses, tu agiras comme le commun des mortels. Et dès ce jour il commença à se laisser soigner et ainsi revint à lui celui dont la raison s'égarait en idées délirantes<sup>242</sup>. »

Admettons, là, l'usage de la suggestion. Mais lorsque Cagliostro guérit un cancéreux abandonné comme Isleniew, ou lorsqu'il s'agit d'un malade en pleine fièvre, délirant dans un lit d'hôpital, et que, de son fauteuil, chez Potemkine, Cagliostro dit : « À l'instant même, nous ordonnons à la fièvre de tomber », fait que l'on trouve exact une heure après, en allant voir le malade, je prétends qu'employer pour ces cas le mot de suggestion, c'est outrepasser le sens des termes et dissimuler, avec mauvaise foi, sous

---

<sup>242</sup> *Liber Memorialis*, traduction française, sous le titre *L'Évangile de Cagliostro* par le Dr Marc Haven. Paris, 1910, in-16, p. 67 sqq.

une apparente explication, un fait profondément troublant.

Le succès de Cagliostro à Saint-Pétersbourg fut très grand<sup>243</sup>, cela est indiscutable ; ses détracteurs eux-mêmes, qui l'accusent de mille infamies à Mitau et à Varsovie, ne trouvent rien à dire contre lui en Russie. La jalousie des médecins, preuve de sa notoriété, la colère du médecin anglais de la Cour, le Dr Roggeron<sup>244</sup>, en particulier, firent rage contre lui. Qu'on en juge par cette anecdote :

Un jour, le Dr Roggeron, furieux à perdre la tête, vint insulter et provoquer Cagliostro chez lui : « Je lui répondis, raconte plaisamment Cagliostro<sup>245</sup> : Si vous venez me provoquer en tant que Cagliostro, j'appelle mes serviteurs et ils vont vous jeter par la fenêtre ; si vous me provoquez en tant que médecin, je vous donnerai satisfaction en médecin. Effrayé, il répondit : C'est le médecin que je provoque. Et en effet, j'avais à mes ordres une grande foule de serviteurs. Alors je lui dis : Eh bien, ne nous battons pas à l'épée, prenons

---

<sup>243</sup> M. d'Alméras, qui prétend le contraire sans preuves, s'est contenté de reproduire les sarcasmes de quelques pamphlétaires et néglige entièrement les attestations positives et dignes de créance que nous avons rapportées plus haut. Cf. D'Alméras, *Cagliostro*, p. 163.

<sup>244</sup> Et non Rugenson ou Rogerson comme l'ont écrit des auteurs mal informés (*Vie de Joseph Balsamo*, p. 48). Cf. *Journal de Corbéron*, t. II, p. 372.

<sup>245</sup> Récit fait par Cagliostro à des amis et rapporté in *Liber Memorialis*, traduction française, p. 77. *La Gazette de Santé* a publié la même histoire en abrégé en 1786. Cf. Figuiet, *Histoire du merveilleux*, 1861, t. IV, p. 10.



les armes des médecins. Vous allez avaler deux pilules d'arsenic que je vous donnerai, et moi j'avalerais le poison que vous me donnerez, quel qu'il soit. Celui d'entre nous deux qui mourra sera considéré par les hommes comme un porc<sup>246</sup>. »

Le médecin anglais refusa ; l'impératrice calma Cagliostro, éloigna Roggeron ; le duel aux poisons n'eut pas lieu<sup>247</sup>.

Tant que la faveur de l'impératrice lui fut acquise, tant que Catherine, intéressée à propager la Maçonnerie, étendit sa protection sur Cagliostro, personne ne bougea ; mais on le guettait, et lorsque, par un revirement d'esprit habile et non capricieux, l'impératrice se détacha des loges<sup>248</sup>, les ennemis de Caglios-

---

<sup>246</sup> C'était le terme dont Cagliostro se servait à l'égard de ceux qu'il méprisait.

<sup>247</sup> On a critiqué le procédé de Cagliostro comme peu chevaleresque et déplacé. Je lui trouve au contraire une certaine noblesse. Le duel médical est le seul qui serait intelligible. Le Dr Jacquet, écrivain de talent en même temps que savant incontesté, discutant indéfiniment avec le Pr Hallopeau au sujet de la transmissibilité de la pelade, lui offrit récemment (*Quinzaine thérapeutique*, 1909, p. 152) : 1<sup>o</sup> une expérience contradictoire, lui, soignant les maladies à sa façon ; M. Hallopeau, à la sienne ; 2<sup>o</sup> une expérience personnelle : il s'offrait à se faire inoculer la soi-disant maladie contagieuse par son contradicteur, prédisant qu'elle ne prendrait pas sur lui ; le tout avec une ironie qui, pour être moins dramatique que celle de Cagliostro, n'en relève pas moins du même esprit de sincérité scientifique qui animait Cagliostro provoquant Roggeron. Des exemples analogues existent dans l'histoire médicale et n'ont pas été trouvés ridicules.

<sup>248</sup> La Franc-Maçonnerie, en multipliant ses rites, s'affaiblissait dans la confusion et les rivalités — « Qu'importait désor-

tro virent le moment propice. À l'occasion d'une cure retentissante qu'il avait faite sur une enfant de deux ans, mourante, et tellement transformée par ses soins, en quelques jours, que sa mère la reconnaissait à peine, les intéressés insinuèrent qu'il y avait eu, peut-être, substitution d'enfant<sup>249</sup>.

Les Russes, très changeants, facilement enthousiastes, plus facilement oublieux, se désintéressèrent du thaumaturge ; des bruits fâcheux circulèrent sur Cagliostro qui, disait-on, recevait secrètement de l'argent ; sur la comtesse, qu'on mélangea habilement à des intrigues mondaines<sup>250</sup>.

On parla de complot politique ; en Russie, la puis-

mais à Catherine, femme de ferme volonté, une société divisée contre elle-même, flottant d'un système à l'autre, composée de gens sans valeur, une association de cochers et de domestiques selon l'expression forte de Bergmann. Catherine les rejeta, tourna même ses anciens alliés en ridicule et écrivit contre les maçons trois comédies : *L'Enchanteur sibérien*, *le Trompeur*, *l'Aveugle* en prenant Cagliostro comme protagoniste ». Friedrichs, *La Franc-Maçonnerie en Russie*, Berne, 1908, in-16, p. 42. Nicolaï a publié des traductions de ces pièces en allemand en 1788 à Berlin sous le titre : *Lustspiele wider Schwærmerey von J. K. m. d. K. v. R.*

<sup>249</sup> Le Cagliostro démasqué à Varsovie reprit cette histoire beaucoup plus tard, mais ce pamphlet lui-même ne reproduit l'accusation que sous forme d'hypothèse (p. 62). Mme de la Motte et Morande la répétèrent ; la calomnie prit corps ; on la retrouve çà et là, présentée comme un fait positif.

<sup>250</sup> Théodore Mundt a écrit sur ces données une nouvelle intitulée *Cagliostro à Saint-Pétersbourg*, Leipzig, 1858, in-12, pure œuvre d'imagination, échappant par conséquent à la critique, mais qui, comme tous les romans analogues, a le tort de contribuer à défigurer le personnage de Cagliostro.

sance de ce mot est magique. Les amis de Cagliostro, redoutant à ces symptômes des persécutions probables, l'appelèrent auprès d'eux à Varsovie<sup>251</sup>. Il s'y rendit.

Beaucoup plus tard, en 1786, on mélangea toutes ces histoires et, brodant sur le tout les fantaisies les plus méchantes et les plus osées, on prétendit qu'il avait été chassé de Saint-Pétersbourg par ordre de l'impératrice, sur la requête de M. de Normandez, chargé d'affaires du roi d'Espagne<sup>252</sup>.

Cette légende, comme tant d'autres, est restée ; il importe de la détruire.

Le baron Heyking, qui n'avait cependant pas Cagliostro en odeur de sainteté, rapporte le fait Normandez avec plus d'impartialité et le ramène à de justes proportions : l'affaire arriva, notons-le d'abord, au commencement de son séjour à Saint-Pétersbourg, le lendemain de son arrivée<sup>253</sup> ; elle se borna à une intervention du chargé d'affaires qui voulut le voir, vérifier ses titres, et lui défendit, paraît-il, de se dire colonel au service de l'Espagne<sup>254</sup>. Mais après

<sup>251</sup> Roggerson dirigeait ces menées. « La jalousie du premier médecin de la Cour l'obligea à quitter la Russie ». Cf. *Ein paar Tröpflein*, p. 12 (note 3 page suivante) et *Ephemeriden der Freymaurerey in Deutschland*, Anno 5785, p. 112.

<sup>252</sup> Mirabeau. *Lettre sur MM. Cagliostro et Lavater*, Berlin, 1786, in-8°, p. 9. « C'est une vieille calomnie tirée des mémoires de Mme de la Motte et qui a déjà été démentie par M. de Corbérone, » écrit Cagliostro dans sa *Lettre au peuple anglais*, 1787, in-4°, p. 64.

<sup>253</sup> Heyking, *loc. cit.*, p. 131.

<sup>254</sup> De Normandez aurait fait insérer dans *La Gazette de Saint-*

cette entrevue, Cagliostro demeura plusieurs mois à Saint-Pétersbourg, jouissant de la protection de l'impératrice, de la sympathie des grands, du respect de la population<sup>255</sup>.

On voit que l'intervention Normandez n'eut pas grande portée ; et, de fait, peu importaient les titres du comte de Cagliostro ; ses actes, sa puissance, suffisaient à l'imposer et à lui conquérir les suffrages. À son départ, loin d'être chassé, il reçut de tous les témoignages de gratitude les plus marqués<sup>256</sup>. De chaudes recommandations pour Varsovie, un passeport en règle lui furent accordés sur sa demande et Cagliostro offrait encore de montrer ce document à qui voulait le voir en 1787<sup>257</sup>.

*Pétersbourg*, qu'il n'existait aucun colonel espagnol du nom de Cagliostro. Notons que De Gøertz, représentant du roi de Prusse ; Harris, ministre plénipotentiaire anglais ; et de Normandez étaient des adversaires politiques de Corbéron, ami et protecteur de Cagliostro. Voir *Journal de Corbéron*, *passim*.

<sup>255</sup> Le roi de Suède, Gustave III, lui envoya le colonel Toll pour l'interroger et l'inviter à venir auprès de lui. On peut lire dans l'ouvrage de M. Geffroy, *Gustave III et la cour de France*, Paris 1887, t. II, p. 258, les belles paroles et l'émouvant entretien de Cagliostro avec l'ambassadeur du roi de Suède. « Le prince de Prusse vit Cagliostro à Saint-Pétersbourg ; il rendait hommage à ses connaissances. » *Journal de Corbéron*, t. II, p. 396. L'auteur du pamphlet — *Ein paar Tröpflein...* qui relate fort au long le séjour à Saint-Pétersbourg ne signale aucun fait ayant forcé Cagliostro à partir et précise même que c'est *de son plein gré* « qu'il jugea bon de porter ailleurs ses lumières », p. 12. S'il y eut le moindre scandale, il se fut empressé de le dire.

<sup>256</sup> L'impératrice, à son départ, lui fit présent d'une importante somme d'argent. *Le Charlatan démasqué*, Francfort, 1780, p. 62.

<sup>257</sup> *Lettre au peuple anglais*, 1787, in-4<sup>o</sup>, p. 64.

Il conserva de bons amis à Saint-Pétersbourg ; lors de l’Affaire du Collier, il fit appel au témoignage du baron de Corbéron, alors ministre plénipotentiaire près du duc des Deux-Ponts, pour qu’il déclarât ce qu’avait été sa vie à Saint-Pétersbourg, quel souvenir il y avait laissé et dans quelles conditions honorables il avait quitté cette ville.



Cagliostro  
Buste par Houdon, profil, musée d’Aix-en-Provence

## Varsovie

En avril 1780, sur les instances du prince Poninski<sup>258</sup>, Cagliostro vint à Varsovie. Le prince Adam Poninski, fondateur de la loge templière de Varsovie dite : Charles aux trois casques<sup>259</sup> était féru d'alchimie. Il avait connu Cagliostro par ses amis de Saint-Pétersbourg et désirait beaucoup l'avoir auprès de lui et de ses collaborateurs pour diriger leurs travaux. Il était entouré d'alchimistes de toutes sortes, car l'hermétisme était en grand honneur en Pologne<sup>260</sup> et rien n'est plus riche en variétés que l'espèce alchimiste.

Au bas de l'échelle, c'est le souffleur, ignorant le plus souvent, superstitieux quelquefois, toujours très matérialiste, aimant la chimie par instinct, le fourneau pour lui-même, s'étonnant à chaque pas de faits très connus des autres, mais nouveaux pour lui, brûlant son charbon et dépensant sa vie au hasard, attendant tout de l'imprévu. Les souffleurs ont été légion :

---

<sup>258</sup> Saltzmann, *Lettre à Willermoz* du 22 novembre 1780. Archives de M. Bréghot du Lut, et *Ein paar Tröpflein*, p. 12.

<sup>259</sup> Installée en 1745. Poninski fut aussi un des fondateurs de la loge du Grand Orient de Varsovie en 1780.

<sup>260</sup> La Pologne, où les rabbins cabalistes sont encore nombreux aujourd'hui, était au XVIII<sup>e</sup> siècle un foyer de sciences occultes. Jean de Thoux de Salverte, fondateur vers 1750 de la loge : « Au bon pasteur » de Varsovie, passa cinq ans de sa vie à étudier la cabale et l'alchimie, pour pouvoir en apporter les lumières à sa loge. Cf. Friedrichs, *La Maçonnerie en Russie*, Berne, p. 55, et « L'occultisme en Pologne » in *Initiation*, 1904. Article de M, Erny.

s'il est venu d'eux quelques découvertes, le nombre en est restreint.

L'alchimiste mystique est tout autre : son logis est moins encombré : les symboles et le rêve l'occupent seuls ; le feu qui brûle dans son laboratoire, c'est le feu de lampe régulier et doux. Le mystique cherche le grand œuvre en lui ; son athanor, c'est l'être humain. À cette classe peut se joindre celle de l'alchimiste social, réformateur, cachant ses audaces sous le voile des symboles chimiques, le plus redouté, au Moyen Âge, du clergé et des princes. De peur de laisser échapper quelqu'un de ceux-là, l'Inquisition a compris tous les autres dans ses implacables poursuites.

Au plus haut degré de culture se trouve le philosophe hermétique qui observe la nature, cherche à pénétrer ses secrets et ses lois, opère avec leur concours. C'est le savant qui, des faits observés, s'élève à la conception d'une hypothèse générale, puis la vérifie expérimentalement avant de l'ériger en loi. À ces philosophes hermétiques nous devons la plus grande partie des découvertes chimiques constituant notre richesse scientifique actuelle.

Des chercheurs de toutes ces catégories, sans parler des simples curieux, formaient la Cour de Poninski, dissertant et chauffant avec lui, souhaitant tous la venue de Cagliostro qui les intriguait et qui devait être un grand adepte. Cagliostro, certes, ne se disait pas disciple d'Hermès<sup>261</sup>, mais on parlait déjà de son

---

<sup>261</sup> La chimie est un enfantillage pour qui possède l'alchimie et l'alchimie n'est rien pour un homme qui commande aux esprits, disait-il à Heyking. Cagliostro était le maître du



Élixir<sup>262</sup>, de sa Pierre lumineuse<sup>263</sup>, de ses secrets pour faire grossir les diamants<sup>264</sup>, pour amollir le marbre et

---

feu parce qu'il connaissait les êtres du feu, comme il était le maître de la maladie parce qu'il connaissait les êtres humains ; il n'avait ni à tâtonner, ni à vérifier, il n'avait qu'à commander.  
<sup>262</sup> À base d'or potable, si l'on en croit les *Souvenirs de la marquise de Créqui*, t. III, p. 272. Sa médecine universelle se présentait sous plusieurs formes : gouttes jaunes, vin d'Égypte, Barba Jovis, baume ou pilules égyptiennes, dans l'une ou l'autre préparation figurait toujours le principe vivifiant qui en faisait l'activité. Cf. De Recke, *Nachricht von des berüchtigten...* p. 56. — *Gazette d'Utrecht* 2 août 1787 — Borowski, *Cagliostro, einer der Abentheuer*. Königsberg, 1790, p. 138. — *Ma correspondance*, n° 73, 1785, 5 septembre.

<sup>263</sup> « Il m'a parlé d'une espèce de pierre... pour la confection de laquelle il ne lui faut que cinq jours et qui a la qualité de luire en la frottant dans l'obscurité avec un peu de crachat de sorte qu'on peut y allumer une chandelle et qu'on éteint en la nettoyant avec un mouchoir. » *Lettre de Saltzman à Willermoz* du 13 décembre 1780. Collection Bréghot du Lut.

<sup>264</sup> Mme d'Oberkirch raconte à ce sujet une intéressante anecdote : le cardinal de Rohan lui montra un jour un gros solitaire qu'il portait au petit doigt et sur lequel étaient gravées les armes de la maison de Rohan et lui demanda ce qu'elle en pensait — C'est une belle pierre, Monseigneur, et je l'avais déjà admirée. — Eh bien ! C'est lui qui l'a faite, entendez-vous ? Il l'a créée avec rien : je l'ai vu ; j'étais là, les yeux fixés sur le creuset et j'ai assisté à l'opération. Est-ce de la science ? Qu'en pensez-vous, Madame la baronne ? On ne dira pas qu'il me leurre, qu'il m'exploite ; le joaillier et le graveur ont estimé le brillant vingt-cinq mille livres. Vous conviendrez au moins que c'est un étrange filou que celui qui fait de pareils cadeaux. Je restai stupéfaite, je l'avoue. — Ce n'est pas tout : il fait de l'or ; il m'en a composé devant moi pour cinq ou six mille livres, là-haut, dans les combles du palais. D'Oberkirch. *Mémoires*, t. I, chap. VII et De Recke, *Nachricht von des berüchtigten...*, p. 11.

l'ambre, le travailler et lui rendre ensuite sa dureté, pour donner au coton et au chanvre la finesse de la soie et son lustre<sup>265</sup> et des preuves qu'il avait données de son pouvoir sur la matière. On espérait beaucoup de lui; on savait qu'il pouvait puiser à bonne source, dans le monde spirituel, tous les renseignements utiles à l'art hermétique, et souffleurs, mystiques et savants, comptaient également sur lui pour atteindre leurs buts divers.

Poninski surtout était attiré vers Cagliostro; d'une nature ardente, il désirait la puissance occulte<sup>266</sup>; d'autre part, Cagliostro s'intéressait au prince; il le

---

L'œuvre adamantin a été tenté à froid, par voie humide, et à chaud; avant les travaux de Moissan au four électrique, Albert Poisson s'en est longtemps occupé avec un de ses amis. Le Dr Papus indique la méthode suivante: le charbon se dissout dans le vinaigre de bois à haute température, sous pression. C'est dans la solution de carbone ainsi obtenue que le diamant augmente. Était-ce la façon dont procédait Cagliostro? Nous ne le croyons pas; le cardinal a aussi vu faire un diamant au creuset; c'était un cas particulier. Cagliostro a indiqué un détail de son procédé: c'est qu'il mettait en terre les diamants qu'on lui confiait pour les faire grossir. (*Vie de Joseph Balsamo*, p. 36.) Cela correspond mieux à sa technique habituelle.

<sup>265</sup> De Recke, *Nachricht...* p. 10, 95. — *Ma correspondance...*, 1786. p. 3, 22, 84.

<sup>266</sup> D'une façon très égoïste, il est vrai et peu honorable. Figuiet raconte qu'il demanda d'abord à Cagliostro un esprit familier pour le servir et que, ne pouvant obtenir de lui ce qu'il voulait, il en fut profondément irrité; qu'il réclama alors le succès dans ses entreprises auprès de la belle Képinska. Là encore, Cagliostro se contenta de lui faire voir au miroir la personne qui occupait ses pensées; mais cela ne satisfait pas le prince. Figuiet, *Histoire du merveilleux*, t. IV, p. 108.

savait, malgré ses passions, d'une âme généreuse et, s'il était capable de violences, susceptible aussi de nobles sentiments.

Il vint donc à Varsovie et logea chez le prince. Poninski fit transformer pour lui en laboratoire sa maison de campagne de Vola. Rien ne fut épargné et Cagliostro « qui refusait tout argent, donnait en revanche toutes ses indications pour un arrangement parfait du laboratoire<sup>267</sup> ».

Pendant que la maison se transformait en cabinet de chimie, Cagliostro étonnait ses hôtes par ses conversations et ses prodiges. Il se montrait encore autre qu'à Mitau et qu'à Saint-Pétersbourg, plus impressionnant. Sans doute les vérités qu'il incarnait et enseignait restaient les mêmes : la matière, la nature et ses lois, celles de l'esprit n'avaient pas changé ; mais il se trouvait entouré de gens pour qui la recherche de la pierre était la merveille unique, la grande préoccupation. Il semble que, dans ce milieu plus lourd, plus matériel, moins teinté de philosophie que celui de Russie, Cagliostro ait tout fait pour apporter un germe de développement spirituel. Devant les yeux des viveurs, devant le sourire des sceptiques, il jette des phénomènes troublants ; aux souffleurs, il parle d'une philosophie hermétique qu'on ne trouve pas dans les livres ; à tous il apprend quelque chose de surprenant ; il ne flatte personne, ne tient compte d'aucune autorité, et parle, comme il agit, en toute

---

<sup>267</sup> *Ein paar Tröpflein*, p. 12. Le prince lui donna, pour le seconder dans cette installation, le comte Moszinski, chimiste amateur, dont nous aurons à reparler plus loin.

indépendance, sans souci même de s'aliéner les uns ou les autres<sup>268</sup>.

Il eut dans le monde un grand succès : on célébra l'anniversaire de naissance de sa femme par une fête splendide<sup>269</sup>.

Il fut aussi reçu par le roi<sup>270</sup>.

« M. de Cagliostro était à Varsovie depuis quelque temps, écrit un contemporain, et il avait eu l'honneur de voir plusieurs fois le roi qui l'estimait et rendait hommage à son esprit, à ses talents et à ses connaissances. Une jeune dame de la Cour, sceptique, qui entendait un jour le roi faire ces déclarations, se mit à rire et soutint que ce ne pouvait être qu'un charlatan et qu'elle le mettait au défi de lui dire certaines choses qui lui étaient arrivées.

Le lendemain, le roi fit part de ce défi au comte,

---

<sup>268</sup> L'homme qui l'a poursuivi de sa haine dans le *Cagliostro démasqué à Varsovie* est forcé de reconnaître cette franchise d'allure, cette indépendance de caractère, qui cadrent si mal avec les menées d'un intrigant et ne sait comment se les expliquer : « La plupart des imposteurs, dit-il, sont souples et cherchent à se faire des amis celui-ci semble s'étudier à paraître arrogant et à se rendre tout le monde ennemi. Les autres charlatans conservent soigneusement les liaisons avec ceux qui servent à exécuter leurs supercheries ; celui-ci se brouille pour des riens avec eux. » *Cagliostro démasqué*, p. 50, 51.

<sup>269</sup> *Cagliostro démasqué à Varsovie*, p. 50.

<sup>270</sup> Stanislas-Auguste Poniatowski, le dernier des rois de Pologne, membre de la loge « Charles aux trois casques » et qui fut un prédestiné ; le jour de sa naissance, un astrologue mystérieux prédit son élévation et ses malheurs. (Cf. Initiation 1904, Erny, *L'occultisme en Pologne*.) À l'époque où Cagliostro le vit, il était encore dans la période heureuse de sa vie.

qui lui répondit froidement que si cette dame voulait lui donner rendez-vous dans le cabinet et en présence de Sa Majesté, il lui causerait la plus grande surprise qu'elle aurait de sa vie. La proposition fut acceptée et au moment convenu le comte dit à la dame tout ce qu'elle croyait qu'il ne pourrait jamais lui dire, ce qui, par la surprise qu'elle lui causa, la fit si subitement passer de l'incrédulité à l'admiration que le désir ardent de savoir ce qui devait lui arriver par la suite lui fit conjurer le comte de l'en instruire. D'abord, il s'y refusa ; mais, vaincu par les supplications réitérées de la dame et peut-être par la curiosité du roi, il lui dit : « Vous allez bientôt partir pour un grand voyage ; votre voiture cassera à quelques postes de Varsovie ; pendant qu'on la raccommoiera, la manière dont vous serez vêtue et coiffée excitera de tels ris qu'on vous jettera des pommes. Vous irez de là à des eaux célèbres, où vous trouverez un homme d'une grande naissance, qui vous plaira au point que vous l'épouserez peu de temps après, et quelque effort que l'on fasse pour vous amener à la raison, vous serez tentée de faire la folie de lui donner tout votre bien. Vous viendrez vous marier dans une ville où je serai, et, malgré les efforts que vous ferez pour me voir, vous ne pourrez y réussir. Vous êtes menacée de grands malheurs, mais voici un talisman que je vous donne : tant que vous le conserverez, vous pourrez les éviter ; mais si l'on ne peut vous empêcher de donner votre bien par contrat de mariage, vous perdrez aussitôt le talisman, et dans le moment que vous ne l'aurez plus, il se trouvera dans ma poche, en quelque endroit que je sois. »

« J'ignore quel degré de confiance le roi et la dame donnèrent à ces prédictions, ni quelle fut leur façon de penser, à mesure qu'elles s'effectuèrent, mais je sais que toutes eurent leur exécution, et M. de Cagliostro m'a fait voir le talisman qu'il avait retrouvé dans sa poche, le jour qui fut constaté être celui où elle avait signé le contrat de mariage par lequel elle donnait tout son bien à son mari<sup>271</sup>. »

La fameuse séance magique où le parchemin brûlé fut rematérialisé et restitué aux assistants<sup>272</sup> eut aussi lieu à Varsovie à ce moment. Cagliostro tenait souvent loge égyptienne avec ceux qui avaient voulu être ses élèves ; il faisait des cours qui portèrent d'abord sur les opérations chimiques, puis sur la médecine hermétique<sup>273</sup>. Il les préparait ainsi à la pratique qui devait suivre.

Dès que le laboratoire fut prêt, les travaux commencèrent : le premier fut la transmutation d'une livre de mercure en argent fin, faite en une séance, sous les yeux des spectateurs<sup>274</sup> ; à cette occasion, il promit à ses disciples de leur donner plus tard la formule de la

---

<sup>271</sup> *Lettres sur la Suisse adressées à Mme M\* par un voyageur français* (de Laborde) en 1781, Genève, 1783, in-8°, t. I, p. 13.

<sup>272</sup> Cf. plus haut, même chapitre : Courlande.

<sup>273</sup> « Il dictait une quantité de secrets ou absolument faux ou connus dans la chimie. » *Cagliostro démasqué*, p. 7. Ce qui signifie qu'il enseigna des vérités, ou déjà connues du comte Moszinski — et il les méprisait — ou inconnues de lui — et il les rejetait. L'auteur critique de la même façon admirable son cours de médecine.

<sup>274</sup> *Cagliostro démasqué*, p. 8 sqq. — *Ein paar Tröpflein*, p. 13. Prestidigitation, dit l'auteur.

poudre rouge qui lui avait servi pour cette transmutation ; en retour, il exigeait le zèle, le respect, l'élévation d'esprit de ses élèves, il remettait vertement à leur place les railleurs et les esprits forts<sup>275</sup>.

Nous n'avons malheureusement sur la suite de ces opérations intéressantes et sur les travaux alchimiques de Cagliostro à Varsovie que peu de renseignements ; encore sont-ils défigurés par la malveillance. En 1786, au moment de la campagne de presse contre Cagliostro, parut, sans nom d'éditeur ou d'auteur, un libelle intitulé Cagliostro démasqué à Varsovie<sup>276</sup>.

L'auteur, le comte M. Moszinski<sup>277</sup>, placé comme aide auprès de Cagliostro à Vola, y raconte force histoires, destinées, dit-il, « à démasquer l'imposteur qui a déjà trop longtemps abusé de la crédulité publique<sup>278</sup> », c'est-à-dire destinées à corroborer les attaques de ses adversaires, à essayer de le faire passer pour un ridicule et éhonté charlatan. Bien que les trivialités et les sottises abondent dans ce pamphlet, il est toutefois plus intéressant que les autres en ce qu'il nous fait assister à quelques scènes de la vie de Cagliostro dans son laboratoire.

---

<sup>275</sup> *Cagliostro démasqué*, p. 13.

<sup>276</sup> Publication à laquelle Morande ne fut sans doute pas étranger : l'éditeur y cite en effet la *Lettre de Mirabeau*, la *Réponse de Mme de la Motte* et fait allusion aux accusations portées par Morande dans *Le Courrier de l'Europe* contre J. Balsamo.

<sup>277</sup> Mme de Recke nous a révélé la personnalité de cet anonyme et Borowski l'a confirmée. Cf. *Cagliostro, einer der Merkwürdigsten Abentheuer...* 1790, in-16, p. 142 et Düntzer, *Neue Gæthestudien*, Nüremberg, 1851, p. 138.

<sup>278</sup> Préface, p. 1.



Le comte M... raconte qu'il a assisté à une transmutation ; il le reconnaît, mais il prétend que ses yeux ont dû le tromper, que Cagliostro a dû user de subterfuge. Cagliostro a fait verser du mercure dans un creuset, y a ajouté une pincée de poudre rouge, a fait luter le creuset, l'a fait mettre au feu ; on l'a retiré au bout de quelques instants ; on l'a cassé : il contenait un lingot d'argent avec un peu d'or. Voilà ce qu'il a vu, ce qui a été fait devant tous, exécuté par un tiers personnage en présence de Cagliostro. Le comte M... a vu, mais n'admet pas et cherche à expliquer les faits par les fantaisies suivantes : Cagliostro a dû ajouter de l'or à son mercure. Il a dû escamoter le creuset et le remplacer par un autre où il avait dû préparer à l'avance le lingot d'argent. Sa femme, de connivence avec lui, a dû faire disparaître le vieux creuset. Enfin, sa poudre rouge, inutile dans cette interprétation des faits, ne devait être que du carmin.

Telles sont, en face du fait obtenu dans de bonnes conditions d'expérience, la série des suppositions toutes gratuites du comte

M. Nous pourrions les examiner l'une après l'autre et montrer leur inanité ; ce serait trop long. Remarquons seulement en bloc qu'il n'y a là que de simples hypothèses malveillantes, dont aucune n'est prouvée, ni même fondée, dont quelques-unes se contredisent<sup>279</sup> pour essayer d'expliquer par la seule fourberie un fait indiscutable et fort embarrassant.

Un ennemi qui se cache dans l'anonymat, a

---

<sup>279</sup> Exemple : 1<sup>o</sup> l'or ajouté au mercure ; 2<sup>o</sup> la substitution des creusets.

constaté une transmutation et suppose, sans preuves, la supercherie ; le cardinal de Rohan a assisté à plusieurs expériences et affirme leur réalité<sup>280</sup>. Pourquoi adopterions-nous l'hypothèse douteuse du premier en rejetant les témoignages multiples et nets du second ? Ne devons-nous pas, au contraire, considérer comme suspectes toutes les assertions d'un homme qui s'efforça, en même temps qu'il feignait d'aider Cagliostro, de jeter le trouble dans ses travaux<sup>281</sup>. Il était décidé et intéressé à perdre Cagliostro dans l'esprit de son protecteur le prince Poninski et il s'y employa de tous ses moyens.

Dans ses critiques il montre une égale mauvaise foi : qu'une opération se fasse instantanément, c'est une preuve qu'elle est fautive ; si Cagliostro demande des semaines pour un passage<sup>282</sup> c'est, d'après Mos-

---

<sup>280</sup> Cf. page 100 de notre livre.

<sup>281</sup> Il circonvient les sujets. *Cagliostro démasqué*, p. 6. La lampe confiée à ses soins fut trouvée éteinte le 24 juin. *Ibid.*, p. 36. Une feuille de myrte fut découverte, nageant dans le contenu de l'œuf hermétique confié au comte le même jour, et retiré par un troisième personnage. *Ibid.*, p. 38. Voilà une opération singulièrement conduite ! Il y eut changement de flacon fait par le comte M... qui provoqua une scène entre Cagliostro et le comte M... *Ibid.*, p. 36, etc. L'attitude du comte parfois obséquieuse, parfois hostile, était toujours ironique ; il tournait en ridicule le recueillement que Cagliostro exigeait des assistants « ne pouvant supporter ces mômeries. » *Ibid.*, p. 24, 29, 31.

<sup>282</sup> On appelle passages en hermétisme les transformations de couleur et d'état que subit la matière en évolution dans l'œuf alchimique.

zinski, un prétexte pour gagner du temps et traîner en longueur une expérience qui ne devait pas réussir<sup>283</sup>.

Dans un autre endroit de son libelle, il raconte que la poudre de projection que Cagliostro avait « et qu'il tenait sans doute de quelque alchimiste<sup>284</sup> » lui avait été volée par « une de ses maîtresses de rencontre » à Londres, alors que, devant elle, il opérait une transmutation. Or, nous avons élucidé l'affaire Scott et Fry en son lieu<sup>285</sup> et l'on voit quelle confiance on peut accorder à un écrivain qui travestit ainsi la vérité.

On comprend ce qui se passa : lorsque l'animosité de Moszinski s'affirma plus violemment, lorsqu'il tendit des pièges à Cagliostro, diffamant la comtesse elle-même, s'efforçant de détourner le prince de son maître, Cagliostro voulut en finir avec ce traître qui jouait devant lui la comédie de la déférence. Il y eut une explication violente<sup>286</sup> et, voyant que la calomnie avait porté des fruits, que ses disciples étaient ébranlés, il quitta prince, seigneurs polonais et laboratoires<sup>287</sup>.

<sup>283</sup> Le comte Moszinski, malgré ses prétentions scientifiques, n'avait donc pas lu les anciens auteurs hermétiques ni le *Journal de Philalèthe* dont l'œuvre dura plus d'un an ?

<sup>284</sup> *Cagliostro démasqué à Varsovie*, p. 20. Ce n'était donc plus du carmin ?

<sup>285</sup> Cf. p. 39 de ce livre. (Notez qu'il s'agit de la numérotation de l'édition originale. NDE ARBRE D'OR.)

<sup>286</sup> « Cagliostro fut grossier ». *Ein paar Tröpflein*, p. 6. Cf. *Cagliostro démasqué à Varsovie*, p. 49.

<sup>287</sup> Le 27 juin 1780. *Cagliostro démasqué*, p. 16. Cagliostro a confié un jour à Mme de Recke qu'il devait quelquefois favoriser le doute à l'égard de ses œuvres lorsqu'il s'agissait d'aveugles à qui la lumière ne pouvait que nuire et qui

Les esprits forts, très forts comme le comte Moszinski et ses partisans n'avaient aucun besoin de lui ; il partit, les laissant avec leurs sarcasmes et la facile satisfaction de leur apparent triomphe.

De juin à septembre 1780 où nous le retrouvons à Strasbourg, Cagliostro, attristé sans doute, désireux d'oublier, se retira chez un de ses disciples, la comtesse de H... dont il fut le médecin particulier et dont il resta le maître spirituel<sup>288</sup>.

Peut-être se demandera-t-on pourquoi Cagliostro,

---

devaient plonger plus avant encore dans l'erreur. « À Varsovie, il n'a voulu procéder à aucune éclatante transmutation et a tout arrangé de façon que l'apparence fut contre lui parce que ces disciples ingrats n'avaient pas mérité une meilleure récompense, et il ne leur a rien voulu laisser deviner de sa grandeur. » De Recke, *Nachricht von des berühmigten...* p. 128. Celui qui apportait la lumière pouvait admettre la contradiction, la lutte ouverte, loyale, mais ne pouvait supporter autour de lui la fausseté et la trahison. Les actes théurgiques, la mise en œuvre de ses pouvoirs pouvaient se faire devant des ignorants, des pauvres d'esprit, des révoltés même, pourvu qu'ils fussent sincères ; mais il ne devait pas profaner les dons du ciel en les prodiguant à des êtres qui riaient de la parole divine, se renfermaient dans leur supériorité et n'interrogeaient l'envoyé de Dieu que pour lui tendre des embûches.

<sup>288</sup> Ce fait suffirait à réduire à néant les histoires forgées longtemps après sur sa prétendue disgrâce. S'il eût été « démasqué », « percé à jour », « honteusement chassé » par les gens de Varsovie comme des gazetiers n'ont pas craint de l'écrire, eut-il été si bien traité par une grande dame de cette même société ? Dès qu'on examine à fond, sans parti pris, une quelconque des accusations formulées contre Cagliostro, on voit qu'il n'en reste rien ; on le plaint, on le respecte un peu plus c'est la seule impression qui demeure.

dans ses travaux alchimiques, ne fit pas plus d'efforts pour entraîner les convictions ? Alors que les faits de clairvoyance, de divination, de vision provoquée, de guérisons extraordinaires, nombreux, indiscutables, ont été enregistrés à son actif un peu partout, nous ne trouvons que de rares témoignages de ses réalisations alchimiques. Les pouvoirs de Cagliostro étaient-ils limités ou les doctrines hermétiques sur la vie de la matière sont-elles erronées ?

Non ; Cagliostro avait une puissance et une liberté sans limites, et l'action de l'esprit sur la matière est une vérité aussi positive que l'action de la volonté d'un hypnotiseur sur le cerveau de son sujet, bien qu'elle ne soit pas encore entrée, comme celle-ci, dans le domaine scientifique officiel. Mais tandis que, par les expériences psychiques, Cagliostro initiait l'humanité à l'emploi de facultés dont l'évolution amenait à cette heure le développement naturel et général, dans les études de laboratoire sur la vie de la matière et sur ses transformations, il devançait de beaucoup l'heure marquée par le destin, pénétrait plus profondément dans le sanctuaire de la nature et mettait en œuvre des forces que, ni les hommes de son temps, ni bien des générations encore ne devaient connaître et employer. Il ne pouvait qu'indiquer les principes, faire entrevoir quelques lueurs sur la route dont il déblayait les abords.

Qu'étaient ses élèves ? Que demandaient-ils ? Comme tous les chercheurs de pierre philosophale, ils voulaient voir en quelques heures ou quelques jours transmuier sous leurs yeux un métal vulgaire en or pur, acquérir la formule de cette opération pour pou-

voir ensuite, grâce à ce secret, réaliser leur ambition de richesse, et faire admirer leur savoir exceptionnel. Leurs yeux n'étaient fixés que sur ce point ; le reste leur était égal.

Était-ce le but que recherchait Cagliostro ? Cet état d'esprit pouvait-il lui permettre d'accomplir pour eux des miracles prématurés ? Tandis que dans les expériences avec la colombe, dans les séances théurgiques de Courlande, les assistants désintéressés, respectueux, écoutaient religieusement, recevaient sans arrière-pensée ce qui leur était révélé, dans les travaux de laboratoire, à Vola, les expérimentateurs voulaient une chose : l'or ; ne réclamaient que cela, s'offusquaient de l'insistance que Cagliostro mettait à leur faire observer des phénomènes qu'ils considéraient eux, comme dépourvus d'intérêt, à leur faire suivre des méthodes longues et détournées. Et cependant, c'était seulement sur ces états intermédiaires et instables de la matière que Cagliostro aurait pu les instruire, leur faisant constater quelques phénomènes nouveaux dont la connaissance eut été révélatrice pour eux et dont la réalisation était possible pour la science de l'époque<sup>289</sup>.

---

<sup>289</sup> La pierre lumineuse, l'évolution des gemmes étaient de ce genre ; les expérimentations modernes ont signalé ces états intermédiaires de la matière, ces formes de passage où les processus d'évolution de la matière deviennent saisissables et qui permettent d'en concevoir quelques conditions. (Méta-éléments de Crookes, transformation de l'Hélium, radioactivité.) Il y a lieu de noter que la première édition de ce livre, est parue il y a 50 ans et que, depuis, la science, et en particulier celle de la désintégration de l'atome, a progressé à pas de géants.

Entre le corps humain, le plus évolué sur notre terre, le corps minéral le plus arriéré, il y a ceux du règne animal et du règne végétal. Aucun interrogateur n'a demandé à Cagliostro d'agir sur un animal ou de faire évoluer, de modifier une plante<sup>290</sup> ; cette œuvre, purement scientifique, désintéressée, aussi satisfaisante pour l'observateur, eut été peut-être réalisée plus volontiers par Cagliostro.

Si le développement des pouvoirs spirituels de l'homme commence à se faire — et les révélations de Cagliostro comme les expériences récentes le prouvent — la sphère d'action de ces pouvoirs s'étendra, en dehors du règne humain, d'abord au règne animal, puis aux végétaux, et n'atteindra qu'à la limite extrême, si même elle doit le toucher, le règne minéral. L'ordre de la nature l'exige ainsi ; l'accomplissement des lois de l'évolution le nécessite ; c'est la sauvegarde du progrès. Et si nous concevons, par un développement logique de pensée, la possibilité d'une action de l'esprit sur la matière dite inorganique, nous ne devons aussi la considérer que comme une limite encore indéterminable pour nous, quoique nous assistions aujourd'hui à l'éclosion de ce pouvoir dans le règne humain, limite dont les contemporains

---

<sup>290</sup> Une biographique contemporaine de Cagliostro contient cette phrase qui semble indiquer que Cagliostro fit quelques démonstrations de ce genre : « J'ai entendu des gens de bonne foi, bien avant qu'il s'agit de cette scène si fameuse au procès de l'apparition de la Reine devant Mme Lamotte (Mme de la Tour) soutenir qu'il leur avait montré la Palingénésie... » Nous n'avons pu malheureusement identifier ce document anonyme : 2 pages, in-4°, circa 1800...



de Cagliostro étaient encore bien plus éloignés. Donc, même s'il n'y avait pas eu dans leur cœur des obstacles s'opposant à la satisfaction de leur désir, aucune raison supérieure ne pouvait engager Cagliostro à réaliser devant les yeux de ses disciples de multiples, de prodigieuses transmutations, malgré la facilité qu'il avait de le faire.



CAGLIOSTRO  
Buste par Houdon, face, Musée d'Aix-en-Provence

## CHAPITRE V : STRASBOURG — L'EMPIRIQUE

Lorsque Cagliostro vint à Strasbourg, il s'adonna très rapidement<sup>291</sup> et presque uniquement à la pratique de la médecine, soignant sans distinction de classe et d'état tous ceux qui vinrent à lui. On dit qu'il s'adressa d'abord aux gens du peuple, ne cherchant dans leur guérison que le moyen de conquérir la confiance et la clientèle de l'aristocratie. Il est certain que ses premiers malades furent des pauvres : mais n'est-ce pas naturel ? Les déshérités du sort n'ont-ils pas plus de souffrance, moins de fausse honte que les heureux de la vie ; ne sont-ils pas plus dignes d'intérêt, plus prompts à venir vers qui leur tend la main<sup>292</sup> ?

---

<sup>291</sup> Au début cependant, pendant les quelques semaines qu'il passa à l'hôtel, Cagliostro ne fit pas montre de ses connaissances médicales. Cf. Blessig. « Lettre » p. 7, in *Cagliostro à Strasbourg*. Article de G. Weisstein in *Elsass Lothringische Zeitung*, IV<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 37. Strasbourg, 1882. (Laurent Blessig, philosophe et théologien, était professeur à l'Université depuis 1778) ; et H. Funk, « Cagliostro à Strasbourg », in *Archiv. für Kultur Geschichte*, vol. III, p. 223-234, Berlin, 1905. Cette étude contient des extraits de lettres de J. Burkli, poète et chef de corporation de Zurich, écrites à son ami Bodmer pendant un séjour qu'il fit à Strasbourg en janvier 1782 pour connaître Cagliostro.

<sup>292</sup> « Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres de ce monde pour être riches dans la foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qu'il aime ? » Épître de Jacques, II, 5.

Ceux qui se trouvaient autour de Cagliostro, le voyant disposé à les secourir, s'empressèrent à le consulter ; ceux que la maladie retenait au lit reçurent ses visites.

De Gleichen a raconté son dévouement à les soigner<sup>293</sup> et le Suisse Burkli témoigne qu'il se privait de toutes sorties, n'allait jamais au théâtre, de peur qu'un malheureux, venu en son absence, fût forcé de s'en aller sans l'avoir trouvé<sup>294</sup>.

Les abandonnés, les indigents, trouvèrent auprès de lui des secours matériels, et, ce qui vaut mieux encore, la sympathie si précieuse aux misères morales<sup>295</sup>. Il allait partout où la souffrance l'appelait : que la maladie fut légère ou grave, le malade riche ou pauvre, il ne s'en souciait guère et ne changeait pas pour cela de costume ou de manière d'agir<sup>296</sup>.

Sur les faits particuliers de cette première période de sa vie médicale, sur les guérisons qu'il opéra dans le peuple, il nous est parvenu peu de documents.

De Gleichen nous rapporte cependant le fait suivant : une femme en travail, ayant été condamnée par les accoucheurs à une mort certaine, sans promettre

---

<sup>293</sup> Cf. chap. II de ce livre.

<sup>294</sup> « Lettre de Burkli », in Funk, *loc. cit.*, p. 14. C'est mieux encore que le trait de charité bien connu de Louis-Claude de Saint-Martin.

<sup>295</sup> « Au commencement de son séjour, Cagliostro fit libérer, en payant pour lui, un prisonnier pour dettes. » Gorge, *Lettre du 10 juin 1781. Variétés haut-rhinoises*, Bâle, 1781, art. VIII, p. 120.

<sup>296</sup> Weisstein, *loc. cit.*, p. 7. Funk, *loc. cit.*, p. 7 et 12. Meiners, *Briefe Uber Schweiz*, II<sup>e</sup> partie, citée p. 19 de la *Lettre de Mirabeau sur Cagliostro*, Berlin, 1786, in-8<sup>o</sup>, p. 19.

qu'ils sauveraient l'enfant, on fit appeler Cagliostro qui annonça qu'il la délivrerait avec le succès le plus complet et il tint parole<sup>297</sup>.

Spach a connu et interrogé un vieillard de Strasbourg qui affirmait avoir été guéri d'une grave maladie de poitrine, dont il était atteint à l'âge de vingt ans, et qui l'aurait probablement emporté sans l'intervention de Cagliostro<sup>298</sup>.

C'est bien peu, sur les milliers de cas traités et guéris : sa voiture roulait en ville et aux environs, du matin — six heures en hiver, cinq heures en été — jusqu'à neuf ou dix heures du soir<sup>299</sup>.

« Il était entouré d'estropiés, de pauvres diables, de goutteux, de sourds qu'il guérissait... Il les recevait avec douceur, leur donnait des essences, des élixirs et de l'argent aussi ; il les guérit... Son escalier et son vestibule sont remplis de malades<sup>300</sup>. » Mais tous ces malades, gens du commun, sans notoriété, n'ont pas laissé de mémoires ; les pauvres, s'ils meurent ignorés, guérissent aussi sans bruit ; leurs observations médicales, l'importance et la quantité des cures effectuées par Cagliostro nous resteront toujours inconnues. Seule, sa réputation, qui grandit alors de jour en jour, témoigne qu'elles furent surprenantes et nombreuses. Le haut public, peu à peu, vint à lui. Dès

---

<sup>297</sup> De Gleichen, *Souvenirs*, p. 136. Voir plus loin les détails de cette affaire qui fit grand bruit.

<sup>298</sup> Spach, *Œuvres*, t. V, p. 72, 73.

<sup>299</sup> Funk, *loc. cit.*, p. 7.

<sup>300</sup> Funk, *loc. cit.*, p. 7. — Weisstein, *loc. cit.*, p. 7. — Georgel, *Mémoires*, p. 52.

lors, les succès obtenus furent retentissants et le souvenir s'en est conservé plus précis.

Une de ses premières guérisons fut celle d'un officier de dragons, déclaré incurable, rongé par une mauvaise maladie<sup>301</sup> et réduit à l'état de « cadavre hideux » ; cet officier, dit le baron de Gleichen, m'a été montré par son capitaine : il était gros et gras et parfaitement rétabli par Cagliostro<sup>302</sup>.

Un des secrétaires du commandant<sup>303</sup> tomba malade ; son médecin le disait perdu et ne lui donnait que vingt-quatre heures à vivre. Sur les instances du commandant, Cagliostro le prit en traitement et le rétablit, on peut dire complètement, au grand étonnement de tout le monde<sup>304</sup>.

« J'ai vérifié cette cure merveilleuse, dit un autre contemporain ; le secrétaire se mourait de la gangrène à la jambe et il était abandonné de tous les médecins<sup>305</sup>. »

Ce succès incontesté porta à son comble la renommée de Cagliostro. Mme Sarrasin, femme d'un banquier de Bâle, s'éteignait lentement depuis huit mois de fièvre intermittente avec ictère chronique : le sommeil était devenu impossible ; immobilisée au lit, grelottant sous des fourrures, elle dépérissait de

---

<sup>301</sup> Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, p. 8.

<sup>302</sup> De Gleichen, *Souvenirs*, p. 136.

<sup>303</sup> Le commandant de la province, le marquis de la Salle. Burkli, « Lettre », in Funk, *loc. cit.*, p. 5.

<sup>304</sup> Weisstein, « Lettre de Blessig », p. 8 in *Cagliostro à Strasbourg*.

<sup>305</sup> De Gleichen, *Souvenirs*, p. 136.

jour en jour, et les meilleurs médecins de l'Europe, consultés, la déclaraient perdue. Cagliostro la guérit; bien plus, malgré son âge, peu de temps après, elle eut une grossesse qui se termina fort heureusement, le 4 avril 1782, par la naissance d'un fils qu'on appela Alexandre, en l'honneur de son sauveur. Mme Sarrasin racontait avec émotion comment Cagliostro «l'avait arrachée des griffes de la mort<sup>306</sup>».

Sarrasin, dans son *Journal*<sup>307</sup>, nous rapporte aussi la cure d'un de ses fils, Félix, atteint d'une «maladie goutteuse des nerfs» qu'aucun médecin n'avait pu soulager et qui disparut après une seule visite à Cagliostro.

Burkli, après avoir plaisanté sur la guérison d'une vieille demoiselle sourde depuis l'âge de sept ans<sup>308</sup>, reconnaît que sa femme, en mauvaise santé lorsqu'elle arriva à Saint-Pétersbourg, reçut de Cagliostro des soins qui améliorèrent considérablement son état général et guérirent sa maladie d'estomac<sup>309</sup>.

Labarthe écrit à Séguier presque à la même époque :

---

<sup>306</sup> Funk, «Lettre de Burkli», *loc. cit.*, p. 10 et 20. Cf. plus loin : «Lettre de Sarrasin». Schlosser, beau-frère de Goethe, ami des Sarrasin, indigné des mensonges que l'on publiait en 1787 sur ce cas — on disait que Cagliostro avait tué Mme Sarrasin, — écrivit au Deutsches Museum une lettre remarquable de protestation. Il témoigne que, depuis l'intervention du comte, la santé de Mme Sarrasin a été parfaite et que, cette année encore (1787), l'ayant revue, elle lui a paru plus jeune et plus gaie que jamais, n° 13, p. 388.

<sup>307</sup> Au 21 mai 1781. Archives Sarrasin, Bâle.

<sup>308</sup> «Lettre de Burkli», in Funk, *loc. cit.*, p. 10.

<sup>309</sup> *Ibid.*, p. 15.

« Mme Augeard, jeune et très jolie femme de Paris, que je connais beaucoup, très riche par les emplois de son mari, fermier général, atteinte d'une maladie incurable, a été le trouver. Elle en a reçu en présent un élixir qui a fait disparaître tous ses maux et je tiens de son frère qu'elle jouit maintenant de la plus brillante santé<sup>310</sup>. »

Le chevalier de Langlois, capitaine de dragons au régiment de Montmorency, mourant, sauvé par Cagliostro, lui garda une profonde reconnaissance et le prouva en écrivant une lettre touchante où il dit quels bienfaits il a reçu de son sauveur. « Oui, Monsieur, je dois tout à M. le comte de Cagliostro ; la lettre ci-jointe, que j'écrivis dans le temps à MM. les auteurs du Journal de Paris et qui fut imprimée<sup>311</sup>, vous apprendra qu'il est mon sauveur. Mon existence était menacée depuis huit ans, sans que j'éprouvasse le moindre soulagement des remèdes qui me furent administrés par les médecins les plus accrédités. Dans mon état une mort prochaine était la perspective la moins effrayante pour moi et pour ma famille j'apercevais la dégradation totale de mes facultés intellectuelles le comte m'a donc rendu la vie, la santé, la raison et le bonheur ; je n'ai pas eu le plus léger ressentiment des souffrances affreuses et des accès violents dont j'étais tourmenté ; enfin ma guérison a été parfaite et radicale, ainsi qu'un très grand nombre

---

<sup>310</sup> « Lettre à l'archéologue Séguier » in Funck-Brentano, *Aff. du Collier*, p. 91.

<sup>311</sup> Elle a été traduite dans les *Ephemeriden der Freymaurerei*, mais est demeurée presque inconnue.



d'autres que le comte a opérées sous mes yeux et que je pourrais vous citer comme en ayant été le témoin, si vous le jugez à propos, etc.<sup>312</sup> »

M. Wielandt<sup>313</sup> a raconté, lui aussi, dans une lettre ouverte, la cure merveilleuse de sa fille âgée de 29 ans, réduite à un état de consommation désespérant, par une gastrite chronique ulcéreuse.

Aucune alimentation n'était possible : quelques cuillerées de lait la soutenaient encore et cela durait depuis dix ans : elle s'éteignait dans des souffrances continues. « Jusqu'au commencement de l'année 1782, elle alla toujours de mal en pis malgré les soins des médecins les plus expérimentés de notre ville. C'est vers ce temps que M. le comte Cagliostro vint faire un séjour à Bâle, et, par l'entremise d'un ami, cet homme admirable et bienfaisant vint la voir. Il lui ordonna d'abord quelques remèdes, les lui envoya de Strasbourg ; immédiatement elle alla mieux, et, au mois d'août, se trouva assez bien pour aller à Strasbourg auprès de son bienfaiteur ; là, elle guérit entièrement en quelques semaines. « Jugez de notre reconnaissance, écrit Wielandt, envers cet homme unique, toujours occupé à tendre une main secourable aux personnes affligées par des maladies crues incurables, qui pourtant cèdent enfin à son art sublime, et dont le grand cœur ne veut d'autre récompense comme celle

---

<sup>312</sup> « Lettre de Langlois à Thilorier », archives Sarrasin à Bâle. Vol. XXXIII. Cote 13, f° 1, v°.

<sup>313</sup> Trésorier de la République de Bâle.

des âmes vraiment grandes le plaisir ineffable d'avoir fait des heureux<sup>314</sup>. »

Il serait fastidieux de continuer, les guérisons de la baronne de Dietrich<sup>315</sup>, du chevalier de Montbruel<sup>316</sup>, du prince de Soubise sont des faits rapportés partout. Cette dernière cure toutefois, si nette, si rapide, mérite une mention spéciale.

Le prince de Soubise avait une scarlatine violente. Les médecins désespéraient de le sauver ; le cardinal de Rohan, à Saverne, parle à Cagliostro de son cousin ; Cagliostro consent à s'en occuper et part aussitôt pour Paris en toute hâte, avec le cardinal. On arrive ; le cardinal va chez le prince, seul d'abord et rapporte la nouvelle que le malade est mieux, que le pronostic des médecins a changé un peu et qu'ils espèrent. Cagliostro demande alors à retourner à Saverne ; il n'a rien à faire avec un malade guéri : le cardinal, fort ennuyé, hésite à repartir. Mais le lendemain, changement total : le prince est au plus mal ; aucun doute cette fois, il est perdu, disent les médecins et l'entourage<sup>317</sup>. Cette fois Cagliostro pouvait agir :

---

<sup>314</sup> Lettre de Wielandt datée de Saarwer in Supplément au n° 27 du *Journal de Paris*, lundi 27 janvier 1783. Autant la lettre de Sarrasin à Straub est connue, autant celle-ci est ignorée.

<sup>315</sup> Cf. Burkli, « Lettre » in Funk, *op. cit.*, p. 17.

<sup>316</sup> « Qui témoignait partout des merveilles que Cagliostro avait opérées et s'en offrait lui-même en preuve, comme guéri miraculeusement de je ne sais combien de maladies dont le nom seul portait l'épouvante. » Beugnot, *Mémoires*.

<sup>317</sup> Qu'on observe bien : le mieux apparu dès que le cardinal a recommandé son malade à Cagliostro, l'aggravation dès que

« Cagliostro monta dans le carrosse de Son Éminence, et se rendit avec elle à l'hôtel de Soubise. Le cardinal annonça un médecin sans le nommer. La famille laissa faire ; quelques domestiques seulement étaient dans l'appartement du prince. Cagliostro demanda à rester seul dans la chambre du mourant. On l'y laissa. Une heure après, il appela M. le cardinal de Rohan, et lui dit en lui montrant le malade :

« Dans deux jours, si on suit mes prescriptions, Mgr le prince de Soubise quittera ce lit et se promènera dans la chambre. Dans huit jours il sortira en carrosse. Dans trois semaines il ira faire sa cour à Versailles. »

Le cardinal ne répondit rien à cela. Il suivit Cagliostro et, dans la journée même, il revint avec lui chez le prince de Soubise. Cette fois Cagliostro apportait une petite fiole dont il donna dix gouttes au malade.

« Demain, dit-il au cardinal, nous donnerons au prince cinq gouttes de moins. Après-demain il ne prendra que deux gouttes de cet élixir, et il se lèvera dans la soirée. »

L'événement justifia la prédiction. Deux jours après cette première visite, le prince de Soubise était assez bien pour recevoir tous ses amis ; dans la soirée, il demanda à se lever, et on le vit, sans fièvre aucune, faire le tour de sa chambre, causer assez gaiement, s'asseoir dans un fauteuil et demander une aile de poulet qu'on ne lui donna pas, car le médecin amené

---

Cagliostro déclare qu'il ne s'en occupe plus et veut s'en aller. Cf. *Mémoire pour le comte Cagliostro contre le Procureur général*, 1786, in-16, p. 31.

par M. le Cardinal s'était formellement prononcé pour la diète.

Le troisième jour se passa à merveille. Au quatrième jour le prince était en convalescence. Dans la soirée du cinquième jour,

M. de Soubise mangea son aile de poulet<sup>318</sup>.

Le cardinal et Cagliostro repartirent aussitôt pour Saverne. Leur séjour à Paris n'avait duré que treize jours<sup>319</sup>. Cette cure eut un grand retentissement et de Paris, un flot de gens du monde, « des dames de qualité et deux comédiennes », dit Mme d'Oberkirch, fort choquée de ce mélange<sup>320</sup>, le suivirent à Strasbourg pour ne pas interrompre leur traitement. La réalité de ces cures merveilleuses<sup>321</sup> la notoriété de ceux qui

---

<sup>318</sup> De Saint-Félix, *Aventures de Cagliostro*, Paris 1875, in-16, p. 99 (d'après la Correspondance de Grimm.)

<sup>319</sup> *Lettre au peuple anglais*, 1787, in-4°, p. 62.

<sup>320</sup> *Mémoires de Mme d'Oberkirch*, t. I, chap. VII, p. 9.

<sup>321</sup> Qu'on le remarque bien : nous n'avons cité que des textes authentiques, des témoignages de contemporains, souvent hostiles, mais forcés de constater ces faits. « Aucun homme raisonnable et impartial, ayant passé trois mois à Strasbourg ne peut nier les profondes connaissances de Cagliostro, quel que soit son désir de ne pas lui reconnaître de qualités extraordinaires en dehors de son art. » « Lettre de Burkli », *loc. cit.*, p. 8. « Des guérisons subites de maladies jugées mortelles et incurables, opérées en Suisse et à Strasbourg, portèrent le nom de Cagliostro de bouche en bouche. » Georgel, *Mémoires*, p. 46. « Cagliostro est ici ; il dit posséder la médecine universelle ; il a fait de très belles cures et ne prend rien, se disant très riche. » 22 novembre 1780. *Lettre de Saltzman à Willermoz*. Collection Bréghot du Lut. Le P. Stark, son ennemi personnel et qui le traite fort durement dans son *Krypto-Catholicon*, p. 337, est forcé de reconnaître qu'il surpassait tous les autres « cheva-

en avaient bénéficié, le désintéressement de Cagliostro, tout cela était trop nouveau, trop attirant pour que du Nord et du Sud, savants, théologiens, curieux, n'accourussent pas vers le demi-dieu implorer de lui la santé, solliciter quelques bribes de ce savoir, quelque atome de cette puissance qu'il manifestait si généreusement.



Maison habitée par Cagliostro pendant son séjour à Strasbourg  
Maison dite « de la Vierge », actuellement Kalbsgasse n° 1

liers d'industrie » par ses remarquables connaissances de psychologie, de médecine et de chimie. Et qu'on ne parle pas d'un engouement spécial aux Strasbourgeois. Ces cures extraordinaires, Cagliostro en fit quand il le voulut, à Londres comme à Paris : la guérison d'Ivan Isleniew à Saint-Pétersbourg, celle de l'Américain à Lyon sont restées célèbres. À Bordeaux, son succès fut si grand que la police dut défendre sa maison contre l'assaut des malades reconnaissants.

On venait en effet : Strasbourg regorgeait d'étrangers arrivés pour le voir : on courait à son hôtel<sup>322</sup>, on entrait, et quand on avait franchi le couloir, la petite cour intérieure, monté les quelques marches de l'escalier et pénétré dans une grande chambre à demi-

---

<sup>322</sup> Arrivé en septembre 1780 (le 19 ou le 27, d'après Sarrasin, d'Oberkirch, Saltzmann) Cagliostro s'établit quelques jours à l'hôtellerie de l'Esprit, quai Saint-Thomas, n° 7. Sur cette maison on trouve encore une plaque avec cette inscription : « Ici se sont rencontrés Herder et Gœthe en septembre 1770. » C'était on le voit, un hôtel réputé ancien (il datait de 1306), et jusqu'en 1785 beaucoup de sociétés particulières, les francs-maçons aussi, sans doute, se réunissaient dans ses vastes salles. Ensuite, il habita quelques semaines un logement que le comte de Medem, frère de Mme de Recke, avait occupé chez le sieur Vogt, dans la petite rue du Marché-aux-Vins (*Alte Winmarkstrasse*) au n° 86 (n° 25 depuis 1785). Cette maison, voisine de l'église, appartenait à la servante du chanoine de Saint-Pierre-le-Vieux, et déjà, dans ce petit logement, la foule assiégeait sa porte. (Spach, *Œuvres*, t. V, p. 69). Forcé pour cela de changer, il loua un grand appartement près de la place d'Armes (actuellement place Kléber). C'était un hôtel à hautes fenêtres, à longs balcons, qui s'appela longtemps « maison de la Sainte Vierge, à cause de la grande statue qui en ornait l'angle. Actuellement une boulangerie, à l'enseigne de la Sainte Vierge », en occupe le rez-de-chaussée. Cette maison, où vécut Cagliostro, forme le n° 1 de la rue des Veaux (*Kalbsgasse*) ; elle constituait, en 1782, le n° 6 de la rue des Écrivains (*Schreiberstubbasse*). On a dit aussi que Cagliostro eut, hors la ville, une maison de campagne appelée « Cagliostrano » ; le fait est douteux, et nous n'en trouvons pas de trace. Ce devait être la villa d'un de ses disciples, ainsi désignée en l'honneur du maître, et le nom a prêté à confusion. Cf. Weisstein, *Lettre de Blessig*, loc. cit., p. 7. — Spach, *Strasbourg historique*, p. 69. — Ad. Seyboth, *Der alte Strassburg*, in-4°. Ed. Heitz, Strasbourg S.A., p. 236, 1.

salon et à demi-vestibule<sup>323</sup>, on trouvait, adossé à la cheminée, un homme de taille moyenne, vif, aux cheveux noirs rejetés en arrière, qui vous accueillait sans morgue ni timidité, et qui gardait avec tous sa libre allure et son franc-parler. Son regard pénétrant, plein de vie, frappait tous les visiteurs.

« C'est un homme très intelligent et très sympathique, gai, sobre, actif, se sentant quelque'un, s'affirmant bien lui-même, et causant, pour cette raison, avec les grands et avec les princes comme un homme qui peut leur faire du bien et n'attend rien d'eux<sup>324</sup>. »

Cagliostro recevait de cinq heures à sept heures ; les hommes restaient avec lui : on trouvait là, à côté des amis intimes comme Sarrasin, Straub, directeur de la manufacture d'armes, Barbier de Tinan, commissaire des guerres, les plus grands personnages de la ville : le prêteur royal, M. de Gérard ; le cardinal de Rohan ; le maréchal de Contades, gouverneur d'Alsace ; M. de l'Ort<sup>325</sup>, lieutenant du roi ; la baronne de Reich ; M. de la Galaizière<sup>326</sup> ; des savants : le professeur Ehrmann ; Mathieu Béguin, conseiller du roi ; des membres de la noblesse : le comte de Lutzelbourg,

---

<sup>323</sup> « Lettre de Blessig » in Weisstein, *loc. cit.*, p. 10. « Lettre de Burkli » in Funk, *loc. cit.*, p. 9.

<sup>324</sup> « Lettre de Blessig » in Weisstein, *loc. cit.*, p. 10. Mme d'Oberkirch, l'abbé Georgel, Lavater, de Gleichen, etc., nous ont tous laissé de lui des portraits analogues.

<sup>325</sup> Ou Deslort, *Lettre de l'Anmeister Lemp au Prêteur royal*. Cf. Manuscrits de la Bibl. de Strasbourg, liasse AA, 2110 et Hermann, *Notices historiques sur Strasbourg*, Strasbourg, 1819, 2 volumes in-8°.

<sup>326</sup> L'Intendant de Chaumont de la Galaizière.



le baron de Dampierre, de Zucmantel ; des prêtres : le curé de Saint-Pierre-le-Vieux en particulier ; parfois des visiteurs étrangers comme Lavater, Breitinger, Touchon, Ullmann, Saltzmann ou de grands personages venus de Paris ou de Russie<sup>327</sup>.

Dans une petite pièce, au fond, les dames entouraient Mme de Cagliostro qui tenait la place d'honneur à côté du feu ; auprès d'elle était sa grande amie, Mme Sarrasin, plus âgée qu'elle, plus mondaine<sup>328</sup>, et présidente tout indiquée de ce petit cénacle.

Mme de Cagliostro, forcée de recevoir quotidiennement à cause de l'affluence des visiteurs<sup>329</sup>, de tenir presque tous les jours table ouverte pour les hôtes de passage que lui amenait son mari, ne se retrouvait pas chez elle, ces visiteurs partis. Des favorisés restaient

<sup>327</sup> Cf. Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. 1, chap. VII, p. 8. — « Lettre de Blessig » in Weisstein, *loc. cit.*, p. 8 et 111. — Funk, « Lettre de Burkli », *loc. cit.*, p. 5.

<sup>328</sup> C'est ce que le Suisse Burkli rapporte en ces termes au moins déplacés : « Mme Sarrazin jouait le rôle principal dans cette farce. » *Loc. cit.*, p. 9-10.

<sup>329</sup> On le lui reprochait ! Burkli (*Loc. cit.*, p. 9) écrit : « Mme de la Saile, Mme de la Galaizière ne reçoivent que deux fois par semaine ; elle, tous les jours. Chez les autres, on reste une demi-heure, chez elle, de 5 à 8 heures du soir ! » Pauvre femme ! Au lieu de la plaindre, d'admirer ce sacrifice fait de son intérieur à l'œuvre de son mari, on représente cette abnégation comme une marque de vanité. Il y avait encore une autre différence que Burkli a oubliée dans sa comparaison. Aux réceptions de ces dames, comme dans tout salon mondain, on ne causait que de scandales, on lançait d'élégantes méchancetés, on menait des intrigues ; dans le salon de la comtesse on ne parlait que de souffrances à soulager, de bienfaisance, de charités vraies.

encore : les Sarrasin vivaient avec les Cagliostro, dans la plus grande intimité, « soupant en famille tous les jours de la vie, habitant avec eux comme les premiers Chrétiens<sup>330</sup> ». La maison, toujours pleine, était une hôtellerie plus, que l'hôtel de la comtesse.

Mme de Cagliostro, reçue chez le cardinal, était entourée de beaucoup d'hommages dont sa simplicité et sa timidité s'accommodaient assez mal : quelques habitués, sachant que les moindres attentions pour la comtesse touchaient beaucoup Cagliostro<sup>331</sup>, s'arrêtaient parfois dans le petit salon pour se mêler à la conversation des dames ; mais les nouveaux venus, tout entiers à Cagliostro, restaient, sitôt présentés, auprès de lui, dans le grand salon.

Là, on interrogeait, on écoutait, on observait le mystérieux thaumaturge. Suivant les gens, l'accueil était différent : « Bon et affectueux pour les uns, brutal pour les autres, il manifestait, dès la première minute de ses entretiens et de ses consultations, des sympathies ou des antipathies prononcées<sup>332</sup>. »

---

<sup>330</sup> « Lettre d'un Suisse », in Spach, *Œuvres*, V, p. 80. Lettre datée du 1<sup>er</sup> avril 1782.

<sup>331</sup> À Strasbourg, comme à Paris, comme partout, Cagliostro témoignait beaucoup de tendresse à sa femme et l'entourait de petits soins. Il exigea toujours que sa femme fût reçue avec lui dans les maisons si on l'invitait et, dans l'attitude des gens, dans leurs attaques contre lui, ce furent les impertinences, les sous-entendus équivoques à l'égard de la comtesse qui suscitèrent ses plus vives colères.

<sup>332</sup> Blessig, « Lettre » in Weisstein, *loc. cit.*, p. 10. L'auteur observe combien cela contribuait à faire porter sur lui des jugements variés, opposés et faux par ceux qui ne l'avaient vu que sous un seul de ces aspects. Cf. *Id. Ibid.*, p. 5.

Ces caprices n'étaient qu'apparents : comme Siegfried, éclairé par le sang du dragon, il entendait parler les cœurs malgré les mots que prononçaient les lèvres ; il regardait l'âme, indifférent aux grimaces du corps<sup>333</sup> et il répondait selon cette pensée intérieure, d'une bonté tendre et pénétrante avec certains, d'une raideur déconcertante avec d'autres.

Sa manière de parler aux malades, de même, était fort variée le plus souvent, très réservé, très simple, il s'offrait seulement à joindre ses prières à celles du malade, l'engageant à espérer. « Quelques-uns trouvent Cagliostro d'une modestie extrême : il a dit franchement à une dame qui le consultait : Madame, le comte ne connaît absolument rien à votre mal<sup>334</sup> ; mais il y a un Dieu dans le ciel qui, de l'herbe la plus insignifiante, peut tirer un suc qui vous rendra la santé ; le comte de Cagliostro se prosternera devant Lui pour le solliciter<sup>335</sup>. »

D'autres fois, et non sans raison, il parlait avec une assurance, avec une autorité qui devaient révolter médecins et philosophes. « À un malade qui se jette à sa tête, il a dit carrément : « Monsieur, vous êtes aussi

---

<sup>333</sup> « Il éventait les athées et leur seule présence, sans qu'ils parlent, provoquait en lui des frémissements spéciaux », disait-il exotériquement à ceux qui lui demandaient des explications, *Lettre de Mirabeau sur Cagliostro*, 1786, in-8° p. 17.

<sup>334</sup> Cagliostro parlait presque toujours de lui à la troisième personne. Spach, *loc. cit.*, p. 75.

<sup>335</sup> *Lettre d'un Suisse*, du 27 octobre 1781, in Spach, *loc. cit.*, p. 75.

mal que possible ; mais je vous réponds que le comte Cagliostro vous guérira<sup>336</sup>. »

Si le cas le comportait (s'il fallait excuser la réflexion secrète d'un ami présent par exemple), le comte ajoutait en souriant « Peut-être suis-je un peu léger en promettant la guérison : car bien des cures n'ont pas réussi surtout chez des sourds et chez des aveugles, mais le Ciel fera bien quelque chose pour nous<sup>337</sup>. » En général, on le trouvait fier, ayant toujours l'air de dire aux gens, grands ou petits : « Je puis vous être utile et je n'ai rien à attendre de vous<sup>338</sup>. »

La conversation roulait sur divers sujets, le plus souvent médicaux : on sollicitait sa propre guérison, on recommandait un ami malade. Cagliostro, toujours bienveillant, ne repoussait aucune demande ; il écoutait, observait ; sa figure devenait recueillie ; son œil prenait souvent une expression étrange<sup>339</sup>,

---

<sup>336</sup> Cf. Spach, *Œuvres*, t. V, p. 75. Le théologien Blessig lui reprochait de promettre avec trop d'assurance ; mais comme ses promesses n'étaient jamais vaines, la critique est déplacée. Le Dr Martius en cite un bel exemple : « À un sous-officier qui le consultait, il donna un médicament et lui assura qu'il serait guéri dans quinze jours et qu'il l'invitait à dîner pour fêter cette guérison ; ce qui se produisit exactement. » Cf. Dr Martius, *Erinnerungen aus meinem...*, Leipzig, 1847, p. 74.

<sup>337</sup> Blessig, « Lettre » in Weisstein, *loc. cit.*, p. 7, cite cette phrase sans la comprendre.

<sup>338</sup> Il le disait parfois, brutalement même, à certains, comme il fit au cardinal de Rohan et à Lavater. Cf. Spach, *loc. cit.*, p. 71 et Meiners. « Lettre », in *Lettre du comte Mirabeau sur Cagliostro*, 1786, in-8, p. 17.

<sup>339</sup> D'Oberkirch, *Mémoires*, t. 1, chap. VII, p. 2. « C'était en même temps de la glace et de la flamme. »

comme si la vie intérieure absorbait en ce moment l'éclat habituel de ses yeux ; il répondait, promettant gravement son intervention. Puis, sa figure redevenait souriante et s'adressant à l'un des grands personnages présents, qui ne dédaignaient pas de jouer le rôle de secrétaires, — car Cagliostro n'écrivait pas une seule ordonnance, — il lui frappait sur l'épaule et disait : « Mon ami de Flachsland, ou : mon ami de la Salle, ou : mon ami de Rohan, écrivez ce que je vais vous dicter. » Ils écrivaient et Cagliostro contresignait leurs écrits<sup>340</sup>, ajoutant parfois quelques explications.

Lorsqu'on pouvait éviter les questions purement médicales, les esprits curieux comme le cardinal, comme Saltzmann ou Ramond de Carbonnières, s'efforçaient d'interroger Cagliostro sur ses pouvoirs, sur les sciences secrètes ; on essayait de le faire parler, ce qui n'était pas toujours facile. Avec la même spontanéité déconcertante, tantôt il discourait d'abondance, tantôt on ne pouvait lui arracher un mot. Lorsqu'il lui convenait de parler, que ce fut de lui, du livre de la nature ou des secrets de l'esprit, tous, même les plus difficiles, étaient captivés<sup>341</sup>.

Il critiquait sévèrement les médecins, gens superficiels pour la plupart, qui croient avoir examiné un malade quand ils lui ont tâté le pouls. À l'école où il

---

<sup>340</sup> « Lettre de Burkli », in Funk, *loc. cit.*, p. 11.

<sup>341</sup> « Je m'étonnai de ses réponses, dit un visiteur très prévenu contre lui, et je trouvai en lui non seulement un médecin entendu, mais un philosophe observateur, un vrai connaisseur d'hommes, un fin physionomiste... » « Lettre de Burkli » in Funk, *loc. cit.*, p. 15.

avait été formé<sup>342</sup> on lui avait appris que rien n'était isolé dans la nature, que tout être avait des liens l'unissant intimement au centre ; que la série des faits formant une chaîne ininterrompue<sup>343</sup> tout acte doit s'accomplir d'abord dans le monde spirituel avant de se réaliser dans la matière. Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Le vrai connaisseur de la nature doit donc regarder en haut et en bas, pénétrer le monde de l'esprit comme celui de la matière. Toute la médecine, la chimie pour ses « dissolutions » et ses « compositions<sup>344</sup> » doivent s'appuyer sur cette connaissance de la vie. La science donne tout pouvoir ; mais, pour la posséder, et, avant même de la posséder, pour en être jugé digne, il faut être régénéré physiquement et moralement.

Cagliostro laissait déjà comprendre ainsi que des épreuves, une initiation graduée, devaient préparer l'homme à ce degré d'évolution qu'il lui fallait atteindre ; ce devrait être l'œuvre de la franc-maçonnerie, et ce le serait si elle suivait le rite pur et primitif<sup>345</sup>

---

<sup>342</sup> C'était à Médine, disait-il, dans une école où il y a bien peu d'élèves ; de là il avait traversé la mer Rouge et l'Égypte pour venir ici ; il avait fait vœu, comme tous ceux de sa société, de voyager pour le bien de l'humanité et de distribuer gratuitement ce qu'il avait reçu de même. Blessig, « Lettre » in Weisstein, *loc. cit.*, p. 6. La déclaration paraîtra claire à ceux qui ont un peu étudié le symbolisme ; le nom même de Médine est significatif ; ces déclarations rappellent celles des Rose-Croix.

<sup>343</sup> Cf. Spach, *Œuvres*, t. V, p. 70.

<sup>344</sup> C'est le « Solve et Coagula » des alchimistes. Cf. « Lettres de Blessig » in Weisstein, *loc. cit.*, p. 5, 6.

<sup>345</sup> « Cagliostro dit : Un maçon qui a besoin de médecin

Le médecin préparait ainsi l'œuvre de l'initiateur — le but de la maçonnerie égyptienne, c'était de former de tels hommes, libres, ayant recouvré, comme lui-même, et il en donnait des preuves, leurs pouvoirs originels. Parmi ceux qui écoutaient, beaucoup, sans doute, laissèrent la bonne parole se perdre, mais quelques-uns se mirent à l'œuvre et travaillèrent selon ses conseils.

Si l'on arrivait à l'heure de ses « audiences<sup>346</sup> », c'est-à-dire au moment où il recevait en commun dans sa grande salle tous les malades de la ville et des environs, on assistait à une cohue indescriptible où seuls le respect à l'égard du Maître, le désir de l'entendre maintenaient un peu de silence et d'ordre. Le vestibule l'escalier, la cour et même le trottoir devant la porte étaient, encombrés de gens qui se pressaient<sup>347</sup>. Il passait au milieu d'eux, seul, ou accompagné de son aide<sup>348</sup> parlait à tous : un regard, un mot, un nom lui suffisait pour voir, secourir et parfois guérir à tout jamais le malade. Son aide prenait en note

---

lorsqu'il est malade, n'est pas un maçon : il prétend que la science (maçonnique) est intimement liée à l'art de guérir. » *Lettre écrite par Saltzmann à Willermoz, le 1<sup>er</sup> juin 1781, après une visite faite à Cagliostro. Collection Bréghot du Lut.*

<sup>346</sup> « Cagliostro a fait imprimer des affiches par lesquelles il instruit le public de ses jours d'audience ». 1<sup>er</sup> juin 1781. *Lettre de Saltzmann à Willermoz. Collection Bréghot du Lut.*

<sup>347</sup> « Lettre de Blessig » in Weisstein, *loc. cit.*, p. 7.

<sup>348</sup> Un nommé Jaquaut, ancien commis à l'hôtel des ventes, fut le premier ; il en eut plusieurs qu'il payait fort cher » dont les noms sont restés inconnus. Sachi remplit aussi ce rôle. Cf. Burkli, « Lettre » in Funk, *loc. cit.*, p. 12 et plus loin dans ce chapitre.



des adresses, et, l'audience finie, courait porter çà et là médicaments, ordonnances et secours ou prendre des nouvelles de malades retenus au lit<sup>349</sup>.

Parfois Cagliostro s'arrêtait plus longtemps auprès d'un malade, lui parlant devant tous, ou en particulier, lui décrivant des symptômes de sa maladie ou des plaies secrètes de son cœur, que le consultant croyait connus de lui seul. Et, en redressant les travers de l'âme, il guérissait aussi le corps<sup>350</sup>. D'autres fois, à l'occasion d'un mot qu'on lui disait, il élevait la voix et parlait à tous. Alors c'était avec autorité, de très haut, et de choses éternelles.

« Je sors de son audience, écrit un contemporain... Représentez-vous, Madame, une salle immense, remplie de ces malheureuses créatures, presque toutes privées de secours, et tendant vers le Ciel leurs mains défaillantes qu'elles avaient peine à soulever pour implorer la charité du comte.

« Il les écoute l'un après l'autre, n'oublie pas une de leurs paroles, sort pour quelques instants, rentre bientôt, chargé d'une foule de remèdes qu'il dispense à chacun de ces infortunés, en leur répétant ce qu'ils lui ont dit de leur maladie, et les assurant qu'ils seront bientôt guéris, s'ils veulent exécuter fidèlement ses ordonnances. Mais les remèdes seuls seraient insuffisants ; il leur faut du bouillon, pour acquérir la force de les supporter ; peu de ces infortunés ont les moyens de s'en procurer : la bourse du sensible comte est partagée entre eux ; il semble qu'elle soit inépu-

---

<sup>349</sup> Burkli, « Lettre » in Funk, *loc. cit.*, p. 12.

<sup>350</sup> Cf. Burkli, « Lettre » in Funk, *loc. cit.*, p. 15.

sable. Plus heureux de donner que de recevoir, sa joie se manifeste par sa sensibilité. Ces malheureux, pénétrés de reconnaissance, d'amour et de respect, se prosternent à ses pieds, embrassent ses genoux, l'appellent leur sauveur, leur père, leur dieu... Le bon homme s'attendrit, les larmes coulent de ses yeux ; il voudrait les cacher, mais il n'en a pas la force ; il pleure et l'assemblée fond en larmes...

« Larmes délicieuses, qui sont la jouissance du cœur et dont les charmes ne peuvent se concevoir, quand on n'a pas été assez heureux pour en verser de semblables !

« Voilà une bien faible esquisse du spectacle enchanteur dont je viens de jouir, et qui se renouvelle trois fois la semaine<sup>351</sup>. »

On a beaucoup parlé de ses drogues secrètes ; les médecins, ne pouvant nier les résultats, et ne voulant les attribuer qu'à des actions du domaine de leur art, ont prétendu que toutes ces merveilles n'étaient dues qu'à l'emploi de médicaments bien connus, disaient les uns ; secrets, affirmaient les autres, mais qui, entre les mains de tout autre, auraient agi de même ; poisons violents et « incendiaires<sup>352</sup> », dont il usait sans

---

<sup>351</sup> (Laborde), *Lettres sur la Suisse*, Genève, 1783, 2 volumes in-8°. Dans les lettres de recommandation de M. de Vergennes, du Cardinal de Rohan pour Cagliostro, on trouve les mêmes éloges et les mêmes témoignages du nombre énorme de malades qui passèrent dans sa salle et furent guéris par lui. Cf. « Lettre à Mme de Créqui », Brevet de De Vergennes, in d'Alméras, *loc. cit.*, p. 200-201. « Lettre au Prêtreur royal » in Manuscrits de Strasbourg, liasse AA.

<sup>352</sup> Burkli, « Lettre », in Funk, *loc. cit.*, p. 19-20. — Dr Ostertag,

mesure, écrivent certains auteurs ; préparations anodines, sans autre vertu que de laisser faire la nature, déclarent d'autres praticiens. Bref, les plus ridicules, les plus contradictoires affirmations<sup>353</sup>.

En fait, Cagliostro n'usait pas d'une thérapeutique unique ; il variait ses procédés à l'infini, se guidant moins sur la maladie que sur l'état d'âme du malade et de son entourage, envisageant le résultat — scandale nécessaire ou encouragement utile — que son geste allait déterminer.

Tantôt, comme l'aurait fait tout médecin avisé, il employait des médicaments courants : extrait de Saturne<sup>354</sup>, aloès, tisanes rafraîchissantes, formulant selon les habitudes de l'époque une ordonnance que le pharmacien exécutait<sup>355</sup> ; tantôt il heurtait de front

*Mémoire*, p. 49. Bibliothèque de Strasbourg, liasse AA, 2110. *Oberr heinische Mannigfaltigkeiten*, 1781, 1<sup>er</sup> trimestre, p. 114. Lettre de Gœrge.

<sup>353</sup> Burkli, « Lettre », in Funk, *loc. cit.*, p. 16, 17. D'Oberkirch, *Mémoire*, t. 1 chap. VII, p. 1. Mme de la Motte dans sa *Réponse au mémoire du comte de Cagliostro*, Paris 1786, in-4°, p. 21 sqq. a répété tout cela.

<sup>354</sup> Blessig, « Lettre » in Weissten, *loc. cit.*, p. 9. Spach, *Œuvres*, t. V, p. 70.

<sup>355</sup> Le Dr E. W. Martius, ancien pharmacien de la cour et de l'Université à Erlangen a laissé, dans ses *Souvenirs*, des notes intéressantes à ce sujet. « Cagliostro, dit-il, avait déposé plusieurs de ses formules dans la pharmacie où je travaillais (Pharmacie Hecht) et j'avais à les préparer. Ces médicaments à qui le comte avait donné des noms très ronflants, expressifs (*sehr viel versprechende*) relevaient de la pharmacopée générale (tisanes de plantes purgatives, pilules purgatives, stomachiques, électuaire pectoral, pommade pour les soins du visage. » La formule la plus originale est celle de son Oléo-sacchari (*sic*) qui

les usages courants : c'étaient sa Poudre rose<sup>356</sup>, son Baume ou Vin d'Égypte<sup>357</sup> qui faisaient merveille ; et si le médecin traitant avait ordonné la diète à l'eau, Cagliostro faisait manger le malade et lui administrait une rasade de vin rouge.

Sa connaissance profonde de l'âme humaine lui ouvrait aussi des portes cachées au commun des médecins : il savait panser les blessures du cœur, rendre l'énergie et le bonheur aux pauvres êtres découragés, écrasés par la tristesse. L'emploi de forces spéciales, niées de son temps, à peine admises du nôtre malgré leur étiquette de magnétisme, d'hypnotisme, de suggestion, lui était familier. S'il ne les appelait pas de ces noms spéciaux, il en connaissait les lois, ce qui valait mieux et les appliquait selon ses besoins, rarement il est vrai<sup>358</sup>, comme il usait

---

se rapproche des préparations hermétiques. On trouvera ces recettes à l'appendice p. 259. Le Dr Martius, comme beaucoup de gens de l'époque, témoigne en deux autres passages des grandes connaissances scientifiques, chimiques en particulier, que possédait le comte (Dr E. W. Martius, *Erinnerungen aus meinem neunzigjæbrigen Leben*, Leipzig, Voss, 1847, in-8°, p. 74 sqq.,) Le Dr Ostertag dans son *Mémoire*, donne la formule complexe d'une poudre fortifiante de Cagliostro, à action spéciale sur l'utérus, qu'il tient, dit-il d'une personne de confiance, mais dont l'origine est moins sûre. Cf. *appendice*, p. 259.

<sup>356</sup> Consolidante. Cf., chap. III, p. 38, note 1.

<sup>357</sup> Ostertag, *Mémoires*, p. 49. « Le vin d'Égypte ou Baume du comte de Cagliostro guérit tout. » Il se donnait par gouttes. Laborde, dans ses *Lettres de Suisse*, en parle avec enthousiasme. Cf. (Manuel), *Lettre d'un garde du roi*, in-16, p. 21.

<sup>358</sup> Cf. p. 74 et 90. Nous avons indiqué que Cagliostro ne s'en servit qu'exceptionnellement ; à Strasbourg même il ne fit jamais de magnétisme. Le Dr Martius, connaisseur en la

d'autres médicaments. Jugeait-il bon de prouver à ses disciples, à quelque sceptique, l'existence de ces forces, il y avait recours, non que ce fût indispensable au malade, mais parce que c'était utile aux témoins.

Enfin, derrière tous ces procédés extérieurs, dans chacun de ces traitements, il y avait la véritable, l'unique action qui lui était propre, qui ne se confondait en rien avec aucun d'eux, pas plus avec le magnétisme qu'avec la pharmacothérapie, action aussi entièrement inconnue de nos jours que des siens, je veux parler de l'action spirituelle. À Strasbourg, comme à Lyon, comme à Paris, lorsque Cagliostro disait — « Il nous plaît qu'à l'instant tel mal disparaisse », ou : « Le Ciel vous accorde votre demande » ; que ce fut en audience publique, dans le cabinet du cardinal ou en loge égyptienne, le monde spirituel obéissait à sa voix et l'acte matériel se produisait immédiatement. Ce pouvoir-là, il en usait à sa guise mais avec discrétion, et lorsqu'il voulait l'appliquer à la médecine des corps, la maladie, fût-elle mortelle, disparaissait avec ou sans extrait de Saturne, avec ou sans gouttes jaunes<sup>359</sup>.

Cette puissance, ce droit de commander était sa

---

matière puisqu'il suivait les expériences de Puységur, alors à Strasbourg, déclare que Cagliostro ne s'occupait pas de magnétisme animal. Dr Martius, *loc. cit.*, p. 74 sqq.

<sup>359</sup> La dernière phrase de son *Avertissement au public* est bien explicite à ce point de vue pour qui sait la lire : le comte désavoue « les gouttes jaunes fabriquées par Sachi, en imitation des siennes, ainsi que toutes celles qui pourraient être administrées par un autre que par lui. » Cf. p. 56.

propriété et reste son secret<sup>360</sup>. Mal fournis de documents, limités par notre intelligence, nous ne pouvons que signaler quelques cas où sa merveilleuse action thérapeutique se manifesta, mais nous ne pouvons songer à l'analyser. Pour comprendre Cagliostro, disait un contemporain, il faudrait être lui-même. Vouloir l'expliquer, parler de procédés, serait plus absurde encore ; contentons-nous, comme firent les disciples fidèles, de respecter son nom, d'admirer ses œuvres, et de nourrir en nous cet espoir qu'il nous a laissé « d'atteindre un jour, par des efforts continus et avec la grâce de Dieu, à la maîtrise morale<sup>361</sup> ».

On devine la ferveur qui l'entourait : les gens les plus délicats de la haute société s'empressaient à ses audiences, sans s'inquiéter s'ils côtoyaient des boutiquiers, des malades contagieux ou des miséreux en haillons ; il fut de mode d'aller chez lui<sup>362</sup>.

Comme il logeait près de la place d'Armes, une grande partie de la garnison venait le voir vers midi ; d'autres, de cinq à huit ; d'autres, au moment des audiences. « On allait à l'assemblée chez Cagliostro<sup>363</sup>. »

---

<sup>360</sup> « C'est le coup de maître, le secret que je garde dans mon cœur » disait-il un jour à une dame qu'il estimait sincèrement et à qui il venait d'expliquer beaucoup de choses, [...] mais pas celle-là. Blessig, « Lettre » in Weinstein, *loc. cit.*, p. 5.

<sup>361</sup> *Rituel de la Maçonnerie égyptienne*. Entrée du récipiendaire. p. 28.

<sup>362</sup> Blessig, « Lettre » in Weinstein, *loc. cit.*, p. 7.

<sup>363</sup> Blessig, « Lettre » in Weinstein, *loc. cit.*, p. 8. La clientèle dans le monde des officiers fut très grande, à la suite de quelques cures retentissantes. Dr Martius, *loc. cit.*, p. 74, sqq.

Dans l'intervalle des réceptions, la maison ne désemplissait pas des courtisans désireux de plaire au cardinal, espérant rencontrer là quelque grand personnage, ami du maître, qui survenaient à toute heure. Cagliostro avait à peine le temps de manger ; souvent il prenait son repas, du pain et du fromage, de l'eau et du café, debout, en courant<sup>364</sup>.

Du matin à midi il courait voir ses malades, à pied ou en carrosse, par n'importe quel temps<sup>365</sup>.

Le reconnaissait-on dans la rue, on l'arrêtait, on se jetait à ses genoux ; de vieilles femmes égrenaient des rosaires ou se signaient à son passage, en signe de vénération<sup>366</sup>.

Il revenait et trouvait sa maison pleine de sollicitateurs strasbourgeois, disciples anciens, nouveaux venus, qu'on lui présentait, d'étrangers accourus de loin pour le consulter, et qui croquaient le marmot de longues heures, plusieurs jours quelquefois, avant de pouvoir le joindre<sup>367</sup>.

Si grande était l'affluence que, malgré le peu d'instants accordés à chacun, malgré la discrétion de ses amis, les réceptions se prolongeaient tard dans la soirée, si bien que le comte dormait aussi peu et aussi mal qu'il mangeait<sup>368</sup>.

---

<sup>364</sup> Blessig, « Lettre » in Weisstein, *loc. cit.*, p. 14. — « Lettre de Labarthe à Séguier » in Funck-Brentano, *Affaire du Collier*, p. 90. — D'Oberkirch, *Mémoires*, t. 1, chap. VII, p. 2.

<sup>365</sup> De Gleichen, *Souvenirs*, Paris, 1868, in-16, p. 136.

<sup>366</sup> Burkli, « Lettre », in Funk, *loc. cit.*, p. 7.

<sup>367</sup> Blessig, « Lettre », in Weisstein, *loc. cit.*, p. 7 et 9.

<sup>368</sup> Souvent il somnolait, quelques heures seulement, sur un



Il était l'homme du jour, l'orgueil des Strasbourgeois ; il faisait la fortune des hôteliers, le bonheur des malades, l'édification de toutes les âmes. Pour l'attacher à Strasbourg tout le monde était d'accord ; des amis, avec son assentiment, firent des démarches pour lui obtenir du roi une autorisation en règle d'exercer la médecine et de fabriquer ses médicaments à Strasbourg. Cette patente aurait officiellement consacré son succès<sup>369</sup>.

Une telle renommée rendait furieux les médecins<sup>370</sup> l'orage grondait dans le temple d'Esculape ; il éclata à l'occasion suivante.

Le 23 mai 1781, une pauvre femme de la Leimengössel, Catherine Gröbel, femme d'un maçon, était au plus mal. Une grossesse, presque à terme, déterminait chez elle des symptômes alarmants. Mme de la Fage, qui s'intéressait à la famille, pria le Dr Ostertag, un des accoucheurs les plus réputés de Strasbourg, de la visiter. Celui-ci jugea le cas très dangereux : il décrit fort longuement et peu nettement, dans son mémoire<sup>371</sup>, l'état de la malade : faciès péritonéal, état infectieux, crises éclamptiques, utérus renversé à droite, col très haut, appliqué à gauche, entrouvert,

---

fauteuil. Cf. p. 26.

<sup>369</sup> La demande, appuyée par une lettre du cardinal de Rohan, datée du 17 juillet 1781, se trouve à la Bibliothèque de Strasbourg, manuscrits, liasse AA, 2110.

<sup>370</sup> Burkli, « Lettre » in Funk, *loc. cit.*, p. 8.

<sup>371</sup> *Mémoires pour le sieur d'Ostertag...*, 56 pages, in-8. Levrault imprimeur, Strasbourg, 1781 (*ad finem*). Bibliothèque de Strasbourg, liasse AA, 2110, I. C'est de ce mémoire, écrit contre Cagliostro, que nous extrayons le résumé de l'affaire.

mais non dilaté ; syncopes fréquentes ; voilà ce qu'on devine à travers les termes imprécis et surannés qu'il emploie ; l'enfant sans doute mort. Deux autres médecins, MM. Wittel et Schnabé étaient là avec la sage-femme, Magdelaine Leidnerin. Le cas était grave, on le voit. Ostertag rassura un peu la sage-femme pour le présent mais lui dit que la situation pourrait s'aggraver, qu'il serait peut-être forcé de recourir à une intervention, qu'elle ne quittât pas la femme et l'envoyât chercher en cas d'urgence<sup>372</sup>.

Tous les jours suivants, il revient — la malade souffre toujours, par crises, mais son état ne semble pas empirer. Le 28, à 4 heures du soir, on le rappelle ; aggravation subite : la malade, a une syncope. Il vient à 7 heures du soir ; pressé sans doute de rentrer, il n'examine pas la malade, cause seulement avec la sage-femme, lui dit de venir le chercher s'il arrivait quelque accident. La nuit se passe ; le lendemain, 29, vers 11 heures du matin, il revient et, en ouvrant la porte, il voit auprès de la malade Cagliostro et le curé de la paroisse, M. Zaegelins. Il referme la porte, fait appeler la sage-femme et lui demande si c'est elle qui a fait appeler Cagliostro ? — Non, c'est M. le Curé qui

---

<sup>372</sup> Ostertag fit-il une ordonnance ou non ? Lui l'affirme avec insistance, expliquant que, faute d'encre et de papier, elle fut faite verbalement : il aurait prescrit 1-2 scrupule de nitre dans du bouillon de veau. Le traitement médical n'avait évidemment aucun intérêt ; mais l'affirmation d'Ostertag est bien invraisemblable : il semble trop extraordinaire qu'après consultation de trois médecins, aucune ordonnance n'ait été rédigée, et qu'une prescription dosée au 1-2 scrupule ait été faite seulement de vive voix.

l'a amené ; du reste, M. le Comte n'a pas touché la malade, ajoute-t-elle ; il ne lui a rien ordonné, mais lui a donné un écu de six francs. Ostertag, furieux, se retire, et dès lors, ne revient plus.

Après avoir vu la malade, Cagliostro lui envoya, par M. Zaegelins, une poudre rouge qu'il recommanda de donner le jour même à 5 heures du soir, dans du vin rouge : il autorisait la malade à prendre du vin, du café avec du pain trempé si elle avait faim, ce qui se produisit en effet à 8 heures du soir. À 10 heures, la malade étant debout, la poche d'eau se rompit ; en une demi-heure elle accoucha, avec deux douleurs expulsives seulement ; délivrance spontanée, très rapide, presque immédiate.

Le lendemain à deux heures, Cagliostro lui fit une visite : on doit penser avec quelle reconnaissance il fut reçu : il tira de sa poche un flacon, l'ouvrit, versa quelque goutte du baume qu'il contenait dans une cuillerée d'eau qu'il fit boire à la malade. Peu de temps après, la mère était levée et l'enfant baptisée à la paroisse de Saint-Pierre-le-Vieux, en présence de Cagliostro. Cette belle cure fit grand bruit : la malade reconnaissante et bavarde, le bon curé, protecteur de la famille, témoin des faits, tout heureux d'avoir amené le sauveur au moment du péril, racontaient avec joie le fait dans la paroisse. Cagliostro de son côté, ne devait pas ménager le médecin. Les amis vrais ou faux d'Ostertag, venaient chez lui, avec des mines navrées, lui apporter leurs consolations, lui donner des conseils<sup>373</sup>.

---

<sup>373</sup> *Mémoire* d'Ostertag, p. 25.

Ostertag, de plus en plus irrité, fit appeler la sage-femme, lui fit faire une déclaration tendant à prouver que, jamais, il n'y avait eu de danger ; que le cas était tout simple, qu'il n'avait pas parlé d'opération césarienne, ni pensé que l'enfant était mort, que Cagliostro n'avait rien fait que du mal. C'était une honte, disait-il, de discréditer un homme de l'art de son importance.

Cagliostro fut-il révolté de cette mauvaise foi du professeur et du faux témoignage imposé à la sage-femme, fut-il poussé par ses amis ; on ne peut le dire. En tout cas, il ne garda pas le silence. Cette guérison avait été éclatante, elle devait faire réfléchir certains esprits. Pour rétablir la vérité, il fit appel au témoignage du curé Zaegelins qui avait assisté à tout le drame, du commencement à la fin, comme la sage-femme, et qui, en outre, avait reçu les confidences d'Ostertag au chevet de la mourante.

Voici, dans son intégrité, le certificat qu'il donna :

« Je soussigné, curé de la paroisse Saint-Pierre-le-Vieux, certifie que j'ai été appelé par Catherine Noiro, épouse de Nicolas Grœbel, bourgeois et maître maçon de cette ville, le 24 mai dernier, pour recevoir sa confession et lui donner s'il y avait lieu la sainte communion, précaution que lui avait conseillé de prendre

M. Ostertag, docteur en médecine et accoucheur de la ville, trouvant, ainsi que la sage-femme, que la malade pourrait avoir des couches malheureuses, ainsi que l'étaient ses dernières, étant dans un état de fièvre continuë avec des douleurs sans relâche ;

la sage-femme disant même que M. l'Accoucheur, ainsi qu'elle, craignait que son fruit ne fût plus en vie ; poussé par les sentiments de compassion j'en parlai à M. Milliaut, par forme de conversation, qui ne crut pouvoir prescrire aucun remède, n'ayant pas vu la malade. Je m'adressai à M. le comte Cagliostro dont la sensibilité d'âme m'était connue, ainsi que ses largesses et les secours qu'il avait déjà répandus dans ma paroisse, depuis qu'il demeure dans cette ville ; ce dernier me promit aussitôt de la soulager, me donna un remède qu'à peine l'accouchée eut avalé, que les maux d'enfant la prirent.

M. l'Accoucheur étant survenu, il trouva l'état de la malade assez changé pour abandonner l'accouchement à la sage-femme, disant que l'enfant se présentait naturellement. Le lendemain, M. le Comte administra encore un remède et les la reprirent aussitôt mais sans effet. Enfin, le 30 mai, il lui administra derechef le premier remède ; elle accoucha fort heureusement d'un garçon si bien portant qu'elle ne lui conféra pas le baptême qui lui fut donné à l'église à 4 heures après-midi.

« En foi de quoi j'ai donné le présent certificat, signé de ma main et muni du sceau paroissial. » ZAE-GELINS, curé<sup>374</sup>.

Cette attestation d'un homme connu par sa bienfaisance et dont la parole était respectée, fut un coup

---

<sup>374</sup> Le récit du curé diffère par quelques petits détails, fort intéressants, du récit d'Ostertag ; mais le fond reste le même, et les rôles d'Ostertag et de Cagliostro y sont rétablis selon la vérité.

de massue pour Ostertag. En vain essaya-t-il, par son long mémoire<sup>375</sup>, de diminuer la valeur des témoignages du curé, de prouver qu'il ne pouvait pas s'être trompé, que Cagliostro n'avait fait que recueillir le fruit des soins qu'il avait donnés, que les médicaments du comte étaient sans valeur ; que l'ordre des faits rapportés par Zaegelins était inexact, il se débat contre l'évidence, se contredit, évoque en vain l'autorité de la Faculté, accumule inutilement des termes savants sur des citations hors de sujet<sup>376</sup>.

Son mémoire fut désapprouvé par la Chambre des Quinze<sup>377</sup> qui fit appeler Ostertag et lui déclara que

---

<sup>375</sup> Le mémoire, qui a 56 pages, parut à ce moment.

<sup>376</sup> Nous relevons au hasard dans le mémoire du professeur ces phrases monumentales : « La malade n'avait plus de fièvre parce que les douleurs utérines avaient cessé et que la fièvre est toujours et uniquement en rapport avec les contractions douloureuses de la matrice » (p. 31). — « L'enfant n'était pas mort puisqu'il n'y avait ni fétidité, ni hémorragie et que la femme ne sentait pas de mouvements extraordinaires en son ventre » (p. 32). — « L'accouchement est une opération mécanique qui se fait toujours avec un bassin normal si la présentation est de la tête, et qui ne se fait jamais seule si la présentation est autre » (p. 38 et 39). — Enfin celle-ci pour terminer : « Si le comte de Cagliostro croit qu'un médicament peut provoquer les contractions utérines, il ne fait pas honneur à ses connaissances médicales » (p. 36). Cagliostro le croyait, certes, car c'est une vérité ; il s'en est peut-être servi, en tout cas Ostertag l'ignorait, et de plus, tout médecin en conviendra, il a fort mal accompli ce qu'il avait à faire d'après sa science et d'après les devoirs de sa profession. Voilà sans doute pourquoi Cagliostro, d'habitude fort indifférent aux attaques de ses détracteurs, se montra à son égard si énergique et si sévère.

<sup>377</sup> Funfzehnmeister ; une des trois assemblées consultatives

l'allocution adressée par lui dans son ouvrage au Conseil des Quinze était indécente, de nature à compromettre cette Chambre et qu'il eût à la supprimer<sup>378</sup>.

La permission d'imprimer donnée à Ostertag par les magistrats avait été considérée par plusieurs, et par Cagliostro, comme une approbation donnée au libelle de l'accoucheur par le Prêteur royal, et la rectification précédente demandée par le Cardinal<sup>379</sup> et obtenue du Conseil des Quinze, montrait à tous que le mémoire du sieur Ostertag n'était que l'exposé d'une querelle personnelle et non pas l'énoncé d'une protestation générale, d'ordre scientifique, émanée de la Faculté<sup>380</sup>.

Ostertag, humilié, exaspéré par son insuccès et par la déclaration peu flatteuse du Conseil des Quinze, ne se tint pas pour battu il résolut de se venger et trouva des alliés.

---

de la ville : cette Chambre veillait au maintien de la Constitution. Cf. E. Müller, *Le magistrat de la ville de Strasbourg*, Strasbourg, Salomon, 1882, in-8°.

<sup>378</sup> Séance du lundi 16 juillet 1781. Un compte rendu de cette désapprobation officielle fut inséré, par les soins d'un ami dans les *Variétés Haut-Rhinoises*, p. 196, à la date du 27 juillet 1781.

<sup>379</sup> *Lettre du Cardinal de Rohan au Prêteur royal*, du 17 juillet 1781 — Bibliothèque de Strasbourg, Mss. liasse AA, 2110, II.

<sup>380</sup> Le Prêteur royal écrivit en outre une lettre à M. Barbier de Tinan où il lui confirme officiellement que « tous les membres du Magistrat (c'est ainsi que se nommait la Chambre des XV) sont bien loin d'adopter les impressions que l'écrit en question cherchait à répandre sur le compte de M. de Cagliostro ». Du 27 juillet 1781, Bibliothèque de Strasbourg, liasse AA, 2110. VII<sup>e</sup> pièce.



La rude franchise de Cagliostro, sa libre allure, qui n'admettait pas de contrainte et ne s'arrêtait pas aux conventions mondaines<sup>381</sup>, avaient heurté déjà plusieurs de ces personnages vaniteux qui courent les salons ; entre autres, un officier de cavalerie, M. de Narbonne. Le vicomte de Narbonne, colonel au régiment de la Reine, dînait, un soir d'août 1781, en très brillante compagnie chez le Cardinal<sup>382</sup>, avec le comte et la comtesse.

À cette époque on discutait déjà Cagliostro et l'on colportait sur la comtesse quelques petites méchancetés, d'autant plus volontiers qu'on en disait, d'autre part, beaucoup de bien et qu'elle était charmante. M. de Narbonne se fait-il l'écho de ces racontars ; son amour-propre avait-il été blessé antérieurement par le comte, toujours est-il qu'il regardait Cagliostro d'un assez mauvais œil et cherchait une occasion de manifester son animosité<sup>383</sup>.

Ne la voyant pas venir, il la provoqua : au cours du

---

<sup>381</sup> D'Oberkirch, *Mémoires*, t. 1, chap. VII, p. 4. — *Ein paar Tropflein...*, p. 2.

<sup>382</sup> *Lettre de l'Ammeister Lemp, au Prêteur royal, 7 août 1781*, Bibliothèque de Strasbourg, manuscrit liasse AA, 2110, XI<sup>e</sup> pièce, p. 1. — Le mot « Anmeister » est intraduisible : il désignait une fonction de surveillance et de direction sans analogue chez nous. Cf. E. Müller, *Le magistrat de la ville de Strasbourg*, Strasbourg, Salomon, 1862, in-8°.

<sup>383</sup> Peut-être même était-il un bretteur, délégué par quelques-uns, pour chercher une mauvaise querelle à Cagliostro et les débarrasser de ce personnage : ce que lui dit Cagliostro, ce soir-là, semble le prouver.

dîner, il renversa une saucière sur la robe de Mme de Cagliostro<sup>384</sup>.

Agitation générale : tout le monde s'empresse autour d'elle. De Narbonne, sous couleur de s'excuser, accentue son impolitesse pour forcer Cagliostro à intervenir.

— Voilà bien du bruit pour une robe, s'écrie-t-il, je la payerai.

— Je vous avais bien dit de ne point vous placer à côté de cet homme, répond Cagliostro fort calme, en s'adressant à sa femme.

— Vous êtes un insolent, Monsieur, et vous m'en rendrez raison, l'épée à la main, crie le vicomte.

— Je ne suis point un escrimeur : c'est votre métier de vous battre ; ce n'est pas le mien.

— Eh bien ! nous prendrons le pistolet.

— Je n'accepte pas davantage ; mon métier est de guérir et non pas de tuer.

Le vicomte se lève et lui jette une assiette à la tête en criant à travers la salle : « Voilà ce qui arrive, quand on est forcé de dîner avec des comtes et des comtesses faits à la hâte, tombant comme des bombes, on ne sait d'où<sup>385</sup>. »

Tout le monde est debout ; le dîner s'arrête : le Cardinal, son grand vicaire l'abbé d'Aymar, le maréchal de Contades, interviennent, supplient à droite,

---

<sup>384</sup> Lemp, *Lettre citée*, f<sup>o</sup> 1 r<sup>o</sup> — « Lettre d'un Suisse » in Spach, *Œuvres*, t. V, p. 76.

<sup>385</sup> Spach, *ibid.*, « Lettre d'un Suisse », du 27 octobre 1781, p. 76.

menacent à gauche, essayent d'arrêter de Narbonne, font des excuses à la comtesse, et, quand même, tant bien que mal, la soirée se termine.

L'affaire fit grand bruit dans Strasbourg : la haine de M. de Narbonne, antérieure à cette histoire, accrue encore ce soir-là, continua à poursuivre Cagliostro. Ce fut le premier allié, et non le moindre, d'Ostertag dans la campagne qu'ils menèrent en 1781 contre le comte<sup>386</sup>.

Un deuxième acolyte vint se joindre à eux quelques mois après : un ancien garçon d'hôpital, qui se faisait passer pour dentiste, arriva d'Espagne à Strasbourg en novembre, au beau milieu de la lutte. Ostertag man-

---

<sup>386</sup> Une nuit, le grossier placard que voici fut affiché dans tous les quartiers de la ville, aux endroits les plus fréquentés :

LE COMTE CAGLIOSTRO

Marchand d'orviétan en Malte, y étant arrivé  
en habit turque, charlatan à Toulouse et Rennes,  
fourbe et imposteur en Russie, menteur et aventurier  
à Strasbourg, impertinent et jean f... à Saverne.

Sera regardé partout de même.

5 août 1781, un deuxième suivit, affiché à la porte des auberges :

Flachsland le faquin protège Cagliostro le coquin.

7 août 1781, puis un troisième, où Mme de Cagliostro et Mme de la Terche étaient odieusement insultées. C'était l'œuvre de M. de Narbonne : la police en était presque sûre : pour satisfaire le maréchal, indigné, la police fit semblant de rechercher les coupables, sans rien trouver, et se contenta de lacérer les affiches et d'étouffer le bruit. *Lettres de Lemp. du Prêtreur royal*, à la date du 16 août 1781, même liasse, XII<sup>e</sup> pièce, p. 2. — Blessig, « Lettre » in Weisstein, *loc. cit.*, p. 9, parle aussi de ces affiches.

quait de renseignements : les serviteurs de Cagliostro étaient fidèles ; il lui fallait un espion sur la place ; Carlo Sachi avait assez de besoins pour accepter ce rôle et toutes les qualités voulues pour le remplir<sup>387</sup>.

Cagliostro racontait avoir été à Valence vers 1771 ; cela suffit à l'entrée en matière. Sachi se présenta au comte, lui affirma l'avoir connu en Espagne, se souvenir de ses bienfaits, et vouloir consacrer sa vie à son service par reconnaissance. Cagliostro partait pour Saverne ; il lui promit de s'intéresser à lui et à son retour, le 27 décembre, il prit Sachi à son service comme « galopin<sup>388</sup> », pour faire ses commissions auprès des malades.

Sachi ne perdit pas son temps : il devait porter des médicaments et les remettre gratuitement ; il les faisait payer fort cher à l'insu de son maître, raflait l'argent des pauvres et présentait au comte les notes de l'apothicaire à payer. Cagliostro passait ainsi pour un habile marchand de drogues, perdait l'estime de ses malades, et offrait prise à la critique. Cela faisait l'affaire d'Ostertag et aussi celle de Sachi qui remplissait ses poches<sup>389</sup>.

Sachi se répandait, bavardait dans les maisons, dans les cafés, sur les places publiques ; on faisait cercle autour de l'aide-chirurgien de M. de Cagliostro.

---

<sup>387</sup> *Lettre de Barbier de Tinan*, commissaire des guerres au Prêtre royal, 18 janvier 1782. Bibliothèque de Strasbourg, liasse AA, 2110, III.

<sup>388</sup> Spach, *ibid.*, « Lettre d'un Suisse », p. 78, du 25 février 1782. — « Lettre de Barbier », p. 2.

<sup>389</sup> *Lettre de Barbier*, p. 5.

Lui, parlait de son maître avec importance d'abord, puis entremêlait des réticences, risquait des allusions à son passé, qu'il connaissait bien; enfin, semblant se laisser aller à des confidences, il déversait dans l'oreille des auditeurs toutes les infamies que nous avons retrouvées depuis, rééditées par ses ennemis: « À Valence, disait-il, je l'ai soigné, lui, le malin, pour une affreuse maladie vénérienne, qu'il avait attrapée, et la petite comtesse aussi, en courant les mauvais lieux<sup>390</sup>. Et voilà votre grand homme! Toutes ses formules ne valent pas quatre liards; toutes ses grimaces, je pourrais les faire si je n'étais pas un honnête homme. J'ai bien souvent envie de lui jeter tout cela à la tête quand je l'entends me traiter de petit garçon et traiter les médecins d'ânes bâtés.

— Et pourquoi ne le faites-vous pas? disaient les naïfs, immédiatement ébranlés dans leur sympathie, déjà ralliés à Sachi.

— Pourquoi? Parce qu'il me tuerait, comme il a déjà fait pour d'autres; qu'on me donne six grenadiers pour me défendre et je le lui dirai en pleine audience. »

Comme il racontait cela, le 2 janvier 1781, dans un café de Strasbourg<sup>391</sup>, il se trouva, parmi les auditeurs, un malade de Cagliostro, reconnaissant, mais

---

<sup>390</sup> Sachi a répété ces histoires répugnantes et fausses dans son *Libelle*: on les trouve à nouveau dans la *Réponse de Mme de la Motte au comte de Cagliostro*, Paris, 1786, in-4<sup>o</sup>, p. 6.

<sup>391</sup> *Lettre de Barbier*, p. 2. — Spach, *Lettre d'un Suisse* du 21 janvier 1782, p. 78. Un rédacteur de la *Berliner Monatschrift* (décembre 1784) se fit aussi l'écho des insolences de Sachi et de ses menaces.

très ému par ces paroles, qui courut tout raconter au Maître, le suppliant de le tirer du trouble où cet homme venait de le plonger.

Cagliostro fait venir Sachi, le sermonne et lui donne congé ; Sachi, décontenancé, s'excuse, se retire, mais à peine sorti, court, fou de colère, chez le dénonciateur, le pistolet au poing, prêt à le tuer<sup>392</sup>. L'affaire vient devant M. de la Salle qui, après enquête, prononce contre Sachi l'expulsion hors de Strasbourg, tant à cause de ses menaces contre la vie d'un citoyen que de ces calomnies contre un homme de bien universellement respecté ; Sachi a beau renouveler ses excuses, déclarer qu'il s'est trompé, qu'il parlait d'un autre, que le comte a été et est son bienfaiteur, qu'il sera toujours heureux de le servir<sup>393</sup>, le décret fut maintenu : Sachi dut se retirer à Kehl. Là, mettant bas le masque, il joignit immédiatement ses attaques à celles de sa bande, réclamant à Cagliostro, par lettres ouvertes, par voie de journaux et d'affiches, 125 louis d'or pour ses bons services, l'assignant pour cela devant les tribunaux<sup>394</sup>.

Cent vingt-cinq louis pour six jours de service, pendant lesquels il en avait peut-être extorqué autant à des malheureux, et fait le plus de mal possible à celui qui le nourrissait, c'était un peu trop ! Les juges ne l'écoutèrent pas ; mais le public, toujours méchant, prenait goût à ces débats. Ostertag et Narbonne

---

<sup>392</sup> *Lettre de Barbier*, p. 3.

<sup>393</sup> *Lettre de Barbier*, p. 4.

<sup>394</sup> *Lettre de Barbier*, p. 4. Affiche du 12 janvier 1782, in Bibliothèque de Strasbourg, liasse AA, 2110, V<sup>e</sup> pièce.

entretenaient le tapage : les soupirants éconduits de la jolie comtesse, les femmes jalouses d'elle, les médecins hostiles<sup>395</sup>, les ennemis nombreux de Rohan, les envieux, se joignirent à eux : un parti se forma contre l'homme de bien trop longtemps respecté, et les méchantes langues allèrent leur train.

Ce qu'on admirait jadis, on le dépréciait maintenant : ses bienfaits, ses vertus mêmes on les retournait contre lui, on y trouvait des indices révélateurs de la noirceur de son âme<sup>396</sup>. Sa simplicité d'existence, sa frugalité ? C'était une comédie pour frapper l'imagination du vulgaire<sup>397</sup> ; une preuve d'avarice, disaient les autres. S'il s'habillait simplement, sans suivre la mode, on criait au sans-gêne : « Recevoir les gens, et des gens du monde ainsi coiffé, les cheveux flottants, quelle impertinence<sup>398</sup> ! »

S'il sortait, richement vêtu, accompagnant sa femme, c'était de l'ostentation, « luxe révoltant, scandaleux<sup>399</sup> », disait-on.

---

<sup>395</sup> « La jalousie des médecins, acharnés entre eux autant que les prêtres quand ils se persécutent, l'a poursuivi sans relâche partout : la haine qu'on portait au cardinal de Rohan, avec qui il était intimement lié, a aussi fortement rejailli sur lui. Qu'on joigne à la calomnie de tant d'ennemis positifs, la malveillance des hommes qui aiment en général à croire et à répéter plutôt le mal que le bien, et on verra qu'il est au moins possible qu'un inconnu, excitant l'envie plutôt que la pitié, ait été opprimé par la médisance. » De Gleichen, *Souvenirs*, p. 137.

<sup>396</sup> D'Oberkirch, *Mémoires*, t. 1, chap. VII, p. 2.

<sup>397</sup> « Sa vertu n'était qu'un vice déguisé ». Burkli, « Lettre » in Funk, *loc. cit.*, p. 13.

<sup>398</sup> « Lettre de Burkli » in Funk, *loc. cit.*, p. 19.

<sup>399</sup> Mme de Lamotte, *Réponse au comte Cagliostro* ; Paris, 1786,



Son attachement pour le cardinal était suspect : pourquoi recherche-t-il les grands seigneurs, puisqu'il prétend ne pas avoir besoin d'eux ? Si ses menées secrètes n'étaient pas subversives, il ne se ménagerait pas de protecteurs, disaient ceux qui auraient bien voulu lui faire perdre ces précieuses amitiés.

Ses succès médicaux, eux-mêmes, n'échappèrent pas à la critique : s'occupait-il d'un cas léger ? il ne soigne que des bobos<sup>400</sup>, des femmes à vapeur, s'écriait-on ; la belle affaire ! S'agissait-il de quelque malade incurable, abandonné ? là aussi la dent des critiques trouvait à mordre. « je crois pouvoir affirmer que l'ambition remplace chez lui l'égoïsme, écrit sottement et lourdement Burkli, car il donne des soins qu'aux malades abandonnés des médecins, incurables, tandis qu'il néglige indignement ceux qui ont des maladies ordinaires des nerfs, de l'estomac ou qui souffrent de fièvre<sup>401</sup>. »

Vous me rapportez cinquante guérisons de malades désespérés la question n'est pas là : ma femme a toujours mal aux dents et M. de Cambis est bel et bien mort<sup>402</sup>.

---

in-4<sup>o</sup>, p. 27 et 37. Burkli, « Lettre » in Funk, *loc. cit.*, p. 8.

<sup>400</sup> D'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, chap. VII, p. 1. — « Lettre de Gorge » in *Obberheinische Mannigfaltigkeiten*, 1781, p. 10.

<sup>401</sup> Lisez : il néglige Mme Burkli. C'était le gros grief. — Burkli, « Lettre » in Funk, *loc. cit.*, p. 17.

<sup>402</sup> On ne cite, en face de centaines de cures remarquables que deux malades, abandonnés des médecins et morts malgré les soins que leur donna Cagliostro. « Deux personnes sont mortes entre ses mains ; quoiqu'il n'ait point assuré leur guérison, les médecins ont beaucoup profité de cette occasion

Vraiment n'est-ce pas amusant à force d'être absurde ? Irréligion et jésuitisme ; avarice et prodigalité, toutes les accusations, même nettement contradictoires, étaient bonnes pour ses ennemis<sup>403</sup>. On attaquait jusqu'à ses mœurs, on lui reprochait d'aller dans le monde, à lui qui ne sortait pas ! de tenir table ouverte, de jouer<sup>404</sup>.

Les insinuations méchantes se glissaient jusqu'à sa femme : « Elle est du dernier bien avec le vicomte : elle reçoit des cadeaux princiers ; elle doit être criblée de

---

pour le noircir davantage. » *Lettre de Sallmann à Willermoz*, du 1<sup>er</sup> juin 1782, collection Bréghot du Lut. Une de ces personnes était M. de Cambis : « En mars 1782, un lieutenant général, M. de Cambis, se mourait à Strasbourg, abandonné de son médecin, et pour cause, car c'était lui qui l'avait mis en si mauvais état. Cagliostro vit le malade et il mourut quand même. Là dessus violentes attaques du médecin régulier et, je dois le dire à l'honneur de Cagliostro, grande mansuétude de ce dernier qui aurait pu faire des révélations piquantes sur le médecin, mais qui se contenta d'envoyer une certaine somme d'argent au médecin pour le récompenser de ses généreux procédés. » (Spach, *Œuvres*, t. V. « Lettre d'un Suisse », p. 79.) Encore n'est-il pas impossible que la malveillance de ses ennemis ait aidé à ces événements. « Cagliostro prétend que certains de ses malades qui devaient guérir ont été empoisonnés. » « Lettre de Gorge » in *Oberrheinische Mannigfaltigkeiten*, 1781, p. 113, sqq.

<sup>403</sup> Spach accuse Cagliostro « d'amasser de l'argent sauf à en dépenser plus qu'il n'en recevait ». *Loc. cit.*, p. 68. Singulière avarice et singulier style !

<sup>404</sup> Il est vrai qu'il jouait quelquefois avec les dames mais perdait presque continuellement. Borowski, *Cagliostro...*, p. 102 et Meiner's, « Lettre » in Mirabeau, *Lettre sur M. de Cagliostro et Lavalier*, 1786, p. 20.

dettes<sup>405</sup>, mais le vicomte est riche et Cagliostro sait si bien fermer les yeux sur ce qu'il ne faut pas voir ! »

Nous avons peut-être insisté un peu longuement sur ce mouvement d'opinion habilement créé à Strasbourg contre Cagliostro par ses trois ennemis acharnés ; c'est que de là vint toute la campagne de chantage et de haine qui le poursuivit à Paris, à Londres et se termina à Rome par sa mort. De l'état de suppositions malveillantes, de pures plaisanteries, de calomnies discrètes, à travers pamphlets et réquisitoires peu scrupuleux, cela s'est transformé en légende bien établie et les chroniques modernes en ont fait la base de leurs soi-disant histoires de Cagliostro. Et qu'y avait-il à l'origine ? Rien que des bavardages de commères alsaciennes ou les insultes de méprisables coquins. Il était nécessaire de le montrer : nous espérons y avoir réussi.

Strasbourg, donc, était divisé : on discutait ; on commençait à douter de Cagliostro. Ce résultat ne suffisait pas au trio des meneurs ; il fallait que Cagliostro tombât ; on lui tendit des pièges.

Dans les *Mémoires d'un octogénaire* (par le baron de Lamothe Langon), on lit l'amusant récit d'une visite faite à Cagliostro, par deux étudiants en médecine pour le mystifier et le déconsidérer. Cagliostro les reçoit, les écoute, puis gravement dit à l'accompagna-

---

<sup>405</sup> « La femme qu'on dit être la sienne fait des dettes et reçoit des cadeaux ; seulement ce n'est pas moi qui ai pu vérifier la chose. » « Lettre de Görge » in *Oberrhein. Mannigfaltigkeiten*, 1781, p. 113 sqq. « Sa femme, ou sa maîtresse, Dieu seul le sait ! » Burkli, « Lettre » in Funk, *op. cit.*, p. 4.

teur en désignant le pseudo-malade : « je garde votre ami chez moi, à la diète absolue, pendant quinze jours ; c'est nécessaire pour sa guérison. »

Effroi du malheureux qui se refuse énergiquement et sollicite seulement un diagnostic.

— Rien de plus simple, répond Cagliostro, et il écrit sur un papier : « Surabondance de bile chez messieurs de la Faculté » puis il le tend à ses solliciteurs.

« Les étudiants déconcertés balbutient, s'excusent tant bien que mal. Cagliostro, bon homme, les met à l'aise, les invite à déjeuner, et depuis ils se rangèrent parmi ses plus fervents admirateurs<sup>406</sup>. » On suscita, par dénonciations calomnieuses, et on obtint, en faisant agir de fortes protections<sup>407</sup>, une enquête de la police secrète de Paris. Là encore, déception : Desbrunière, l'agent de police, venu incognito et en ennemi, repartit respectueux, presque converti.

Sachi essaya de la concurrence : pendant son court service auprès du comte, en rapport avec son droguiste, portant les ordonnances, pouvant soustraire médicaments ou formules, il avait réuni quelques renseignements sur la composition probable du baume (vin d'Égypte), qui guérissait tant de malades. Il en fit une contrefaçon qu'il vendait cher et facilement,

---

<sup>406</sup> Cité in D'Alméras, *Cagliostro*, p. 223.

<sup>407</sup> Blessig. « La police avait les yeux sur lui ; elle le faisait épier d'assez près, mais il affectait de la braver. » D'Oberkirch, *Mémoires*, t. 1, chap. VII, p. 1. — *Lettre au peuple anglais*, 1787, in-4°, p. 61-62.

sous le nom de Gouttes jaunes ou Baume du comte de Cagliostro<sup>408</sup>.

Cagliostro aurait passé sur le discrédit que cela pouvait jeter sur lui ; mais le danger couru par les malades ne pouvait le laisser indifférent ; il fit afficher dans la ville la note suivante :

AVERTISSEMENT

« M. le comte de Cagliostro ayant appris qu'il se débitait dans le public à prix d'argent des gouttes qu'on intitule : Gouttes du comte de Cagliostro, se croit obligé de déclarer que les personnes qui les débitent ne peuvent pas avoir la véritable composition de ses gouttes et qu'il ne peut être responsable des mauvais effets que pourrait produire un remède ainsi falsifié, les désavoue en conséquence, ainsi que toutes celles qui pourraient être administrées par d'autres personnes que par lui<sup>409</sup>. »

C'est en février et en mars 1782, après le renvoi de Sachi que la campagne fut la plus violente : des articles avaient déjà paru<sup>410</sup>. Le mémoire de Sachi et un nouveau pamphlet anonyme vinrent s'y ajouter<sup>411</sup>. Cagliostro ne s'était pas troublé ; il ne répondit pas aux insultes<sup>412</sup>, il ne sollicita aucune intervention ; il

---

<sup>408</sup> *Lettre au Peuple anglais*, 1787, in-4°, p. 52.

<sup>409</sup> Bibliothèque de Strasbourg, manuscrits, liasse AA, 2110.

<sup>410</sup> « Lettre de Hans Görge de Colmar » in *Oberrheinische Manigfaltigkeiten*, 16 juillet 1781, p. 113.

<sup>411</sup> *Ein paar Tropflein aus dem Brünnen...* Am Vorgebürge (may) 1781 (Par J.-J. Bode).

<sup>412</sup> Et cependant, en retour de sottises calomnies, que de ter-

supporta sans colère ce flot de haine soulevé contre lui ; mais, profondément écœuré il songea à quitter une ville qui se montrait aussi stupide, aussi ingrate, après tant de preuves de sa bonté, tant de merveilles accomplies. Ses vrais amis, ses disciples, le supplièrent de rester, redoublant d'efforts pour défendre leur maître et ami. Pendant la durée de cette odieuse campagne, ils n'avaient cessé d'agir ; malgré l'insouciant mépris que montrait Cagliostro, ils souffraient de le voir insulter. Ils luttèrent dans les salons, en ville, contre les progrès du mal. Quand furent affichés les placards injurieux, le cardinal de Rohan, le maréchal de Contades, M. de l'Ort intervinrent énergiquement<sup>413</sup>.

Après le Mémoire d'Ostertag, Sarrasin avait écrit une lettre ouverte à Straub, témoignant de la cure merveilleuse de sa femme et du respectueux attachement qu'il avait pour le Comte<sup>414</sup>.

ribles vérités n'aurait-il pas pu mettre au jour grâce à la clairvoyance qu'il possédait ! Nous avons déjà signalé la générosité dont il usa à l'égard du médecin de M. de Cambis, p. 121.

<sup>413</sup> *Lettres de l'Anmeister Lemp au Prêtreur royal M. de Gérard*, du 7 et 16 août 1781, in *Liasse AA.*, 2110, pièces V et VI, manuscrits de la Bibliothèque de Strasbourg.

<sup>414</sup> Cette lettre parut dans le *Journal de Paris*. On y lisait, en outre des détails techniques sur la guérison de Mme Sarrasin : « Vous faire le détail, Monsieur, de tous les soins et de toutes les attentions de M. le comte de Cagliostro, ce serait une chose superflue : vous êtes le témoin oculaire, comme moi, de toutes les peines que cet illustre ami de l'humanité se donne pour le soulagement des souffrants, et vous savez, comme moi, que l'encens dont tant d'hommes sont avides, n'a pas d'appas pour lui : faire le bien pour le bien est son principe et son cœur

En réponse aux pamphlets Sachi, aux libelles anonymes, à l'article de Görge dans les *Variétés Haut-Rhinoises* (16 juillet 1781), un autre disciple de Cagliostro envoya à ce journal, avec ordre formel d'insérer, la belle réponse dont nous donnons ici la traduction inédite :

À l'éditeur des Variétés Haut-Rhinoises,

« Je pensais que votre journal était destiné à amuser vos lecteurs tout en les instruisant, non pas à attaquer l'honneur et la considération de gens qui, non seulement ne vous ont jamais fait de mal, mais qui, par leur amour du prochain et leur droiture, forcent encore le respect de tout honnête homme.

« C'est cependant ce que vous avez dans votre 8<sup>e</sup> article (du 16 juillet) où maître Görge, dans un style déguisé d'ouvrier attaque méchamment et fausement le noble philanthrope Cagliostro... »

« ...Il serait facile de réfuter point par point toutes les calomnies contenues dans cet écrit, mais je ne veux pas me compromettre en reproduisant devant le public tous les sarcasmes que la jalousie seule a pu dicter. Je tracerai simplement un portrait opposé à celui-là, pour que chacun puisse voir la chose sous un jour véritable.

« Certes, le comte de Cagliostro doit être une singulière nouveauté pour celui qui entend parler de lui

---

cherche la récompense dans les propres vertus. Exprimer ma reconnaissance serait chose trop difficile ; les paroles me manquent pour définir les sentiments de mon cœur... » *Supplément au no 365 du Journal de Paris*, lundi 31 décembre 1781.

pour la première fois. C'est une chose si extraordinaire de nos jours que de voir des gens qui ne font le bien que pour faire le bien, sans égoïsme ni arrière-pensée ; des gens qui ne se laissent détourner ni par l'envie, ni par les médisances et qui suivent leur propre route parce qu'ils en sentent la force en eux. C'est là justement le cas de M. le comte de Cagliostro.

« Ce noble étranger vint à Strasbourg en voyageur de passage. Il vécut bien tranquillement sans rechercher, mais sans fuir, l'occasion de faire des connaissances. Le hasard ou, pour parler plus exactement, la Providence, révéla sa philanthropie : quelques cures heureuses lui attirèrent une vogue que, certes, il n'avait pas recherchée. Les personnes les plus considérées de la ville furent désireuses de connaître un homme qui agissait si noblement, et bientôt sa maison devint le lieu de réunion des personnes les plus distinguées. Entouré de ce cercle de gens, notre comte n'en continua pas moins à agir en toute indépendance. Chaque malade, à quelle classe qu'il appartînt, avait droit à son aide et à son activité. Non seulement il n'accepta jamais l'ombre d'une rétribution, ni des riches ni des pauvres, et sous aucun prétexte, mais encore, très discrètement, il distribua de sa poche des bienfaits par centaines autour de lui.

« Ces actes et, de plus, sa manière de penser et ses connaissances lui attirèrent l'amitié des personnes les plus distinguées, en particulier dans la haute noblesse. Ces amitiés, il les a conservées jusqu'à ce jour et voilà neuf mois qu'il est ici<sup>415</sup>. » [...]

---

<sup>415</sup> L'auteur cite ici plusieurs noms que nous avons déjà indi-



« Il me semble qu'un tel homme peut dépenser son argent à sa guise, dire son nom ou ne pas le dire, indiquer d'où il vient ou non, et ne parler arabe que s'il en a envie, avec un professeur quelconque, venu vers lui par curiosité.

« Si même cet homme ne faisait pas de bien, qui aurait le droit d'exiger qu'il en fasse ? Qui pourrait le forcer à fréquenter des médecins, s'il n'est amateur ni de médecine, ni de la médecine européenne ? Il prétend avoir des connaissances asiatiques ; mais personne n'est forcé d'y croire contre son gré.

« Ce n'est pas ici l'endroit qui convient pour faire l'apologie du comte ; sans cela ce serait avec joie et du fond du cœur que je raconterais tout ce que je vois d'élevé, de noble et de bon, fait par lui journellement. Mais je craindrais de blesser la modestie de ce grand homme et de porter atteinte à sa dignité, en disant tout ce que je pense de lui, à propos d'un vulgaire amas de calomnies écrites par un homme plongé dans les ténèbres<sup>416</sup>. »

Cagliostro, touché du zèle et de l'affection que ses disciples lui témoignaient, se décide à rester encore

---

qués. Le pasteur J.F. Oberlin, du Ban de la Roche, reçut aussi Cagliostro chez lui quelques jours. *Revue Alsac. illustrée*, 1910, II, p. 55. Article de Mme Witz.

<sup>416</sup> *Oberrheinische Mannigfaltigkeiten*, à la date du 6 août 1781, XI<sup>e</sup> fascicule du 1<sup>er</sup> trimestre. Bâle, Turneisen fils, 1 vol. in-18, p. 161. Ce texte, ainsi que beaucoup d'autres documents précieux sur Cagliostro à Strasbourg, nous ont été procurés par notre ami, M. Alfred Haehl, à qui nous tenons à exprimer publiquement toute notre reconnaissance pour l'aide considérable qu'il nous a apportée dans nos recherches.

à Strasbourg. Mais à partir de cette époque, il limita le nombre de ses audiences<sup>417</sup>, ne reçut plus que ses fidèles et anciens malades, dont le nombre était encore considérable, et se consacra presque entièrement à ses amis : aux Sarrasin, qu'il accompagna plusieurs fois à Bâle ; au cardinal, chez qui il passait quinze jours par mois ; aux Straub ; aux De Barbier<sup>418</sup>. Les gens du monde le délaissèrent, retournant à leurs futiles distractions et les médecins se réjouirent.

Deux circonstances, survenant à leur heure, décidèrent Cagliostro à quitter Strasbourg ; ce fut d'abord le départ du cardinal pour Paris, et, peu de temps après, en août 1783, la grave maladie de son ami et ancien protecteur, le chevalier d'Aquino qui, au plus mal, le fit appeler à Naples auprès de lui. Cagliostro se servit de ces deux arguments pour expliquer à ceux qui le retenaient sa résolution de les quitter et pour modérer ainsi la douleur que devait leur causer cette triste nouvelle. En réalité, il s'en allait parce que son œuvre en cet endroit, lui semblait accomplie ; il avait défoncé, ensemencé le champ médical, montré quel lourd voile de préjugés, d'orgueil et d'égoïsme cache

---

<sup>417</sup> « Elles eurent lieu trois fois par semaine seulement (avec un jour, le vendredi, pour les indigents), à des heures précises. Il refusa même de recevoir certains étrangers. » Blessig, « Lettre » in Weisstein, *loc. cit.*, p. 9. On ne manqua pas de lui reprocher aussi ce changement.

<sup>418</sup> Cf. Burkli, « Lettre » in Funk, *Loc. cit.*, p. 11-12. « Nous vivons du reste très simplement ici, écrit Mme Sarrasin à Mme Burckardt le 19 juin 1782 ; la société du comte et de ses amis est quasi la seule que nous voyons et dans laquelle nous trouvons beaucoup d'agrément. » Archives Sarrasin, Bâle, vol. I, cote 105, f<sup>o</sup> 2.

aux médecins la nature et ses lois ; il avait exercé, au milieu du mal physique le ministère de l'Homme-esprit ; il en avait démontré la réalité ; il avait assez fait pour éveiller dans les âmes les désirs régénérateurs sa mission l'appelait vers d'autres travaux<sup>419</sup>.

Malgré les menées de ses ennemis, le fond de la population strasbourgeoise lui était resté fidèle : une foule considérable, sympathique, désolée, accompagna jusqu'au dehors de la ville la voiture qui l'emportait ; on pleurait : « C'est le Bon Dieu qui s'en va ! », disaient les pauvres gens.

---

<sup>419</sup> « On pourrait supposer que cet homme a un plan très étendu pour lequel Strasbourg lui est un trop petit théâtre, » Blessig, « Lettre » in Weisstein, *loc. cit.*, p. 10.

## CHAPITRE VI : LYON — LE CHARLATAN

Le comte de Cagliostro arriva à Lyon le 20 octobre 1784<sup>420</sup>, et descendit à l'hôtel de la Reine<sup>421</sup>. Cet hôtel était alors tenu par les dames Forest ; il y fut présenté par Alquier, commerçant de Lyon, dont nous retrouvons le nom sur les tableaux de loges de l'époque<sup>422</sup>. L'hôtel recevait beaucoup de francs-maçons étrangers ; ces faits nous indiquent sous quels auspices Cagliostro arrivait à Lyon. Initié en 1777 au rite anglais à Londres, dans la loge L'Espérance, il y avait rencontré, déclare-t-il, de braves gens<sup>423</sup> ; il avait été pleinement satisfait de ce qu'il y avait trouvé et de la réception cordiale qu'on lui avait faite. Après avoir

---

<sup>420</sup> *Mémoire contre le Procureur général*, Paris 1786, in-16, p. 37.

<sup>421</sup> Ou Hôtel du Parc ; cet hôtel occupait l'emplacement de la maison qui fait l'angle de la rue d'Algérie et de la rue Sainte-Catherine actuellement. Cf. Péricaud, *Cagliostro à Lyon*, brochure pet. in-8° de 8 pages. — Pièce justificative *ad finem* : *Requête à joindre*, 1786, in-4°, p. 10.

<sup>422</sup> Vénérable de La Sagesse depuis 1763. Archives de maçonnerie lyonnaise. (Collection privée de l'auteur).

<sup>423</sup> *Lettre au peuple anglais*, 1787, in-4°, p. 70. Remarquons que ce n'est pas dans un atelier aristocratique, comme il y en avait tant à Londres, qu'il pénétra, mais dans une loge de petites gens, formée de ce tiers-état français qui devait être tout bientôt. (Loge n° 369 à la Royale Taverne ; Cf. *Monist.* July, 1903, p. 528.)

vécu au milieu de ces amis, il avait passé en Hollande (1779) et, là, avait été reçu avec beaucoup d'honneur dans la Grande Loge<sup>424</sup>.

À Liège, il suscita tant d'intérêt dans la loge La Parfaite Égalité que cet atelier se rattacha au rite égyptien dès que celui-ci fut connu. En Allemagne, il visita des loges de tous rites<sup>425</sup>. En voyage, il se faisait parfois reconnaître par des maçons et leur parlait avec tant de science et d'autorité qu'ils supposaient en lui le grand maître inconnu de la maçonnerie<sup>426</sup>. D'autres fois, en loge, en Pologne, en Courlande, à Nuremberg, il s'éleva, avec l'énergie qui le caractérisait, contre les erreurs des sectes superstitieuses qui pratiquaient la basse magie ou enseignaient l'athéisme. Il le déclara lorsqu'on l'interrogea à Rome<sup>427</sup>, et cela est parfaitement exact ; les récits de Mme de Recke le prouvent. Il cite comme chefs de ces révolutionnaires qui, sous couleur de philanthropie, poursuivaient un but secret politique, un certain Ximénès ou Chiménès, portugais, et un certain Falck. Pour Chiménès, nous n'avons pu l'identifier ; mais ce Falck n'est autre que Falck-Scheck, grand rabbin, vivant en Angleterre,

---

<sup>424</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 117. Nous n'hésitons pas à nous servir souvent ici des références de cet ouvrage ; l'auteur, en révélant tout ce qu'il avait pu savoir des rapports de Cagliostro avec la maçonnerie, cherchait à le faire aussi complètement que possible pour le compromettre ; il a été, sur ce point, bon historien malgré lui.

<sup>425</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 124, 126, 149.

<sup>426</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 118.

<sup>427</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 119.

réputé magicien. Le baron de Gleichen<sup>428</sup>, Saint-Martin et Mme de la Croix l'ont bien connu. Mme de la Croix a déclaré même, à son sujet, que c'était elle qui, par la puissance de la prière, avait pu, en pleine séance de la Convention, briser sur la poitrine du duc d'Orléans le talisman que Falck lui avait donné, et que c'est alors que le duc pâlit et s'évanouit, ce qui avait fait tant de bruit.

Cagliostro rencontra aussi Scieffort, assista à ses travaux à Leipzick. À Francfort-sur-le-Mein, il fut reçu dans une réunion de frères de La Stricte Observance<sup>429</sup>. Ce sont toutes ces entrevues, ces réceptions solennelles, où chaque atelier s'empressait d'accorder à l'illustre et puissant voyageur honneurs et dignités, qui ont donné naissance au conte de l'initiation de Cagliostro par l'adepte Saint-Germain en Allemagne<sup>430</sup>. Tous les pamphlétaires, les romanciers, se sont emparés de ce motif pour broder là-dessus, tant le canevas était séduisant, des récits où l'obscénité lutte avec le ridicule à qui l'emportera. Que le comte de Saint-Germain ait vécu ou non à cette époque, qu'il ait ou non rencontré le comte de Cagliostro, personne n'a jamais pu le prouver et cela nous importe peu. Ce que nous avons dit de Cagliostro jusqu'à présent montre assez ce que nous en pensons ; la rencontre de ces deux hommes n'eut sans doute été une initiation pour aucun d'eux ; en tout cas, elle n'eut pas changé Cagliostro plus que sa réception à la loge L'Espé-

---

<sup>428</sup> *Souvenirs du baron de Gleichen*, Paris, 1868, in-16, p. 176.

<sup>429</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 130.

<sup>430</sup> *Mémoires authentiques*, Paris, 1786, in-8°, p. 6, sqq.

rance ou au convent des Bonfratelli de Palerme. Mais Saint-Germain était déjà personnage légendaire : on le considérait comme un sorcier, comme le grand maître de toutes les fraternités occultes dont l'Allemagne foisonnait et l'on savait que Cagliostro avait parcouru tous les cercles maçonniques de l'Europe centrale. Cela suffit à forger l'histoire ; chacun, méditant ou simple conteur, l'arrangea ensuite à son gré.

À Strasbourg, en revenant, Cagliostro fut accueilli par des maçons<sup>431</sup>, il leur exposa quelques principes de son enseignement maçonnique, et partit, les laissant très attachés à lui et à son souvenir. Lorsqu'ensuite le rite égyptien se répandit, ses disciples, dans chaque ville, firent remonter la date de fondation de leur loge à leur initiation personnelle, lors du passage de Cagliostro, et c'est ainsi qu'on a pu parler de loge égyptienne installée à Strasbourg le 8 octobre 1779<sup>432</sup>.

De là, passant par Naples, où il fut reçu à La Parfaite Union, il vint à Bordeaux. Arrivé le 8 novembre 1783<sup>433</sup> il y resta onze mois et s'occupa de plus en plus de maçonnerie. Il est à remarquer que, jusqu'à son initiation maçonnique à Londres, il parlait, s'imposait comme thérapeute, surtout ; à partir du moment où il pénétra dans les loges, il se montra sous un nouveau jour. Frappés comme tous par la puissance du guérisseur, mais plus curieux, d'esprit plus ouvert, les

---

<sup>431</sup> Bürkli, « Lettre » in Funk, *loc. cit.*, p. 4 — Lettre de Saltzman à Willermaz du 22 septembre 1780. Collection Bréghot du Lut.

<sup>432</sup> *Acta Latomorum*, Paris, 1815, t. 1, p. 141.

<sup>433</sup> *Mémoire pour le comte de Cagliostro contre le Procureur général*, Paris, 1786, in-16, p. 36-37.

maçons ne s'arrêtaient pas à cette seule apparence que présentait l'être mystérieux. Ils l'interrogèrent, le pressèrent, firent peu à peu sortir l'adepte du secret où il se renfermait. À Bordeaux, tout en lui facilitant l'exercice de la médecine<sup>434</sup> on l'entoura, on l'invita, on sollicita ses lumières dans les loges si importantes de cette ville<sup>435</sup>. Cagliostro s'ouvrit de plus en plus à ces hommes de bonne volonté, courageux et sans parti pris, qui cherchaient la vérité, fût-ce au travers des épreuves, maladroitement peut-être, mais de toutes leurs forces.

Une vision qu'il eut à Bordeaux le confirma dans ses efforts pour développer la maçonnerie égyptienne. Il s'était vu, saisi au collet par deux personnes, entraîné et transporté dans un profond souterrain. Là, s'ouvrit une porte, et il fut transporté dans un lieu délicieux qu'il comparait à un salon royal, magnifiquement éclairé. On y célébrait une grande fête. Tous les assistants étaient vêtus de robes blanches qui leur descendaient jusqu'aux talons et, parmi eux, il reconnut, dit-il aux maçons qui l'entouraient, plusieurs de ses fils en maçonnerie, qui étaient morts. Il crut alors être délivré des maux de ce monde et être arrivé dans le paradis. On lui présenta une longue robe et une

---

<sup>434</sup> Ses succès furent si grands qu'on dut protéger sa maison contre le flot des malades. Sachi étant venu le poursuivre, dans cette ville, de sa campagne de calomnies, les jurats proposèrent à Cagliostro de le faire enfermer, et ce fut l'escroc Cagliostro, la franche canaille Cagliostro (ce sont les termes du ridicule Carlyle), qui refusa et fit laisser Sachi en liberté.

<sup>435</sup> Cf. Kaufmann et Cherpin, *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, Lyon, 1851, in.8°, p. 119 et plus loin p. 134 de notre livre.



épée, semblable à celle qu'on a coutume de mettre dans la main de l'ange exterminateur. Il s'avança, et, ébloui par une grande lumière, il se prosterna et rendit grâces à l'Être Suprême de l'avoir fait parvenir à la félicité ; mais il entendit une voix inconnue lui répondre : « Voilà quelle sera ta récompense ; mais il te faut travailler encore. » Et ce fut la fin de la vision<sup>436</sup>.

À travers tous ses voyages, vivant dans les milieux les plus divers, tantôt à la cour des rois, chez des princes, dans les sociétés les plus cultivées, avec des savants, des mystiques, des littérateurs, tantôt dans le peuple même, au fond des tavernes, dans les mansardes des pauvres, assailli chez lui de visiteurs étrangers, confident de beaucoup de misères cachées, conseiller secret de plus d'un grand personnage, Cagliostro avait connu en quelques années l'état des nations européennes mieux, certainement, qu'un diplomate ou qu'un philosophe ne pouvait le faire. Tous les rouages rouillés de cet organisme avaient grincé devant lui ; il avait vu combien usée, combien prête à se rompre était cette pauvre machine, si brillante qu'en fussent les dehors. On a refait trop de fois le tableau de la société française à la veille de la Révolution, pour qu'il soit besoin de rappeler ici l'état de décadence et d'avilissement où se trouvaient alors la noblesse, le clergé et la haute bourgeoisie ; la littérature et les arts en subissaient le contre coup : Paris regorgeait de pamphlétaires, de maîtres chanteurs,

---

<sup>436</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 52. Cagliostro a raconté cette vision à plusieurs de ses disciples ; il l'a reconnu et en a renouvelé le récit dans ses interrogatoires de Rome.

de brasseurs d'affaires, et, loin de tout cela, se traînait un peuple ignorant et affamé ; tout était vieux, sans foi, sans énergie, mourant d'indifférence et d'égoïsme<sup>437</sup>.

D'autre part, en parcourant ces villes endormies, déjà marquées pour un terrible réveil, à Paris comme à Saint-Pétersbourg, Cagliostro avait partout rencontré dans les loges maçonniques, malgré l'inégale netteté de vision du but à atteindre, un même désir de vérité, de savoir et de justice, une même jeunesse d'aspirations qui faisaient de la maçonnerie le seul organisme vivant de l'époque.

La maçonnerie, peu connue et naissant à peine de 1717 à 1740, avait pris, de 1773 à 1775, une extension et une influence énormes en Europe. En France, la Grande Loge anglaise avait la direction de presque tous les ateliers ; le Grand Orient, fondé en 1775 par la fusion de la loge Lacorne, dissidente du rite anglais, avec les Chevaliers d'Orient (chapitre de Clermont), gouvernait les autres, et cette rivalité de pouvoirs avait provoqué l'éclosion de rites isolés comme ceux des Illuminés d'Avignon<sup>438</sup>, des Philalèthes<sup>439</sup>, des Élus Cohens, etc. On comptait, en 1776, trois cents loges françaises ; on en comptait six cent vingt-neuf en 1789. Dans toutes ces loges où se rencontraient nobles, prêtres et petits bourgeois, malgré les rivalités

---

<sup>437</sup> Dans les *Mémoires de M. le prince de Montbarey*, Paris, 1827, 3 V, in-8°, on trouve (t. III, p. 94 à 97) un tableau frappant, l'un des meilleurs que je connaisse, de l'état des esprits à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>438</sup> Fondé par Pernéty, 1766.

<sup>439</sup> Fondé en 1773.

de préséance, les divisions de tendances ou de formes, on travaillait activement. « Qu'on se représente... sept cents ateliers, dispersés sur le sol de la France, dans lesquels les hommes les plus hardis, les plus illustres du temps répétaient chaque jour les leçons de liberté, d'égalité, de fraternité, de tolérance religieuse, à une époque où le gouvernement était une monarchie absolue, où l'État était divisé en classes bien distinctes, où les préjugés de naissance commençaient à être moins puissants dans les mœurs, s'ils étaient consacrés par les lois, où l'inégalité des conditions, des charges faisaient partie du pacte social, où le fanatisme des prêtres disposait des armes du pouvoir séculier, et l'on comprendra combien la franc-maçonnerie, tout en restant dans les théories, dut aider au mouvement qui se préparait, à la grande secousse, dont on ressentait les premières oscillations<sup>440</sup>. » À Paris, philosophes de la nouvelle école, littérateurs, artistes, hommes politiques, se retrouvaient dans le temple et y coordonnaient leurs efforts : l'Encyclopédie, préparée depuis 1740, lorsque le duc d'Antin était grand-maître<sup>441</sup>, avait paru en 28 volumes in-folio, auxquels vinrent s'ajouter cinq volumes de suppléments, œuvre colossale à laquelle collabora, sous la direction de Diderot, toute une pléiade de savants.

---

<sup>440</sup> Kaufmann et Cherpin, *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, Lyon, 1851. gr. in.8°, p. 280. « Le prélude de la Révolution française se faisait sentir chez les philosophes, dans la franc-maçonnerie. » *Mémoires du prince de Montbarey*, Paris, 1827, 3 vol., in-8°, t. III, p. 94.

<sup>441</sup> Cf. Papus, *Martinisme et Franc-Maçonnerie*, Paris, 1899, in-16, p. 64 sqq.

Les centres les plus notables, en dehors de Paris, étaient Bordeaux, où la première loge, fondée en 1723 avait rapidement essaimé : les deux principaux ateliers, en 1783, étaient La Loge Française et L'Ami-tié, qui furent visitées, en 1776, par le grand-maître, le duc de Chartres, futur duc d'Orléans, et présidées par lui. Martinez de Pasqually et Saint-Martin avaient aussi laissé à Bordeaux des souvenirs et des adeptes ; Lyon, où, sous l'influence de Willermoz et par son zèle, ateliers et chapitres étaient en pleine activité ; Strasbourg, relais de poste sur la route de l'Est, ville intellectuelle, en relation, depuis 1742, avec tous les centres maçonniques d'Europe. Marseille, Dunkerque, Arras, avaient aussi leurs ateliers, mais de moindre importance.

En Russie, en Courlande, nous avons indiqué déjà l'existence des loges et leurs travaux<sup>442</sup>. En Pologne, l'ordre toléré d'abord, puis interdit par Auguste II, existe secrètement, mais activement et réapparaît au grand jour en 1780, où un Grand Orient est fondé à Varsovie<sup>443</sup>, en Autriche, où Joseph II lui-même, « ce souverain novateur et hardi », s'était fait recevoir maçon par le baron de Born ; en Hollande, où la Grande Loge, dirigée par M. de Boetzelner depuis 1757, traitait amicalement, d'égale à égale, avec le Grand Orient de France ; en Belgique, où l'on comptait vingt-neuf ateliers, parmi lesquels « La Constance » de

---

<sup>442</sup> Voir plus haut pages 63 et 80 de notre livre. Cf. Friedrich, *La Franc-Maçonnerie en Russie*, Paris, Dorbon-Ainé, 1908, in-16.

<sup>443</sup> Kaufmann et Cherpin, *op. cit.*, p. 269.

Maëstricht, fondée en 1761 ; en Suisse enfin, où, sauf à Berne, la liberté régnait ; partout, l'idée maçonnique se faisait jour.

Protégée en Prusse par un roi philosophe, qui avait été initié lui-même à Brunswick par le major Bielfeld<sup>444</sup>, la maçonnerie s'était installée à Berlin et les travaux d'une de ses loges se faisaient alternativement en français et en allemand : des groupes existaient dans toutes les villes, à Hambourg, à Prague. Le prince souverain de Bayreuth avait ouvert son palais aux réunions maçonniques ; Dresde avait un rite spécial. Le baron de Hund avait fondé un atelier à Kittlitz pour son système templier réformé ; les princes de Gotha donnaient asile à Weisshaupt ; Auguste de Saxe, le prince de Nieuved, le coadjuteur même des principautés ecclésiastiques des bords du Rhin, se signalaient par leur ardeur pour les doctrines mystérieuses de la franc-maçonnerie. Sur quelques points, dans le Palatinat, en Bavière, il y avait bien persécution, le parti réactionnaire essayant d'arrêter l'élan des esprits ; mais ce n'était qu'un excitant de plus pour le mouvement général. Des rites nouveaux surgissaient, mystiques ou politiques, œuvres d'ambitieux ou de sectaires. L'Allemagne est « la patrie naturelle de l'illumination<sup>445</sup> ».

À cette époque surtout, on vit naître là des ordres nouveaux, des sociétés de hauts grades, venus on ne

---

<sup>444</sup> Lamartine, *Histoire des Girondins*, 1<sup>re</sup> édition, in-8°, t. 1, p. 251, sqq.

<sup>445</sup> Caro, *Essai sur la vie et la doctrine de Saint-Martin*, Paris, 1852, in-8°, p. 13.

savait d'où, apportant on ignorait quoi. Les *Aufklärer* de Nicolai, les Illuminés de Pernéty<sup>446</sup>, les rites de Schröpfer, de Schröder, de Hund, de Marschall, de Weisshaupt, de Scieffort, de Zinnendorf<sup>447</sup>, etc., apparaissaient, jetaient le trouble, éveillaient les convoitises. Les gens de bonne foi se demandaient où était la vérité, de quelle école sortiraient une morale et une science nouvelles, de quel homme viendrait la lumière si attendue.

Tel était le rayonnement de la franc-maçonnerie ; les statistiques officielles, publiées dès le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, indiquent à cette époque un total de 137 675 loges actives dans tout l'Univers comprenant vingt et un millions trois cent mille maçons. On conçoit que le développement de l'ordre avait été trop rapide pour pouvoir être dirigé, maîtrisé par un pouvoir central, et que de nombreux schismes avaient dû s'y former ; mais, si parfois des questions futiles de forme occupaient inutilement les loges qui s'agitaient pour les résoudre, un même sentiment de fraternité unissait au fond tous ces hommes. Une seule chose manquait : une direction spirituelle ; la maçonnerie ignorait en effet ses origines comme son but. Tirillée à gauche par le Grand Orient qui voulait réaliser des réformes intellectuelles et politiques, à droite par les intrigues des Jésuites, ne sachant pas en général ce que renfermaient ses archives, ce que signifiaient ses symboles, quelle pierre brute il fallait travail-

---

<sup>446</sup> Né à Berlin.

<sup>447</sup> Cf. Bulau, *Personnages énigmatiques*, Paris, 1861, t. 1, p. 355.

ler<sup>448</sup>, la maçonnerie agitait des bras puissants mais, au hasard, et par le seul besoin de dépenser les forces dont son organisme regorgeait.

Au milieu de ces rivalités et de ces incertitudes, des hommes désireux de conciliation organisaient à grand peine des convents pour essayer de grouper et d'unifier des sectes à tendances si diverses, d'arriver à savoir quels hommes ou quels principes dirigeaient la maçonnerie, et s'il n'existait rien de tout cela, quels hommes en seraient dignes, quel idéal devait être le symbole de foi de cette société universelle<sup>449</sup>.

Mais ces efforts restaient stériles malgré la bonne volonté de ceux qui les tentaient et la franc-maçonnerie, après chaque convent, demeurait aussi désorientée, aussi incertaine qu'auparavant.

Infuser l'esprit chrétien, l'esprit de sagesse et de vérité à cet organisme jeune, actif et qui allait réaliser de grandes choses dans la vie du monde, tel fut le but de Cagliostro. Pour cela, il fallait qu'il pût diriger la maçonnerie entière, l'arracher aux intrigues

---

<sup>448</sup> Circulaire préparatoire au Convent des Gaules. 1778, in-8°.

<sup>449</sup> Dans les *Notes* à soumettre au Convent de Wilhemsbad (1782) on voyait les questions suivantes : « La maçonnerie a-t-elle des supérieurs inconnus et quels sont-ils ? » « Peut-on avoir des documents authentiques sur les chefs ou maîtres qui ont prétendu posséder la vraie science, comme sont Mart. Pasqualis, Kukumus (*sic*, pour Gugomus), de Jonston, de Hunt, de Weeler, de Sroepher (*sic*, pour Schröpfer). » « Dans le cas où la véritable science maçonnique demeurerait encore absolument ignorée malgré les efforts du convent, croit-on qu'il soit possible de réformer la Maçonnerie pour y parvenir un jour ? » Ce dernier article (art. X), était, certes, le plus prudent.

humaines, l'orienter vers la lumière. Il y songea sans doute plusieurs fois avant Lyon ; sa résolution de se faire maçon, lui, si indépendant, si individuel, et le soin qu'il mit à continuer ses relations avec les loges dans ses voyages, montrent qu'il préparait lentement la réalisation de son projet ; mais ce fut à Lyon que son œuvre maçonnique se précisa.

Toutes les circonstances l'y engageaient - aucune ville de France ne convenait mieux. L'esprit lyonnais est un singulier mélange : un mysticisme très profond, qui a survécu à toutes les révolutions, se cache dans toutes ses vieilles maisons aux portes peu accueillantes, aux corridors sombres, aux fenêtres étroites ; la vie intérieure semble se développer davantage dans les villes où le ciel brumeux et maussade éloigne l'homme de la place publique et l'engage à se renfermer près de son feu pour lire, méditer ou prier. Cette vie reste très secrète ; par prudence, par timidité, par respect pour sa croyance ou sa science, le Lyonnais cache son intérieur psychique comme il garde son foyer ; un étranger n'est admis qu'après un long examen et, même entre compatriotes, un ami ne révélera ses travaux secrets ou ses sentiments intimes à celui qu'il voit chaque jour en camarade, qu'après bien des années de réserve et de dissimulation. Il est vrai, qu'ensuite, l'amitié prend un caractère de dévouement et la causerie une gravité sincère qui font vite oublier les froideurs du début. Le mystique, par lui-même, a déjà tendance à conserver pieusement ses révélations et ses grâces : à Lyon, plus qu'ailleurs, il y est poussé, et lorsqu'on a lentement pénétré quelques milieux sociaux de cette ville, on est étonné, de nos



jours encore, de découvrir dans tel artisan, dans tel petit employé, aux allures aussi simples, aussi effacées que possible, qui n'avait jamais ouvert la bouche que pour vous vendre du charbon ou vous donner vos quittances de loyer, un mystique merveilleux ou un savant extraordinaire.

La prudence est chez lui héréditaire ; s'il est mystique de tempérament, il est positif de race. Il ne veut pas être plus trompé dans ses spéculations métaphysiques que dans ses affaires commerciales, et cela constitue la caractéristique de son mysticisme. Il ne s'enthousiasme pas à la légère. Il lui faut des preuves, des faits. Un système, un homme seront observés, jugés suivant leurs tendances ; mais ils ne seront suivis que s'ils donnent, matériellement, des bénéfices. Aucun engouement pour l'idée, aucun mouvement de première impression ; au contraire, de la méfiance. Mais si, à droite, puis à gauche, aujourd'hui comme il y a huit jours, la théorie morale ou le personnage nouveau ont apporté quelque amélioration positive à l'observateur, dans la joie de sa famille, dans la paix de son cœur, dans sa santé ou ses affaires, alors il devient disciple, se donne entièrement. Ni discussions, ni railleries, n'ébranleront sa fidélité et l'engouement, que des esprits légers auraient pu avoir au début pour le perdre ensuite, se produira au contraire chez le Lyonnais progressivement et tardivement.

Le comte de Cagliostro arrivait dans cette population, à la fois mystique et pratique, avec toute la renommée des miracles effectués à Strasbourg<sup>450</sup>,

---

<sup>450</sup> Les relations maçonniques de Lyon avec Strasbourg (par

avec la réputation d'un homme que les plus grands personnages recevaient et respectaient, avec le prestige d'un grand maître en maçonnerie.

À Lyon la franc-maçonnerie était comme partout en agitation<sup>451</sup>. On y discutait les hauts grades ; mais les disputes de préséance passionnaient moins que les problèmes de théurgie. Le Martinézisme, dont Willermoz était l'adepte, le Mesmérisme, le Swedenborgianisme, se partageaient les esprits. C'est le moment où L.-Cl. de Saint-Martin et l'abbé Fournié travaillaient à Lyon, où s'éditaient les œuvres du Philosophe Inconnu. On trouve, dans les *Éphémérides lyonnaises* de Péricaud, l'annonce des livres publiés à cette époque, à Lyon, et le nombre des ouvrages sur le magnétisme y est considérable<sup>452</sup>.

---

Saltzmann, en particulier), et avec la Russie étaient continues. C'est un Lyonnais, Mioche, du « Parfait silence », qui fonda en 1765 une des loges de Varsovie, et sur les tableaux de loges lyonnaises de 1775 et 1785 nous trouvons toujours des garants d'amitié résidant en Russie et en Pologne (*Arch. personnelles*).

<sup>451</sup> Apparue en 1725, elle ne s'était vraiment développée qu'à partir de 1755. On y comptait en 1781 douze loges ; dont les plus importantes étaient : Le Parfait Silence, La Bienfaisance, L'Amitié et La Sagesse ; des chapitres : La Grande Loge des Maîtres de Lyon (1750) ; le chapitre des Chevaliers de l'Aigle Noir (1765), où Willermoz et Sellnof préparèrent les grands convents. Une loge d'Élus Cohens fonctionnait depuis 1765. Ces loges étaient en rapport avec celles de Saint-Étienne, de Bourg, de Grenoble et d'Avignon. Cf. *Ephémérides des loges maçonniques lyonnaises*, Lyon, 1875, in-8°, et *Arch. personnelles*.

<sup>452</sup> Discours sur le magnétisme animal lu dans une assemblée du Collège des médecins : résultat des observations faites à Lyon par J.-E. Gilibert. Lyon, in.8°, 1784. — Détail des cures

Ces études passionnaient surtout les maçons. Lorsque Cagliostro, annoncé par les loges de Bordeaux et de Strasbourg, descendit à l'hôtel de la Reine, ce fut une ruée de tous vers lui. Il fut visité, reçu en loge ; on organisa des fêtes en son honneur ; sa femme fut comblée de cadeaux<sup>453</sup>. On l'interrogeait ; on écoutait ses enseignements ; on observait, sans se livrer. Toutefois, les hésitations durèrent peu ; bien qu'il se refusât à soigner des malades, voulant, à Lyon, faire œuvre sociale plutôt qu'exercer la médecine, il eût la main forcée. Un riche propriétaire, M. J.-B. Delorme surnommé l'Américain, était atteint d'une maladie incurable ; son médecin, le Dr de La Bruyère, désespérant de le sauver, engagea sa famille à le confier à Cagliostro. Grâce à quelque poudre secrète, dit Péricaud<sup>454</sup>, l'empirique le guérit. D'autres cures suivirent ; puis ce furent les prodiges de la clairvoyance : Cagliostro lisait dans les cœurs ; des enfants, éveillés, conscients, devenaient, à son commandement, des sujets lucides : ils voyaient les êtres dont parlait Cagliostro ; ils témoignaient du respect que ces esprits avaient pour le Maître ; les malades guéris, les conseils utiles reçus,

---

opérées à Lyon par M. Orelut. Lyon, Faucheux, 1784, in-8°. — Mémoire de Petetin sur les phénomènes de la catalepsie et du somnambulisme, in-8°, 52 pages. — Expérience faite le 9 août 1784 à l'école vétérinaire sous les yeux du comte de Monspey, du comte d'Oels (prince Henri de Prusse), du chevalier Barberin, de M. Millanois, sur un cheval. Diagnostic par un sujet somnambule, in-4°, II ff.

<sup>453</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 137. — Péricaud, *Cagliostro à Lyon*, p. 2.

<sup>454</sup> Péricaud, *Cagliostro à Lyon*, broch. in-8°, p. 1.

les secrets révélés étaient connus. Les faits étaient là aucun doute ne subsistait ; Lyon était conquis.

On le supplia de continuer, de former des disciples ; il accepta, et, avec douze maçons, recrutés parmi les plus connus des membres du Parfait Silence et de La Sagesse, il fonda, dans le local même de cette ancienne loge<sup>455</sup>, un nouvel atelier, sous la dénomination : La Sagesse Triomphante.



Au début, son but n'était que de pouvoir parler en particulier à ceux qu'il avait choisis et d'avoir un local discret, réservé, où il put développer leurs facultés, donner des preuves de la réalité et de l'ampleur de ses pouvoirs. Mais, la loge à peine formée, dans ce milieu ardent, les merveilles se succédèrent.

Des guérisons nouvelles, des enseignements portant sur tous les sujets, sur les sciences divines surtout<sup>456</sup>, des expériences avec les pupilles, consti-

---

<sup>455</sup> La Sagesse, fondée en 1725, siégeait dans la maison Puy-lata, chemin Neuf, n° 33. Elle avait pour vénérable Willermoz l'aîné. Son sceau était celui que nous reproduisons ci-dessus, d'après les *Éphémérides des loges maçonniques lyonnaises*, p. 21.

<sup>456</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 137.

tuaient les travaux théoriques et pratiques de toutes les tenues : quelquefois les phénomènes devenaient plus généraux, plus intenses, et les assistants, eux-mêmes, les percevaient directement et non plus par l'intermédiaire de sujets. Le souvenir de ces faits est resté longtemps présent à la mémoire des Lyonnais<sup>457</sup>. La valeur des révélations, leur clarté étaient remarquables : on cite le fait du duc de Richelieu, qui s'était présenté, inconnu et déguisé, et à qui Cagliostro « fit voir dans une glace tout ce qu'il était et ce qu'il serait<sup>458</sup> ». Une autre prophétie de Cagliostro fit grand bruit par sa prompte réalisation. « Je leur prédis, dit-il à Rome, que, de même que parmi les douze apôtres, il y en avait un qui trahit Jésus-Christ, il s'en trouverait un aussi parmi eux qui trahirait la société ; ils déclarèrent que cela ne pouvait pas arriver ; mais je leur répétai par deux fois la même prédiction, ajoutant que ce traître serait puni par la main de Dieu<sup>459</sup>. »

---

<sup>457</sup> Péricaud, *loc. cit.*, p. 2. Voici, d'autre part, ce qu'écrivit un de ses disciples : « Je ne puis vous ajouter autre chose, que de vous souhaiter autant de satisfactions que j'en ai éprouvées moi-même, ainsi que des frères témoins comme moi de ces prodiges. Je vous jure sur le nom du grand Dieu que tout ce que je viens de vous communiquer est de la plus grande vérité. »

<sup>458</sup> « Notes sur les travaux de Cagliostro à Lyon » in *Initiation*, mars 1906, p. 256.

<sup>459</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 138. Il s'agissait de M. Finguerlin, négociant, qui, en effet, trahit ses serments, abandonna Cagliostro et l'attaqua, et qui, le 30 décembre 1785, bien après le départ de Cagliostro, fut entièrement dépouillé de sa fortune : un nommé Thevénet lui vola, une nuit, 403 653 livres et Finguerlin fut réduit à la misère. *Journal de Lyon*, 4 janvier 1786.

Mais ce qui mit l'enthousiasme à son comble, ce fut le fait merveilleux suivant : M. Prost de Royer, ancien échevin de Lyon, vénérable de la loge La Bienfaisance, était mort, le 21 septembre 1784. La loge La Bienfaisance avait fait célébrer un service « pour le repos de son âme », le mercredi 24 novembre 1784, à l'église des RR. PP. Récollets. Son souvenir était encore vivant dans le cœur d'un grand nombre de personnes, en particulier dans celui des maçons qui composaient La Sagesse Triomphante. Cagliostro, en causant avec ses disciples, leur avait souvent enseigné que la lumière conserve le reflet de tous les êtres qui ont passé ; que l'esprit peut, exceptionnellement, et avec la grâce de Dieu, percevoir ces images. C'est ce que la tradition a toujours enseigné, ce que certains êtres ont affirmé et ce que la science moderne commence à étudier<sup>460</sup>. Sollicité souvent d'en donner des preuves, Cagliostro accéda au désir de ses disciples et, un jour, dans une tenue secrète de sa loge, l'« ombre » de Prost de Royer apparut, nettement reconnaissable, aux yeux de ses anciens amis. Ce fait est indiscutable ; il fut connu et certifié par un grand nombre d'hommes dignes de foi. Péricaud, qui le rapporte<sup>461</sup> parmi quelques autres, le tenait de contemporains, témoins de ces merveilles. On sait aussi les appari-

---

<sup>460</sup> Phantasms of the living ; Extériorisation de la motricité ; Matérialisations ; Psychométrie.

<sup>461</sup> Péricaud, *Cagliostro à Lyon*, p. 2. Prost de Royer, donna sa fortune et sa vie, largement, à tous ceux qui l'entouraient et mourut abandonné de tous, dans la plus profonde misère.

tions éblouissantes et incroyables qui se produisirent à la consécration du temple des Brotteaux<sup>462</sup>.

Entre ces deux époques : installation de la loge au Chemin Neuf et consécration du temple aux Brotteaux, plus d'un an s'écoula et pas un jour, peut-être, ne se passa sans que quelque manifestation nouvelle de la puissance de Cagliostro ne vînt augmenter sa célébrité et aviver le zèle de ses disciples. Malheureusement, nul procès-verbal de tenues ne nous est parvenu, nulle correspondance ne nous a raconté ces prodigieux travaux<sup>463</sup>.

On conçoit combien les disciples de Cagliostro devaient avoir à cœur de l'attacher définitivement à eux et à leur ville. Cagliostro était bien celui qu'ils cherchaient, qu'ils n'osaient espérer rencontrer ; de lui seul pouvait venir une doctrine parfaite, de lui seul, la régénération de la maçonnerie, le salut, la rénovation du monde. On le supplia de codifier son enseignement, de donner à tous ceux qu'il jugerait dignes de les recevoir, un dogme, un rituel et un temple pour pouvoir penser, prier, agir davantage avec lui, sous sa direction. Les réunions tenues en sa présence, dans un local commun avec d'autres loges si différentes de la sienne, semblaient irrespectueuses. Cagliostro accepta et remercia ; il promit que le temple aurait une consécration sans égale, qu'il lui donnerait le titre et les pouvoirs de Loge mère du rite égyptien, et

---

<sup>462</sup> Voir plus loin.

<sup>463</sup> Peut-être, s'il y eut des procès-verbaux, ont-ils disparu avec les papiers de Cagliostro, dans l'autodafé fait à Rome le 20 juin 1791.



qu'il confierait à ses « chers fils », dans un Rituel, l'exposé de la seule et pure doctrine maçonnique.

Une souscription s'organisa : beaucoup donnèrent, tous s'engagèrent pour des versements à échéances variées, et, lorsque la somme nécessaire eut été ainsi couverte, on commença, sur le plan matériel, les premiers travaux de construction. Le lieu choisi fut un endroit écarté, presque à la campagne, dans le quartier des Brotteaux, qui venait d'être rattaché à Lyon par le pont Morand.

En même temps, Cagliostro faisait connaître à quelques-uns les premiers cahiers de son rituel : La Maçonnerie égyptienne, dont on a beaucoup parlé à tort et à travers. La procédure du Saint-Office, qui eut ce livre sous les yeux, a répandu cette légende que son rituel n'était qu'une copie de manuscrits achetés par lui en Angleterre d'un nommé Cofton ou Coston, et qu'on a trouvé l'original signé G. Coston, dans ses papiers, lors de son arrestation. Cette accusation ne repose sur aucune preuve. On a, de même, écrit que, dans ses malles, on avait découvert des objets de magie : statuette d'Isis, bœufs Apis, talismans, etc., et le pamphlet des inquisiteurs insiste là-dessus pour montrer la noirceur de ses œuvres, l'abomination de son rite. Est-ce que ces statues prouvent que Cagliostro était égyptien, ou qu'il adorait Hermanubis ? Tout cet attirail, s'il a existé, devait provenir de générosités maladroites on sait que, s'il donnait beaucoup, il recevait aussi des cadeaux ses coffres pouvaient être embarrassés d'un tas de bibelots de ce genre, conservés comme souvenirs, et quelques livres ou manus-



crits, trouvés parmi eux, ont suffi pour édifier cette légende.

Quoi qu'il en soit, que le Rituel de la Maçonnerie égyptienne ait une origine ancienne et qu'il ait été seulement remanié par Cagliostro, ou qu'il soit entièrement nouveau, dicté par lui à des secrétaires, ou qu'il soit l'œuvre commune de lui et de quelques-uns de ses disciples versés dans la science maçonnique<sup>464</sup>, il suffit d'étudier l'ouvrage pour constater l'élévation du sentiment religieux qui l'a inspiré, l'identité des idées principales avec tout ce qu'enseignait et pratiquait Cagliostro, et pour réduire à néant toutes les calomnies amassées contre ce rite par la haine du Saint-Office.

C'est ce que nous allons faire en résumant, aussi brièvement que possible, les notions théoriques sur Dieu, le monde et l'homme, les pratiques concernant la double régénération, les directions morales données à l'initié, qu'on trouve disséminées çà et là,

---

<sup>464</sup> À ce propos, nous signalons l'hypothèse suivante : Sain-Costar, disciple de Cagliostro, vénérable de la Sagesse Triomphante, a dû être un des rédacteurs — un des copistes en tout cas — du rituel. Or, la signature : S. Costar, en cursive du XVIII<sup>e</sup> siècle, peut, si les lettres sont mal formées, se lire G. Gofton ou G. Coston, aussi bien que S. Costar.



Ne serait-ce pas simplement un exemplaire du Rituel, signé du vénérable, qui aurait provoqué l'erreur et permis la calomnie ? G. Coston est un nom inconnu d'ailleurs en hermétisme et en maçonnerie.

dans les cahiers des trois grades de la maçonnerie égyptienne.

## Maçonnerie égyptienne

Les travaux maçonniques sont entièrement spirituels et n'ont d'autre but que de mériter d'être admis dans le temple de Dieu.

L'homme, créé à l'image et ressemblance de Dieu, est le plus parfait de ses ouvrages ; tant qu'il conserva son innocence, il commandait à tous les êtres vivants, même aux anges, forces intelligentes, ministres de Dieu, intermédiaires entre les créatures et le Créateur. Mais, après la chute<sup>465</sup>, l'harmonie de l'univers fut corrompue, et l'homme plongé dans la matière. Son travail, pour retrouver l'originelle pureté et la puissance qui étaient son apanage, est devenu ainsi considérable, et le but de l'initiation est d'amener l'homme déchu à reconquérir sa dignité perdue.

Cette régénération doit être double : morale et physique<sup>466</sup>. Pour qu'un profane redevienne enfant de

---

<sup>465</sup> « L'homme, ayant dégénéré par l'abus qu'il fit de ce grand pouvoir, Dieu le priva de cette supériorité, le rendit mortel, et lui ôta jusqu'à la communication avec les êtres spirituels. » *Rituel*, p. 40.

<sup>466</sup> « Être né de nouveau (*palingenesia*), voilà ce que requiert le Sauveur de ceux qui veulent participer à son royaume, juifs comme païens. Jean, II, 23 ; III, 21. Les rabbins désignaient aussi le changement de nature qui devait se faire chez les Prosélytes par les mots *בריה הרשה*. Jésus dit que cette nouvelle

Dieu, il faut d'abord que le désir s'en éveille en lui, qu'il commence à orienter sa vie dans ce sens, qu'il en réforme les errements. S'il est sincère dans ses efforts, Dieu suscite sur sa route un de ses élus pour le secourir<sup>467</sup>.

Il apprend de ce maître que le travail consiste à glorifier Dieu (régénération spirituelle), à se faire l'apôtre et le sacrificateur de sa toute-puissance, à pénétrer dans le sanctuaire de la nature (régénération intellectuelle) et à purifier les éléments en soi (régénération sociale et physique).

Glorifier Dieu en soi, c'est réformer son intérieur se mortifier, non par des austérités extérieures<sup>468</sup>, mais par des luttes intérieures. L'œuvre est longue et la patience nécessaire ; on n'y parvient pas sans beaucoup de peine, dit le rituel d'apprenti<sup>469</sup>. Pratiquer la charité, vivifier en soi la foi pure, sans laisser se développer les superstitions, voilà les deux vertus fondamentales.

Pénétrer dans le sanctuaire de la nature, c'est

naissance doit être double : d'esprit, d'abord ; d'eau, ensuite. (Esprit et principe vital.) H. Olshausen, *Commentaire à l'Évangile de Saint Jean*, Neuchâtel, 1844, in-8°, p. 100 sqq.

<sup>467</sup> *Rituel*, p. 40.

<sup>468</sup> « Redoublez vos efforts pour vous purifier, non pas par des privations ou des pénitences extérieures ; ce n'est pas le corps qu'il s'agit de mortifier et de faire souffrir ; ce sont l'âme et le cœur qu'il faut rendre bons et purs. » *Rituel*, p. 54. C'est là-dessus qu'on s'est appuyé en défigurant ces paroles, pour dire que Cagliostro enseignait l'épicurisme et poussait à la dépravation !

<sup>469</sup> P. 28.

acquérir la connaissance, non pas celle des sciences humaines, mais la notion directe des êtres, la pleine possession des sujets, ce qui va de pair avec la pratique de la charité.

Enfin, la transformation du vieil homme en nouvel homme ne peut se faire que par une conduite entièrement opposée à celle que l'on avait jusqu'à là : il faut vivre impénétrable et caché, arriver à être libre à l'égard des préjugés et des biens du monde ; il faut arriver à pouvoir dire le mot de passe des compagnons : *Sum qui sum*. La régénération physique du corps suit ces préparations ; elle est destinée à fournir à l'esprit une force vitale exempte des tares, héréditaires ou acquises, que la mauvaise hygiène, les habitudes, les passions, l'influence de l'entourage, impriment profondément dans chaque être. Cagliostro a donné, pour cette cure physiologique, des détails précis, sur lesquels on a lourdement plaisanté, et qu'on a toujours présentés aux lecteurs comme l'unique secret du Grand Maître. On voit, au contraire, que ce n'est là qu'une minime partie, la dernière de l'œuvre<sup>470</sup>.

Cette description des phrases de la régénération physique, destinée à frapper l'imagination, contient en outre le résumé symbolique de toute la rénovation

---

<sup>470</sup> Le catéchisme de maître dit qu'elle suit et doit suivre la régénération morale ; elle se fait par une retraite de quarante jours, sous la surveillance d'un ami, et avec l'aide de quelques médicaments purificateurs, puis vitalisants. Cagliostro en préparait, sous forme de poudres (dites rafraîchissantes), et de liquide fortifiant (gouttes blanches, baume du grand maître). « Notes sur les travaux de Cagliostro », *Initiation*, 1906, p. 261.

de l'être. En la prenant à la lettre, sans faire remarquer qu'elle est extraite d'un rituel maçonnique, on a eu beau jeu pour en ridiculiser les détails. Ce procédé donnerait le même résultat appliqué à tous les sacrements ou rites d'un culte quelconque<sup>471</sup>.

Lorsque l'homme, triplement régénéré, possède une âme saine dans un corps sain, Dieu consacre en lui la maîtrise par l'influx de sa grâce<sup>472</sup>. Il devient

---

<sup>471</sup> Si l'on veut bien réfléchir à toutes les théories et pratiques médicales, sans parti pris ; songer que les cellules de l'intestin se renouvellent en quarante-huit heures, les autres, moins vite, mais assez régulièrement pour qu'on puisse admettre qu'en sept ans, rien ne subsiste plus dans un organisme de ce qui le constituait matériellement sept ans auparavant ; que, dans certaines maladies, les destructions et régénérations organiques se font en masse, en quelques jours ; que le jeûne a toujours été employé en médecine, et en religion, comme la plus puissante méthode purificatrice, on trouvera sans doute que le « charlatanisme » de Cagliostro prête moins à rire que l'ignorance de ses railleurs. On peut lire une communication du Dr Guelpa, faite le 7 janvier 1909 à la Société de Neurologie de Paris, où l'auteur déclare que le renouvellement des tissus et le rajeunissement des fonctions peut et doit se faire systématiquement par un jeûne absolu et prolongé, et que si ce moyen qu'il a employé avec succès, n'a pas encore la place qu'il mérite en thérapeutique, c'est qu'il est nécessaire de lui adjoindre la purgation répétée pour assurer l'évacuation des déchets organiques (*Gazette des Hôpitaux*, 2, 1909). C'est exactement ce qu'enseignait Cagliostro ; il dynamisait ensuite son malade, ce qui était mieux encore. Les membres de la Société de Neurologie ont-ils accueilli cette communication par un fou rire général ?

<sup>472</sup> « La grâce s'obtient surtout par des actes : vivre de la vie de tous, dans la société où le Ciel vous a placé, en respectant les lois, et surtout se consacrer au bonheur et au soulagement

alors un maître, un Élu<sup>473</sup> ; il jouit des connaissances, de tout le pouvoir, que Dieu, en principe, avait accordés à l'homme, et les conserve tant qu'il se conforme scrupuleusement aux lois de sa nouvelle charge. Il n'a plus besoin de la protection ni du secours d'aucun mortel et on le reconnaît à ses œuvres. Il possède le pouvoir de la vision béatifique et de l'évocation des esprits supérieurs. (Ce sont les deux modes, actif et passif, d'une même faculté, celle qui connaît le monde spirituel.)

De même que l'homme ordinaire, vivant dans le monde matériel, peut y percevoir et y agir, de même, l'homme régénéré peut percevoir et agir dans le monde spirituel où il vit. Que la perception se produise par l'intermédiaire d'un sujet, avec ou sans appareil, ou directement à l'esprit de l'Élu, qu'elle soit rendue perceptible à plusieurs, simultanément ou successivement, provoquée chez d'autres, tout cela ne constitue que des différences de procédés, d'action, ou de détails. Un astronome peut faire observer à un garçon

---

de son prochain, voilà le premier devoir d'un philosophe et l'œuvre agréable à Dieu.» *Rituel de maître*, p. 31.

<sup>473</sup> « On le reconnaîtra à sa patience, à sa candeur, à la réalité de ses faits, à son succès et sa manière d'opérer qui ne doit être que celle d'implorer le grand Dieu et de commander aux sept anges primitifs, sans jamais recourir à une voie superstitieuse ou idolâtre.» *Rituel*, p. 43. — On voit que l'initiation décrite et offerte par Cagliostro se différencie de toutes les autres : ni faiblesse, ni superstition ; il proclame la haute dignité de l'homme, son droit de commander ; ni orgueil, ni témérité, d'autre part, car il enseigne à ses disciples que la conservation des pouvoirs reçus est liée intimement au continuel exercice de la sainteté.

de laboratoire les phases d'un phénomène céleste et se les faire décrire, ou les observer lui-même, l'œil au télescope, et dépeindre à ses auditeurs ce qu'il voit ; il peut encore prendre une photographie de ce qu'enregistre son appareil, projeter le cliché sur un écran visible à tous, et, d'un seul coup, faire voir à une salle entière l'image de ce qu'il a perçu ; l'astronome fera ainsi pour le monde sidéral ce que l'Élu peut faire, ce que Cagliostro faisait pour le monde spirituel.

Mais l'analogie peut se continuer plus loin : l'astronome pourrait enseigner à son garçon, à un élève, comment, en son absence, demain, à la même heure, ou l'an prochain à la même époque, ils pourront, avec telles et telles précautions, en suivant telle méthode, se retrouver dans les conditions où le phénomène se produira, et comment leur observation, bien faite, pourra leur donner les mêmes notions, d'autres encore, peut-être plus précises, sur l'astre ou l'état du ciel examiné. S'il s'agit d'un garçon de laboratoire, ignorant, le travail, malgré toute la bonne volonté qu'il y mettra, sera tantôt bon, tantôt inutile ou absurde<sup>474</sup>. Si la méthode et l'appareil ont été confiés à un collègue, le savant aura pu transmettre ses pouvoirs presque intégralement, et les opérations ultérieures équivaldront à celles du « maître agissant primitif ».

---

<sup>474</sup> Cf. *Vie de Joseph Balsamo*, p. 151. Des travaux d'élèves eurent un jour pour résultat, paraît-il, l'apparition de singes au lieu d'anges. Saint-Martin a répété cette anecdote : nous n'en trouvons cependant de confirmation authentique nulle part.

Cette transmission de pouvoirs s'effectue de même dans le monde spirituel pour l'Élu de Dieu ; le symbole en était resté dans les formes et les rites d'installation de certaines loges, dans le cérémonial de transmission de certaines dignités ecclésiastiques ou nobiliaires ; mais tandis que, là, ce n'était que lettre morte et souvenir stérile, Cagliostro, dans la maçonnerie égyptienne, transmettait effectivement ces pouvoirs et les élus purent eux-mêmes les transmettre<sup>475</sup>.

De même que les maîtres primitifs choisissent leurs adeptes d'après leur caractère et les facultés qui sommeillaient en eux<sup>476</sup>, pour développer ces personnalités latentes au maximum de leur puissance, de même l'élu choisit et développe un initié et lui transmet, lorsque son évolution atteint le degré nécessaire, les connaissances et les pouvoirs qui lui ouvrent un monde nouveau<sup>477</sup>.

---

<sup>475</sup> [...] « Je découvris par ses discours que leur maître, malgré l'abjection de son état moral (!) avait opéré par la parole et qu'il avait même transmis à ses disciples la connaissance d'opérer de la même façon pendant son absence. » Saint-Martin, « 73<sup>e</sup> lettre à Kirchberger », *Correspondance*, p. 205. Saint-Martin jugeait l'état moral de Cagliostro par la *Vie de Joseph Balsamo* qu'il estimait un livre digne de confiance.

<sup>476</sup> Pentagone propre à chaque individu le mettant en rapport avec le seul ange correspondant à ce pentagone. *Rituel*, p. 73. « Par la régénération, l'homme ne reçoit pas un caractère opposé à sa nature, mais elle transforme et glorifie notre nature personnelle ; elle nous élève à une plus haute puissance de vie et d'existence. » — H. Olshausen, *Comment. à l'Évangile de saint Jean*, Neuchâtel, 1884, in-8°, p. 100 sqq.

<sup>477</sup> Voilà les vraies clefs du Temple, les mots de passe, les chambres ou appartements où l'initié seul peut pénétrer « sans



Toutefois, il faut remarquer que l'initié formé par un Élu de Dieu n'a, d'après le rituel de Cagliostro, qu'un pouvoir limité à son individualité spirituelle ; il n'est pas adepte<sup>478</sup>. Il a de grands écueils à éviter<sup>479</sup> et peut même altérer ces facultés et reperdre ces pouvoirs, comme nous l'avons dit plus haut. Le premier échelon seul est gravi ; mais, c'est parmi ces initiés d'un degré inférieur que, « par la grâce de Dieu » et selon leurs progrès, pourront se révéler les élus susceptibles d'atteindre à l'absolue maîtrise.

Celui qui vit dans le monde spirituel, qui y voit, y entend, y agit, a, par là même, sur le monde matériel, une puissance incompréhensible aux profanes et qui peut s'appliquer aussi bien à la guérison des hommes malades qu'à celle des métaux imparfaits ; il peut pénétrer aussi aisément les secrets des cerveaux humains que les destins cachés des nations. Caglios-

---

canne et sans chapeau » (*Discipline pour les maîtres*, p. 60, Catéchisme de compagnon. VII<sup>e</sup> commandement, p. 54), et dont il ne doit rien révéler. Les religions, la maçonnerie ont enfoui tout cela sous l'oubli par leur ignorance, sous le ridicule par leurs indiscretions ; mais les enfants de Dieu conservent l'esprit et la réalité des initiations ; elles sont impérissables et Dieu susciterait des êtres pour entretenir la lampe du sanctuaire s'il ne s'en trouvait pas, dans chaque génération, qui d'eux-mêmes prennent cette tâche mystérieuse de conserver la vie par quoi le monde subsiste.

<sup>478</sup> Il ne peut communiquer qu'avec l'ange dont le sceau et le chiffre existent sur son pentagone ; il ne tient son pouvoir que de son maître. Cf. *Ouverture des travaux au grade de maître*, p. 73 ; et page précédente : note 1.

<sup>479</sup> Cagliostro a beaucoup insisté sur ces dangers et sur les moyens de les éviter. *Catéchisme d'apprenti*, p. 45

tro a si souvent montré la réalité de ces pouvoirs que ses historiens les plus sévères, ses ennemis, ses juges ecclésiastiques même, n'ont pu les nier. Il donnait des preuves de tout ce qu'il avançait ; de quel droit, dès lors, voudrait-on nier les notions spirituelles par lesquelles il expliquait sa puissance ?

Ces théories et leur pratique sont conservées dans le Rituel et les Catéchismes de la Maçonnerie égyptienne<sup>480</sup>. C'est là que nous en avons pris les données

---

<sup>480</sup> Le manuscrit original est un in-4<sup>o</sup>, marqué au commencement et à la fin de l'emblème, chiffre ou sceau de Cagliostro, sur cire verte, savoir : un serpent percé d'une flèche et tenant une pomme dans la bouche. Il est illustré de dessins coloriés représentant les costumes symboliques des différents grades. Ce manuscrit est perdu, il avait été donné par Cagliostro à la Sagesse Triomphante. M. Romand, de Lyon, a eu ce manuscrit entre les mains et en a copié quelques passages. Deux autres copies primitives ont été faites et données : la première, au premier vénérable en second (Alexandre II). M. Dubreuil, membre de la Sagesse Triomphante, en était possesseur et l'a laissé par testament à une personne, X... qui le légua au frère Bacot, vénérable de la loge le Parfait-Silence en 1844 ; celui-ci le légua à l'orateur de cette loge. Le savant M. Morison a copié cet exemplaire ; M. Guillermet (Porte étendard du Parfait Silence en 1845), a copié l'exemplaire Morison ; c'est cette copie que nous avons eue entre les mains et avons étudiée : quelques fragments de ce manuscrit ont paru dans *l'Initiation* (1906-1908), mais le texte en est fort incorrect. La troisième copie originale, donnée au 2<sup>e</sup> vénérable en second (Alexandre III) a disparu également. — Cf. Notes aux feuillets de garde du Mss Guillermet. En collaboration avec le Dr Papus, nous publierons prochainement une édition complète, avec commentaire, de cet important manuscrit de Cagliostro. Cette édition n'a pas été réalisée par Papus et Marc Haven. Mais c'est d'après le travail qu'ils avaient préparé qu'a été publié le

et nous avons cité aussi textuellement que possible ; mais, dans ces rituels, la doctrine se trouve enveloppée de symboles, ornée d'allégories, disséminée dans des discours de réception ou des formules d'initiation, tendant à rendre les cahiers de cet ordre aussi analogues que possible, extérieurement, à ceux qu'étudiaient d'habitude les maçons auxquels ils étaient destinés ; nous avons dû élaguer, coordonner et résumer. Le reste est intéressant à lire toutefois : l'histoire abrégée et symbolique de la maçonnerie, le choix des noms, signes et nombres, révèlent à l'observateur la simplicité de la doctrine, son antique et traditionnelle vérité. Dans les prières qui accompagnent l'ouverture des travaux, dans les discours de réception, passe un souffle profondément religieux et sincère, qu'on ne retrouve guère dans les rituels des autres ordres.

Voici, comme exemple un passage du discours de réception au grade de Maître

« Mon Dieu, ayez pitié de l'homme N... selon la grandeur de votre miséricorde et effacez son iniquité selon la multitude de vos bontés ; lavez-le de plus en plus de son péché et purifiez-le de son offense, car il reconnaît son iniquité et son crime est toujours contre lui ; il a péché devant vous seul, il a commis le mal en votre présence, afin que vous soyez justifié dans vos paroles et victorieux quand vous le jugerez. Mon Dieu, créez un cœur pur en lui, et renouvelez l'esprit de justice dans ses entrailles, ne le rejetez point de devant votre visage, rendez-lui la joie de votre assis-

---

Rituel de la Maçonnerie égyptienne auquel se réfère le présent ouvrage qui est paru aux *Cahiers Astrologiques*, Nice 1947.

tance salutaire, et fortifiez-le par un esprit qui le fasse volontairement agir. Il apprendra vos voies aux injustes, et les impies se convertiront à vous. O Dieu ! ô Dieu de notre salut, délivrez-le des actions sangui- naires, et sa langue chantera avec joie votre justice, Seigneur ! Ouvrez ses lèvres, et sa bouche annon- cera votre louange. Si vous eussiez voulu un sacri- fice, il vous l'eût offert. Les holocaustes ne vous sont pas agréables. Le sacrifice que Dieu demande est un esprit affligé. O Dieu, vous ne mépriserez point un cœur contrit et humilié. Seigneur ! dans votre bien- veillance, répandez vos biens et vos grâces sur Sion, afin que les murs de Jérusalem se bâtissent. Vous agréerez alors le sacrifice de justice, les offrandes et les holocaustes... » (Rituel p. 65).

Peut-on trouver, avec une doctrine plus élevée, avec une initiation plus réelle, une pensée plus res- pectueusement religieuse que celle-là ?

C'est cette maçonnerie qu'il apportait à Lyon et qu'il enseigna dans la loge de la Sagesse.

Il comptait, parmi ses disciples, des gens estimés dans la ville le banquier Sain-Costar, président de la grande loge provinciale en 1779, ancien vénérable de la Sagesse ; Aubergenois, Alquier, négociants et hauts dignitaires ; Finguerlin, Philippon, Morin, Journet, Colonge, les deux Magneval, Terrasson de Sénevas, ancien officier, tous dévoués, corps et âme, à leur initiateur. Saint-Martin qui rencontra Gabriel Mag- neval en 1795 raconte<sup>481</sup> quel respect il professait pour son maître et comment il conservait encore, à

---

<sup>481</sup> Correspondance de Saint-Martin avec Kirchberger, p. 305.

cette époque, des relations suivies avec les disciples suisses de Cagliostro. Péricaud<sup>482</sup> rapporte aussi que c'est à Lyon que Cagliostro connut Antoine Rétaux de la Vilette, fils du directeur des octrois, victime, plus tard, des intrigues de Mme de la Motte dans l'Affaire du Collier.

Les souscriptions de ces adeptes, celles des malades reconnaissants, avaient couvert facilement la somme nécessaire à l'installation de la Loge Mère du Rite Égyptien et le temple fut construit avec beaucoup de magnificence<sup>483</sup>. Entre-temps, les travaux maçonniques se continuaient dans l'ancien local : l'autorité et la réputation de Cagliostro augmentaient ; les maçons égyptiens furent autant recherchés qu'ils avaient d'abord été mis à l'écart. Longtemps après l'Affaire du Collier, même après l'arrestation de Cagliostro à Rome, nous voyons encore Saint-Costar, vénérable de la Sagesse Triomphante, fidèle ami du Grand-Maître, envoyé comme député à la grande loge provinciale et Alquier, promu à la dignité de garde des Sceaux dans cette même assemblée<sup>484</sup>.

En 1785, Cagliostro était entouré, adoré de ceux qu'il avait choisis et menés peu à peu sur le chemin de la lumière, comme peu de maîtres l'ont été. On voyait en lui une telle grandeur, il paraissait si bon et si puissant que les cœurs se donnaient à lui avec

---

<sup>482</sup> Brochure citée, p. 2.

<sup>483</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 139. — Il y avait trois chambres principales : une à gauche pour les apprentis : une à droite pour les compagnons ; celle du milieu, pour les maîtres, ornée du buste de Cagliostro au centre.

<sup>484</sup> *Éphémérides des loges maçonniques de Lyon*, p. 98. En 1790.

tout l'abandon de la race lyonnaise. Malgré ses succès à Strasbourg, son triomphe à Paris, j'estime que ce furent là les meilleures journées de sa vie et le plus radieux éclat de sa lumière spirituelle.

Et tout à coup, au milieu de ces satisfactions, quand tout marchait à souhait, que la loge nouvelle allait s'ouvrir et conquérir, avec lui à sa tête, la maçonnerie et l'Europe, Cagliostro disparaît ! Lorsqu'ils voient l'adepte discuté, attaqué, quitter Saint-Pétersbourg ou Londres, ses historiens s'empressent de signaler son départ comme une fuite<sup>485</sup>. N'est-ce pas, disent-ils, la preuve de sa fausseté, le témoignage de ses supercheries que ce brusque départ ? Le charlatan trouve le public houleux, le terrain tremblant ; il plie bagage et se sauve ; le procédé n'est-il pas évident ?

Or, ici, en pleine gloire, en plein succès, entouré de dévouements qui lui assuraient le bonheur, pour lui et pour sa femme, jusqu'à la fin de ses jours, plus brusquement encore, Cagliostro part. Silence des historiens : personne n'a remarqué ou voulu remarquer le fait pourtant bien significatif<sup>486</sup>.

Le 27 janvier 1785, Cagliostro quitta Lyon<sup>487</sup> ; son départ fut une consternation générale ; toutefois, il

---

<sup>485</sup> Carlyle a donné ce nom à chacun des déplacements de Cagliostro.

<sup>486</sup> S'il est des êtres que le bonheur effraie et qui se croient abandonnés de Dieu lorsque le destin leur sourit, ces êtres-là, faits pour vivre dans la tempête, capables de la provoquer quelquefois si elle tarde à gronder, comprendront l'acte de Cagliostro et le reconnaîtront pour un des leurs.

<sup>487</sup> Pièce justificative, *ad finem: Requête à joindre*, Paris, 1785, in-4°, p. 10.

restait en rapport avec les siens : il leur laissait des chefs formés par lui, auxquels il avait transmis, pendant ces quelques mois, ses enseignements et certains pouvoirs ; il leur faisait, dans son Rituel, des recommandations secrètes<sup>488</sup>, et promettait de revenir un jour à eux. L'amour et le respect qu'on avait pour lui étaient si grands que sa volonté, malgré l'incompréhension où l'on était des raisons de son départ, fut respectée et tous s'inclinèrent. L'ouverture des travaux de la Sagesse Triomphante eut lieu sans lui le samedi 20 août 1785<sup>489</sup> et, plus tard, à la consécration du Temple, le 25 juillet 1786, le premier commissaire R.<sup>490</sup>, représentant le grand-maître absent, prononça ce beau discours qui reflétait les sentiments de tous :

---

<sup>488</sup> « Si vous pratiquez ce que contiennent ces statuts et règlements que je vous donne, vous parviendrez à connaître la vérité, mon esprit ne vous abandonnera point, et le grand Dieu sera toujours avec vous. « Si vous n'observez pas ce règlement, en vérité je vous le dis : la confusion, la discorde et le malheur s'introduiront parmi vous. » *Rituel*, p. 78.

<sup>489</sup> Le comte Gagliostro devait arriver à Lyon le 19 (août) avec de Luxembourg et huit à dix autres grands personnages avec lesquels il devait faire, le samedi 20, la grande pompe de la consécration de la Sagesse triomphante, qui l'attendait avec un bel uniforme en habit vert à ganse d'or qui est l'habit de campagne de son grand Maître ; mais ce projet a échoué. Cagliostro a été arrêté et enfermé à la Bastille le 24. » *Lettre inédite de Willermoz au Chevalier de Savaron* du 30 août 1785. Collection de Bréghot du Lut.

<sup>490</sup> Sans doute, Rigollet, ancien membre de la Sagesse. *Éphémérides des loges maçonniques de Lyon*, p. 8.



DISCOURS DE PH<sup>e</sup> R., PREMIER COMMISSAIRE ET GRAND  
INSPECTEUR, PRONONCÉ DANS LA LOGE MÈRE À LA CÉRÉMONIE  
DE LA CONSÉCRATION, LE MARDI 25 JUILLET 1786

« Mes frères. C'est avec le cœur navré et rempli d'amertume, que nous sommes chargés, le frère de V...<sup>491</sup> et moi, de vous faire les adieux du Grand Cophte, notre fondateur; il a quitté pour toujours la France et habite dans ce moment un nouveau royaume; vos regrets et votre douleur sur ce malheureux événement doivent être d'autant plus vifs que, les ayant prévus, il les a partagés et que, jusqu'au dernier instant où il a séjourné dans votre patrie, il ne s'est occupé principalement que de ses enfants de Lyon et de leur bonheur. Vous n'avez pas ignoré combien de fois il a formé le projet de venir lui-même consacrer et inaugurer votre Temple, cette nouvelle Jérusalem si chère à son cœur et à laquelle est destinée pour l'avenir une gloire si étendue et si brillante. Les décrets de la Providence y ont constamment mis obstacle. Des hommes incrédules et sans foi pourraient en murmurer, mais des êtres privilégiés tels que nous doivent savoir que notre faiblesse nous empêche de concevoir, ni de pénétrer les secrets de l'Être Suprême; nous devons nous résigner et nous soumettre. Abraham consentit jadis à lui faire le sacrifice de son fils; c'est à nous aujourd'hui à lui faire celui de notre père. Ne jugeons ni ne nous tourmentons point sur des effets futurs d'une cause qui nous est inconnue, et disons comme Job: Dieu nous l'avait donné et il nous l'a ôté. Que l'exemple de ces deux élus, favoris de l'Éternel, nous serve de modèle et de consolation, car

---

<sup>491</sup> Sans doute De Vismes, Grand Secrétaire du Rite Égyptien.



s'ils ont été heureux pendant leur vie, ils le sont encore bien davantage aujourd'hui, et si votre confiance dans l'Éternel égale celle que j'ai et que je désire de vous inspirer, vous en serez dignement récompensés.

« Jusqu'à présent, aveugles et indécis, vous n'avez pu tout au plus que former des conjectures : mais la réalité va remplacer le doute ; vous allez devenir hommes et vous connaîtrez une partie des faveurs infinies et surnaturelles dont l'Être Suprême a comblé ceux qu'il a adoptés et qu'il chérit ; armez-vous de force, de vigueur et de sagesse.

« La Force prouve le pouvoir du vrai maçon égyptien qui, ayant élevé dans son cœur un sanctuaire digne de l'Éternel, a acquis le courage nécessaire pour soutenir et défendre avec fermeté les préceptes et les lois prescrites par le Grand Fondateur.

« La Vigueur, pour entreprendre avec courage une route nouvelle et inconnue au reste des mortels, pour pouvoir braver toute espèce de dangers, enfin, pour supporter avec patience le bonheur ou le malheur qui résulte des différents événements de la vie.

« La Sagesse, pour parvenir à acquérir les connaissances de la haute, sublime, et véritable philosophie hermétique, afin de mériter un jour de pouvoir opérer le mariage du soleil et de la lune, félicité complète, la plus grande récompense accordée par Dieu à l'homme, vraie perfection physique et morale, qui le rend son Élu et possesseur de la matière première et universelle.

« Aimez, et adorez l'Éternel de tout votre cœur, empêchez le mal et n'en faites jamais, chérissez et servez votre prochain en lui faisant tout le bien dont vous êtes capable, consultez votre conscience dans toutes vos

actions, mais fuyez et chassez tous les scrupules, car le scrupule fait le crime, le crime fait le péché et le péché, la malédiction de Dieu<sup>492</sup>. »

Puis il fit prêter le serment de discrétion à tous, compagnons et apprentis qui, dans cette cérémonie de la consécration, devaient apercevoir quelques-uns des secrets des Maîtres.

Les cérémonies de purification, de consécration, ordonnées par le rituel du Grand-Maître et contrôlées par le Maître agissant, selon les pouvoirs transmis, furent exécutées.

Le résultat dépassa les espérances de ses disciples : en voici la preuve, apportée par une lettre authentique, émanée du vénérable de la Sagesse Triomphante, et adressée à Cagliostro en compte rendu et en action de grâce :

« Monsieur et maître, rien ne peut égaler vos bienfaits, si ce n'est la félicité qu'ils nous procurent. Vos représentants se sont servis des clefs que vous leur aviez confiées ; ils ont ouvert la porte du grand temple, et nous ont donné la force nécessaire pour faire briller votre grande puissance.

« L'Europe n'a jamais vu une cérémonie plus auguste et plus sainte ; mais nous osons le dire, Monsieur, elle ne pouvait avoir de témoins plus pénétrés de la grandeur du Dieu des dieux, plus reconnaissants de vos suprêmes bontés.

« Vos maîtres ont développé leur zèle ordinaire et ce

---

<sup>492</sup> *Rituel*, p. 97, 98.

respect religieux qu'ils portent toutes les semaines aux travaux intérieurs de notre loge. Nos compagnons ont montré une ferveur, une piété noble et soutenue, et ont fait l'édification des deux frères qui ont eu l'honneur de vous représenter. L'adoration et les travaux ont duré trois jours, et, par un concours remarquable de circonstances, nous étions réunis au nombre de 27, et il y a eu 54 heures d'adoration.

«Aujourd'hui notre désir est de mettre à vos pieds la trop faible expression de notre reconnaissance. Nous n'entreprendrons pas de vous faire le récit de la cérémonie divine dont vous avez daigné nous rendre l'instrument ; nous avons l'espérance de vous faire parvenir bientôt ce détail par un de nos frères, qui vous le présentera lui-même. Nous vous dirons, cependant, qu'au moment où nous avons demandé à l'Éternel un signe qui nous fit connaître que nos vœux et notre temple lui étaient agréables, tandis que notre maître était au milieu de l'air, a paru, sans être appelé, le premier philosophe du Nouveau Testament. Il nous a bénis, après s'être prosterné devant la nuée bleue dont nous avons obtenu l'apparition, et s'est élevé sur cette nuée dont notre jeune colombe n'a pu soutenir la splendeur, dès l'instant qu'elle est descendue sur la terre.

«Les deux grands prophètes et le législateur d'Israël, nous ont donné des signes sensibles de leur bonté et de leur obéissance à vos ordres : tout a concouru à rendre l'opération complète et parfaite, autant qu'en peut juger notre faiblesse.

« Vos fils seront heureux, si vous daignez les protéger toujours et les couvrir de vos ailes ; ils sont encore pénétrés des paroles que vous avez adressées du haut de l'air

à la colombe qui vous implorait pour elle et pour nous : Dis-leur que je les aime et les aimerai toujours.

« Ils vous jurent eux-mêmes un respect, un amour, une reconnaissance éternels, et s'unissent à nous pour vous demander votre bénédiction ; qu'elle couronne les vœux de vos très soumis, très respectueux fils et disciples. Le frère aîné Alexandre Ter...

« Le 1<sup>er</sup> août 5556. »

Cette lettre, trouvée par le Saint-Office, a été publiée dans la *Vie de Joseph Balsamo* (p. 198-199.) C'est de là que nous l'extrayons. Louis-Claude de Saint-Martin a donné un récit abrégé de ce fait dans sa XXI<sup>e</sup> lettre à Kirchberger<sup>493</sup>. On cite souvent ce texte ; mais comme ce n'est pas un témoignage personnel, son information étant puisée précisément dans cette *Vie de Joseph Balsamo*, nous avons préféré nous appuyer sur le document original.

Les promesses de Cagliostro relatives à la majestueuse manifestation qui devait accompagner la consécration du temple de la Loge-Mère se trouvaient donc accomplies, et au-delà. Les disciples n'en avaient pas douté, mais leur joie fut grande ; les deux vénérables qu'il avait fait installer et les douze maîtres confirmés dans leur grade le 25 septembre 1786, par les Commissaires délégués<sup>494</sup>, continuèrent à travailler avec ferveur dans le temple consacré par de tels prodiges. Le résultat de leurs travaux était transmis à

---

<sup>493</sup> *Correspondance de Saint-Martin avec Kirchberger*, Paris 1862 p. 67.

<sup>494</sup> *Patente de la Sagesse triomphante*, appendice.

leur maître qui restait en communication directe avec eux<sup>495</sup>.

Toutefois, là, comme partout, après la disparition du fondateur, peu à peu, la division survint : des superstitions, des interprétations diverses séparèrent les esprits. L'intérêt y ajouta son germe de discorde : quelques souscripteurs, après le départ de Cagliostro, ne voulurent plus payer, et l'on entama des procès<sup>496</sup>.

Les journées terribles de la Révolution, du siège de Lyon, survinrent : la Sagesse Triomphante fut en sommeil, et, lors de la renaissance de la Maçonnerie, les survivants des disciples de Cagliostro, dispersés, ne se réunirent plus en loge<sup>497</sup>. Cette décadence du Rite égyptien à Lyon ne commença guère qu'en 1788 : jusque-là, la Sagesse Triomphante contribua de son mieux à seconder le maître dans son action maçonnique à Paris, et ces événements se rattachent trop

---

<sup>495</sup> Lettre de Cagliostro au moment du Congrès des Philalèthes. Cf. p. 185 de ce livre, et *Vie de Joseph Balsamo*, p. 199-200.

<sup>496</sup> Péricaud, *Cagliostro à Lyon*, p. 3.

<sup>497</sup> Les archives de la Sagesse triomphante, confiées en 1821 à la loge de Memphis (rite de Mizraïm) par le vénérable, Dubreuil, passèrent au Parfait-Silence, à sa mort ; l'orateur de cette loge, en 1845, en a été le dernier dépositaire. Actuellement on ne trouve plus trace des archives du Rite Égyptien dans les rares papiers que conservent les loges lyonnaises. Le Temple, qui se trouvait à droite de l'allée des Brotteaux (cours Morand actuel), un peu au-dessus de la place du Bassin (place Saint-Pothin actuelle), occupé un instant par le Parfait-Silence (1824) fut abandonné. En 1843, la maison servait de local aux frères des écoles chrétiennes.

immédiatement aux précédents pour ne pas les étudier ici.

Cagliostro trouva, en arrivant dans la capitale, la même agitation d'esprits, la même situation confuse qu'il avait rencontrées à Lyon ; le théâtre était plus vaste ; il arrivait avec une autorité bien plus grande, il est vrai, mais les gens étaient bien plus éloignés de lui et moins sincères.

Le convent des Philalèthes, réunissant des membres de rites les plus divers, destiné à unifier la maçonnerie en en fixant le but, les principes et les travaux, avait eu sa première assemblée le 13 novembre 1784<sup>498</sup>.

Le 23 novembre, le président, Savalette de Langes, proposa d'appeler au convent le comte de Cagliostro, dont on disait tant de merveilles, ainsi que Mesmer, espérant que ces frères, par leurs lumières, pourraient dissiper les ténèbres où se débattaient les membres de l'assemblée. Pour Cagliostro, il y eut discussion ; des maçons craignirent de se compromettre. On hésita, et, finalement, Mesmer seul, personnage moins inquiétant, fut invité. La majorité ne se trompe jamais : elle sait toujours choisir les médiocrités.

Mais après trois mois d'études, le convent n'était pas plus avancé. De nouveau, le 10 février 1785, Savalette de Langes proposa d'inviter Cagliostro et on

---

<sup>498</sup> Cf. *Acta Latomorum*, Paris, 1815, 2 Vol. in-8°, t. II, p. 92 sqq. — *L'Initiation*, 1904, n<sup>os</sup> 1 à 7, a reproduit partiellement ces documents. On trouve aussi une bonne étude sur le convent des Philalèthes dans la préface des *Enseignements secrets de Martinès de Pasqually*, Paris, 1900, in-16, p. 40 à 151.

accepta. Le comte venait d'arriver à Paris<sup>499</sup> ; il répondit immédiatement qu'il correspondrait volontiers et qu'il acceptait en principe de donner la lumière aux Philalèthes, à condition qu'ils le recevraient, lui, quelques-uns des siens, et en particulier, M. de L...<sup>500</sup>.

Au reçu de cette réponse, quelques membres du convent soulevèrent de nouvelles objections de forme : M. de L... n'était pas 12<sup>e</sup>, et autres difficultés de même importance. La vanité et le rigorisme bureaucratique s'élevèrent ainsi contre le bon vouloir de Cagliostro, ou plutôt, quelques personnalités, hostiles au Grand-Maître, se servirent de ces prétextes pour essayer de l'éloigner.

Cette hésitation, renouvelant l'accueil méfiant qu'on avait fait au début à la proposition de le convoquer, fit voir à Cagliostro le peu d'élan qu'avaient les Philalèthes pour la recherche de la vérité. Il se montra dès lors d'autant plus exigeant que les maçons semblaient plus diplomates et fuyants. Le 10 mars 1785, le convent reçut une lettre<sup>501</sup> où Cagliostro déclarait que, puisqu'ils montraient si peu d'ardeur vers la vérité, qu'ils se refusaient à faire un pas vers ceux qui venaient à eux au nom de Dieu, il demanderait plus encore comme prix de son concours. Voici quelles sont ses conditions :

1. Les Philalèthes brûleront leurs archives et feront table rase d'un passé mensonger ;
2. Tous se feront recevoir maçons égyptiens.

---

<sup>499</sup> Le 30 janvier 1785.

<sup>500</sup> De Laborde, sans doute.

<sup>501</sup> Lettre datée du 1, I, 5555.

Alors, en pleine loge, il leur sera donné les preuves qu'ils désirent<sup>502</sup>.

Le convent, au reçu de cette lettre, fut perplexe : l'énergique assurance de Cagliostro commençait à impressionner ces hommes qui flottaient sans cesse, jusqu'à ce jour, dans l'incertitude ; on discuta, et, finalement, on députa vers lui deux frères : le marquis Chefdebien, secrétaire général du convent, et le baron de Gleichen, pour lui demander de revenir sur une décision aussi sévère, de vouloir bien considérer que le convent, provoqué par les Philalèthes, n'était pas la loge des Philalèthes<sup>503</sup> et, par conséquent, que, bien qu'il réclamât lui, convent, les lumières du comte, il n'avait cependant pas d'archives à brûler et ne pouvait même s'engager à quoi que ce soit pour

---

<sup>502</sup> La puissance de Cagliostro était incomparable, indiscutable : ceux qui avaient voulu le suivre étaient arrivés en peu de temps au but qu'ils recherchaient et avaient vu toutes les promesses de leur maître se réaliser. Les disciples de Martinez de Pasqually, de Schröpfer, les Philalèthes, les Illuminés, les disciples de Mesmer, pouvaient-ils en dire autant ? Lorsque Cagliostro exigea des maçons la destruction de leurs archives, l'adhésion pure et simple à son rite, n'était-ce pas les remettre dans le chemin de la vérité ? N'était-ce pas une œuvre de charité, cet acte qu'on a pris, de son temps et du nôtre encore, comme un geste de forfanterie. Les archives maçonniques ne contiennent que rêveries et erreurs, mensonges historiques même, précieusement accrédités, si l'on en croit des polémiques récentes. (Voyez les articles et brochures de Teder sur les origines et les irrégularités de la maçonnerie.) En outre, on le verra plus loin, Cagliostro n'exigea même pas le sacrifice matériel de ces paperasses et consentit plus tard à ce que les Philalèthes conservassent leurs archives.

<sup>503</sup> Les Amis réunis, à l'Orient de Paris.



les Philalèthes. On voit l'habile procédé ; désireux de recevoir sans rien donner, sans s'engager, le convent feignait de ne pas comprendre que, pour ensemercer un champ, il fallait d'abord nettoyer le terrain ; que, pour faire une œuvre vraie, il ne fallait pas mettre en balance un ballot de parchemins, quelques gestes extérieurs et routiniers, avec l'offre d'une lumière céleste et de pouvoirs spirituels<sup>504</sup>.

Le 17 mars 1785, de Gleichen rendit compte au convent de sa démarche : Cagliostro consentait à ce que les archives ne fussent pas détruites, mais exigeait qu'une députation de trois Philalèthes allât à Lyon, au nom du rite, solliciter l'initiation égyptienne ; il recommandait en outre aux Philalèthes d'écrire une lettre « honnête » à la mère loge du rite, séant à Lyon<sup>505</sup>.

Pour faciliter ce rapprochement, la Sagesse Triomphante écrivit d'elle-même au convent la lettre suivante :

« À la gloire de Dieu,  
« Au nom et par le pouvoir du Grand-Maître de l'ordre,  
« La loge de la Sagesse Triomphante, mère loge du rite égyptien séante à l'O de Lyon.

---

<sup>504</sup> À la voix de Paul, à Ephèse, on brûla des livres plus précieux que des *Rituels de la maçonnerie adonhiramite* ou des *Chansons maçonnnes*. La parole du Christ l'emporta. *Actes des Apôtres*, X, 19.

<sup>505</sup> Les concessions faites par Cagliostro, l'entente presque obtenue tiennent à l'ambassadeur choisi : le baron de Gleichen était un homme très instruit, et bien au-dessus de ses collègues du convent par sa culture spirituelle.

« À la R.L. des Amis réunis à l'O. de Paris,

« Salut, Force et bonheur.

« TT. CC. FF.

« Ils existent, ces maçons, qu'aucun lieu de la Terre n'avait encore offerts à vos yeux ; leur voix fraternelle ose vous dire : Ne cherchez plus. Nous avons vu l'immuable vérité s'asseoir au milieu de nous sur les débris du doute et des systèmes. Vous la verrez, très chers frères, descendre dans votre atelier dès l'instant où vous abandonnerez - l'insensé, seul, bâtit sur le sable — ces nombreux matériaux qui n'ont d'utile que le motif qui vous les a fait rassembler.

« Oui, TT. CC. FF., veuillez vous conformer aux règles que nous a prescrites le chef connu de la maçonnerie véritable ; envoyez-nous des députés revêtus de pouvoirs d'une étendue convenable et nous nous empresserons de remplir la volonté de notre Maître en leur donnant les instructions qui vous manquent, étayées des preuves réelles et sensibles qu'il daigne nous offrir.

« Pussions-nous vous voir bientôt dans nos bras fraternels qui vous sont ouverts ! Nous sentirons encore plus vivement notre bonheur s'il nous est donné de le partager avec vous.

« Tels sont les sentiments et les vœux, TT. CC. FF., de vos affectionnés FF. »

S. Costar, Vén., etc.<sup>506</sup>.

Le 12 avril, le convent, au lieu d'accepter nettement, établit de nouveau la distinction prudente entre la loge des Philalèthes et lui-même, convent,

---

<sup>506</sup> *Acta Latomorum*, t. II, p. 104, 105.

et charge de Beyerlé (en remplacement du secrétaire général absent) d'écrire à Cagliostro pour lui renouveler les réserves qu'il doit faire en face de ses offres; il va même jusqu'à réclamer que l'acte d'initiation de ses députés soit considéré comme purement individuel.

Le 13 avril, Cagliostro répond la lettre indignée qui suit :

« Au nom et à la gloire de l'Éternel,

« Nous vous avons offert la vérité et vous l'avez dédaignée.

« Nous vous l'avons offerte pour l'amour d'elle et vous l'avez refusée pour l'amour des formes.

« Que sont les formes lorsqu'il n'y a point de fond ? Ne vous élevez-vous à Dieu et à la connaissance de vous qu'à l'aide d'un secrétaire et d'un convent ? Un secrétaire est-il négligent et les jours s'écoulent-ils lorsque les cœurs sont enflammés d'un désir vif et pur ?

« Ne vous justifiez point ; nous ne sommes point offensés. Considérez que si, pour vous élever, nous vous avons renvoyés par-devant nos sujets, lorsque vous ne vous élevez point, comment atteindriez-vous jusqu'à nous ?

« Nous donnons, et vous avez voulu nous prescrire comment et à qui nous devons donner ; vous avez voulu gouverner notre marche dans une carrière où vous n'avez pas encore fait le premier pas.

« Et voyez combien vos démarches sont embarrassées !

« Vous êtes six semaines à répondre à la simplicité

de nos offres, et nous, nous ne sommes pas un jour à répondre à l'œuvre de six semaines.

« Nous les retirons donc nos offres ; et ainsi tombent tous les scrupules, toutes les incertitudes, que vous inspiraient vos formes. Réfléchissez à ce crépuscule de lumière que vous avez entrevu et que le Grand Dieu, au nom duquel nous travaillons, rectifie vos démarches et préside à vos délibérations.

« Donné à l'Orient de Paris, le... (Ici se trouve la signature hiéroglyphique de Cagliostro<sup>507</sup> suivie de celles de Montmorency, prince de Luxembourg, grand maître protecteur, de Laborde, grand inspecteur, Saint-James et De Vismes, secrétaires)<sup>508</sup>. »

Le convent fut ennuyé ; après la visite des députés, on espérait avoir gagné du terrain, et voilà que Cagliostro reprenait toute sa distance et la hauteur de sa position. Tout était à recommencer ; une nouvelle délégation fut choisie et lui fut adressée. Elle était composée des frères de Paul (de Marseille), de Marnezia (de Franche-Comté) et Ramond (de Besançon). L'abbé de Laffrey, de Paris, d'abord désigné, ne fut pas libre au jour fixé. L'entrevue eut lieu le 15 et le 16, les délégués en rendirent compte au convent de la façon suivante :

« Il résulte de leur communication que le comte a reçu les députés avec la plus grande considération ; qu'il a promis de satisfaire au désir des frères, qu'il est entré

---

<sup>507</sup> Cf. appendice, p. 331.

<sup>508</sup> Cf. *Acta Latomorum*, t. II. p. 108, 109.

avec eux dans quelques détails sur sa doctrine, que les députés ont regardée comme sublime et pure... Les députés ont donné leur procès-verbal par écrit et il a été déposé aux Actes sous la cote C, pièce 4. Le frère de Paul est entré dans le plus grand détail sur cette députation, et il a été invité à mettre par écrit cette relation intéressante, ce qu'il a promis de faire.» (Compte rendu de la séance conventuelle du samedi 16 avril 1785)<sup>509</sup>.

On voit quelle haute impression Cagliostro produisait à tous ; voilà des maçons, prévenus, déjà enorgueillis de leurs prétendues dignités, ne s'étonnant plus devant les formules et les symboles, chargés d'examiner, presque de démasquer, un homme qui ne saurait leur jeter de la poudre aux yeux, habitués qu'ils sont déjà aux éblouissements de la poudre de lycopode et aux enchantements des discours allégoriques, qui reviennent de leur entrevue, métamorphosés. Ils ont trouvé un homme simple, d'un accueil affable, détenteur de secrets invraisemblables, réalisateur de merveilles auxquelles ils n'avaient jamais songé qu'en souriant ; ils ont rencontré, — ils seraient prêts à le dire, — le divin Cagliostro, et leur cœur en est transformé.

Leur impression fut si vive qu'elle se transmet au convent ; une lettre est adressée à la Sagesse Triomphante<sup>510</sup>, et, cette fois, le style en est tout autre ; il sonne encore un peu faux, mais c'est par maladresse ; les Philalèthes, troublés, veulent, par un excès

---

<sup>509</sup> *Acta Latomorum*, t. II, p. 115.

<sup>510</sup> *Acta Latomorum*, t. II, p. 121 à 123.

de lourdes flatteries, effacer le souvenir de leurs méfiances anciennes. Toutefois, ils ne s'engagent à rien, ne répondent à aucune des exigences de Cagliostro, et se contentent de réclamer les révélations promises, soit de la Loge mère, soit du Grand-Maître.

Le lendemain, 28 avril, Cagliostro répondit simplement et nettement qu'il maintenait ses offres, mais toutes ses exigences aussi ; la lettre ampoulée du convent ne l'avait pas séduit, comme elle aurait pu le faire, s'il eut été quelque vaniteux intrigant. Il ne veut pas entrer dans ces discussions de loges, de comités, de personnes. « Sachez, leur dit-il, que nous ne travaillons pas pour un homme, mais pour l'humanité. Sachez que nous voulons détruire l'erreur, non d'un seul, mais de tous. Sachez que cette ligue est dirigée, non contre une fausseté isolée, mais contre l'arsenal entier des mensonges<sup>511</sup>.

Les membres de la Sagesse Triomphante, qui suivaient ce débat avec le double intérêt de voir de nouveaux adeptes grossir le rite égyptien et de sentir un nouvel hommage rendu à leur Maître, appuyèrent, par une nouvelle lettre, les paroles de Cagliostro.

« La Providence avait exaucé le désir de quelques-uns d'entre vous, disait cette lettre, en faisant résonner jusqu'à vous la voix de vérité ; mais vous n'avez pas fait un pas pour monter jusqu'à elle. Vous demandez tout ; on vous offre tout, et vous posez des questions préliminaires ! Vous préférez des mots aux choses, le vague des discussions à la certitude des faits.

---

<sup>511</sup> *Acta Latomorum*, t. II, p. 123.

« La vérité, en nous donnant le pouvoir d'éclairer de son flambeau celui qui la cherche et la prise, ne nous permet pas de la faire briller aux yeux de celui qui la néglige ou la dédaigne. » (*Lettre de la loge la Sagesse Triomphante au convent de Paris* du 29 avril 1785.)

Les Philalèthes, qui croyaient cette fois avoir réussi par leurs témoignages extérieurs de déférence à gagner leur cause auprès de Cagliostro, s'apercevant qu'ils ont au contraire perdu du terrain, lui envoient en hâte une nouvelle députation.

Ces atermolements, ces habiletés, ces hypocrisies, lassent à la fin la bonne volonté de Cagliostro, qui, le 30 avril 1785, répond définitivement ces mots :

« À la gloire de Dieu !

« Pourquoi le mensonge est-il toujours sur les lèvres de vos députés tandis que le doute est constamment dans vos cœurs ? Ne vous excusez point ; car je vous l'ai déjà écrit, vous ne m'avez pas offensé. Dieu seul peut décider entre vous et moi.

« Vous dites que vous cherchez la vérité ; je vous la présentais et vous l'avez méprisée. Puisque vous préférez un amas de livres et d'écrits puérils au bonheur que je vous destinais et que vous déviez partager avec les élus ; puisque vous êtes sans foi dans les promesses du Grand Dieu ou de son ministre sur la terre, je vous abandonne à vous-même, et je vous le dis, en vérité : ma mission n'est plus de vous instruire. Malheureux Phila-

lèthes, vous semez en vain, vous ne recueillerez que de l'ivraie<sup>512</sup>. »

Et dès lors, le Grand Maître ne s'occupa plus que de son rite, réservant ses enseignements pour ses loges égyptiennes, se désintéressant entièrement de la maçonnerie, et ne cachant pas le peu d'estime qu'il avait pour elle.

Cagliostro rapportait dans le temple la parole perdue dont l'humanité, indifférente, avait oublié même l'existence et que, seule, la maçonnerie cherchait encore, à tort et à travers ; il donnait des preuves merveilleuses, non seulement de son pouvoir personnel, mais encore de la puissance qu'il avait de le transmettre à ses disciples ; il ne demandait qu'une chose : que l'homme consentît à relever la tête, à marcher avec lui, les yeux fixés sur le ciel. Les soi-disant initiés le dédaignèrent, l'abandonnèrent, le renièrent même ; fautes irréparables, qui pèsent, et pèseront lourdement sur la maçonnerie jusqu'à son dernier jour, non par la vengeance de quelque divinité cruelle, mais parce que celui qui, un jour, a, volontairement, tourné le dos à la lumière, s'enfonce de plus en plus dans les ténèbres au fur et à mesure qu'il marche et que le temps s'écoule.

---

<sup>512</sup> *Acta Latomorum*, t. II, p. 16. - La prophétie, vraie pour les Philalèthes, qui se séparèrent après trois mois de séances, sans avoir rien fait ; qui recommencèrent, plus tard, avec moins de succès encore, était en outre d'une portée générale : Cagliostro s'adressait à tous les maçons en parlant au convent ; sa prédiction s'étendait aussi à toute l'œuvre maçonnique.



## CHAPITRE VII : PARIS — LE FAUX PROPHÈTE

En arrivant à Paris, le 30 janvier 1785, Cagliostro était descendu au Palais-Royal, dans un des meilleurs hôtels, à 15 louis par mois<sup>513</sup>.

Il apparaissait donc sur la scène parisienne en riche voyageur et non en besogneux. Il lui fallait bien d'ailleurs choisir une demeure convenable, car dès son arrivée, le cardinal de Rohan et plusieurs amis, heureux de le retrouver, se hâtèrent de venir chez lui. On ne voulut pas le laisser à l'auberge : le nombre croissant des visites qu'il recevait exigeait une autre installation ; tous l'engageaient à louer une maison privée dans un quartier tranquille. Courir les rues à visiter des locaux, ce n'était guère l'affaire de Cagliostro : il chargea le jeune Ramond de Carbonnières<sup>514</sup>, ami et protégé du cardinal, et de Planta, son homme d'affaires, de lui trouver un logis. Le choix se fixa sur l'hôtel de la marquise d'Orvillers ; Cagliostro leur avança toutes les sommes nécessaires, arrhes, prix du mobilier, frais de voiture même<sup>515</sup>, et, au bout de

---

<sup>513</sup> Ce qui correspondrait au centuple, au moins, de nos jours. *Interrogatoire à la Bastille*, Arch. Nat., X<sup>2</sup> 2676. — Campardon, *Marie-Antoinette et le procès du Collier*, Paris Plon, 1863, p. 340.

<sup>514</sup> Né à Strasbourg en 1753, connu surtout comme littérateur et naturaliste, eut tardivement une carrière politique ; mort en 1829.

<sup>515</sup> *Interrogatoire de la Bastille*. Arch. Nat., X<sup>2</sup> 2676. — Campardon, *loc. cit.*, p. 341. Si nous insistons sur ces détails et sur le

quelques jours, il put quitter l'hôtellerie pour aller demeurer rue Saint-Claude, 30, au Marais, dans sa belle maison.

« Elle existe encore, écrit Lenôtre<sup>516</sup>, et l'on s' imagine sans effort l'effet qu'elle devait faire dans la nuit à ceux qui passaient sur le rempart désert avec ses pavillons d'angle, alors dissimulés par de vieux arbres, ses cours profondes, ses larges terrasses, quand les lueurs vives des creusets de l'alchimiste filtraient des hautes persiennes. L'hôtel, qui garde de nobles lignes sous les constructions parasites élevées au cours de ce siècle, conserve je ne sais quoi de baroque et d'inquiétant. La porte charretière s'ouvre sur la rue Saint-Claude, à l'angle du boulevard Beaumarchais : la cour resserrée entre les constructions, est d'aspect morose et solennel ; tout au fond, sur un porche dallé, l'escalier de pierre que le temps a laissé et qui a conservé son ancienne rampe de fer. Un escalier dérobé, aujourd'hui muré, doublant le grand degré, montait jusqu'au second étage où l'on retrouve sa trace : un troisième escalier, étroit et tortueux, subsiste encore à l'autre extrémité de l'immeuble du côté du boulevard ; il s'enroule en plein mur dans l'obscurité la plus épaisse et dessert les anciens salons, — aujourd'hui coupés de cloisons — dont les portes-fenêtres ouvraient sur une terrasse qui a gardé ses

---

fait qu'à son arrivée Cagliostro vivait largement et ne comptait pas, c'est ce qu'on a prétendu qu'il était arrivé pauvre à Paris, pour étayer cette calomnie qu'il s'était enrichi de sommes extorquées au cardinal.

<sup>516</sup> *Vieilles maisons, vieux papier*, 1<sup>re</sup> série. Paris, Perrin, 1910, in-8°, p. 161.

balcons de fer. Au-dessous se trouvent, avec leurs portes vermoulues, la remise et les écuries. »

Où était le laboratoire, dont tout le monde parlait alors, personne, sauf le cardinal, ne pouvait le dire ; on savait seulement que les appartements étaient décorés avec un grand luxe et que « dans l'antichambre était gravée sur un marbre noir, en caractères d'or, la prière universelle de Pope : « Père de l'Univers, suprême intelligence, etc. » dont Paris devait, dix ans plus tard, chanter la paraphrase en manière d'hymne à l'Être suprême<sup>517</sup> ». Du jour au lendemain, l'hôtel fut animé d'un bruit joyeux, d'un entrain éclatant. C'était, du matin au soir, le va-et-vient bariolé de gens de toute livrée : la cour pleine de carrosses laqués, les chevaux s'ébrouant, les cochers criant et les petites femmes élégantes montant et descendant l'escalier de pierre, salissant leurs gants à la rampe de

---

<sup>517</sup> Lenôtre, *ibid.*, p. 166. « Son appartement resta clos tant que dura la Révolution : en 1805 seulement on ouvrit les portes, fermées depuis 18 ans et le propriétaire fit vendre les meubles qui avaient servi 18 mois à Cagliostro (M. Lenôtre qui cite ce fait, sans référence, a sans doute été induit en erreur par la vente des meubles de Cagliostro faite à Londres en 1787). Depuis lors la calme maison de la rue Saint-Claude n'a plus eu d'histoire. Je me trompe : vers 1855, comme on y avait entrepris quelques réparations, on changea les battants de l'ancienne porte charretière : les vantaux de menuiserie qui les remplacèrent provenaient des démolitions du palais du Temple : ils sont encore là avec leurs gros verrous et leurs énormes serrures. La porte de la prison de Louis XVI fermant la maison de Cagliostro... Il y a de ces hasards ! » Lenôtre, p. 171.

fer forgé, le nez en l'air, le regard vif, émues, effarées, craintives<sup>518</sup>.

Cagliostro recevait largement ; il avait des invités, sa table était richement servie<sup>519</sup>. Le cardinal venait trois à quatre fois par semaine dîner sans façon ; son couvert était toujours mis ; il amenait parfois à l'improviste des commensaux et, ne voulant pas que Cagliostro fit tous les frais de ces réceptions forcées, ni désobliger la comtesse, il envoyait alors un plat ou deux de chez lui<sup>520</sup>.

Au salon, l'après-dîner, se pressait une foule de grands seigneurs, amis du cardinal, courtisans du prince de Soubise, qui se déclaraient les obligés du comte de Cagliostro<sup>521</sup>, curieux attirés par la renommée du Grand Cophte, chercheurs à la poursuite de sciences mystérieuses, et aussi, malades en quête de guérison. Bien qu'il ne voulût plus pratiquer la médecine<sup>522</sup>, uniquement désireux de vivre au milieu d'amis choisis, et de les instruire à loisir, on ne lui laissa pas cette liberté.

Tout Paris parlait de la cure du prince de Soubise, du cas de Mme Augéard<sup>523</sup>. Les gazettes racontaient

<sup>518</sup> Funck-Brentano, *Affaire du Collier*, p. 102, d'après les *Mémoires de Mme de la Motte*, t. 1, 39-40.

<sup>519</sup> Cf. chap. II, Portrait, p. 24 de ce livre, et S. Laroche, *Tagebuch einer Reise*,... Offenbach, 1788, p. 314.

<sup>520</sup> *Interrogatoire de la Bastille*, Arch. Nat., X<sup>2</sup>, 2676. — Campardon, *loc. cit.*, p. 341.

<sup>521</sup> M. d'Hannibal.

<sup>522</sup> *Mémoire pour le comte de Cagliostro*, Paris, 1786, in-16, p. 37.

<sup>523</sup> Cf., p. 115, 116 et 117 de ce livre.

ses succès à l'étranger, en province, les témoignages d'estime qu'il avait reçus des plus grands personnages : M. de Vergennes lui-même, le garde des Sceaux, M. de Miromesnil, n'étaient-ils pas intervenus officiellement en sa faveur à Strasbourg et à Bordeaux<sup>524</sup> ? Et le flot des malades de haute lignée, des solliciteurs augmentait.

Cagliostro ne faisait cependant rien pour les attirer : il se montrait le même qu'à Lyon, qu'à Strasbourg, qu'en Russie : très réservé, indépendant, brusque d'allures, ne faisant ni un geste, ni un pas, pour flatter les gens. On sait sa fière réponse aux premières avances du cardinal à Strasbourg<sup>525</sup> ; à Paris, il fit mieux encore : le comte d'Artois, frère du roi, le duc de Chartres, l'invitent à dîner ; il refuse<sup>526</sup> !

Et ce n'était pas timidité de sa part ; car, chez lui, au milieu de ce même monde, il se montrait plus grand seigneur qu'eux tous, très à l'aise, dominant ses invités de toute la hauteur d'une noblesse innée,

---

<sup>524</sup> *Mémoire contre le Procureur*, Paris, 1786, in-16, p. 33 à 35.

<sup>525</sup> Si M. le Cardinal est malade, répondit Cagliostro à une demande d'audience présentée par son grand veneur, le baron de Millinens, qu'il vienne, et je le guérirai ; s'il se porte bien, il n'a pas besoin de moi, ni moi de lui. » Cagliostro explique, dans son *Mémoire contre le Procureur* (Paris 1786, in-16, p. 30), qu'il ne voulait pas satisfaire un pur désir de curiosité, mais que, le jour où il apprit que le Cardinal souffrait d'un accès d'asthme, il s'empessa de se rendre auprès de lui.

<sup>526</sup> Funck-Brentano, *L'affaire du Collier*, p. 102. L'invitation était-elle faite de mauvaise grâce, ou bien Cagliostro estimait-il qu'il se devait à trop de malheureux d'âme ou de corps pour aller perdre vainement ses soirées à distraire quelques princes ? Toujours est-il qu'il déclina cet honneur.

d'une dignité, d'une élévation d'âme indiscutables, irrésistibles<sup>527</sup> ; lorsqu'il répondait, d'une voix grave, aux grands personnages qui l'assuraient de leur bienveillance, lui offraient leur protection, qu'il en était très honoré et, qu'en retour, « de l'autre côté », dans son royaume, il les prenait, lui, sous sa protection, on n'avait pas envie de sourire ni de discuter ; une émotion respectueuse vous pénétrait et l'on serait tombé à ses genoux s'il ne vous eut rappelé, d'une plaisanterie, d'un mot brusque, à ce qu'on nomme, habituellement, la réalité.

Les soirées se passaient à l'interroger, à essayer de le faire parler. Ce qu'on lui demandait surtout, ce qui attirait auprès de lui, c'étaient les secrets de sa clairvoyance, de sa merveilleuse connaissance des âmes et des choses. En tête-à-tête, en effet, il disait aux gens, avec les détails les plus précis, ce qu'ils croyaient être bien seuls à savoir<sup>528</sup>, et cela troublait, agitait tous les cerveaux. En plus nombreuse compagnie, au milieu d'un cercle attentif, il parlait de tout, au courant de la conversation, sans ordre apparent, sans lourdeur pédante, sautant d'un sujet à l'autre ; il suivait l'allure de ses auditeurs, sachant bien qu'il ne pouvait demander à ces têtes légères un effort continu, un sérieux dont aucune n'était capable ; mais chacune de ses digressions touchait cependant au cœur de la

---

<sup>527</sup> D'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, chap. XII « Le Cardinal se sentit, en sa présence, pénétré d'un religieux saisissement et le respect commanda ses premières paroles. » Georgel, *Mémoires*, t. II, p. 49.

<sup>528</sup> De Recke, *Nachricht von des berühmigten...* 1787, p. 87.

question, ramenant l'esprit à quelque vérité d'ordre général<sup>529</sup>.

La plupart, gens du monde, comme Beugnot, ne le comprenaient pas et déclaraient, à la sortie, que c'était galimatias pur ; d'autres, les maçons en particulier, saisissaient quelques lueurs, et regrettaient que ces lumières fussent perdues au milieu d'un flot d'obscurités, de paroles oiseuses. (Tout ce qu'ils n'avaient pas compris formait, naturellement, cette dernière catégorie.) Enfin quelques-uns, dont nous ne pourrions citer les noms, les meilleurs étant toujours les plus humbles et les moins connus, écoutaient de tout leur être, devinaient les rapports cachés de l'esprit des réponses à celui des questions posées et se taisaient, ne trouvant plus en eux-mêmes, à côté de lui, ni demandes à faire, ni paroles à dire, n'ayant

---

<sup>529</sup> « Il parlait un baragouin, mi-français mi-italien, et qu'il entremêlait de citations soi-disant arabes. Il parlait seul et eut le temps de parcourir vingt sujets, parce qu'il n'y donnait que l'étendue de développement qui lui convenait. Il ne manquait pas de demander à chaque instant s'il était compris. Et l'on s'inclinait à la ronde pour l'en assurer. Lorsqu'il entamait un sujet, il semblait transporté et le prenait de haut du geste et de la voix. Mais, tout à coup, il en descendait pour faire à la maîtresse du logis des compliments fort tendres et des gentillesses comiques. Le même manège dura pendant tout le souper. Je n'en recueillis autre chose, sinon que le héros avait parlé du ciel, des astres, du grand arcane, de Memphis, de l'hiérophante, de chimie transcendante, de géants, d'animaux immenses, d'une ville dans l'intérieur de l'Afrique, dix fois plus grande que Paris, où il avait des correspondants ; de l'ignorance où nous étions de toutes ces belles choses qu'il savait sur le bout du doigt... » Beugnot, *Mémoires*, Paris, 1889, in-8°, p. 46.

plus d'autre désir que de continuer à jouir de sa présence<sup>530</sup>, absorbés dans le rayonnement de ce soleil qui les réchauffait et les éblouissait en même temps.

Ceux-là étaient bien rares sans doute, et, pour les trois quarts de ses visiteurs, ses révélations restaient lettre morte. Mais les indifférents, les sceptiques même, ne pouvaient échapper à l'impression que laissaient ses paroles, quand, devançant les temps, prophète toujours vrai et rarement écouté, il faisait entrevoir à quelque interrogateur les événements du lendemain, ou, soulevant plus loin encore les voiles du futur, il découvrait les grands horizons de l'avenir pour un homme, pour un peuple ou pour l'humanité entière<sup>531</sup>.

Tout cela se passait sans appareil, dans la simple causerie de dîners, de réceptions intimes, dans ces soirées d'où l'on sortait fort tard<sup>532</sup> et plus ému qu'on ne voulait le paraître. L'âme, retrempée au souffle de son esprit, sentait en elle une activité qui faisait paraître accessibles les plus hauts sommets, faciles les plus durs chemins pour y atteindre. On aurait voulu courir à l'épreuve, au martyr même, pour arriver plus vite à ce savoir, à cette liberté toute-puissante qui débordait dans le Maître et dont il promettait la conquête à ceux qui voudraient le suivre.

---

<sup>530</sup> « Lettre d'un disciple de Cagliostro », in *Vie de Joseph Balsamo*, p. 196.

<sup>531</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 68, 120, 123, 124, 127, 128, 137 à 139, 147, 216. La prédiction sur la Bastille, en particulier, avait été faite, et même écrite, longtemps avant d'être imprimée.

<sup>532</sup> Lenôtre, *loc. cit.*, p. 163.



Aussi tous l'entouraient, l'assaillant de demandes, de supplications quotidiennes pour qu'il les dirigeât sans cesse, pour qu'il activât leurs progrès. Cagliostro ne pouvait refermer les portes qu'il avait entrouvertes devant eux et refuser aux hommes de bonne volonté de Paris ce qu'il avait accordé à ceux de Lyon ; il ouvrit une loge égyptienne dans son hôtel<sup>533</sup>, et, dans ce temple, leur donna les enseignements de son rite. Nous en connaissons déjà la nature<sup>534</sup>. Nous avons vu quelle gravité religieuse régnait dans ces tenues ; par quelle série de travaux et de méditations, il amenait les maçons égyptiens à concevoir, puis à réaliser progressivement, le dépouillement du vieil homme, la régénération de leur être. Des expériences, des faits extraordinaires, analogues à ceux qui avaient enthousiasmé le cardinal à Strasbourg et ses disciples à Lyon, se réalisaient dans le plus grand et le plus religieux secret en loge égyptienne à Paris et des hommes de grande valeur, de haute naissance, ayant parcouru, pour la plupart, bien des loges déjà, étudié bien des systèmes, en étaient les témoins émerveillés ; leur conviction devenait inébranlable<sup>535</sup>.

Si, par des tenues régulières de sa loge, Caglios-

---

<sup>533</sup> Loge placée sous l'obédience de la Mère Loge de Lyon.

<sup>534</sup> Cf. chap. VI, Lyon, p. 151 sqq.

<sup>535</sup> Le rite égyptien se développa à Paris ; un Suprême Conseil fut établi ; le duc de Montmorency fut grand maître protecteur du rite ; De Laborde, fermier général, grand inspecteur ; Baudard de Saint-James, richissime banquier, grand chancelier ; De Vismes, secrétaire. C'est ce Suprême Conseil qui eut à soutenir avec les Philalèthes la lutte dont nous avons parlé, p. 185 sqq.

tro initiait des privilégiés à la véritable maçonnerie, dans ses réceptions mondaines, nous l'avons vu, il parlait à tous, s'adressant aux femmes aussi bien qu'aux hommes. Le public féminin était plus nombreux, plus choisi, que celui qu'il avait eu jusque-là ; à Strasbourg, à Lyon, c'étaient de petites bourgeoises, femmes de cœur sans doute, mais sans instruction, à l'esprit peu ouvert aux conceptions scientifiques ou philosophiques. À Paris, en 1785, au contraire, il trouvait une foule de femmes très cultivées, désireuses de savoir, d'agir<sup>536</sup>, mais dont personne ne faisait cas. La femme était laissée encore en dehors de la plupart des questions sérieuses. Même en maçonnerie, secte qui représentait cependant les idées les plus, égalitaires et les plus libérales de cette époque, on ne considérait les femmes que comme un ornement, un attrait des fêtes de l'ordre<sup>537</sup>. Les rituels et les chants destinés aux tenues blanches et aux loges mixtes, montrent combien ce dédain poli de la femme était répandu dans la maçonnerie. Cagliostro voulut réagir contre cette iniquité sociale, contre cette fausse et répugnante galanterie qui, sous des apparences de

---

<sup>536</sup> Les œuvres philanthropiques, les discussions sérieuses sur des sujets sociaux ou moraux, étaient à la mode à Paris, dans les salons, surtout parmi les femmes.

<sup>537</sup> « Il y a, me dit-il, dans toutes les loges des fêtes particulières où les dames sont introduites. Il y a des valse et des concerts charmants, suivis de banquets qui ne sont pas à dédaigner. » *Mémoires inédits du comte de Lamotte*, Paris, Poulet-Malassis, 1858, in-12, p. 382. — « Les femmes, admises aux fêtes, étaient éloignées des enseignements et des connaissances secrètes. » Prince de Montbarey, *Mémoires*, Paris, 1827, 3 vol. in-8°, t. II, p. 100.

délicatesse et de respect, masquait un brutal mépris de l'homme pour la femme, procédé hypocrite pour imposer plus facilement sa domination<sup>538</sup>.

La femme, disait-il, ne devait-elle pas aussi s'élever à la conception du vrai et du bien, participer à l'œuvre de régénération<sup>539</sup> ?

N'était-ce pas elle qui devait la première mettre le pied sur la tête du serpent<sup>540</sup> ; n'était-ce pas dans le clair miroir de son âme, que devaient se réfléchir, d'abord, les premiers rayons de la Sagesse<sup>541</sup> ? On devine avec quelle joie son auditoire féminin accueillait ses paroles ; une voie s'ouvrait à l'activité de toutes ces âmes féminines ; leur dévouement était acquis à l'œuvre de celui qui défendait leurs droits, qui proclamait la grandeur de leur mission. Les Com-

---

<sup>538</sup> « Cette servitude des femmes est soigneusement voilée sous un culte apparent qui est une des lois de la chevalerie. À côté de cette hypocrite dévotion qui est le mensonge de la piété, les nations modernes ont la galanterie qui est le mensonge de l'amour. Entourée d'une cour empressée qui la flatte et la méprise, la femme prodigue à tous ses sourires excepté à celui qu'elle a juré d'aimer... Tour à tour maîtresse despotique et esclave dégradée, la femme humilie l'homme sous ses caprices jusqu'au jour où il l'écrase sous son mépris ». L. Ménard, *Lettre d'un mort*. Paris, 1895, in-16, p. 32.

<sup>539</sup> *Rituel de la Maçonnerie égyptienne*, Adoption : Grade de maîtresse, p. 132.

<sup>540</sup> *Rituel de la Maçonnerie égyptienne*, Adoption : Grade de maîtresse, p. 128.

<sup>541</sup> Les vrais illuminés n'ont pas méconnu le rôle de la femme, ni sa supériorité spirituelle que le symbole de l'Annonciation nous a signifiée ; n'est-ce pas Gabriel qui s'incline devant la Vierge le premier ? G. Postel en avait parlé. Swedenborg entrevit aussi la vérité et l'écrivit.

tesses de Brienne, Dessalles, de Polignac, de Brissac, de Choiseul, d'Espinchal, Mmes de Boursenne, de Trévières, de la Blache, de Montchenin, d'Ailly, d'Auret, d'Evreux, d'Erlach de la Fare, les Mises de Genlis, de Loménie, de Bercy, de Baussan<sup>542</sup> l'implorèrent de les initier, d'ouvrir, pour elles aussi, les portes du sanctuaire. Une loge d'adoption, sous la désignation Isis, fut constituée et, par déférence, on décerna à l'unanimité la Grande-Maîtrise à la timide et simple comtesse de Cagliostro. Le rituel fut rédigé et ce fut en loge régulière d'adoption que les enseignements continuèrent. La séance d'installation fut grandiose : elle eut lieu le 7 août 1785 ; on en parla beaucoup<sup>543</sup>.

Les rites étaient ceux de la maçonnerie d'hommes ; les travaux, les mêmes ; l'enseignement seul différait un peu : l'entraînement demandé à l'énergie, aux facultés intellectuelles, était plus important ; le sentiment, l'imagination, le cœur, naturellement plus développés chez la femme, exigeant chez elle moins de culture<sup>544</sup>.

---

<sup>542</sup> Funck-Brentano, *L'affaire du collier*, p. 104.

<sup>543</sup> *Das Graue Ungeheuer*, 1785. Vol. V, n° 15, p. 338 à 345. — Thory, *Histoire de la fondation du Grand Orient*, p. 212.

<sup>544</sup> Tout le rituel et les Catéchismes des trois grades de la Maçonnerie féminine égyptienne seraient à citer : « L'initiation a pour but de fortifier la partie spirituelle de l'être chez la femme. » Réception d'apprentie, p. 106. — « Force, pouvoir, patience, telle est la devise inscrite sur le tablier. » Réception au grade de Compagnonne, p. 120. — « Le signe que vous voyez ici : *Ego sum homo*, signifie que la vertu spirituelle qui vit en vous n'est pas femelle, qu'elle est active, mâle, ou, pour parler plus juste, quelle n'a pas de sexe... Cette vertu spirituelle s'élèvera à un nouvel état où elle possédera la sagesse, l'intel-

Le succès de ces cours fut plus grand encore que n'avait été celui des loges de maçons<sup>545</sup>. Le mystère dont s'entouraient les disciples, hommes et femmes, les opérations théurgiques que les témoins seuls connaissaient, mais dont l'écho avait retenti au dehors, la curiosité des profanes, la jalousie des autres sectes, tout contribuait à faire courir les bruits les plus fantaisistes, les plus incroyables sur les actes de Cagliostro. Des récits romanesques se répandirent ; de salons en salons, de gazette en gazette, on les colporta. C'est ainsi que s'établirent les deux légendes que nous retrouvons partout aujourd'hui : celle de la

---

ligence, la faculté d'entendre et de parler toutes les langues et le bonheur de devenir l'intermédiaire entre Dieu et ses semblables.» Catéchisme de maîtresse, p. 136. — « Purifiez votre cœur ; élevez sans cesse votre esprit à l'Éternel ; acquérez enfin la sagesse, qui est la perfection de la philosophie surnaturelle ; vous serez alors admise dans l'intérieur du temple. Catéchisme de Compagnonne, p. 124 — « Aimez votre prochain comme vous-même, soyez bienfaisante pour les malheureux ; donnez continuellement des preuves de votre discrétion et de votre sagesse... cherchez à vous éclairer de plus en plus en lisant attentivement l'Écriture (l'Ancien Testament). Aucun livre ne pourra vous donner de plus grande lumière sur tous les principes de l'école hermétique égyptienne.» Catéchisme de compagnonne, p. 127.

<sup>545</sup> « Jamais, dit Madame d'Oberkirch, on ne pourra se faire une idée de la fureur, de la passion avec laquelle tout le monde se jetait Cagliostro à la tête. » *Mémoires*, t. I, chap. VII. Son buste, fait par Houdon, ornait les salons ; son portrait était partout, sur les bagues, les éventails, les tabatières ; des gravures de lui et de sa femme garnissaient les vitrines des libraires.

« Séance magique dans le temple des femmes<sup>546</sup> » et celle du « Banquet des ombres<sup>547</sup> ».

Ces deux contes eurent des variantes : voici une autre anecdote du même genre et de même valeur : un homme de grand sens qui soupçonnait une de ses amies de s'être abandonnée à ces rêveries, fut la voir il y a environ un mois et la trouva véritablement éprise de Cagliostro et de son système. On se met à table, le potage est enlevé, et il voit toujours

---

<sup>546</sup> Ce conte tiré des *Mémoires authentiques* (de Luchet) dépeint les réunions égyptiennes de femmes comme de honteuses orgies ; Cagliostro y joue un rôle ridicule et obscène. Les gazettes répandaient cette histoire, surtout à l'étranger (*Das Graue Ungeheuer*, 1787, n° 15, p. 331-345) — Gérard de Nerval, dans ses *Illuminés*, Paris, 1868, et J. de Saint-Félix, dans ses *Aventures de Cagliostro*, Paris, 1855, p. 104 sqq. l'ont reproduite. Sur la dignité de la vie de Cagliostro, nous savons déjà à quoi nous en tenir sur la moralité irréprochable de l'ordre égyptien, nous engageons le lecteur à lire le *Rituel de la maçonnerie égyptienne* et spécialement le « Rituel de la loge d'adoption ». Ils y verront les précautions scrupuleuses prises pour les tenues mixtes, le serment exigé (p. 106) ; les sept points ; les symboles (gants, habit talare), p. 108 ; les recommandations aux initiées ; leurs devoirs, p. 136. Thory, *Histoire de la Fondation du Grand Orient*, p. 213, a donné, sur la maçonnerie d'adoption de Cagliostro, une étude sérieuse et impartiale qui n'a pas arrêté, on le voit, la diffusion des calomnies.

<sup>547</sup> Cette deuxième fantaisie, de même origine, qui met dans la bouche de revenants des boutades acerbes contre les gens et les choses du XVIII<sup>e</sup> siècle, est une satire sans intérêt, mais du moins sans obscénités, et parfois spirituelle. Comme la précédente et comme le récit de la pseudo-initiation de Cagliostro par le comte de Saint-Germain, on la retrouve, prise à la lettre et citée par les chroniqueurs, à l'égal des autres faits de la vie de Cagliostro.

quatre couverts de plus et des chaises auprès, comme si l'on attendait quelqu'un ; il demande quelles sont les personnes qu'on attend, on ne lui répond rien ; il insiste, et on lui dit que ces places sont remplies, qu'il a le bonheur de dîner avec des intelligences, avec des êtres supérieurs à lui. Notre homme lève les épaules et n'a pas la force de contredire son amie en voyant l'intérêt et le charme que cette idée répand sur tous les convives. Jamais elle ne mit autant d'esprit, autant de cajoleries pour bien traiter ses amies, qu'elle en fit paraître ce jour-là pour que les intelligences invisibles fussent contentes de son dîner. Au sortir de table, on passe dans le jardin ; chaque arbre a une Hamadryade, chaque plante est cultivée par un Génie ; il n'y a pas jusqu'au jet d'eau qui ne soit la retraite d'une Nymphe, etc. Notre homme, qui ne voulait pas se brouiller avec son amie, la laissa dire et la quitta sans chercher à détruire une illusion qui fait le bonheur de sa vie. M. Cagliostro, au moment qu'il a été arrêté, avait 40 élèves de cette espèce et de cette force, disait-on<sup>548</sup>, et le rédacteur de la Gazette de Leyde assurait que « deux jours avant d'être arrêté, le cardinal avait été persuadé par Cagliostro qu'il avait dîné avec Henri IV<sup>549</sup> ».

Exagérations ridicules, superstitieuses légendes qui devaient nuire, qui ont nui à Cagliostro, et qui auraient pu l'enivrer d'un orgueil fatal, s'il n'avait possédé l'antidote à tout poison, comme il l'a dit quel-

---

<sup>548</sup> *Ma Correspondance*, 1785, n° 73.

<sup>549</sup> *Gazette de Leyde*, du 9 novembre 1785.



quefois<sup>550</sup>, mais témoignages irréfutables de la mystérieuse puissance de Cagliostro, de la dévotion sans limites, du suc.cès triomphal qu'il obtint en quelques mois à Paris.

Reçu, entouré par l'élite de la société parisienne, Cagliostro se trouvait par là même au milieu d'un monde d'intrigues et de cabales<sup>551</sup>. L'affaire la plus retentissante du XVIII<sup>e</sup> siècle, le procès du Collier, se déroula autour de lui; il eut à se défendre contre une intrigante dangereuse entre toutes, d'une audace sans pareille, contre Mme de la Motte.

Fille d'un père ivrogne et d'une mère débauchée, Jeanne de Saint-Rémy<sup>552</sup> eut une jeunesse pénible et moralement dangereuse. Tour à tour gardeuse de vaches, mendiante professionnelle, enfermée dans un couvent dont elle s'évade, recueillie ensuite par de braves gens à qui elle joue les pires tours<sup>553</sup>; puis, retombée dans la pauvreté et le vagabondage, elle en est de nouveau retirée par la marquise de Boulainvilliers qui s'intéresse à elle à cause de sa misère et de sa noble origine.

M. Funck-Brentano, qui a consacré à Mme de la

---

<sup>550</sup> En Russie, à Roggerson, et en Angleterre, à Morande. Cf. p. 75 de ce livre.

<sup>551</sup> Sur Paris à cette époque, voir Taine, *Les origines de la France contemporaine: l'ancien régime*. — Loménie, *Beaumarchais et son temps*, Paris, 1858, in-8<sup>o</sup>, — P. de Nolhac, *Marie-Antoinette*, Paris 1890.

<sup>552</sup> Les Saint-Rémy descendaient d'Henri de Saint-Rémy, bâtard reconnu d'Henri II. Funck-Brentano, *L'affaire du Collier*, Paris 1902, in-16, p. 60.

<sup>553</sup> M. et Mme de Surmont. Cf. Funck-Brentano, *loc. cit*, p. 73.



Motte plusieurs chapitres dans son excellent livre sur l’Affaire du Collier, donne d’elle le portrait suivant<sup>554</sup> : « Mme de la Motte était une petite créature fine et souple, d’une grâce ondoyante et alerte. Des cheveux châains, des yeux bleus, une bouche un peu grande mais dont le sourire « allait au cœur », dit Beugnot, qui en parle d’expérience. Sa gorge eût été à souhait s’il y en eût eu davantage ; mais comme l’observe encore Beugnot, « la nature s’était arrêtée à moitié de l’ouvrage et cette moitié faisait regretter l’autre ». Enfin, c’était la voix douce, insinuante, d’un timbre agréable, qui caressait. Avec une instruction négligée, elle avait l’esprit prompt et naturel ; elle s’énonçait correctement, avec une grande facilité. « La nature, dit Bette d’Etienville, lui avait prodigué le don dangereux de persuader<sup>555</sup>. » — « Un air de bonne foi dans ses récits mettait la persuasion sur ses lèvres », dit un autre contemporain<sup>556</sup>. Quant aux lois morales et à celles de l’État, elles formaient un domaine dont, très simplement, avec infiniment de naturel, Mme de la Motte ne soupçonnait pas l’existence. Elle allait ainsi tout droit devant elle, sans voir l’obstacle, poursuivant son but. « Tout cela, conclut Beugnot, constituait un ensemble effrayant pour un observateur et séduisant pour le commun des hommes. »

Mariée en 1780 à un gendarme lourd et bête, elle s’appela désormais comtesse de la Motte bien que le gros « Momotte » n’eût jamais été comte. C’est ce

---

<sup>554</sup> Funck-Brentano, *loc. cit.*, p. 83.

<sup>555</sup> *Second Mémoire*, collection, II, 32.

<sup>556</sup> Abbé Georgel, *Mémoires*, II, 36.

ménage peu sympathique qui fut présenté et recommandé, bien à la légère, au cardinal, par la marquise de Boulainvilliers<sup>557</sup>. La protection du cardinal leur permit de partir pour Paris avec un peu d'argent, quelques recommandations et des papiers en règle, trop en règle même puisque, sur le brevet que lui fit donner le cardinal, le sieur de la Motte était appelé indûment comte de la Motte, et qu'il se servit désormais de ce papier pour justifier de son titre fantaisiste. Ils s'installèrent dans un petit hôtel, 13, rue Neuve-Saint-Gilles, au Marais. Le nom du cardinal, qu'elle mettait en avant, des mœurs faciles, un luxe fait d'emprunts, attirèrent bientôt dans le salon de la comtesse un monde où l'on trouvait de tout : des financiers d'un âge mûr, des abbés, des avocats. Me Laporte, Me Beugnot ; le comte d'Olomiers, le marquis de Saisseval<sup>558</sup>, gros joueur, fort connu à la cour ; des francs-maçons comme Lecoulteux de la Novaye<sup>559</sup>, et le père Loth<sup>560</sup>. À côté de cela, des fripons avérés, pour les jours fréquents où la vie devenait difficile : Rétaux de Vilette, grand favori, pour

---

<sup>557</sup> Présentation faite en 1781 sur la route de Saverne à Strasbourg. Cf. Campardon, *Marie-Antoinette et le Procès du Collier*, Paris, Plon, 1863, p. 207.

<sup>558</sup> Vénérable de la loge La Candeur en 1776.

<sup>559</sup> Cf. Deschamps, *Sociétés secrètes*. Deux volumes in-8°, II, p. 139.

<sup>560</sup> Abbé mondain, membre de la loge des Amis réunis, brasseur d'affaires, procureur général des Minimes, se glissant partout, surtout aux environs de la place Royale ; la protection du Cardinal lui permit de prêcher devant le roi ; le salon de Mme de la Motte était son centre d'opérations. Cf. *Mémoires du comte de la Motte*, Paris, Poulet-Malassis, 1858, p. 282.

ne pas dire plus<sup>561</sup>, de la maîtresse de maison; Bette d'Étienville<sup>562</sup>; de faux marquis, de soi-disant officiers; l'autre Mme de la Motte dont l'exemple et les conseils n'ont pas dû être étrangers aux entreprises de notre pseudo-comtesse<sup>563</sup>.

« Beaucoup de messieurs comme il faut venaient alternativement faire visite à madame la Comtesse, tandis que M. le Comte allait se chauffer dans les appartements du château. Militaires et gens de robe se faisaient un plaisir de lui rendre visite et de lui laisser des marques de leur générosité<sup>564</sup>. »

Qu'on vînt pour elle, pour sa soubrette, pour sa cave ou pour ses tables de jeu, peu importait. Mme de la Motte avait son plan; le principal était que tout le monde sut que la comtesse de la Motte-Valois, de sang royal, était fort bien vue et traitée à la cour. À cause des malheurs de sa famille et de la basse condition où elle végétait, on ne pouvait officiellement lui témoigner les faveurs dont on l'accablait secrètement, disait-elle; mais la reine lui confiait ses plus délicates commissions. Une place, obtenue ici ou là (par l'entremise des financiers qui passaient dans sa maison), confirmait les naïfs dans cette opinion. Pour la rendre plus vraisemblable encore, Mme de la Motte loua à Versailles une chambre d'auberge où, deux fois la semaine, elle allait s'enfermer, sans avoir sou-

<sup>561</sup> Funck-Brentano, *loc. cit.*, p. 126.

<sup>562</sup> Homme à tout faire, escroc et entremetteur, qui fut vite l'associé de Mme de la Motte.

<sup>563</sup> Cf. Funck-Brentano, *loc. cit.*, p. 128-129.

<sup>564</sup> Notes de Target. Bibliothèque de la ville de Paris. Manuscrit de la réserve. Cité in Funck-Brentano. *Op. cit.*, p. 117.

vent de quoi y déjeuner. « La comtesse est à la cour », disait-on mystérieusement ces jours-là.

Dès lors, sa réputation fut faite : le sang des Valois avait amorcé les poissons ; elle devint une importante « faiseuse d'affaires dans les bureaux des ministres et à la cour », comme on disait à la lieutenance de police<sup>565</sup>, et elle commença à vendre sa protection. Déjà elle avait extorqué mille écus à M. de Ganges, en lui promettant son crédit auprès de la reine, pour faire obtenir une place à un de ses parents. Elle s'était fait envoyer par MM. Perrin, négociants de Lyon, en échange de son appui auprès du roi pour une affaire importante, une caisse d'étoffes superbes estimées à plus de dix mille livres. Mais sa première opération brillante fut l'escroquerie de 150 000 livres faite au cardinal. On sait l'histoire : lorsqu'elle eut pénétré le souci qui rongait son bienfaiteur, elle parvint sans peine à le persuader de son influence auprès de la reine<sup>566</sup> ; elle s'offrit à servir d'intermédiaire pour obtenir que la reine autorisât le prince à présenter sa justification. Le cardinal s'empressa de remettre un mémoire. « Sera-t-il agréé ? » demandait-il anxieusement à Mme de la Motte. Quelle joie fut la sienne quand il apprit l'in vraisemblable nouvelle : la reine lui accordait un rendez-vous nocturne !... Mme de la Motte avait eu l'audace de trouver une figurante, une modiste, et de jouer de toutes pièces, avec Rétaux grimé en valet de chambre, la scène du bosquet de Vénus à Trianon. Le pauvre cardinal en revint affolé,

---

<sup>565</sup> Funck-Brentano, *loc. cit.*, p. 123.

<sup>566</sup> Funck-Brentano, *loc. cit.*, p. 124.

éperdu de bonheur, espérant tout, incapable, disait-il, de témoigner assez sa reconnaissance à Mme de la Motte. La faiseuse d'affaires ne laissa pas se refroidir un si beau zèle ; elle demanda, au nom de la reine, pour une famille malheureuse, 50 000 livres, et, peu après, 100 000 livres, qui furent donnés d'un cœur joyeux. Le cardinal, sur ses conseils partit pour Strasbourg, laissant à son fidèle de Planta l'ordre de donner à Mme de la Motte, pour la reine, tout ce qu'elle demanderait, dut-il vendre pour cela les trésors de ses chères collections<sup>567</sup>. L'argent fut employé à calmer quelques créanciers bruyants, à monter plus brillamment la maison ; l'empressement des visiteurs augmenta avec l'éclat des réceptions.

Un jour, le 29 novembre 1784, Bœhmer, joaillier de la cour, auquel on avait beaucoup parlé des relations de Mme de la Motte-Valois, lui fit savoir par Laporte<sup>568</sup>, qu'il donnerait volontiers 1 000 louis à la personne qui déciderait la reine à lui prendre un superbe collier de diamants, estimé 1 600 000 livres,

---

<sup>567</sup> Funck-Brentano, *loc. cit.*, p. 161, d'après les *Mémoires* de Georgel. Le château de Saverne, outre la Bibliotheca Tabernensis aux maroquins armoriés, contenait un cabinet de physique et un cabinet d'histoire naturelle, merveilles pour cette époque. Le budget de ces collections était en rapport avec celui du reste du château et, comme il y avait 14 maîtres d'hôtel, que le cardinal portait une soutane en point d'Angleterre de cent mille livres les jours de cérémonie, on devine ce que devaient être ces collections qu'il préférait à tout et ce que valait ce sacrifice. Le Roy de Sainte-Croix. Les quatre cardinaux de Rohan. Strasbourg, 1880, gr. in-8°, p. 89 sqq. Tout cela se passait de mars à août 1784.

<sup>568</sup> L'avocat Laporte, gendre d'Achet, l'associé de Bœhmer.

fait exprès pour elle, mais qu'elle refusait énergiquement d'acheter. Mme de la Motte songe au collier, au naïf cardinal, et conçoit toute l'affaire. Le cardinal était en Alsace; elle lui fait écrire: « Une grande dame qu'il connaît meurt d'envie du collier; elle veut l'acheter, mais secrètement; il faudrait qu'un ami sûr fit l'achat pour elle et donnât les garanties, en attendant le 1er août, date à laquelle elle le payera. » Comment ne pas accepter cette marque de confiance? Le cardinal revient en hâte: en arrivant à Paris, il était déjà décidé; s'il avait eu une hésitation, elle s'effaçait en lisant la lettre même de la reine que lui montre Mme de la Motte. Bœhmer s'empresse de rédiger un traité réglant les conditions du paiement par fractions<sup>569</sup>. Rohan veut bien s'y engager, à condition que la reine le signe. Un faux de plus ou de moins ne coûtait guère à Mme de la Motte: Rétaux de Vilette, qui avait déjà fabriqué toutes les lettres de la reine, contresigne le traité au nom de Marie-Antoinette de France<sup>570</sup>.

Le 21 janvier, tout était fini. Le 24, le cardinal va chez Bœhmer voir le collier et conclut les derniers arrangements. Le 1er février, Bœhmer livre le collier et, le soir même, en hâte, « sur les instances de la reine », dit Mme de la Motte qui brûle d'en finir, le cardinal porte le collier à Versailles, au logis de Mme de la Motte, et assiste, derrière une porte vitrée,

---

<sup>569</sup> 3 janvier 1785.

<sup>570</sup> Ce fut cette grossière sottise qui, plus tard, sautant aux yeux des enquêteurs et des juges mit la reine hors de cause et permit de pénétrer l'intrigue.

à la remise par elle du précieux coffret à un jeune homme qu'il reconnaît, dans la lumière douteuse de l'alcôve, pour être bien le même valet de chambre qui accompagnait la reine au bosquet de Vénus. C'était en effet le même : Rétaux de Vilette.

Le soir même, tandis que Bœhmer et le cardinal se réjouissaient de leurs illusoire succès, le dépeçage du collier commençait. La semaine se passa pour les complices à trouver le meilleur moyen d'en tirer parti : Rétaux vendit une partie des diamants à Paris ; M. de la Motte devait emporter le reste à Londres quelques semaines plus tard<sup>571</sup>.

Le cardinal et le joaillier avaient été joués comme des enfants par Mme de la Motte ; elle, se croyait à l'abri de toute responsabilité ultérieure ; personne ne savait rien ; elle était restée dans la coulisse ; tout s'était passé entre le cardinal, trop compromis lui-même pour parler, quoi qu'il arrivât, le joaillier et le personnage inconnu, insaisissable, qui avait reçu le collier au nom de la reine ; elle était tranquille et triomphante.

Pendant ce temps, quelle avait été la vie de Cagliostro ? Quelle part avait-il prise aux événements ?

---

<sup>571</sup> Le 10 avril, il était en Angleterre pour cela ; en mai, il vendit et échangea une partie de ses diamants. Ramond de Carbonnières, qui fit, par affection pour le Cardinal, une enquête privée à Londres, en octobre 1785, découvrit et éclaircit tout le rôle de Mme de la Motte dans le dépeçage du collier. Target, avocat du cardinal, publia les résultats de son enquête et les actes officiels s'y rapportant dans la brochure intitulée : *Pièces justificatives pour le Cardinal de Rohan*, Paris, Flon, 1787, in-8°.



En septembre 1780, Cagliostro arrive à Strasbourg ; il en part en août 1783, et, jusqu'au 30 janvier 1785, il voyage en Italie, en France, passant à Bordeaux, demeurant à Lyon, tout absorbé par sa maçonnerie égyptienne<sup>572</sup>. Lorsqu'il revint à Paris, le 30 janvier 1785, Mme de la Motte était toujours très en faveur auprès du cardinal. Cagliostro connaissait bien la dangereuse amie de son disciple ; il l'avait rencontrée pour la première fois à Saverne, avait soupé plusieurs fois avec elle au château. Beugnot, qui assista à l'un de ces dîners, raconte que Cagliostro s'interrompait souvent de parler sérieusement, pour faire à Mme de la Motte « des compliments fort tendres et des gentillesses comiques l'appelant sa biche, sa gazelle, sa cygne, sa colombe, empruntant ainsi ce qu'il y avait de plus aimable dans le règne animal<sup>573</sup> ». Mme de la Motte, dans ses premières entrevues, croyait avoir capté l'attention du grand homme dont tous observaient les moindres gestes ; sa vanité en était satisfaite. Elle se moquait au fond des discours du « divin Cagliostro » et de la bêtise de son entourage ; elle voyait en lui un aventurier heureux, facile à conquérir par un peu de coquetterie. « Bien qu'il semble mépriser l'or et dise en avoir plein ses coffres, il est probable qu'il ne cherche que cela, comme moi, pen-

---

<sup>572</sup> À la fin de 1781, lorsque Mme de la Motte s'installe à Paris et commence ses escroqueries, Cagliostro est à Strasbourg. En mars 1784, lorsqu'elle joue à son protecteur la comédie du bosquet de Vénus, pendant toute l'affaire d'Oliva et le vol de 150 000 livres au cardinal, Cagliostro est à Bordeaux, fort loin du cardinal et de toute cette intrigue.

<sup>573</sup> Beugnot, *Mémoires*, t. I, p. 46.



sait-elle. Il a un prestige précieux que je ne puis avoir cela n'est pas à négliger ; il sera mon allié. »

Le cardinal, lui, était heureux ; entre Mme de la Motte qui lui procurerait, croyait-il, les bonnes grâces de la reine, et Cagliostro qui lui ouvrirait la porte des mystères célestes, que pouvait-il désirer ? Il lui semblait que la plus franche cordialité régnait entre ses invités ; que Mme de la Motte plaisait à Cagliostro, qu'elle le comprenait et l'admirait. Il ne sentait pas, dans la bonhomie plaisante, sans gêne, avec laquelle Cagliostro quittait brusquement les sujets graves, les hauteurs, pour venir marivauder avec cette « princesse », l'indication cachée qu'elle renfermait. Cagliostro traitait Mme de la Motte en personne très fine, très personnelle, amusante, en protégée du cardinal ; il ne lui manifestait aucune hostilité, certes, mais aussi, aucun respect. Il n'est pas un allié : il reste en dehors de ses secrets comme il la laisse en dehors de ses enseignements. Une seule fois, il intervint : ce fut en 1784 (affaire d'Oliva), lorsque le cardinal, entièrement subjugué, se livrait aux plus aveugles imprudences ; Cagliostro essaya, par quelques conseils, de le modérer, de l'empêcher de laisser encore une patte ou les ailes dans les toiles de l'araignée.

Mme de la Motte s'en aperçut, vit qu'elle s'était trompée sur le compte du bateleur, qu'il y voyait clair et ne serait jamais un instrument entre ses mains. Puisqu'on ne pouvait l'acheter, il fallait annihiler son influence ; elle s'y employa : « Mme de la Motte ne trouvait pas assez considérables les bienfaits qu'elle tirait du cardinal de Rohan ; elle présumait qu'ils eussent été plus grands si Cagliostro n'avait

pas conseillé au prince de mettre des bornes à ses largesses vis-à-vis d'elle. Elle fit l'impossible pour le perdre dans l'esprit du cardinal ; mais, ne pouvant y réussir, elle renferma et nourrit dans son cœur des projets de vengeance, attendant l'occasion<sup>574</sup>. » Cette animosité sourde de Mme de la Motte, la tentative d'intervention de Cagliostro qui avait déplu au cardinal furent les causes qui modifièrent les relations du disciple avec son maître. Le cardinal, par faiblesse d'esprit, craint d'encourir des reproches et de voir Cagliostro contrecarrer l'admirable tactique de Mme de la Motte. Il commence à lui cacher leurs communes entreprises, suivant en cela les conseils de la comtesse, prêtant l'oreille à ses insinuations contre Cagliostro, à ses flatteries, s'abandonnant aux brillantes espérances dont elle le grisait. Cagliostro, pré-occupé d'autres soucis, ne fit rien pour combattre cet éloignement progressif. En novembre 1784, l'affaire du collier s'organise<sup>575</sup> ; Cagliostro est à Lyon, tout entier à son œuvre maçonnique ; en janvier 1785, elle se termine ; chaque jour le cardinal, Bœhmer et Mme de la Motte ont des entrevues ; Cagliostro est toujours au loin. La comtesse presse le cardinal d'en finir ; on se hâte, on précipite les événements, comme si l'on redoutait l'arrivée d'un gêneur : de Rohan se jette, tête baissée, dans le piège, et, la veille du jour où Cagliostro entre à Paris, le cardinal a signé : l'affaire

---

<sup>574</sup> *Mémoires de l'abbé Georgel*, t. II, p, 46.

<sup>575</sup> Funck-Brentano, *loc. cit.*, p. 175. — L'abbé Georgel fait remarquer, lui aussi, combien Cagliostro était tenu à l'écart de toute cette intrigue. *Mémoires*, t. II, p. 45-53.

est faite ; le collier est acheté, la reine compromise, le cardinal perdu, s'il ne lui survient un sauveur.

Non seulement, tout fut réglé, exécuté pendant que Cagliostro était au loin, en province, mais encore, lorsqu'il fut arrivé sur le terrain du combat, on lui cacha avec soin les dernières péripéties de l'aventure. Le cardinal porte à la hâte le collier à Versailles, entrevoit un homme qui l'emporte et revient, radieux, persuadé que sa fortune est faite.

C'est alors seulement, dans les premiers jours de février<sup>576</sup>, qu'il parle avec mystère à Cagliostro, de son adroite spéculation, de ce coup de maître qu'il a fait et dont il attend les plus magnifiques résultats. Cagliostro n'admire pas ; il émet quelques doutes : le cardinal riposte avec véhémence qu'il est sûr que tout cela est bien, et se réjouit, à part lui, de n'en avoir pas parlé plus tôt à Cagliostro qui aurait mis des bâtons dans les roues. « Du reste, ajoute le cardinal sèche-ment, c'est une affaire faite. »

« Si c'est une affaire faite, il est inutile de m'en parler », répond Cagliostro, ce qui signifiait très clairement : vous avez agi à votre fantaisie ; vous n'avez pas voulu, vous ne voulez pas encore de mes avis ; tant pis pour vous<sup>577</sup>.

---

<sup>576</sup> Interrogatoire du Cardinal à la Bastille. — Archives Nationales, X<sup>2</sup> B., 1417.

<sup>577</sup> Interrogatoire de Cagliostro, in Campardon, *loc. cit.*, p. 342. On voit par ce récit exact des événements, que l'abbé Georgel s'est entièrement trompé en supposant, qu'à la fin Cagliostro dut encourager le cardinal dans ses projets. Tout a été fait, au contraire à l'insu de Cagliostro, contre ses avis, et aussi à l'insu de l'abbé Georgel à qui le cardinal ne confiait ni ses secrets,

La conversation sur ce sujet en resta là ; le cardinal était choqué : il espérait des félicitations, des encouragements ; il se heurte presque à un blâme. Son amour-propre en fut blessé ; ses espérances l'emportèrent sur sa confiance en Cagliostro. « Le devin n'y voit plus clair : il ne comprend rien à tout cela », pensa-t-il, et ce seul jugement fit disparaître la planche de salut que lui tendait le maître. S'il eut écouté, demandé conseil, tout pouvait encore s'arranger ; on pouvait peut-être retrouver les diamants, payer, prendre des arrangements ; en tout cas, étouffer l'affaire avant que la cour n'en fût avertie. Le cardinal ne comprit ses torts que plus tard.

Sa belle assurance avait été cependant troublée : une certaine inquiétude l'agitait ; Mme de la Motte s'en aperçut et comprit d'où venait le coup. Elle aussi, se félicita d'avoir assez précipité les événements pour que tout fût fini avant l'arrivée du « sorcier ». Elle rassura le cardinal<sup>578</sup> et, bien qu'elle fût très absorbée par la vente des diamants, elle essaya immédiatement de mettre son adversaire hors d'état de nuire. Elle explique au cardinal qu'il faut interroger Cagliostro, non comme un homme de bons conseils, mais comme un maître ès sciences occultes : « Qu'il fasse une cérémonie ; qu'il interroge une colombe, nous ne lui dirons pas de quoi il s'agit ; vous parlerez d'une grande dame, très embarrassée, et qui voudrait savoir quelque chose de son avenir et vous penserez à la

---

ni ses doutes, ni les paroles de Cagliostro, sur de si graves affaires.

<sup>578</sup> Cf. Funck-Brentano, *L'affaire du Collier*, Paris, 1902, p. 107.

reine. Le sujet verra bien ce qui est réellement et cela vous rassurera ; cela éclairera aussi Cagliostro qui est dans l'erreur. J'ai justement ma nièce chez moi ; c'est une enfant innocente ; si elle convient au grand Cophte, tout sera facile. » Son plan était habile ; ou le sujet annoncerait monts et merveilles, et Cagliostro serait forcé d'acquiescer et d'entrer dans le complot ou Cagliostro s'opposerait aux déclarations de la colombe, crierait au mensonge, et se perdrait ainsi dans l'esprit du cardinal qui concevait des doutes très naturels à l'égard de sa clairvoyance et de la loyauté de ses opérations antérieures.

Le piège était bien tendu et tout charlatan s'y fut pris. L'erreur de Mme de la Motte était de prendre Cagliostro pour un comédien. Rien ne se passa selon ses prévisions : Mlle de la Tour, à moitié endormie, sous une influence imprévue, ne dit pas ce qui était convenu avec Mme de la Motte, mais ne vit pas non plus ce qui devait rester caché, et si le cardinal conçut des doutes, ce ne fut qu'à l'égard de la vertu de Mlle de la Tour<sup>579</sup>.

---

<sup>579</sup> Le fait d'avoir, pour accéder aux désirs du cardinal, fait cette expérience avec Mme de la Motte et sa mère, compromit cependant Cagliostro ; Mme de la Motte sut se servir dangereusement de cette arme plus tard, soutenant que le magicien par des prestiges, avait séduit le cardinal et l'avait poussé à l'achat du Collier. (*Mémoire de Mme de la Motte et Réponse au mémoire de Cagliostro*, 1786, in-4°, p. 29). Les aveux de Mlle de la Tour vinrent heureusement détruire cette calomnie, elle prêta serment que ni avant, ni après cette scène magique, où elle n'avait parlé elle-même que par plaisanterie, il n'y avait eu, en aucune façon, entente avec Cagliostro (Interrogatoire de Mlle de la Tour). Et voici comment Cagliostro lui-même raconta le fait

Les mois passèrent ; le cardinal espérait de jour en jour un signe de reconnaissance de la reine, attendait le premier versement d'argent qu'elle devait faire ; mais de tout cela, il ne soufflait mot à Cagliostro. Bœhmer, fort étonné de ne pas voir le bijou sur les épaules de la reine, soupçonneux, pressait le cardinal de questions. Celui-ci répondait avec assurance ; mais les inquiétudes de Bœhmer l'envahissaient peu à peu. Enfin, en juillet, n'y tenant plus tous deux, le cardinal et Bœhmer font, à l'insu l'un de l'autre, une tentative pour se renseigner. Bœhmer fait parvenir à la reine une lettre de remerciements ; elle y jette les yeux, ne

---

dans son interrogatoire (*Arch. Nat.*, X<sup>2</sup> B. 1417) : Sur la demande du cardinal, pour essayer de rassurer une personne qui lui était chère, il accepta de faire l'expérience que sollicitait Mme de la Motte ; mais il la prévint en ces termes : « Madame, mes connaissances sont dans la physique médicinale et, quoique je ne croie pas beaucoup au magnétisme, je m'imagine qu'il peut avoir beaucoup plus d'effet chez les enfants ; par là, on peut, peut-être, découvrir quelque chose en donnant la catalepsie. » On remarquera que ce langage de Cagliostro est tout différent de celui qu'il tenait d'habitude : il ne parle pas de vision béatifique ou angélique, ni de grâce divine, comme lorsqu'il agissait avec des colombes, mais simplement de magnétisme, et encore avec beaucoup de réserve. C'est qu'ayant affaire à deux femmes qui voulaient le perdre, au Cardinal qui avait l'enfantillage de chercher à le tromper, Cagliostro ne devait pas se servir pour eux de ses pouvoirs divins. On l'employait comme un homme facile à jouer ; ce fut en magnétiseur, et en magnétiseur peu convaincu qu'il opéra. Les réponses de son sujet furent ce qu'elles sont toujours dans ce cas-là : un mélange d'influences, de suggestions, d'erreurs, et de fantaisie. Le souvenir sceptique qu'en conserva Mlle de la Tour est une preuve encore de la vérité de notre interprétation.

comprend pas ce que cela signifie, et la met au panier. Bœhmer interprète son silence comme un acquiescement et se rassure à moitié. Le cardinal, surmontant sa fausse honte, se décide enfin à parler à Cagliostro, lui raconte tout, lui montrant pour la première fois les lettres, le traite avec le joaillier contresigné de la reine, et lui demande avis et protection. Cette fois Cagliostro fut catégorique ; l'heure pressait ; Bœhmer avait écrit. Si le cardinal l'ignorait encore, Cagliostro le savait ; il fallait agir, et l'affaire pouvait alors se terminer secrètement entre le roi, la reine et le cardinal : « On vous a odieusement trompé, lui dit-il ; vous n'avez pas d'autre parti à prendre que de vous aller jeter aux pieds du roi et de lui dire ce qui s'est passé. » Le cardinal, effaré, refuse. « Un de vos amis ira pour vous », dit Cagliostro<sup>580</sup>.

Le cardinal refuse encore plus net ; la peur et l'orgueil de son nom le retiennent. C'était cependant le seul moyen d'éviter le scandale terrible qui se préparait<sup>581</sup>.

Le cardinal, atterré, ne fit rien. Mme de la Motte, immédiatement au courant de la démarche de Bœhmer et des déclarations de Cagliostro, se sentit perdue : le cardinal allait avouer ou être arrêté ; dans les

---

<sup>580</sup> C'était s'offrir soi-même comme ambassadeur et nul intercesseur, malgré les apparences, n'eut mieux valu.

<sup>581</sup> Interrogatoire de Cagliostro, in Campardon, *loc. cit.*, p. 373. Le conseil donné par Cagliostro de tout avouer, de tout expliquer au roi, est une preuve évidente de l'absolue innocence de Cagliostro. S'il eut participé, si peu que ce soit, à cette ténébreuse intrigue, aurait-il engagé le cardinal à tout mettre au grand jour ?



deux cas, il la dénoncerait ; il ne lui restait qu'une chance de salut : incriminer Cagliostro. Un magicien mystérieux, semant l'argent autour de lui, sans ressources connues, intime du cardinal, son directeur de conscience, un personnage qu'elle avait, elle-même, assez habilement compromis dans l'affaire pour qu'il ne pût nier une certaine connaissance des événements, c'était bien l'homme à accuser. « Au surplus, pensait-elle, cet Italien est ridicule, sans usages, cassant ; il s'aliénera vite juges, témoins et public. »

Un peu rassurée par cette idée, elle fait face au danger immédiat, à celui de l'échéance du 1<sup>er</sup> août ; elle fait porter chez le cardinal une nouvelle fausse lettre de la disant que les 400 000 livres promises ne pourront être payées que le 1<sup>er</sup> octobre ; qu'on s'arrange avec Bœhmer : à cette date elle versera 700 000 livres.

En attendant, elle envoie 30 000 livres pour les intérêts. (C'était 30 000 livres empruntées sur quelques diamants du collier<sup>582</sup>.)

Le cardinal est un peu rassuré ; Mme de la Motte ne pouvant, d'après lui, tenir pareille somme que de la reine. Donc, la reine a bien le collier ; tout est vrai. Il court chez Bœhmer qui s'empporte, refuse l'intérêt, et ne prend l'argent qu'en acompte sur la somme due immédiatement et qu'il réclame. Bœhmer ne s'en tient pas là : le 3 août, il rencontre Mme de Campan, lectrice de la reine, et apprend d'elle que Marie-Antoinette n'a jamais reçu de collier : c'est une escroque-

---

<sup>582</sup> Emprunt fait par Mme de la Motte au notaire Minguet, le 27 juillet. Funck-Brentano, *Affaire du Collier*, Paris, 1902, p. 222.



rie. Il va chez le cardinal qui, de bonne foi, lui affirme qu'il est sûr que la reine a le collier et qu'elle payera le capital, comme elle a payé les intérêts. Du reste, sa garantie est là<sup>583</sup>.

Mme de la Motte, elle, voit que tout est fini : elle expédie Rétaux, le seul témoin dangereux, en Italie, et, le même jour, arrive chez le cardinal avec son mari lui demander l'hospitalité pour quarante-huit heures : « Des bruits se répandent contre moi ; on me surveille, on me poursuit ; je ne me suis compromise que pour vous, je n'ai agi que sur vos ordres. Je veux bien m'enfuir en province, me faire oublier ; mais, d'ici là, c'est à vous de me protéger. » Par cette dernière manœuvre, dit M. Funck-Brentano<sup>584</sup>, Mme de la Motte croyait lier définitivement son sort à celui du prince de Rohan, établir son innocence. Si elle n'avait pas agi de bonne foi, serait-elle venue se livrer au prince ?

Le cardinal s'empresse de la loger chez lui<sup>585</sup> ; elle y reste jusqu'au 6 août, et part alors pour Bar-sur-Aube avec l'argent et les restes du collier. À peine est-elle partie, que le 9 août, les joailliers, appelés à Trianon, remettent un mémoire explicatif à la reine. Le roi est averti ; un conseil privé des ministres se tient chez lui ; Breteuil, radieux, montre toute son animosité envers le cardinal ; il demande son arrestation immédiate. Le roi hésite encore. Le jour de la grande fête du 15 août, en plein salon, il interroge le cardinal, et, immédiate-

---

<sup>583</sup> Arch. Nat. Déclaration de Bœhmer. F7 445, B.

<sup>584</sup> *L'affaire du Collier*, Paris, 1902, p. 229.

<sup>585</sup> Funck-Brentano, *Affaire du Collier*, Paris, 1902, p. 229.

ment, devant toute la cour, le fait arrêter. Le 18 août, Mme de la Motte est saisie à Bar-sur-Aube et ramenée à Paris. Le 21 août, le marquis de Breteuil signe la lettre de cachet de Cagliostro<sup>586</sup>, elle donne l'ordre de l'arrêter.

Le 23 août, à sept heures du matin, Chesnon, commissaire au Châtelet, accompagné de huit ou dix sbires, parmi lesquels un nommé Desbrugnières<sup>587</sup>, enfoncent la porte de son appartement. En sa présence, malgré ses protestations, Chesnon retourne ses tiroirs, fouille rapidement son secrétaire, prend ce qui lui convient, puis donne l'ordre de l'emmener. Où ? On ne le lui dit pas. Cagliostro s'inquiète, soupçonnant la vérité. Sa femme, sa maison, que vont-elles devenir ? On lui déclare qu'il n'y a aucun ordre contre sa femme et qu'elle restera dans sa maison pour veiller sur ses intérêts.

Et, aussitôt, Desbrugnières se jette sur lui, l'entraîne par « le collet de son habit entre quatre argousins armés<sup>588</sup> » à pied, par les boulevards, jusqu'à la Bastille.

---

<sup>586</sup> Dont nous reproduisons le fac-similé photographié sur la pièce originale (Bibl. de l'Arsenal, Mss. n° 12457.) — « Ce sont les accusations de Mme de la Motte qui, en désignant Cagliostro comme le seul coupable, au courant de toute l'affaire, ont déterminé son arrestation. » Ma correspondance, 1785, n° 70 ; Cf. et : Bachaumont. Mémoires. Paris, 1808, t. II, p. 217.

<sup>587</sup> Ou Des Brunières ; on trouve ce nom différemment orthographié. C'est le même qui était venu à Strasbourg surveiller Cagliostro.

<sup>588</sup> *Mémoire contre Chesnon*, Paris, 1786, in-4°, p. 5.

LETTRE DE CACHET

ORDONNANT L'ARRESTATION DU COMTE DE CAGLIOSTRO

*Mons. Le Marquis de Launay* Je vous fais cette Lettre  
pour vous dire de recevoir dans mon Château de La Bastille  
*le Comte de Cagliostro*

— et de le retenir jusqu'à nouvel  
Ordre de ma part, Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait,  
*Mons. Le Marquis de Launay* sa Sainte garde  
Ecrit à Versailles le 21. Juin 1785.

*Le Comte de Cagliostro*  


Lettre de cachet ordonnant  
l'arrestation du Comte de Cagliostro

Le commissaire, resté chez lui, continue le cambriolage, force les serrures, ramasse tout ce qui lui paraît bon, empoche certaines choses, en entasse d'autres dans un carton, brusquant sa femme, effrayant les domestiques<sup>589</sup> ; puis, le pillage fini, emmène la comtesse à la Bastille et l'y enferme, loin de son mari, sans autre explication<sup>590</sup>.

Le 24, on interroge la comtesse. De Launay, gouverneur de la Bastille et Chesnon font signer (d'une croix), cacheter de son sceau, à cette malheureuse femme terrorisée, tout ce qu'ils veulent. On lui accorde, comme une grâce, que sa femme de chambre, Françoise, viendra lui tenir compagnie<sup>591</sup>, et cette mesure, en apparence bienveillante, permet au commissaire d'installer, rue Saint-Claude, chez Cagliostro, une personne à lui, et livre son appartement à l'unique disposition du policier.

Le 26 et le 27 août, on interroge sommairement Cagliostro : il raconte les faits que nous avons rapportés et qui le concernent ; ce simple récit aurait dû suffire à le mettre hors de cause. Il n'en fut rien : on cherche, au contraire, à le prendre en défaut, on lui tend des pièges. De Launay lui jure (deuxième parjure) que sa femme n'est pas arrêtée, qu'elle est rue Saint-Claude ; on lui propose d'écrire ; on fera par-

---

<sup>589</sup> Cette scène se passa en présence de G... père (Augustin), de la dame B...(Françoise), de la dame de B... et de la baronne de B... *Requête au Roi contre Chesnon*, Paris, 1787, in-4°, p. 42.

<sup>590</sup> La comtesse fut écrouée à la Bastille à 10 heures du matin, le même jour, 23 août. Tous deux, Cagliostro et la comtesse, ignoraient donc réciproquement leur sort.

<sup>591</sup> Elle vint le 25 août à 9 heures du matin.

venir toutes ses lettres, et il en aura les réponses ; on espérait ainsi saisir quelques indications compromettantes pour lui. Les lettres, après avoir passé par l'examen de de Launay<sup>592</sup> parvenaient bien à sa femme, mais dans son cachot. On lui dictait ce qu'elle devait répondre ; un policier allait rue Saint-Claude chercher dans leur appartement les vêtements, le linge que demandait Cagliostro et on lui remettait le tout, lettre et paquet, comme venant de sa femme. Tout autre que Cagliostro eut donc été assuré par là même que tout était en ordre chez lui ; mais ces procédés sont loin de convaincre le prisonnier. Il sait si bien qu'on le trompe, que sa femme souffre, que tout est au pillage chez lui, qu'il donne les signes d'une agitation et d'un désespoir terribles. Delorme, major adjoint de la Bastille, en est effrayé, craint qu'il ne se suicide et place auprès de lui, le 29 au soir, un officier de garde pour le surveiller<sup>593</sup>.

Des mois se passent ainsi. Quelle torture pour Cagliostro ! L'enquête ordonnée se poursuit lentement, et ce n'est qu'en hiver<sup>594</sup> que les premiers

---

<sup>592</sup> « Nous reconnaissons aussi dans ces papiers cinq lettres originales, écrites par le fameux Cagliostro, et remises au Sieur de Launay pour être portées à sa femme que cet illustre défenseur du fort confié à sa garde avait eu soin de s'approprier (lettres traduites en français), mais il avait négligé d'en faire l'usage indiqué par l'auteur. » *Révolutions de Paris*, Papiers trouvés à la Bastille, Londres, 1789, in-8, p. 75 (à la date du 27 juillet 1789).

<sup>593</sup> Lettre de Thiroux de Crosne à de Launay. Bibl. de l'Arsenal. Manuscrit de la Bastille. 12457, fol. 12.

<sup>594</sup> L'Interrogatoire de Cagliostro est du 30 janvier 1786. Arch. Nat., X<sup>2</sup> 2676.

interrogatoires officiels s'effectuent ; ce n'est que le 27 février 1786 que Cagliostro, enfin autorisé à voir son avocat, apprend de lui qu'on l'a trompé, que sa chère femme est à la Bastille depuis sept mois, qu'elle est malade<sup>595</sup>, qu'elle réclame vainement ses soins, que ses jours sont peut-être en danger. Immédiatement il rédige, avec son avocat, le dévoué Thilorier, une requête pour obtenir la liberté de la comtesse, le droit de la voir. D'Epresmesnil, touché de la faiblesse et de la douceur de cette innocente prisonnière, intervient en sa faveur, appuie la demande<sup>596</sup>, et la comtesse sort de la Bastille le 26 mars 1786, rentre enfin chez elle, où, du reste, elle ne trouve plus rien : le secrétaire est vide, la maison dévastée.

À partir de ce moment, les interrogatoires se succèdent : celui du cardinal, celui de Mme de la Motte,

---

<sup>595</sup> *Requête au Parlement par le comte de Cagliostro*, du 24 février 1780. Lottin, in-4°, 8 pages. « C'était un exposé touchant de l'état critique et dangereux où se trouve actuellement la dame de Cagliostro, état qui exige le secours d'un art bienfaisant exercé par son mari qui avait eu le bonheur d'arracher mille Français des bras de la mort. » *Journal de Hardy*, 25 février 1786. — « Au sortir de la Bastille, la comtesse était très épuisée : des centaines de personnes amies venaient la voir, mais on s'inscrivait seulement chez le concierge. Elle ne pouvait recevoir que très peu de gens. Ceux qui purent être reçus assuraient qu'elle avait tant pleuré à la Bastille que ses yeux en étaient usés. » *Ma Correspondance*, n° 29 de 1786.

<sup>596</sup> Cette demande était fort justifiée : Mlle de la Tour avait été mise en liberté dès le 7 février. Cependant l'huissier et le procureur qui présentèrent la requête faillirent être interdits pour avoir osé le faire. (*Ma correspondance*, n° 19 du 15 mars 1786.) L'intervention de MM. d'Ormesson et d'Epresmesnil fit accepter la requête.

de sa nièce, des autres accusés. Plus Cagliostro se montre tranquille, digne, bienveillant même pour les coupables, exact et conséquent dans ses réponses, plus Mme de la Motte devient haineuse, furieuse<sup>597</sup>, changeante dans ses déclarations, âpre à sauver sa tête. Elle joue ses derniers atouts ; pour accuser Cagliostro, elle entasse mensonges sur mensonges, maladroitement<sup>598</sup>. Son avocat, Me Doillot, qui s'était adjoint le misérable Sachi, publie son Mémoire, réédite ses calomnies et fait imprimer dans des libelles anonymes, répandus à foison, tout ce qui était trop notoirement mensonger, trop odieux ou obscène, pour être signé et paraître dans un mémoire officiel. Paris fut inondé de ces pamphlets, le public se les arrachait. Ce n'étaient que calomnies ordurières,

---

<sup>597</sup> « Mme de la Motte a fait beaucoup de difficulté pour se laisser conduire au lieu de la confrontation ; elle s'est déshabillée, faisant des folies [...] puis s'est glissée sous le lit ; on a eu de la peine à l'en tirer [...] enfin on a saisi une jambe et on l'a traîné de dessous le lit ; on l'a mise dans une couverture pour la porter ; arrivée au lieu, devant le cardinal, elle l'a accablé d'injures. » « Lettre du Chevalier de Pujol » du 7 avril 1786, in P. Audibert, *L'affaire du Collier*, Rouen, 1901, in-16, 31 pages. Le même jour, après sa confrontation, « elle mordit jusqu'au sang le porte-clefs chargé de la reconduire. » *Ma correspondance*, n° 31 du 9 avril 1786.

<sup>598</sup> « Le collier a été acheté sur les conseils de Cagliostro. Il a été remis à elle en présence de Cagliostro, sur l'ordre de Cagliostro, par le cardinal, pour être vendu au profit du comte. Mme de Cagliostro est la personne qui se vantait d'avoir ses entrées secrètes auprès de la reine et qui transmettait ses ordres. C'est elle qui a reçu du cardinal les plus beaux diamants du Collier [...] etc. » *Interrogatoire de Mme de la Motte*, Arch. Nat. X<sup>2</sup> 2576. — *Mémoire de Mme de la Motte*, *passim*.

mais « il en restait toujours quelque chose », selon le mot de Beaumarchais<sup>599</sup>.

Les confrontations continuaient : déjà l'opinion des juges s'était modifiée : Mme de la Motte était de plus en plus en mauvaise posture ; Cagliostro, de moins en moins soupçonné. On pensait bien que Rétaux de Vilette était le faussaire qui avait contrefait les signatures de Marie-Antoinette et joué le rôle de valet de chambre de la reine ; ses aveux, si on les eut obtenus, auraient tout éclairé ; mais Rétaux niait énergiquement. On le confronte avec Cagliostro : Cagliostro parle à son âme et obtient en une heure ce que les juges n'avaient pu obtenir en huit mois : des aveux complets du coupable. « Ce fut alors, écrit Cagliostro, que je lui fis pendant une heure et demie un sermon pour lui faire connaître le devoir d'un honnête homme, le pouvoir de la Providence, et l'amour de son prochain. Je lui fis espérer ensuite la clémence de Dieu et du gouvernement. Enfin, mon discours fut si long et si fort que je restai sans pouvoir parler davantage. Le rapporteur du Parlement fut si touché et si attendri, qu'il dit à Vilette qu'il fallait qu'il fût un monstre s'il n'en était pas pénétré, parce que je lui avais parlé en frère, en homme plein de religion et de morale, et que tout ce que je venais de dire était un discours céleste<sup>600</sup>. » On voit quelle énergie, quelle hauteur de pensées Cagliostro manifeste devant le tri-

---

<sup>599</sup> Plusieurs de ces libelles, condamnés par le Parlement furent supprimés comme calomnieux et injurieux. Cf. *Courrier de l'Europe*, n° 48 de 1787, p. 402, 1<sup>re</sup> colonne.

<sup>600</sup> Funck-Brentano, *op. cit.*, p. 268.



bunal. Semble-t-il un accusé ? C'est lui qui parle, persuade, éclaire la justice au point de susciter l'admiration de ses juges. Il reste le même à la Bastille qu'il était à l'hôtel de Strasbourg ou, parmi ses enfants, à la Sagesse Triomphante. La vérité, la lumière, la force sont en lui et rien des choses humaines ne saurait les étouffer. Son calme ne se démentit — et volontairement — qu'une seule fois : ce fut lorsque, après huit mois de cachot, de lutte, huit mois de séparation de sa femme, d'angoisses à son sujet, huit mois pendant lesquels son œuvre avait été abandonnée, ses disciples et ses malades forcément délaissés<sup>601</sup>, il se trouva enfin face à face avec Mme de la Motte, avec celle qui était la cause de tout cela et qui continuait, par une odieuse campagne, à traîner dans la boue le cardinal, la comtesse et lui-même ; Cagliostro laissa alors libre cours à son indignation<sup>602</sup>.

Le lendemain, ce fut le tour du cardinal : « Je suis affronté demain avec la scélérate, écrivait-il à Target ; elle a eu aujourd'hui une scène avec le comte de Cagliostro ; elle lui a jeté un flambeau qui a frappé le ventre du comte, mais elle a été punie sur-le-champ,

---

<sup>601</sup> « Depuis l'emprisonnement de Cagliostro tous ses amis sont désolés, désespérés. Plus rien n'existe pour eux ; on leur a enlevé ce qu'ils ont au monde de plus cher. » Ma correspondance, 5 décembre 1785, n° 101.

<sup>602</sup> « Mme de la Motte ne sut lui répondre qu'en le traitant d'imposteur à gages. » *Mémoires de l'abbé Georgel*, t. II, p. 186. Ses violences contre ses coaccusés et contre les gardiens croissaient au fur et à mesure que l'instruction suivait son cours. Gazette de Leyde, 14 avril 1786. — Journal de Hardy. Bibl. Nat. Mss. français 6685, p. 316.

car elle s'est portée la bougie dans l'œil<sup>603</sup>. » Mais déjà tout était fini : Rétaux, grâce à Cagliostro, avait avoué ; Mme de la Motte, dans une affreuse crise de nerfs, avait laissé, elle aussi, échapper des aveux. Le cardinal n'avait qu'à recueillir les fruits du dévouement et de la sagesse de Cagliostro : il le reconnut.

Du reste, depuis le jour de son arrestation, le cardinal n'avait cessé de témoigner un réel intérêt, un respect marqué pour Cagliostro ; était-ce vraiment remords de conscience ou n'était-ce pas plutôt, qu'en ces jours d'épreuve, il n'espérait qu'en lui ? En tout cas, sa correspondance secrète le montre préoccupé de l'état du comte, désireux que ses avocats, ses gens lui témoignent tout le respect possible, lui rendent tous les services qui étaient de leur ressort<sup>604</sup>.

Le 30 mai, l'instruction close, le Parlement siège : les accusés sont interrogés publiquement<sup>605</sup>. Le cardinal est digne mais abattu, Cagliostro apparaît ferme, dominateur même.

---

<sup>603</sup> *Lettre du cardinal à Target*. Dossier Target. Bibliothèque de la ville de Paris. Manuscrit à la Réserve.

<sup>604</sup> Cf. Funck-Brentano, *Affaire du Collier*, p. 102 et 275, d'après la correspondance Target. Lorsque le cardinal fut gravement malade à la Bastille, il eut recours pour se soigner, et avant de voir aucun médecin, à des poudres de Cagliostro qu'il avait toujours avec lui. Ce n'est que sur l'instance des siens qu'il fit venir ensuite le Dr Portail. *Gazette de Leyde*, 13 décembre 1785, n° 99.

<sup>605</sup> Cagliostro fut transféré à la Conciergerie, dans une cellule de la Cour des hommes et le cardinal dans le cabinet du greffier en chef. *Mémoires de Bachaumont*, 2 vol. in-8°, Paris, 1808, t. II, p. 268.

« Qui êtes-vous ? » demanda le juge.

« Un noble voyageur » répond-il d'une voix forte, éclatante, qui tranche avec les balbutiements, les pleurnicheries des précédents accusés<sup>606</sup>.

Puis, sans attendre une nouvelle question, la tête haute, il commence à parler à pleine voix, à pleine âme, de sa vie, du mystère qui l'entoure, de ses pouvoirs, de ses épreuves, de Dieu, dont il est le soldat et qui le protège, de tout ce que l'Esprit soufflait en lui<sup>607</sup>, improvisant, n'ayant rien préparé de ses réponses, tantôt souriant, tantôt terrible, amusant et impressionnant tour à tour, disant des choses qui pénétraient profondément dans les cœurs. Sa gaieté, son geste fort, son autorité de parole, emballent le public. Quand il a fini, le président est sur le point de le féliciter ; la salle applaudit à tout rompre. Vers six heures les accusés sont ramenés à la Bastille ; on est forcé de faire sortir les voitures par la cour Lamoignon. Les noms du cardinal et de Cagliostro emplissent les airs avec des acclamations enthousiastes et des vœux pour leur liberté. Cagliostro répond à tous, salue, remercie, lève les bras, jette son chapeau, « que mille mains se disputent », écrit M. Funck-Brentano<sup>608</sup>. C'est peut-être exact : Cagliostro savait parler à la foule comme à chacun, dans son langage.

---

<sup>606</sup> *Gazette de Leyde*, n° 96, 9 juin 1786.

<sup>607</sup> « Quand on vous emmènera devant les juges, ne vous inquiétez pas d'avance de ce que vous aurez à dire, mais dites ce qui vous sera donné à l'heure même : car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit Saint. » Marc, XIII, II.

<sup>608</sup> *L'affaire du Collier*, p. 310.

Le 31 mai 1786, à 9 heures du soir, le jugement est rendu, proclamant le cardinal et Cagliostro innocents, leur donnant décharge honorable, ordonnant leur mise en liberté avec impression et affichage de l'arrêt, destruction des pamphlets écrits contre eux. L'atroce cauchemar du cardinal était fini : il sortait de l'enfer avec son libérateur ; le roi ne devait-il pas chercher à lui faire oublier ces douloureux moments ? Et surtout ne devait-il pas réserver à Cagliostro des compensations pour les persécutions subies, des témoignages de sa bienveillance pour réparer les abus de pouvoir, exercés en son nom, sur un sujet innocent, sur un homme dont la vie se passait à pratiquer la bienfaisance ? Devait-il rester autre chose dans le public que de la pitié pour le cardinal, de l'admiration pour Cagliostro ?

Nous verrons, hélas ! qu'il n'en fut rien : le roi n'y voulut plus songer ; la reine se souvint, elle, de Cagliostro, le sauveur du cardinal : mais ce fut pour le frapper encore ; le public se porta vers d'autres amusements. Et, bien vite, oubliant son innocence absolue, son courage dans l'adversité, sa noble conduite, malgré les preuves établies, les aveux, le jugement rendu, dès que les historiens auront à parler de Cagliostro, ils recommenceront à laisser flotter autour de son nom une atmosphère de suspicion<sup>609</sup> ; leurs insinuations plaisantes, leurs termes vagues,

---

<sup>609</sup> Tel, l'historien alsacien Spach : « La scandaleuse histoire du Collier était là, irréfutable, écrit-il sottement ; Cagliostro s'y était trouvé mêlé : ce seul fait aurait jeté un jour sinistre sur sa précédente carrière, eut-elle été d'ailleurs irréprochable. » « Biographies alsaciennes », *Œuvres*, t. V, p. 61.

leurs mots à double entente contribueront à annihiler les faits les plus éclatants, à laisser sa mémoire ternie, quand même, d'une « probable » complicité dans cette affaire à laquelle il fut cependant plus étranger que le roi lui-même ! N'est-ce pas inique, révoltant, et terrible à constater ?

Bien des gens se demanderont pourquoi Cagliostro, s'il était vraiment clairvoyant, s'il connaissait les menées criminelles de Mme de la Motte, s'il avait pénétré les projets secrets du cardinal, s'il voyait l'abîme vers lequel tous couraient, bien des gens, dis-je, se demanderont pourquoi Cagliostro, pouvant tout prévenir, a laissé s'accomplir ces douloureux événements.

La question est naturelle ; mais si l'on veut réfléchir, si l'on a vu se dessiner peu à peu la grande figure de Cagliostro, si nous avons réussi à l'esquisser telle qu'elle était, et non pas défigurée, telle que la mauvaise foi des chroniqueurs nous l'a transmise, la réponse sera bien facile.

À l'égard de Mme de la Motte, nous l'avons expliqué, rien ne devait engager Cagliostro, peu enclin au rôle de dénonciateur, à arrêter dans son développement cette puissance en pleine action. Tout doit progresser, et, si l'on ne peut grandir dans le bien, mieux vaut faire le mal immédiatement que ne rien faire et conserver en soi un germe mauvais qui se développera plus tard. Cela, ce n'est pas notre opinion personnelle, ou celle de Cagliostro seul : le Fils de David, il y a bien des siècles, l'avait déjà dit.

Était-ce en faveur de son ami, le prince de Rohan,

que Cagliostro aurait dû intervenir ? Que voulait-il du cardinal ? Il le lui avait dit, comme à ses autres disciples, bien souvent : le rôle de toute initiation, le but de la vie humaine, c'est la rénovation spirituelle, l'obtention, par des efforts quotidiens, de cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde et que, dans la vie profane, nous repoussons, nous obscurcissons par nos désirs égoïstes et nos actions personnelles. Il avait reconnu chez le cardinal un esprit capable d'atteindre un degré supérieur de savoir<sup>610</sup> ; il ne lui avait donc ménagé ni les exemples, ni les encouragements, ni les leçons. Une affection respectueuse unissait le cardinal à son maître et Cagliostro pouvait espérer pour son disciple l'acquisition des biens spirituels les plus grands, lui promettre qu'il le mènerait loin, plus loin que les autres, s'il restait fidèle à lui et à ses enseignements. Mais le cardinal était faible, impatient et ambitieux ; sa belle et vive intelligence ne voyait dans l'obtention de pouvoirs surnaturels, dans la protection de Cagliostro, qu'un moyen de satisfaire son ambition mondaine. Il voulait l'or, l'autorité, les succès à la cour, avec les meilleures intentions du monde sans doute, mais avec

---

<sup>610</sup> Cf. Funck-Brentano, *L'Affaire du Collier*, p. 97. Mais s'il avait témoigné au cardinal qu'il l'estimait spécialement, « il ne lui avait jamais dit qu'il le ferait réussir en tout ce qu'il désirait. » (Déclarations de Cagliostro dans son Interrogatoire. Cf. Campardon, *loc. cit.*, p. 349. Au contraire, il a toujours conseillé au cardinal de « rester dans ses terres, loin de la cour, de vivre isolé à Saverne ». *Ibid.*, p. 18). Cagliostro pouvait dire, car c'était la vérité, que ses pouvoirs étaient illimités mais il ne pouvait pas les employer à faire réussir les uns aux dépens des autres.

un sentiment tout personnel. Interprétant les promesses de son maître dans le sens de ses désirs, et ne voyant pas leur réalisation s'effectuer, il douta de ses paroles, voulut conquérir lui-même les trésors qu'il convoitait : la faveur auprès de la reine, le pouvoir auprès du roi. Il agit d'abord sans Cagliostro, puis en cachette de lui. Le jour où sa conscience lui fit sentir que la conquête de la gloire humaine n'était pas celle de l'immortalité, il essaya de calmer ses scrupules en divisant sa vie, laissant à Cagliostro le soin de son âme et à l'intrigue celui de ses succès. Il comprenait si bien, secrètement, que son maître l'aurait entravé dans ses projets, qu'il lui cacha soigneusement les moindres de ses actes : les choses furent concertées, exécutées hâtivement à son insu. En agissant ainsi le cardinal paralysait l'action protectrice de Cagliostro, fermait les voies de la Providence, appelait l'obstacle où se brise l'orgueil. Cagliostro le laissa faire, comme on laisse un enfant, obstiné et prétentieux, se brûler les doigts, pour qu'il apprenne à connaître le feu.

Lorsqu'un être de lumière vient à vous, lorsqu'il vous offre, avec des preuves d'une puissance grandiose les témoignages d'une bonté sans égale, est-il admissible qu'un sentiment mesquin de méfiance puisse amener un être intelligent à jouer au plus fin avec l'envoyé de Dieu, à chercher l'or et la gloire à son insu, à le tromper dans ses paroles, à le fuir dans son cœur, tout en conservant les apparences d'une dévotion extérieure ? Et cependant, c'est ce que fit Rohan.

Or, le ciel est aux violents ; il ne se donne pas aux tièdes, encore moins s'impose-t-il de force aux récalcitrants. Il faut, pour qu'il fasse sa demeure chez un



homme, non pas les apparences, mais la réalité d'une paix intérieure, d'un bon vouloir sincère. Il n'y a pas de partage : celui qui veut servir Dieu, et qui se retourne après avoir mis la main à la charrue, n'est pas digne du salaire. Le cardinal voulut adorer le Dieu de Cagliostro et sacrifier en même temps, à son insu, sur l'autel de Mammon. Cagliostro dut s'en attrister, mais il respecta l'illusoire mystère dont son disciple s'enveloppait il le laissa mépriser ses avis, s'enorgueillir de ce qu'il croyait des succès ; le temps, bien vite, fit sa tâche et l'expérience vint avec la chute. Quel remords dut le ronger, quel humble acte de contrition dut s'élever de lui vers Cagliostro lorsque, d'heure en heure, pendant le procès, il put constater que, de tous, Cagliostro seul avait vu clair ; que seul il se révélait son ami loyal, et qu'il avait librement, malgré tout, accepté une part de sa croix pour l'aider à la porter, pour le sauver. Et tandis que lui, prince et cardinal, cousin du roi, pâlisait et tremblait devant une poignée de petits robins, Cagliostro parlait aux juges avec cette même grave assurance, avec cette même grandeur qui l'avait impressionné jadis à Saverne, avec noblesse, presque avec autorité<sup>611</sup>. Quelles leçons et comme il dut se rappeler ses blasphèmes intérieurs et les fières paroles de son maître : « Vous m'offrez

---

<sup>611</sup> Lorsque le cardinal est arrivé au moment terrible où toute l'intrigue se découvre, affolé, il court chez Cagliostro qui, seul, trouve alors des paroles pour remonter, et affermir son cœur. Il sort de cette conversation « transformé, dit l'abbé Georgel, et jamais peut-être le cardinal ne déploya plus de dignité et de courage que dans les moments qui suivirent. » *Mémoires de l'abbé Georgel*, t. I, p. 99.



vosre protection ; j'en suis touché, Monsieur le Cardinal ; eh bien, moi, en retour, je vous prends sous la mienne ! »

Il y avait encore des raisons moins personnelles, d'ordre général qui dictèrent la conduite de Cagliostro. En supportant, lui, innocent, pour la cause de la vérité, pour la défense du droit et de la dignité humaine, l'injustice d'une arrestation arbitraire, les violences de la police, le pillage de ses biens, les tortures physiques et morales de la séquestration, les blessures de la calomnie, il augmentait la responsabilité des coupables, leur faisant atteindre le terme extrême de leurs abus et déterminait ainsi dans le temps la fin de leur criminelle carrière. Une chose frappe, dans la vie de Cagliostro : c'est que, partout où il a dû subir quelque injustice de la part d'un homme ou d'une loi, homme ou loi sont tombés immédiatement, comme si la coupe d'iniquité était pleine, du jour où la persécution de Cagliostro y avait mis la dernière goutte<sup>612</sup>. Non pas qu'il se soit jamais révolté contre un de ces abus ; il les a supportés, montrant toujours le respect du gouvernement et des institutions du pays qui le recevait. Mais il est écrit dans les lois du ciel que le mal a une limite et que, lorsque sa dent, après avoir broyé petits et grands, se porte sur un ami de Dieu et le blesse, elle se brise, là, définitivement<sup>613</sup>. Des historiens, des philosophes l'ont écrit :

---

<sup>612</sup> Cf. *Lettre au peuple anglais*, p. 74.

<sup>613</sup> La Lettre au peuple français ne contient-elle pas l'annonce prophétique de la suppression des lettres de cachet, de la chute de la Bastille, de la convocation des États Généraux ?

l’Affaire du Collier a été le prélude immédiat de la Révolution française<sup>614</sup>. Il ne faut pas entendre par là que ce procès fut la seule cause de la Révolution, ni que l’emprisonnement de Cagliostro à la Bastille fut l’unique motif de la journée du 14 juillet ; ce serait faire preuve de peu de jugement. Depuis des années en effet des ouvriers travaillaient, consciemment ou non, à préparer 1789 ; les conditions nécessaires, les efforts s’accumulaient. On avait semé, peiné ; la récolte approchait. Mais la moisson ne commence que lorsque le Maître, en entrant dans son champ, donne le premier coup de faucille au blé mûr. À l’heure même où Desbrugnières, au nom du Roi, porta la main sur Cagliostro, à l’heure où les portes du cachot se refermèrent sur l’être de lumière, le génie de la France quitta Versailles, et les fondations de la Bastille tremblèrent : le cliché de la Révolution venait de passer ; les hommes firent le reste.

Le 1<sup>er</sup> juin, à 11 heures et demie du soir, afin de lasser, si possible, la patience du public qui attendait Cagliostro pour lui faire une ovation<sup>615</sup>, de Launay ouvrit les portes de la Bastille à son prisonnier. Malgré l’heure tardive, la manifestation fut grandiose :

---

<sup>614</sup> Goethe, Mirabeau, le comte de Lamarck, etc. — *La Gazette de Leyde* en 1786, (n<sup>o</sup> 2) fait remarquer que le procès soulève la question de lèse-majesté et que c’est là dessus que le public se passionne, que les brochures se multiplient.

<sup>615</sup> Un ordre de Breteuil à de Launay (Bibl. de l’Ars. Mss. 12457, f<sup>o</sup> 69) fixe cette heure tardive de sortie et précise la volonté du roi que Cagliostro et le cardinal resteront chez eux et ne recevront que leurs parents et gens d’affaires.

huit à dix mille personnes entouraient son hôtel<sup>616</sup> ; des cris de joie, des battements de tambours<sup>617</sup>, des illuminations éclataient ; c'était presque une révolution en germe. « On avait forcé ma porte. La cour, les escaliers, les appartements, tout était plein ; je suis porté jusque dans les bras de ma femme : mon cœur ne peut suffire à tous les sentiments qui s'en disputent l'empire. Mes genoux se dérobent sous moi. Je tombe sur le parquet sans connaissance. Ma femme pousse un cri perçant et s'évanouit. » On s'alarme, on s'empresse... ils reviennent à eux, fondent en larmes, et l'allégresse de tous fête « ce premier instant de bonheur après dix mois de supplice<sup>618</sup> ». Le lendemain matin la foule se pressait encore devant sa porte et devant l'hôtel du cardinal qui parut sur sa terrasse et salua la foule<sup>619</sup>. Ces manifestations furent très commentées à la Cour<sup>620</sup>.

La joie de Cagliostro devait être de courte durée : en récompense de ses services, en compensation de souffrances imméritées, on lui offrit l'exil ! La haine

---

<sup>616</sup> Hardy. *Journal*, à la date du 1<sup>er</sup> juin 1786 ; et Bachaumont, *Mémoires* t. II, p. 261.

<sup>617</sup> *Mémoire de Cagliostro contre Chesnon*, 1786, in-4<sup>o</sup> p. 16.

<sup>618</sup> *Mémoire de Cagliostro contre Chesnon*, 1786, in-4<sup>o</sup>, p. 16. *Vie de Joseph Balsamo*, p. 63-64.

<sup>619</sup> Bachaumont, *Mémoires*, Paris, 1808, t. II, p. 271. L'hôtel du cardinal, contigu à l'Hôtel de Soubise (Arch. Nat. actuelles), avait son entrée rue Vieille-du-Temple il a été longtemps occupé par l'Imprimerie Nationale.

<sup>620</sup> Les journaux, la Gazette de Leyde en particulier, faisaient chorus avec le public et offraient bruyamment leurs félicitations aux accusés libérés.

de Breteuil<sup>621</sup>, poursuivait sa victime ; l'orgueil blessé de la reine se vengeait, et c'était encore par un acte arbitraire. Douze heures après sa libération, le même Desbrugnières, au nom du roi, lui apporte un ordre de départ : il doit quitter Paris sous vingt-quatre heures et le royaume sous trois semaines, avec défense d'y rentrer jamais sous aucun prétexte.

Il obéit sans murmurer<sup>622</sup> : le 3 juin au matin, laissant à Paris sa femme recueillir les épaves de leurs biens échappés au pillage, il partit pour Passy, accompagné d'amis dévoués, et y passa neuf jours<sup>623</sup>.

La fureur des gens de Versailles, augmentée par les témoignages de sympathie populaire qui lui avaient été donnés, était telle que ses amis craignaient pour sa vie ; on redoutait un coup de main ; il vécut dans sa chambre<sup>624</sup>. Ses amis, deux par deux, l'épée au poing, gardaient sa porte jour et nuit, se relayant pour cette

<sup>621</sup> Manuscrits de la Bastille, bibl. de l'Arsenal, n° 12457, f° 69.

<sup>622</sup> « Impatient de prouver mon obéissance aux volontés d'un souverain qui me permet, six ans entiers, de faire du bien dans son royaume, je me suis hâté d'obéir..., etc. » *Mémoire de Cagliostro contre Chesnon*, Paris, 1786, in-4°, p. 18.

<sup>623</sup> De là il se transporta, le 12 juin, à Saint-Denis à l'auberge de l'Épée, où sa femme vint le rejoindre (Bachaumont, *Mémoires*, t. II, p. 274). *La Gazette de Leyde* (n° XLIX) du 20 juin 1786 dit qu'il alla à Essonne et que c'est là que la comtesse vint le rejoindre : c'est sans doute une erreur, car les autres journaux, et Cagliostro lui-même, désignent Passy et Saint-Denis comme seules étapes de ce court voyage. Cf. *Mémoire contre Chesnon*, 1786, in-4°, p. 18.

<sup>624</sup> « Il ne voulait pas, en sortant et en ameutant la foule, provoquer à nouveau la colère du Gouvernement. » *Mémoire contre Chesnon*, 1786, in-4°, p. 18.

faction. Un grand nombre de disciples, hommes et femmes, vint à Passy, logeant dans les auberges et les maisons privées, pour rejoindre leur maître. Thilorier, son avocat dévoué, ne le quitte pas. Sur ses conseils, il intente à Chesnon et à de Launay une double action en dommages-intérêts ; toute sa fortune n'a-t-elle pas sombré en effet par leur faute dans cette aventure où il était injustement mêlé ? Au moment de son arrestation subite, une horde de pillards avait fait main basse sur ses objets les plus précieux : Chesnon, fourrageant dans ses papiers, prenant titres, valeurs, documents, sans inventaire<sup>625</sup> ; Desbrugnières, mettant en poche subrepticement ses élixirs, ses baumes rares<sup>626</sup> ; après son emprisonnement, la maison demeurée sans gardiens, ouverte à tous les escrocs, policiers et autres ; afin de l'empêcher de prendre la moindre précaution pour la sauvegarde de ses intérêts, le faux serment fait, à deux reprises (21 et 26 août), que sa femme est demeurée chez elle ; la comédie des lettres et des envois ; au retour de la comtesse, l'abus de confiance par lequel on lui fait donner décharge de tous ses objets précieux alors qu'on ne les lui rend pas ; à sa propre sortie, la même escroquerie tentée, contre laquelle il doit se défendre<sup>627</sup>, les mauvais traitements

---

<sup>625</sup> « Si même j'avais pu prévoir que j'allais être arrêté, écrit Cagliostro, j'aurais cru encore cette précaution (de faire dresser un inventaire de ses biens par voie d'huissier) inutile et injurieuse pour la nation qui m'offrait l'hospitalité. » *Mémoire contre Chesnon*. 1786, in-4<sup>o</sup>, p. 23.

<sup>626</sup> *Mémoire contre Chesnon*, p. 5.

<sup>627</sup> « Un pauvre prisonnier trop heureux, trop content de décamper ne se fait pas prier pour signer tout ce qu'on veut,

subis, les faussetés supportées pendant sa détention ; tous ces abus de pouvoir, toutes ces exactions, contraires à l'esprit de la loi, sinon à la lettre même, n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour justifier la protestation de Cagliostro, pour lui faire réclamer la punition des coupables et, dans l'avenir, la surveillance nécessaire pour que de pareils faits ne puissent jamais plus se reproduire ?

Dans un mémoire présenté par Thilorier, Cagliostro demanda la restitution de 100 000 livres, somme à laquelle il estimait, approximativement, ses biens et valeurs dérobés<sup>628</sup>, et 50 000 livres de dommages-intérêts pour des documents et papiers inestimables<sup>629</sup>, disparus au cours de perquisitions ; et, tenant à prou-

que le compte soit juste ou non [...] et les dogues de la Bastille ont bon marché de sa facilité pour s'approprier ses dépouilles. » *Remarques historiques sur la Bastille*, Londres, 1789, in-8°, p. 78.

<sup>628</sup> « Ma fortune est le patrimoine des malheureux, et lorsque je fais mes efforts pour la conserver, ce sont leurs droits que je défends. » *Mémoire contre Chesnon*, 1786, in-4°, p. 4. — Le riche, enseignait-il, est le banquier du pauvre : « Ces richesses passagères (que le savoir et les pouvoirs acquis peuvent un jour vous procurer) vous ne vous en servirez que pour le soulagement de vos semblables car vous n'en êtes que les dépositaires et devez les partager avec les indigents. » *Rituel de la Maçonnerie Égyptienne*, p. 134.

<sup>629</sup> « Tout que je puis dire, c'est que ces papiers sont pour moi d'une valeur inappréciable. Des raisons particulières m'empêchent, dans ce moment-ci, de m'expliquer d'une manière positive sur la nature de ces papiers, mais leur importance est telle, que je donnerais tout ce que je possède au monde pour les ravoir et que [...] la Providence seule peut me dédommager de les avoir perdus [...] ». *Mémoire contre Chesnon*, p. 34.

ver qu'il ne s'agissait pas là pour lui d'une spéculation, mais d'une question de principe, il précisait que ces 50 000 livres seraient « appliqués à améliorer la nourriture des pauvres prisonniers du Châtelet<sup>630</sup> ».

Les procédés du commissaire Chesnon, la conduite du gouverneur de la Bastille, furent évidemment des actes semblables à ceux que subissaient la plupart des gens arrêtés. Chesnon n'était peut-être pas forcé<sup>631</sup> de dresser un inventaire ni d'apposer les scellés, parce que, la lettre de cachet étant hors la loi, aucune législation n'est applicable à ce cas. Mais c'est justement là contre que s'élevait Cagliostro : c'est la légalité, la justice pour tous, le respect de la personnalité humaine et la suppression de tout ce qui est « hors la loi » qu'il réclamait. Il se faisait l'avocat des malheureux, le défenseur des faibles, rôle qu'il garda dans toutes les circonstances de sa vie. Son mémoire contre Chesnon a l'importance d'une œuvre sociale ; ce n'est pas une simple revendication personnelle, c'est un plaidoyer pour les droits de l'homme<sup>632</sup>. Il respecte l'autorité, il ne se révolte contre aucune loi, nous l'avons vu ; il en

---

<sup>630</sup> *Mémoire contre Chesnon*, p. 34. Pendant son séjour à la Bastille, sur ses propres deniers, Cagliostro donna fréquemment des secours aux prisonniers, ses compagnons de misère.

<sup>631</sup> C'est ce qu'il dit pour sa défense.

<sup>632</sup> « L'idée sacrée du droit, oubliée ou méconnue pendant quinze siècles, s'affirme à la face du monde (en 1789) et met un abîme infranchissable entre la nuit d'hier et l'aurore d'aujourd'hui [...] L'Assemblée a détruit ce qu'on nommait les abus de l'autorité royale ; elle a aboli les lettres de cachet qui avaient fait exiler ou emprisonner sans jugement cent cinquante mille personnes sous le dernier règne, et quatorze mille depuis. » L. Ménard, *Lettres d'un mort*, Paris, 1895, in-16, p. 74-75.



a supporté toutes les rigueurs sans se plaindre et sans protester ; mais, où la loi manque, où le bon plaisir règne, l'iniquité se glisse. C'est contre les abus de la police, contre le désordre et les pouvoirs discrétionnaires d'un de Launay, geôlier en chef de la Bastille, contre les procédés illégaux et déloyaux dont on usait envers les prisonniers<sup>633</sup> qu'il élève la voix. Au-dessus

---

<sup>633</sup> La perte de la liberté, l'incertitude de son sort, la vue continuelle d'objets hideux et les mauvais traitements multiples d'êtres féroces, qui se font un jeu barbare d'aggraver les peines des malheureux..., sont les moindres des maux que l'on souffre à la Bastille. Le mépris de toutes les lois humaines y semble affecté. À la détention la plus sévère, aux précautions les plus minutieuses et les plus humiliantes, on y joint la lésine la plus dégoûtante dans le régime, l'hypocrisie la plus noire dans les offres de service, la duplicité la plus maligne dans l'art de tendre des pièges, l'indifférence la plus impardonnable pour les maladies qu'engendre l'air infecté de ce repaire, l'ironie la plus amère envers des plaintes longtemps étouffées par la crainte ; enfin tout ce que l'on peut concevoir de plus désolant pour le cœur humain y est rassemblé pour le supplice des hommes souvent les moins coupables (p. 10-11). Le gouverneur actuel, M. de Launay est peut-être de tous ceux qui ont occupé ce poste jusqu'à présent le plus avare, le plus insensible aux maux de l'humanité et, par-dessus tout, le plus insolent de tous les gens de rien parvenus. M. de Launay a acheté sa place en vendant sa fille et en payant fort cher au prince de Conti la recommandation qui le fit agréer (p. 74). La place vaut, outre ses appointements de cour, plus de 60 000 livres qu'il gagne, ou plutôt qu'il vole, sur les prisonniers qu'il appelle plaisamment ses pigeonceaux (p. 77), louant le jardin réservé aux prisonniers (p. 66), vendant leur vin à un cabaretier (p. 55), qui lui donne pour le remplacer un vinaigre imbuvable (p. 57). Remarques historiques sur la Bastille écrites en 1774, rééditées à Londres, 1789, in-8°. Les derniers actes et la mort de



de tout, il y a la justice en esprit. Celle-là, Cagliostro la connaissait et ne pouvait pas permettre qu'elle fût lésée impunément. Aussi, dès cette époque, dans son mémoire<sup>634</sup>, laisse-t-il entendre ce qu'il écrira nettement peu de temps après<sup>635</sup> : qu'un temps viendra, qui verra la suppression des lettres de cachet et la fin des tortures que cachent les murs de la Bastille.

Ce mémoire fut pris en considération<sup>636</sup> ; il était impossible qu'il en fût autrement ; mais ce fut tout. Malgré une deuxième Requête en exécution de l'arrêt<sup>637</sup>, aucune suite ne fut donnée à l'affaire ; les cou-

de Launay furent tragiques : lors de l'assaut de la Bastille, de Launay feignit de capituler, hissa un drapeau de paix, ouvrit les portes et laissa entrer 600 des assaillants dans la forteresse ; puis relevant le pont-levis, les fit mitrailler à l'intérieur de la cour, à bout portant. Le peuple, indigné de cette perfidie, se rua sur les portes, les enfonça, et en quelques heures fut maître de la forteresse et s'empara de de Launay, qui, tremblant, pleurant, demandait grâce : « Pitié, sanglotait-il, déchiré de remords ; je reconnais avoir trahi ma patrie ! » Ce tardif aveu, cette dernière lâcheté, ne désarmèrent pas ceux qui avaient à venger leurs frères assassinés et les martyrs de la Bastille. La tête de de Launay fut la première de toutes celles qui tombèrent pendant les journées sanglantes de la Révolution, et les vainqueurs de la Bastille la promenèrent dans Paris. La seconde fut celle du major de la Bastille. *Révolution de Paris*, Londres, 1789, in-8°, p. 10, 11 et 12.

<sup>634</sup> *Mémoire de Cagliostro contre Chesnon*, 1786, in-4°, p. 16, 21, 37.

<sup>635</sup> *Dans la Lettre au peuple français*. Cf. p. 318 de ce livre.

<sup>636</sup> Arrêt du roi pour faire examiner le cas : 10 juillet 1786, in-4°.

<sup>637</sup> Du 1<sup>er</sup> août 1786. Dans cette requête, Cagliostro proteste aussi contre les nouveaux libelles que de Launay et Breteuil — avec son propre argent — faisaient imprimer contre lui.

pables gardèrent leur place et l'argent spolié. De Launay et Chesnon se défendirent, tant bien que mal, en des mémoires peu clairs<sup>638</sup>, et qui ne répondent aux revendications du plaignant que sur certains points de détail ; l'affaire s'arrêta<sup>639</sup>. Sauf peut-être Thilorier et quelques amis, personne ne comprit la portée de l'acte humanitaire de Cagliostro.

Mais l'heure du départ sonna : on avait espéré que, grâce à des interventions amicales, ou par la marche même des événements, le décret d'exil serait rapporté ; il n'en fut rien ; les ennemis restaient au pouvoir ; il fallut obéir. Le mardi 13 juin, à cinq heures du soir, au milieu de la douleur de tous ceux qui l'entouraient, Cagliostro quitta Saint-Denis ; le 15 juin, il était à Boulogne, et le 16 s'embarquait pour l'Angleterre<sup>640</sup>. De nombreux disciples l'avaient suivi, ou, le devançant, étaient venus l'attendre à cette dernière étape de son passage en France. Car, s'il eut des ennemis acharnés, il faut le dire à la louange des Français, c'est chez nous qu'il trouva les affections les plus profondes, les dévouements les plus nombreux et les plus sûrs : sans parler du cardinal de Rohan, Thilorier,

---

<sup>638</sup> *Mémoires. Pièce importante dans l'affaire Cagliostro-de Launay*, septembre 1786, in-4°.

<sup>639</sup> Le roi évoqua en son conseil l'affaire et la classa sur une Requête non signée (Pièce O1 598 C1 des Archives nationales) mais qui émane de de Launay, et ce fut la fin de ce procès. Sarrasin, sur les réclamations de Cagliostro, eut beau relancer plus tard M. d'Epresmesnil pour lui demander quel jugement avait été rendu ; il n'en eut pas de réponse et pour cause.

<sup>640</sup> Cf. Note en tête du *Mémoire contre Chesnon*, 1789, in-4°, f° I, V<sup>e</sup>.

Ramond de Carbonnières, d'Epresmesnil<sup>641</sup>, l'appréciaient et, chaque jour, lui étaient plus attachés : dans ses loges de Paris, le respect, le dévouement ne firent que croître avec ces journées de lutte, d'épreuves, couronnées de succès, suivies de nouvelles persécutions. Quelques-uns de ses disciples l'avaient rejoint à Passy ; tous accoururent à Boulogne<sup>642</sup>, pour passer avec lui les dernières heures qui lui restaient à demeurer en France. À l'instant de la séparation, hommes et femmes, à genoux, sur la côte, sanglotant, demandaient à Cagliostro de les bénir une dernière fois ; lui, debout sur le navire qui l'emportait, tendait les mains vers eux et ne pouvait contenir son émotion : « Quel souvenir ! souvenir cher et cruel », s'écrie Cagliostro dans sa Lettre au peuple français ; et, dans son *Mémoire centre Chesnon*, se souvenant avec émotion de ces témoignages d'affection sincère qu'il reçut à Paris, après son acquittement, et à Boulogne, à son départ, il écrit encore ces mots : « Français, nation

---

<sup>641</sup> M. Duval d'Epresmesnil, conseiller au parlement, s'était occupé de magnétisme : il approcha Cagliostro, l'étudia, ne devina sans doute pas sa grandeur mais reconnut que c'était un honnête homme et une victime ; il employa tous ses efforts à le protéger contre l'ignorance et la méchanceté de ceux qui le persécutaient. Cela lui valut l'honneur d'être pris à parti par les pamphlétaires aux gages de Mme de la Motte et de de Lunnay. Ramond de Carbonnières « se multiplia pendant le procès pour déjouer les machinations de Mme de la Motte. Il fit en Angleterre même une enquête personnelle et arriva à découvrir les complices de Mme de la Motte, les receleurs des diamants ». *Mémoires de l'abbé Georgel*, t. II, p. 176 sqq.

<sup>642</sup> On vint de Lyon même : des « milliers » de gens vinrent à Boulogne, dit un journal du temps.

vraiment généreuse, vraiment hospitalière, je n'oublierai jamais ni l'intérêt touchant que vous avez pris à mon sort, ni les douces larmes que vos transports m'ont fait répandre... Un seul jour de gloire et de bonheur m'a dédommagé de mes longues souffrances... Habitants de cette heureuse contrée, peuple aimable et sensible, recevez les adieux d'un infortuné, digne peut-être de votre estime et de vos regrets. Il est parti, accoutumé à se soumettre sans murmurer aux volontés des rois. Il est parti, mais son cœur est resté parmi vous. Quelque région qu'il habite, croyez qu'il se montrera constamment l'ami du nom Français<sup>643</sup>. »

Ces démonstrations touchantes n'ont pas été exagérées par Cagliostro par emphase littéraire : le tableau reste, au contraire, sans doute au-dessous de la réalité ; la vénération que tous montraient pour leur maître est incroyable.

Cagliostro avait ailleurs qu'à Paris des disciples fervents ; ceux qui, éloignés ne pouvaient combattre à ses côtés, brûlaient de lui rendre service et s'y employaient de leur mieux.

Barbier de Tinan, de Strasbourg, avait envoyé à la *Correspondance secrète de Neuwied* une lettre rectificatrice, où il témoignait hautement de son affection, de son dévouement pour Cagliostro<sup>644</sup>.

Le chevalier de Langlois écrivait à Thilorier à la même époque : « Que je serais donc heureux, si je pouvais lui donner des preuves de cet attachement

---

<sup>643</sup> *Mémoire du comte Cagliostro contre Chesnon*, Paris, 1786, in-4°, p. 37.

<sup>644</sup> Cette lettre est reproduite in-extenso dans l'appendice.

tendre et respectueux dont je suis pénétré, de cette affection de l'âme que je ne sais pas rendre et que je sens si vivement. Mon existence physique et morale lui appartient ; qu'il en dispose comme de l'apanage le plus légitime... Ma femme, mes frères, mes parents, Me du Picquet et sa famille, qui lui ont aussi de grandes obligations veulent... que M. le comte de Cagliostro soit persuadé que nous sommes affectés au-delà de l'expression de tout ce que des événements imprévus lui font éprouver, et que notre ambition et notre gloire seraient satisfaites, si nous pouvions trouver des occasions de le servir utilement c'est l'hommage simple et naïf de nos cœurs.

« Le Ch<sup>r</sup> de Langlois, capitaine de Dragons au Régiment de Montmorency<sup>645</sup>. »

Sarrasin confiait les sentiments dont son cœur était plein à l'égard de son maître à celui qu'il aimait et respectait le plus après lui, à Lavater. « Aide-moi à remercier Dieu et son serviteur tant méconnu, Cagliostro, pour tout le bien que j'ai reçu. Il me semble que ces dix-sept mois si agités n'ont été qu'un beau et splendide rêve qui, si Dieu le veut, doit me rendre meilleur pour le reste de ma vie et je compte bien en emporter quelque chose en me réveillant de l'autre côté. Cagliostro ne m'a jamais paru si grand que les derniers jours et lors de son départ. » — Et, quand il apprit ses épreuves à Paris : « Nous sommes bien tranquillement et mieux que jamais attachés à notre père et bienfaiteur. Dût-il même avoir la desti-

---

<sup>645</sup> *Archives Sarrasin*, Bâle, vol. XXXIII, cote 13, f<sup>o</sup>, IV, V<sup>e</sup>.

née de Socrate, nous serions toujours encore honorés d'être ses élèves et ses apôtres<sup>646</sup>. »

Ces preuves d'attachement sont nettes et sincères ; mais, si belles soient-elles, ce n'est rien à côté des témoignages rares, extraordinaires, de l'amour filial qui unissait certains disciples à leur maître et qui éclate dans des lettres à Cagliostro, heureusement conservées<sup>647</sup>, écrites de Boulogne au lendemain de son départ et dont voici la première :

« Mon Maître éternel, mon tout, il semblait que la mer s'opposât à la séparation que j'étais forcé d'éprouver ; nous avons été dix-huit heures en mer et nous sommes arrivés le 11 dans la matinée. Mon fils a beaucoup souffert. Mais Maître, j'ai eu le bonheur de vous voir cette nuit. L'Éternel a réalisé la bénédiction que je reçus hier : Ah ! mon Maître, après Dieu, vous faites ma félicité. Les jeunes ... et ... se recommandent toujours à votre bonté ; ce sont d'honnêtes jeunes gens et, par le moyen de votre pouvoir, ils seront un jour dignes d'être vos fils,

« Ah ! Maître, combien je désire d'être au mois de septembre, combien je suis heureux quand je puis vous

---

<sup>646</sup> « Lettres » in *Archives Sarrasin*, de Bâle. D'après Langmesser, *Jacob Sarrasin*, p. 41-50. La dernière lettre est datée du 1<sup>er</sup> mars 1786.

<sup>647</sup> Elles nous sont parvenues grâce à l'effroi qu'elles ont produit sur le Tribunal de l'Inquisition. Un homme capable de provoquer des sentiments si intenses, de susciter de tels dévouements, était redoutable, pouvait tout entreprendre. L'historien de Rome a publié ces lettres comme une preuve du fanatisme dangereux que Cagliostro entretenait autour de lui : cela nous a, du moins, permis de les connaître.

voir, vous entendre et vous assurer de ma félicité et de mon respect. Nous partons demain ; quel plaisir auront nos Frères !...

« Est-il possible que je ne trouve plus à Paris celui qui faisait ma félicité ! Mais je me résigne et je m'humilie devant Dieu et devant vous.

« J'ai écrit à M... comme vous me l'avez, ordonné. Ah ! mon Maître, combien il est dur pour moi de ne pouvoir plus vous assurer que par lettres de tous mes sentiments ?

« Le mois de septembre viendra ; moment heureux où je pourrai, à vos pieds et à ceux de la Maîtresse, vous assurer de la soumission, du respect et de l'obéissance qui animeront toujours celui qui ose se dire de son Maître et de son tout, le plus humble et le plus indigne des fils...

« Oserais-je vous prier, ô Maître, de me mettre aux pieds de la Maîtresse ? »

« Boulogne-sur-Mer, le 20 juin 1786.

La seconde lettre n'est pas moins touchante :

« Monsieur et Maître, N... m'a donné la manière de vous faire parvenir les hommages de mon respect ; le premier usage que j'en fais est de me jeter à vos pieds, de vous donner mon cœur et de vous prier de m'aider à élever mon esprit vers l'Éternel. Je ne vous parlerai pas, ô mon Maître, de la douleur que j'ai éprouvée dans le moment où les flots de l'Océan ont éloigné de la France le meilleur des Maîtres et le plus puissant des mortels vous la connaissez mieux que moi.

« Mon âme et mon cœur doivent vous être ouverts ;

vosre morale et vos bienfaits ont seuls droit de les remplir pour toujours. Daignez, ô mon souverain Maître, vous souvenir de moi, vous rappeler que je reste isolé au milieu de mes amis, puisque je vous ai perdu, et que l'unique vœu de mon cœur est de me réunir au maître tout bon, tout-puissant, qui seul peut communiquer à mon cœur cette force, cette persuasion et cette énergie qui me rendront capables d'exécuter sa volonté.

« Daignez seulement, ô mon Maître, ne pas m'abandonner, m'accorder votre bénédiction et m'envelopper de votre esprit alors je sens que je serai tout ce que vous voudrez que je sois.

« Ma plume se refuse à toutes les impulsions de mon âme ; mais mon cœur est tout rempli des plus respectueux sentiments. Ordonnez donc de mon sort ; ne me laissez pas trop longtemps languir loin de vous. La félicité de ma vie est celle que je vous demande ; vous m'en avez fait naître le besoin, ô mon Maître, et vous seul pouvez le satisfaire.

« Avec tous les sentiments d'un cœur résigné et soumis, je me prosterne à vos pieds et ceux de notre Maîtresse. Je suis, avec le plus profond respect, Monsieur et Maître..., etc. »

« Boulogne-sur-Mer, le 20 juin 1786<sup>648</sup>.

On sent dans toutes ces lettres la même foi, le même souffle, qui animaient Sarrasin écrivant à Lavater, ou le cardinal de Rohan parlant à l'abbé Georgel et à Mme d'Oberkirch. Quel devait être le

---

<sup>648</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, Paris 170, in-8° p. 194-195. Voyez aussi la *lettre d'un Maçon lyonnais* dans ce livre.



maître dont les disciples s'exprimaient ainsi ? Quel pouvait être l'homme capable d'inspirer de pareils enthousiasmes ?



Portrait gravé par J. - B. Chapuy, d'après Brion de la Tour

## CHAPITRE VIII : LONDRES, SECOND SÉJOUR – L'EXPLOITEUR DE LA CRÉDULITÉ PUBLIQUE

La reine avait été furieuse de l'acquittement du cardinal et de Cagliostro ; l'enthousiasme de la foule pour les deux accusés l'avait blessée comme une insulte personnelle<sup>649</sup>. Aussi exigea-t-elle l'exil du cardinal, afin que sa présence à la cour ne réveillât pas continuellement le souvenir de cette affaire. Dans sa province<sup>650</sup>, le cardinal de Rohan se tint coi, et, de ce côté, son but fut atteint. Elle avait également obtenu l'éloignement de Cagliostro : on le savait en Angleterre, et l'on pouvait croire que tout était fini. Mais si

---

<sup>649</sup> *Mémoires secrets*, t XXXII, p. 91. À Paris et à l'étranger, les journaux s'apitoyaient sur les souffrances du cardinal, le félicitaient bruyamment. Partout on fut dans la joie ; la ville de Mutzig où il avait un château, rival de celui de Saverne, organisa une fête éclatante pour le retour de son prince. Le cardinal parcourut toute la ville, fort ému. « Avant de finir sa tournée, il ne dédaigna pas d'entrer dans la Synagogue, magnifiquement illuminée. Pendant la demi-heure qu'il y resta, on chantait des actions de grâces, un cantique hébraïque, composé pour Son Altesse, qui lui fut si agréable qu'Elle témoigna une deuxième fois toute sa satisfaction aux habitants. » *Le Roy de Sainte-Croix. Les quatre cardinaux de Rohan*. Strasbourg, 1880, gr. in-8°. p. 149.

<sup>650</sup> Le Cardinal partit pour la Chaise-Dieu en Auvergne le lundi 4 juin 1786. *Gazette de Leyde*, n° XLIX du 20 juin 1786.

le cardinal troublé, écrasé par la lutte et la maladie<sup>651</sup>, se terrait et ne donnait plus signe de vie, il n'en fut pas de même de Cagliostro. Libéré, réhabilité, d'accusé devenu plaignant, il adressait par l'entremise de son défenseur, Me Thilorier, réclamations au Parlement, assignations à Chesnon, à de Launay, comme nous l'avons vu. Ces preuves de vitalité, chez celui qu'on croyait avoir tué, inquiétèrent les intéressés. Le baron de Breteuil, factotum de la reine, ministre de la police, qui détestait Cagliostro au point de ne pouvoir regarder son buste sans grincer des dents<sup>652</sup>, fut consulté : il propose d'attirer Cagliostro en France par une feinte libéralité ; là, sur les terres du roi, on pourrait le ressaisir et le loger de nouveau à la Bastille.

M. Barthélemy, ministre de France à Londres, reçut des ordres en conséquence et convoqua Cagliostro. Voici le récit de l'entrevue :

Le 21 août, entre onze heures et midi, le comte de Cagliostro se rendit chez M. Barthélemy, accompagné de lord George Gordon et de M. Bergeret de Frouville. Après quelque insistance, car on ne voulait recevoir que le comte de Cagliostro, lord George Gordon et M. de Frouville obtinrent d'être présents à la conversation, que voici :

— M. Barthélemy : « Monsieur le Comte, j'ai des ordres pour vous donner la liberté de retourner en France. »

---

<sup>651</sup> Il avait eu à la Bastille de l'arthrite suppurée du genou gauche. *Gaz. de Leyde*, n° IX, 31 janvier 1786. « Le cardinal dépérit à vue d'œil. » *Ma Correspondance*, n° 24, 1786.

<sup>652</sup> Cf. plus loin, p. 244, *Lettre au Peuple français*.

— Le comte : « Je me suis rendu ici avec plaisir pour y recevoir les ordres de Sa Majesté. »

M. Barthélemy tira alors de sa poche, non pas un ordre du roi, comme le comte avait lieu de l'attendre, mais une simple lettre du baron de Breteuil, à quoi le comte répondit :

« Est-il possible de reconnaître un ordre pareil ? Pour entrer à la Bastille, pour en sortir, et pour m'éloigner de Paris, n'ai-je pas reçu une lettre de cachet signée du Roi lui-même ? Une simple lettre de M. de Breteuil peut-elle suffire pour révoquer les ordres positifs de Sa Majesté ? Je vous le dis, Monsieur : je ne connais ni

M. de Breteuil, ni ses ordres ; il n'y a que Sa Majesté que je reconnaisse pour souverain des Français. Je vous parle avec ma franchise ordinaire. Je ne suis pas venu chez vous comme ministre, mais comme un Français dont tout le monde dit grand bien, et je vous prie de me remettre la lettre de M. de Breteuil, ou du moins une copie. »

— M. Barthélemy : « Monsieur le Comte, cela m'est impossible : je comprends, je sens tout ce que vous me dites ; j'ai exécuté mes ordres ; je ne puis entrer dans aucun détail. »

Tel est le véritable exposé de ce qui s'est passé entre le comte et le ministre de France, en présence de lord George Gordon et de M. Bergeret de Frouville, officier de cavalerie au service de la France.

Cagliostro avait éventé le piège. « Quiconque a gémi innocemment pendant neuf mois à la Bastille, écrit-il dans sa *Lettre au peuple anglais* (p. 39), et qui,

déchargé d'accusation par un arrêt unanime, n'a eu pour tout dédommagement qu'une lettre d'exil, a droit de tout redouter et de ne voir que pièges autour de lui. L'intention du roi est pure sans doute, mais la manière dont on a rédigé la lettre a droit de m'alarmer. Le terme qu'on met à mon séjour en France est un terme incertain. Mon procès peut être jugé d'un jour à l'autre et, le jour du jugement, on serait libre de m'arrêter, sans que ma lettre de rappel pût alors me servir de sauvegarde. Je veux épargner à mes ennemis de nouvelles atrocités, et à l'Europe un nouveau scandale. Je n'irai point en France. » Il savait fort bien d'où venait le coup, et, presque aussitôt, parut, signée de Cagliostro, une Lettre au Peuple français, spirituelle critique de la jurisprudence française, vive riposte au baron de Breteuil et à ses agissements déloyaux. Cette lettre<sup>653</sup>, devenue très rare, est une pièce trop intéressante pour qu'on ne soit pas heureux de la trouver ici *in extenso*.

---

<sup>653</sup> La lettre est datée du 20 juin ; elle dut passer de mains en mains à l'état de manuscrit, et ne fut imprimée que plus tard. On la trouve presque entière dans les *Mémoires de Bachaumont*, à la date du 10 août 1786, t. II, p. 279.

**Lettre écrite par M. le Comte  
de Cagliostro à M...**<sup>654</sup>

Je vous écris de Londres, mon cher... Ma santé est bonne ; celle de ma femme aussi. Vous aurez su les détails de ma route. Que de scènes touchantes ! il semblait que mes amis m'eussent devancé partout. Boulogne a mis le comble. Tout ce bon peuple sur le rivage ! les bras tendus vers mon paquebot, m'appelant, s'écriant, me comblant de bénédictions, me demandant la mienne !... Quel souvenir ! souvenir cher et cruel ! on m'a donc chassé de France ! on a trompé le roi ! Les rois sont bien à plaindre d'avoir de tels ministres. J'entends parler du baron de Breteuil, de mon persécuteur. Qu'ai-je fait à cet homme ? de quoi m'accuse-t-il ? d'être aimé du cardinal ? de l'aimer à mon tour de ne l'avoir pas abandonné ? d'avoir de bons amis partout où j'ai passé ? de chercher la vérité, de la dire, de la défendre, quand Dieu m'en donne l'ordre, en m'en donnant l'occasion ? de secourir, de soulager, de consoler l'humanité souffrante, par mes aumônes, par mes remèdes, par mes conseils ? Voilà pourtant tous mes crimes ! M'en fait-il un de ma requête d'atténuation ? Cela m'est revenu. Singulière défaite ! Mais avois-je présenté cette requête, lorsque, voyant mon buste chez le cardinal, il dit, avec colère, entre ses dents : On voit partout cette figure ; il faut que cela finisse ; cela finira ! Mon courage l'a, dit-on, irrité : il ne peut digérer qu'un homme dans les fers, qu'un étranger sous les verrouils de la Bastille, sous sa puissance, à lui, digne ministre de cette hor-

---

<sup>654</sup> Bibl. de l'Arsenal. Mss. 12457. F<sup>o</sup> 21. 3 pages et 1/2 pet. in-folio. — Lettre connue sous le nom de *Lettre au peuple français*.

rible prison, ait élevé la voix, comme je l'ai fait, pour le faire connaître, lui, ses principes, ses agens, ses créations, aux tribunaux françois, à la nation, au roi à toute l'Europe. J'avoue que ma conduite a dû l'étonner; mais enfin, j'ai pris le ton qui m'appartenait. Je suis bien persuadé que cet homme, à la Bastille, ne prendrait pas le même. Au reste, mon ami, tirez-moi d'un doute. Le roi m'a chassé de son royaume, mais il ne m'a pas entendu. Est-ce ainsi que s'expédient en France toutes les lettres de cachet? Si cela est, je plains vos concitoyens, surtout aussi longtemps que le baron de Breteuil aura ce dangereux département. Quoi, mon ami! vos personnes, vos biens sont à la merci de cet homme tout seul? il peut impunément tromper le roi? il peut, sur des exposés calomnieux, et jamais contredits, surprendre, expédier, et faire exécuter, par des hommes qui lui ressemblent, ou se donner l'affreux plaisir d'exécuter lui-même des ordres rigoureux, qui plongent l'innocent dans un cachot, et livrent sa maison au pillage? J'ose dire que cet abus déplorable mérite toute l'attention du roi. Me trompai-je? et le sens commun des François, que j'aime tant, est-il autre que celui de tous les hommes? Oublions ma propre cause, parlons en général. Quand le roi signe une lettre d'exil ou d'emprisonnement, il a jugé le malheureux sur qui va tomber sa rigueur toute-puissante. Mais sur quoi a-t-il jugé? Sur le rapport de son ministre, et, ce ministre sur quoi s'est-il fondé? Sur des plaintes inconnues, sur des informations ténébreuses, qui ne sont jamais communiquées; quelquefois même sur de simples rumeurs, sur des bruits calomnieux, semés par la haine, et recueillis par l'envie. La victime est frappée sans savoir d'où le coup part; heureuse, si le ministre qui l'immole n'est pas son



ennemi ! Je le demande, sont-ce là les caractères d'un jugement ? Et, si vos lettres de cachet ne sont pas au moins des jugements privés, que sont-elles donc ? Je crois que ces réflexions, présentées au roi, le toucheraient. Que serait-ce s'il entroit dans le détail des maux que sa rigueur occasionne ? Toutes les prisons d'État ressemblent-elles à la Bastille ? Vous n'avez pas d'idée des horreurs de celle-ci : la cynique impudence, l'odieux mensonge, la fausse pitié, l'ironie amère, la cruauté sans frein, l'injustice et la mort y tiennent leur empire ; un silence barbare est le moindre des crimes qui s'y commettent. J'étois depuis six mois à quinze pieds de ma femme, et je l'ignorais : d'autres y sont ensevelis depuis trente ans, réputés morts, malheureux de ne pas l'être, n'ayant comme les damnés de Milton, de jour dans leur abyme, que ce qu'il leur en faut pour apercevoir l'impénétrable épaisseur des ténèbres qui les enveloppent ; il seroient seuls dans l'univers si l'Éternel n'existait pas, ce Dieu bon et vraiment tout-puissant, qui leur fera justice, un jour, au défaut des hommes. Oui, mon ami, je l'ai dit captif, et libre je le répète, il n'est point de crime qui ne soit expié par six mois de Bastille. On prétend qu'il n'y manque ni questionnaires ni bourreaux ; je n'ai pas de peine à le croire. Quelqu'un me demandait si je retournerois en France, dans le cas où les défenses qui m'en écartent seroient levées. Assurément, ai-je répondu, pourvu que la Bastille soit devenue une promenade publique. Dieu le veuille ! Vous avez tout ce qu'il faut pour être heureux, vous autres François : sol fécond, doux climat, bon cœur, gaîté charmante, du génie et des grâces, propres à tout, sans égaux dans l'art de plaire, sans maître dans les autres ; il ne vous manque, mes bons amis, qu'un petit point,



c'est d'être sûr de coucher dans vos lits quand vous êtes irréprochables. Mais l'honneur ! mais les familles ! Les lettres de cachet sont un mal nécessaire... Que vous êtes simples ! On vous berce avec des contes. Des gens instruits m'ont assuré que la réclamation d'une famille étoit souvent moins efficace pour obtenir un ordre, que la haine d'un commis ou le crédit d'une femme infidèle. L'honneur des familles ! Quoi ! vous pensez que tout une famille est déshonorée par le supplice d'un de ses membres ! quelle pitié ! Mes nouveaux hôtes pensent un peu différemment ; changez d'opinion enfin, et méritez la liberté par la raison. Il est digne de vos Parlements de travailler à cette heureuse révolution. Elle n'est difficile que pour les âmes faibles. Qu'elle soit bien préparée, voilà tout le secret : qu'ils ne brusquent rien ; ils ont pour eux l'intérêt bien entendu des peuples, du roi, de sa maison ; qu'ils aient aussi le Tém, le Tém premier ministre de la vérité ; le Tém, par qui s'étendent et s'affermissent les racines du bien comme du mal ; du courage, de la patience, la force du lion, la prudence de l'éléphant, la simplicité de la colombe, et, cette révolution, si nécessaire, sera pacifique, condition sans laquelle il ne faut pas y penser. Ainsi, vous devrez à vos magistrats un bonheur dont n'a joui aucun peuple connu, celui de recouvrer votre liberté sans coup férir, en la tenant de la main de vos rois. Oui, mon ami, je l'annonce, il régnera sur vous un prince qui mettra sa gloire à l'abolition des lettres de cachet, à la convocation de vos États généraux, et surtout au rétablissement de la vraie religion. Il sentira, ce prince aimé du ciel, que l'abus du pouvoir est destructif, à la longue, du pouvoir même : il ne se contentera pas d'être le premier de ses ministres, il voudra devenir le premier des

François. Heureux le roi qui portera cet édit mémorable ! heureux le chancelier qui le signera ! heureux le Parlement qui le vérifiera ! Que dis-je, mon ami, les tems sont peut-être arrivés : il est certain, du moins, que votre souverain est propre à ce grand œuvre. Je sais qu'il y travaillerait, s'il n'écoutait que son cœur : sa rigueur, à mon égard, ne m'aveugle pas sur ses vertus. Adieu, mon ami ; que dit-on du Mémoire ? La dernière lecture que Thilorier m'en a faite à Saint-Denis, m'a causé bien du plaisir : a-t-il su les détails de Boulogne assez à tems pour en faire un article ? Ce mémoire est-il public ? il doit l'être. Bonsoir ! Parlez de nous à tous nos amis ; dites-leur qu'ils nous seront présens partout : demandez à d'Epresmesnil s'il m'a donc oublié ; je n'ai point de ses nouvelles. Adieu, adieu, mon bon ami, mes bons et vrais amis ; c'est à vous que je m'adresse, pensez à nous ; que cette lettre vous soit commune ; nous vous aimons tous de tout notre cœur.

Cette lettre, prophétisant la convocation des États Généraux, la suppression des lettres de cachet, et la démolition de la Bastille, dénonçant franchement, et d'une façon mordante, les abus du tout-puissant Breteuil, porta la colère de la reine et la haine du baron à leur comble. Cagliostro devenait un danger public : tous ses adversaires se groupèrent pour agir : on tint conseil.

À Londres, Cagliostro semblait invulnérable ; on n'avait pu le faire revenir ; on songea à l'enlever<sup>655</sup>,

---

<sup>655</sup> « À peine cette lettre eût-elle paru, que j'aperçus dans le sieur Swinton un redoublement d'assiduités et de caresses. Il voulait absolument me faire connaître les environs de Londres.

mais c'eut été bien scandaleux, et surtout Cagliostro prit ses précautions. On trouva mieux : on lança sur lui « le bravo littéraire auquel on avait recours dans les cas embarrassants, et qui se prêtait à toutes les besognes, pourvu qu'on ne lésinât pas sur le prix<sup>656</sup> ». Nous avons nommé Morande. Un parent de de Lounay, M. de Saint-Hilaire, capitaine de dragons, vint à Londres, avec M. de J... ancien mousquetaire, s'aboucher avec le journaliste<sup>657</sup>. Morande eut un premier geste qui paraissait beau ; il refusa ; le temps d'aller voir Cagliostro, de s'assurer, en recevant quelques paroles définitives que Cagliostro ne donnerait pas plus, ne donnerait même rien<sup>658</sup>, et il revint auprès de

---

« Une promenade en bateau sur la Tamise était, « disait-il, une partie de plaisir délicieuse dont je ne pouvais me former une idée. » Je suis naturellement sédentaire et penseur. Cette fureur du sieur Swinton de vouloir absolument que j'allasse me promener sur l'eau... me fit concevoir quelques soupçons. Je pris des informations un peu tardives, il est vrai, sur mon promeneur. Je me tins sur mes gardes. » *Lettre au peuple anglais*, 1787, in-4°, p. 34. L'idée n'était pas neuve ; on y avait déjà songé à l'égard de Morande en 1773. Robiquet, *Théveneau de Morande*, Paris, Quantin, 1887, in-8°, p. 39

<sup>656</sup> Robiquet, *op. cit.*, p. 198.

<sup>657</sup> C'est Morande lui-même qui le reconnaît et l'écrit dans son journal, à la date du 27 février 1787.

<sup>658</sup> L'entrevue eut lieu chez Swinton : « Le sieur Morande avait voulu lui-même sonder le terrain : en conséquence, il était venu chez le sieur Swinton un jour que j'y étais. Sa figure ne m'avait pas prévenu en sa faveur ; j'avais trouvé ses questions déplacées, son ton indécent et ses menaces ridicules. Je le lui avais dit avec franchise, et j'avais ajouté que je m'embarrassais fort peu de ce qu'il pouvait écrire sur mon compte. » *Lettre au peuple anglais*, p. 32.

ses clients, où son second geste, moins beau, mais plus pratique, fut d'accepter les offres faites<sup>659</sup> : il devint le porte-voix des ennemis de Cagliostro, l'organisateur de cette chasse à l'homme<sup>660</sup> qui devait aboutir aux cachots de Rome. Morande était bien choisi pour cette tâche<sup>661</sup> : Charles Théveneau, qui ne fut jamais ni Morande, ni de la Morande, ni chevalier, fils d'un notaire d'Arnay-le-Duc qu'il fit mourir de chagrin, fit ses premières armes dans les maisons de débauche de Paris, exploitant hommes et femmes, « joueur malhonnête, détestable sujet, escroc dangereux, entremetteur des riches seigneurs qui les fréquentaient, fort soupçonné de servir de patient à ces vilains<sup>662</sup> ».

---

<sup>659</sup> *Lettre au peuple anglais*, p. 46, note.

<sup>660</sup> Morande donna deux fois, dans son journal, le signalement de Cagliostro pour que ses correspondants pussent, dans toute l'Europe, le reconnaître et lui signaler sa présence. Cf. p. 50 de ce livre.

<sup>661</sup> L'auteur du *Diable dans un bénitier*, parlant des aptitudes de Morande à son rôle de policier, écrit ce qui suit : « On manda le Gazetier cuirassé. Peu de gens étaient plus propres que lui à former une société agréable pour le baron de Livermont (pseudonyme de l'agent Receveur) ; Godard lui-même (autre agent), avait trop de noblesse dans l'âme. Un cœur aussi noir, aussi dur, quoique pleurant quand il en a envie, une tournure d'esprit aussi commune, des expressions aussi basses, ce même argot qu'il a apporté de Bicêtre (prison à cette époque, et non pas asile) et que le baron, qui y passe la moitié de sa vie, possède supérieurement [...] semblait prédestiner notre Gazetier à partager les plaisirs du recruteur de Bicêtre [...] » Robiquet, *Théveneau de Morande*, p. 63.

<sup>662</sup> Rapport de l'inspecteur Marais, t. XII des *Archives de la Bastille*, publiées par M. Ravaillon, Paris, 1881. Nous avons extrait la plus grande partie des documents sur Morande de

Arrêté pour vol et menaces d'assassinat, emprisonné à Fort-l'Evêque en 1768, il s'empessa, dès sa libération, de se réfugier en Angleterre ; il y continua avec succès son commerce de chantage, menaçant tous ceux qui pouvaient payer, vendant sa plume au plus offrant. Son audace ne s'arrêta pas devant le roi : ses attaques contre Louis XV et la Du Barry furent terribles. Après la publication du *Gazetier cuirassé*<sup>663</sup>, on mit sa tête à prix. De Sartines et ses policiers se déclarèrent impuissants ; on dut transiger, traiter avec l'auteur. Pour acheter son silence au meilleur compte possible, on lui dépêcha Beaumarchais ; Morande s'en amusa<sup>664</sup>. Sa réputation était établie : on le méprisait à un tel point que son nom était devenu une injure<sup>665</sup>.

---

l'excellent ouvrage de M. Robiquet, *Théveneau de Morande*.

<sup>663</sup> Le *Gazetier Cuirassé*, ou anecdotes scandaleuses de la cour de France, imprimé à cent lieues de la Bastille. S. L., 1771, in-8°. C'est ce pamphlet que Voltaire décrit en ces termes : « Il vient de paraître un de ces ouvrages de ténèbres où, depuis le monarque jusqu'au dernier citoyen, tout le monde est insulté avec fureur, où la calomnie la plus atroce et la plus absurde distille un poison affreux sur tout ce qu'on respecte et qu'on aime. L'auteur s'est dérobé à l'exécration publique. » Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*, éd. 1772, t. IX, p. 224.

<sup>664</sup> Beaumarchais, à son retour, lui en fit de naïfs reproches : « Je travaille nuit et jour pendant six semaines, lui écrit-il, je fais près de sept cents lieues, je dépense près de 500 louis, pour empêcher des maux sans nombre. Vous gagnez à ce travail 100 000 francs et votre tranquillité, et moi, je ne sais plus même si je serai jamais remboursé de mes frais de voyage. » « Lettre à Morande » citée in *Robiquet, op. cit.*, p. 51.

<sup>665</sup> « Il faut traiter son nom comme la justice traiterait sa cendre », écrit Linguet, dans ses *Annales*. — « Beaumarchais s'est rendu abominable et odieux aux yeux de Mlle D'Eon

Un pamphlet anonyme met dans la bouche d'un policier français, bafoué, revenant bredouille à Paris, ce cri de colère contre les Anglais : « Je suis assez vengé, cruels Anglais, je vous laisse Morande<sup>666</sup> ! » Mais on le redoutait : son cynisme était sans bornes : il raillait si cruellement, il mordait à si belles dents, il insultait avec tant de violence, que les amateurs de scandale s'amusaient quand même et que tous les gens en vue tremblaient devant lui.

Le *Courrier de l'Europe*, qu'il dirigeait, était, sous le couvert d'informations générales, une véritable officine de chantage. Il avait groupé autour de lui toute la lie des Français réfugiés à Londres : caissiers infidèles, banqueroutiers, prêtres défroqués après de scandaleuses aventures, officiers déserteurs, sans compter les simples bandits. Gazette et pamphlets s'imprimaient chez Boissière, ancien laquais du Polonais Matousky, l'escroc distingué, devenu libraire à Londres, lorsqu'il eut volé à son maître la somme nécessaire à cette entreprise<sup>667</sup>. Lorsque Morande eut été racheté par la police secrète, et de braconnier fut devenu garde-chasse<sup>668</sup> c'est-à-dire

---

parce qu'il a eu la bassesse de prendre pour confident, de se donner pour substitut auprès d'elle, un homme plus vil, plus taré, l'auteur du *Gazetier Cuirassé*, pour tout dire en un mot : Morande. » *Observateur anglais*, t. IX, p. 14. — Mirabeau le jugeait de même. (Cf. Robiquet, p. 263), et Voltaire disait de lui : « Cet échappé de Bicêtre abuse trop du mépris qu'on a pour lui. » *Questions sur l'Encyclopédie*, édit. 1772, t. VIII, p. 261.

<sup>666</sup> Robiquet, *op. cit.*, p. 88.

<sup>667</sup> Robiquet, *op. cit.*, p. 61.

<sup>668</sup> En mars 1774. (Robiquet, *op. cit.*, p. 90). Le « *Gazetier cuirassé* fut métamorphosé en mouche » comme le dit un pam-

à l'époque qui nous intéresse, le *Courrier de l'Europe* devint une feuille presque officielle, et Morande y jouait avec aisance sa double partie, dupant, selon les cas, la police française au profit de littérateurs clandestins, ou ceux-ci au profit de la police<sup>669</sup>, mais toujours endetté, toujours à l'affût d'expédients et d'argent. Lorsqu'on vint lui proposer la campagne contre Cagliostro, il était précisément dans la situation pécuniaire la moins brillante. « Sans argent, sans crédit, obéré de dettes, entouré d'arrêteurs, il n'osait quitter sa maison que le dimanche. Tout à coup, on le voit payer ses dettes, acheter, argent comptant, des habits et des meubles, montrer avec ostentation un portefeuille bourré de billets de banque<sup>670</sup>. »

---

phlet de cette époque.

<sup>669</sup> Gozman (le Baron de Thurne), Robert de Paradès, Bouchardat (Belson), même Meaupou, l'ancien membre du Parlement, qui remplissaient à Londres ce métier de policiers patentés, étaient intéressés au *Courrier de l'Europe*. (Robiquet, p. 63). Une preuve irréfutable que le *Courrier* était acheté par la police, c'est que, seul des imprimés venus d'Angleterre, il n'était pas soumis à la censure. Du reste, ce n'était là un secret pour personne : le journal servait d'organe de représailles contre tous les personnages hostiles au ministère. Le continuateur des *Mémoires Secrets* (à la date du 3 avril 1785) le dit expressément. Trois ans après, il en était encore de même : « *Le Courrier de l'Europe*, gazette vendue aux Lenoir, aux Beaumarchais, aux Albert et à tous les fripons de France [...] Grâce à la vigilance du comte de Montrnorin (ministre des Affaires étrangères en 1788, en remplacement de M. de Vergennes), c'est dans ce papier public qu'on déchire périodiquement la réputation des personnages les plus respectables. » *Lettre à M. de Beaumarchais*, écrite d'Aix en 1788, in-8°.

<sup>670</sup> *Lettre au peuple anglais*, in-4°, p. 47.



Morande ouvrit le feu le 25 août en publiant dans le *Courrier* un compte rendu, inexact et hostile à Cagliostro, de son entrevue avec MM. Barthélemy et d'Aragon ; puis, ce premier article paru, il s'en vint cyniquement trouver Cagliostro et lui proposa de traiter.

Cagliostro n'ignorait pas quel terrible adversaire se présentait à lui. À son arrivée à Londres, il avait été mis en rapport avec un certain Swinton, copropriétaire du *Courrier*, ami intime de Morande<sup>671</sup>. Par lui Cagliostro connaissait Morande ; on lui avait raconté les ressources et la force de cet homme « qui avait fait trembler le roi de France, mis sur les dents les plus habiles agents de la police secrète, joué Beaumarchais, dont la réputation d'homme d'esprit est assez établie, et amené à composition la favorite de Louis XV, la toute-puissante Du Barry et le Roi lui-même<sup>672</sup> ».

Morande lui-même lui avait dit ce qu'il pouvait craindre s'il était son ennemi, ce qu'il fallait pour acquérir son amitié. Cagliostro ne jugea pas à propos de faire cas de ces avis. Et, cependant, ayant déjà subi les attaques des pamphlétaires, les vexations des policiers, il savait ce que devaient être, réunies dans un même personnage tel que Morande, la puissance de la presse et celle de la police ! Il lui plut sans doute d'entrer en lutte avec ce pouvoir nouveau-né, déjà

---

<sup>671</sup> Swinton lui servit d'interprète et de guide pendant les premières semaines de son installation, se fit grassement payer, usant de procédés fort peu délicats pour grossir ses honoraires. *Lettre au peuple anglais*, p. 35.

<sup>672</sup> Robiquet, *op. cit.*, p. 6.



redoutable comme Hercule au berceau, et qui devait, un siècle après, sous le nom de journalisme, grandir colossalement sur les ruines de tous les autres.

Sans la moindre hésitation, Cagliostro accepte donc la bataille, refuse tout compromis avec le maître chanteur, et envoie au Public advertiser<sup>673</sup>, une note rectifiant les erreurs du *Courrier de l'Europe* et signalant la mauvaise foi du rédacteur. Morande, bravé, fit rage : le 1<sup>er</sup> septembre, parut une chronique de plusieurs colonnes bourrée de toutes les billevesées, de tous les contes scandaleux, de toutes les accusations ridicules dont les mémoires de Mme de la Motte étaient composés<sup>674</sup>.

Dès lors, chaque numéro du *Courrier de l'Europe*<sup>675</sup> contient un paragraphe, un article, hostile à Cagliostro ; les insultes, les attaques contre la personne du comte, contre sa femme, contre ses amis deviennent de plus en plus violentes et révoltantes<sup>676</sup>.

---

<sup>673</sup> N° 16306. (1786).

<sup>674</sup> Cette éternelle réédition des mêmes histoires sans fondement, en eût-on fait justice dix fois, les imposait quand même à l'attention publique. Un auteur, qui cependant n'étudiait pas spécialement Cagliostro, M. Robiquet, signale ce plagiat dans son excellent ouvrage (p. 108), faisant preuve, là, comme dans tout son livre, d'une consciencieuse exactitude et d'un sens critique parfait.

<sup>675</sup> Cf. bibliographie.

<sup>676</sup> Réédités, répandus par les soins de Morande dans toute la presse européenne qui, pour n'être pas encore syndiquée, n'était pas moins fort unie, les mêmes articles, presque inchangés, les communiqués identiques apparaissaient à Namur, Leyde, Hambourg, Berlin, Florence, Schaffhouse, Amsterdam et Paris, presque aussitôt qu'à Londres. C'est devant cette cam-

Morande cherche à forcer la main à sa victime, à lui arracher soit une offre d'argent pour se taire, soit une réponse qui envenime encore la polémique.

C'est cette dernière solution qui se produit : Cagliostro, blessé dans son honneur, se laisse aller enfin à écrire une lettre à Morande ; c'est la lettre où, donnant des explications sur des paroles de lui, que Morande avait sottement tournées en ridicule<sup>677</sup>, il lui offre enfin de venir voir si ses affirmations sont des

pagne de presse, qui venait indigner chez eux les amis fidèles de Cagliostro, que certains dévouements s'affirmèrent : Barbier de Tinan, Langlois, Schlosser, Sarrasin, Lavater, défendirent leur ami contre toute accusation. Des lettres ouvertes, rectificatrices, furent adressées aux éditeurs ; Schlosser protesta contre les imputations calomnieuses de Meiners qui jugeait et condamnait Cagliostro sur des oui-dire, sans l'avoir vu davantage que passant, un jour, dans sa voiture. (Article de Schlosser in *Deutsch, Museum*, avril 1787). Barbier de Tinan lui donna publiquement le témoignage d'un « attachement respectueux » et certifia son absolu désintéressement. (Voir appendice, p. 343 de ce livre, la lettre de Barbier de Tinan.) Le cardinal de Rohan écrivit plusieurs lettres pour recommander et faire connaître son ami. *Lettre à M. de Créqui ; Lettre au prêtreur* (Bibliothèque de Strasbourg. Mss. AA, 2110) ; *Lettre à l'archevêque de Lyon* (Collection privée de M. Alfred Sensier.) Cette dernière lettre est d'autant plus intéressante qu'elle est datée de décembre 1789.

<sup>677</sup> Cagliostro avait parlé dans un petit cercle d'amis « d'une expérience connue de tous les chimistes, qui consiste à accoutumer insensiblement un animal à une nourriture empoisonnée (arsenic), et à rendre, par ce moyen, sa propre chair un poison des plus subtils. » *Lettre au peuple anglais*, in-4<sup>o</sup>, p. 40. C'est ce qu'on appellerait aujourd'hui préparer des toxines arsenicales.

plaisanteries et si ses pouvoirs sont ceux d'un charlatan. Voici le texte de ce cartel :

Du 3 septembre 1786.

« Je ne connais pas assez, Monsieur, les finesses de la langue française, pour vous faire tous les compliments que méritent les excellentes plaisanteries contenues dans les nombres 16, 17 et 18 du *Courrier de l'Europe*, mais, comme tous ceux qui m'en ont parlé, m'ont assuré qu'elles réunissaient la grâce à la finesse, et la décence du ton à l'élégance du style, j'ai jugé que vous étiez un homme de bonne compagnie, et, à ce titre, j'ai conçu le plus vif désir de faire connaissance avec vous. Cependant, comme les méchants s'étaient permis de débiter sur votre compte de très vilaines histoires, j'ai cru devoir les éclaircir avant de me livrer tout à fait à l'inclination que je ressens pour vous. J'ai vu, avec bien de la satisfaction, que tout ce qu'on avait dit à votre sujet était pure médisance, que vous n'étiez point du nombre de ces calomnieurs périodiques qui vendent leur plume au plus offrant, et font payer jusqu'à leur silence et qu'enfin les propositions secrètes que vous m'aviez fait faire par votre digne ami, M. Swinton, m'avaient effarouché mal à propos, étant tout aussi naturel de demander de l'or à un adepte que de puiser de l'eau dans la Tamise.

« De toutes les bonnes histoires que vous faites sur mon compte, la meilleure, sans contredit, est celle du cochon engraisé d'arsenic qui empoisonne les lions, les tigres et les léopards des forêts de Médine. Je vais, Monsieur le railleur, vous mettre à portée de plaisanter en connaissance de cause. En fait de physique et de

chimie, les raisonnements prouvent peu de chose, le persiflage ne prouve rien ; l'expérience est tout. Permettez-moi donc de vous proposer une petite expérience dont l'événement divertira le public, soit à vos dépens, soit aux miens. Je vous invite à déjeuner, pour le 9 novembre prochain, à 9 heures du matin. Vous fournirez le vin et tous les accessoires ; moi, je fournirais seulement un plat de ma façon ; ce sera un petit cochon de lait, engraisé selon ma méthode. Deux heures avant le déjeuner, je vous le présenterai en vie, bien gras et bien portant, vous vous chargerez de le faire tuer et de le faire apprêter et je n'en approcherai plus jusqu'au moment où on le servira sur table. Vous le couperez vous-même en quatre parties égales ; vous choisirez celle qui flattera le plus votre appétit, et vous me servirez celle que vous jugerez à propos. Le lendemain de ce déjeuner, il sera arrivé, de quatre choses, l'une : ou nous serons morts tous les deux ; ou nous ne serons morts ni l'un, ni l'autre ; ou je serai mort et vous ne le serez pas ; ou vous serez mort et je ne le serai pas. Sur ces quatre chances, je vous en donne trois et je parie 5 000 guinées que le lendemain du déjeuner vous serez mort et que je me porterai bien. Vous conviendrez qu'on ne saurait plus être beau joueur, et qu'il faut nécessairement que vous acceptiez le pari ou que vous conveniez que vous avez sottement plaisanté sur un fait qui n'était pas de votre compétence.

« [...] Je suis, Monsieur, avec les sentiments qu'éprouvent universellement tous ceux qui ont le bonheur d'avoir des relations avec vous.

« Votre..., etc. »

Morande riposte par une lettre un peu lourde où il

refuse les preuves par le fait ; il se retranche derrière son caractère d'homme de lettres ; il ne veut pas charger sa conscience de la mort d'un homme. Si Cagliostro veut faire l'expérience sur un chat ou un chien, il accepte ; mais sa vie est trop précieuse pour la mettre en balance avec celle d'un Cagliostro. Le lendemain, nouvelle lettre de Cagliostro qui, cette fois, met définitivement les rieurs de son côté :

Seconde lettre de Cagliostro au sieur Morande.

« Recevez, Monsieur, mes remerciements d'avoir bien voulu insérer ma lettre dans le Courrier d'aujourd'hui. Votre réponse est fine, honnête et modérée : elle mérite une réplique, je me hâte de vous l'envoyer pour qu'elle puisse paraître dans le prochain numéro.

« La connaissance de l'art de conserver est essentiellement liée avec celle de l'art de détruire. Les remèdes et les poisons dans les mains d'un ami des hommes, peuvent également servir au bonheur du genre humain, les premiers, en conservant les êtres utiles ; les derniers, en détruisant les êtres malfaisants. Tel est l'usage que j'ai toujours fait des uns et des autres, et il ne tenait qu'à vous, Monsieur, que mon nourrisson de Londres ne fut autant et plus utile à l'Europe que celui de Médine ne l'a été à l'Arabie. J'en avais, je vous l'avoue, le plus vif désir : vous aviez eu la bonté de me faire connaître quel était le genre d'appât le plus propre à vous attirer. Le pari de 5 000 guinées était justement l'amorce à l'aide de laquelle j'espérais vous prendre dans mes filets. La prudence extrême dont vous avez donné des preuves dans plus d'une rencontre, ne vous a pas permis de mordre à l'hameçon. Mais, comme les 5 000 gui-

nées vous tiennent fortement au cœur, vous acceptez le pari, à une condition qui en détruit tout l'intérêt et à laquelle je ne dois pas souscrire. Il m'importe peu de gagner 5 000 guinées, mais il importe beaucoup à la société d'être délivrée d'un fléau périodique. Vous refusez le déjeuner auquel je vous invite et vous me proposez de faire remplir votre place par un animal carnivore. Ce n'est pas là mon compte. Un semblable convive ne vous représenterait que très imparfaitement. Où trouveriez-vous un animal carnivore qui fut parmi les animaux de son espèce, ce que vous êtes parmi les hommes ? D'ailleurs, les volontés sont libres. Ce n'est pas votre représentant, c'est vous que je veux traiter. L'usage de combattre par champions est passé de mode depuis longtemps ; mais quand bien même on vous rendrait le service de le remettre en vigueur, l'honneur me défendrait de lutter contre le champion que vous m'offrez : un champion ne doit pas être traîné dans l'arène ; il doit s'y montrer de bonne grâce et vous conviendrez, pour peu que vous supposiez de raison aux animaux, qu'il ne s'en trouvera pas un seul, soit carnivore, soit herbivore, qui consente à devenir le vôtre. Cessez donc de me faire des propositions auxquelles je ne puis pas entendre. Votre acceptation conditionnelle est un véritable refus et mon dilemme subsiste.

« Au surplus, je vois avec une véritable satisfaction, Monsieur, que c'est vous qui êtes chargé de défendre les sieurs Chesnon et Delaunay<sup>678</sup>.

« Il ne manquait à une pareille cause et à de pareils clients qu'une pareille défense et un pareil défenseur.

« Continuez, Monsieur, rendez-vous plus digne que

---

<sup>678</sup> Morande avait lâché cette phrase imprudente.

jamais de l'estime et des applaudissements du public. Je n'interromprai point votre éloquente plaidoirie. Quand vous aurez parcouru l'honorable carrière dans laquelle vous êtes entré, je verrai quel parti je dois prendre.

« Je suis..., etc. »

Morande n'ayant réussi ni à ridiculiser Cagliostro, ni à le faire sortir des bornes de la modération, ni à l'effrayer par ses articles, changea le terrain de la bataille. Il recueille tous les bruits qui courent sur Cagliostro, fouille Londres et l'étranger pour y chercher les gens prêts à lancer sur le comte une accusation, à présenter une réclamation, pouvant servir de base à une action judiciaire<sup>679</sup>. Les lois anglaises favorisent en effet les faux créanciers et les exploités : sur le seul serment d'un plaignant, le débiteur supposé est immédiatement arrêté. Cagliostro eut à subir plusieurs fois de semblables vexations.

Le *Courrier de l'Europe* tenait ses lecteurs au courant des soi-disant nouvelles de Morande. Un jour, il annonçait l'arrivée d'un sieur Sylvestre qui avait à

---

<sup>679</sup> « On le vit, parcourant en voiture les carrefours de la ville et des environs, aller de porte en porte, de tabagie en tabagie, de prison en prison, sollicitant, la bourse à la main, des suffrages contre moi. Ces faits sont à la connaissance de tout Londres. Le sieur Dubourg, notaire de l'ambassade de France, qui a accompagné quelquefois le sieur Morande dans ses ténébreuses recherches, est convenu avoir reçu de ce dernier 50 guinées pour ses honoraires. Le sieur Morande en a offert jusqu'à 100 au sieur Reilly, propriétaire de l'hôtel des Francs-Maçons, et chez lequel je demeurais, lors de mon départ d'Angleterre en 1777, pour déclarer seulement que j'étais parti sans payer ». *Lettre au peuple anglais*, in-4<sup>o</sup>, p. 47.

se plaindre, disait-on, d'escroqueries commises à son détriment vingt ans auparavant. Le lendemain c'était le récit d'un sieur B... qui allait réclamer 60 000 livres extorquées par Cagliostro, affirmait-on, aux loges de Lyon ; toutes calomnies dont on sait l'absurdité, si l'on a lu nos précédents chapitres, mais qui produisaient le plus mauvais effet et dont Cagliostro devait songer à se défendre<sup>680</sup>.

Parfois, le Courrier publie des lettres de l'étranger, comme le rapport Braconieri qui fit tant de bruit et tant de mal, accompagnées de documents « authentiques ». Morande les réussissait à ravir<sup>681</sup>. Il alla jusqu'à solliciter de la justice un Writ contre Cagliostro, comme faussaire, parce qu'il avait déclaré à Paris qu'il était prince de Trébizonde. Le chevalier de Morande ne plaisantait pas sur les titres nobiliaires.

---

<sup>680</sup> Il l'a fait dans la *Lettre au peuple anglais* (p. 70) pour l'accusation présentée au nom du sieur B... : « Le sieur B... se trouvant à Paris lorsque parut cette calomnie, l'a démentie formellement par déclaration passée devant Maître Piquais, notaire au Châtelet, et j'en ai une expédition entre les mains. » « Quant au sieur Silvestre qui ne parut jamais ailleurs que sous la plume de Morande, ce n'est pas le seul créancier dont on le menace, dit-il ailleurs ; on m'assure que la diligence de Paris doit amener incessamment à Londres quatre Portugais, du faubourg Saint-Antoine et six Allemands du Marais qui jureront, l'un après l'autre, que je leur dois des sommes considérables. » *Ibid.*, p. 65.

<sup>681</sup> Brissot, son vieil ami, devenu son ennemi en témoignage : il le dépeint « ...déchirant dans la feuille qu'il dirigeait, les hommes les plus estimables, [...] fabriquant ou faisant fabriquer des pièces pour perdre ceux qu'il redoutait. » Brissot, *Réponse à tous les libellistes qui l'ont attaqué*. Paris, 1791.



Toutes ces attaques, malgré l'emploi de figurants payés, échouèrent. Morande découvrit mieux : grâce à ses relations policières, il retrouve Sachi, le fait venir à Londres, aux frais du ministre, bien entendu, et s'en sert sur place, comme instrument de persécution et moyen de chantage envers Cagliostro. Chassé de Strasbourg, chassé de Bordeaux, jugé, condamné deux fois en France, Sachi ne demandait qu'à se venger et qu'à produire, devant une nouvelle juridiction, ses cris, ses menaces, ses mensonges, et ses réclamations<sup>682</sup>. C'était un aide admirable pour Morande.

Dès qu'il l'eut en mains et qu'il eut convaincu le procureur Pridle<sup>683</sup>, Morande fit décerner, très en secret, contre Cagliostro, un mandat d'arrêt. Si

---

<sup>682</sup> Sachi a été l'instrument des malheurs de Cagliostro : sa cupidité, sa jalousie ont poursuivi Cagliostro à Strasbourg, annihilant les effets de la reconnaissance de tout une ville ; Sachi se retrouve à Bordeaux pour empêcher Cagliostro d'y jouir de son succès ; lors du procès du Collier, il est l'appui, le fournisseur de documents de Mme de la Motte ; à Londres, Morande s'en sert à nouveau, et l'Inquisition, à Rome, réédite ses calomnies. Adversaire de tous les jours, toujours renaissant, rongé sans cesse le terrain autour de Cagliostro, il a été le calomniateur à voix basse, l'ennemi domestique. Morande n'arriva qu'à la fin pour jouer le rôle d'accusateur public, préparant le procès de Rome. On peut dire que sans cet homme, Cagliostro, aimé à Strasbourg, glorieux à Bordeaux et à Lyon, inattaquable à Paris eut été aussi heureux qu'il a été persécuté. Mais il figurait sur la route de Cagliostro ; il a été comblé de ses bienfaits : argent, science, places, recettes, il en a tout reçu : Cagliostro, loin de s'en défaire, ne l'a-t-il même pas protégé contre le zèle de ses amis qui s'offraient à l'en débarrasser ?

<sup>683</sup> Pridle joignit une réclamation personnelle à celle de Sachi.

Cagliostro n'eût été averti, on l'arrachait de chez lui, on l'enfermait à New-Gates (prison des criminels). Scandale, procès, tout était merveilleuse matière à articles sensationnels pour Morande.

Mais, ayant appris l'existence du Writ et le danger qu'il courait, Cagliostro s'assura en hâte deux cautions, et se présenta avec elles chez l'arrêteur, devant l'exécution du mandat, et déjouant ainsi le complot<sup>684</sup>. La dernière cartouche de Morande avait fait long feu.

Sans doute, l'Europe instruite et cultivée connaissait Morande et savait le peu d'importance que l'on devait attacher aux outrages et aux calomnies de ce personnage ; les gens avertis voyaient très clair dans la manœuvre ministérielle, faite pour sauver Chesnon, de Launay et venger Breteuil<sup>685</sup>, et Cagliostro avait amusé ce public spécial par ses réponses spirituelles : mais bien des gens devaient être trompés et s'arrêter aux diffamations haineuses, aux calomnies, de l'insulteur à gages. N'est-ce pas ce qui est arrivé à beaucoup d'historiens ? Aussi, sur le conseil d'amis dévoués, pour réfuter toutes les assertions inexactes et hostiles publiées dans le *Courrier de l'Europe* au nom de Ricciarelli, Pergolezzi, Sachi, Jakton et autres, pour éclairer l'opinion publique avant les procès que lui intentèrent Sachi et Pridle, Cagliostro écrivit sa *Lettre au peuple anglais*<sup>686</sup>.

---

<sup>684</sup> *Lettre au peuple anglais*, 1787, in-4°, p. 48.

<sup>685</sup> « Le public trouvait la prose de Morande imprégnée de maximes ministérielles. » *Mémoires Secrets*, 9 octobre 1786.)

<sup>686</sup> 1 vol. in-4°, S.L., S.A. (1787), 78 pages + 1f.

Cette lettre, très documentée, très digne, très écrasante pour ses ennemis, et dont nous avons cité les principaux passages au fur et à mesure des événements racontés, se terminent par ces mots adressés à Morande :

« Ni mes amis ni moi n'accepterons jamais de cartel du sieur Morande<sup>687</sup>, par une raison bien simple et que le lecteur approuvera. Le sieur Morande la connaît parfaitement et c'est précisément la certitude du refus qui lui donne le courage de proposer. »

Le comte de Cagliostro rappelle ici la conduite indigne de Morande à l'égard du comte de Lauraguais, comment il essaya de le compromettre en le faisant passer pour l'auteur d'un de ses plus odieux pamphlets<sup>688</sup> ; comment il l'insulta et le diffama ensuite ; comment, bâtonné par le comte de Lauraguais en pleine rue, assigné devant le ban de la reine, il envoya sa femme et ses enfants supplier le comte, vint lui-même se traîner à ses genoux, dut insérer dans un journal public<sup>689</sup> une rétractation, où il se recon-

---

<sup>687</sup> Le défi de Morande cachait un piège nouveau : les lois anglaises sont formelles. C'eut été l'arrestation de Cagliostro à son arrivée sur le terrain — si ce n'eût été son assassinat.

<sup>688</sup> « C'est un gremlin qui s'avise de dire du bien de moi dans un libelle où il déchire ce que j'aime et que je respecte. » *Corresp. de Grimm.*, t. X, p. 222.

<sup>689</sup> *London Evening Post*, n° 8062. AMENDE HONORABLE. « M. le comte de Lauraguais, après les humbles soumissions que je lui ai faites, ayant bien voulu arrêter les poursuites faites contre moi pour l'avoir diffamé par des vers pleins de faussetés et injurieux que j'ai fait insérer..., etc. je vous prie de publier, dans ce même journal, mon repentir sincère d'avoir diffamé aussi injurieusement M. le comte de Lauraguais et mes très

naît faussaire et calomniateur ; et comment enfin, lorsque toute poursuite fut arrêtée, il se déclara prêt à recommencer.

« Voilà l'homme que nos ennemis ont pris à leur solde. Voilà le digne défenseur qu'ils se sont choisi — et cet homme a l'audace d'appeler en duel mes amis et moi ! et il nous donne insolemment choix des armes, sans songer qu'il n'en est qu'une seule dont on puisse honnêtement se servir contre lui.

« J'abandonne à sa propre turpitude un écrivain flétri que la France a rejeté, que l'Angleterre désavoue, que toute l'Europe apprécie depuis longtemps ; il peut en liberté continuer à m'injurier. Je ne le citerai pas devant le Tribunal des Lois ; ce malheureux a une femme ; il est le père de six enfants ; sa ruine inévitable, si je l'attaquais, entraînerait celle de sa nombreuse famille. Je remets ma vengeance entre les mains de Celui qui ne punit pas sur les enfants le crime de leur père<sup>690</sup>. »

Et c'est sur ces mots qui appellent Morande au Tribunal de Dieu, c'est en lui rappelant le sort de ceux qui ont diffamé et persécuté les envoyés du Ciel, que Cagliostro termine sa note sur Morande ; ce fut le dernier mot de sa réplique<sup>691</sup>. Morande comprit-il qu'il

humbles remerciements pour avoir accepté mes soumissions et arrêté les poursuites. Signé : MORANDE. »

<sup>690</sup> *Lettre au peuple anglais*, p. 74.

<sup>691</sup> Le succès de Morande diminua dès ce jour : forcé de quitter Londres et le *Courrier* en 1791, il revint à Paris essayer de pêcher dans l'eau, fort trouble à ce moment, et fonda *L'Argus patriotique*, « destiné à défendre le patriotisme, les mœurs et la royauté », osait-il écrire en tête de ce nouveau journal. *L'Argus*

se heurtait à un bloc de granit ? En habile journaliste eut-il le sentiment que les rieurs n'étaient plus pour lui<sup>692</sup>, qu'il était démasqué, qu'on entendait trop les écus de France sonner dans ses goussets, lorsqu'il frappait sa poitrine, en des gestes oratoires ? Les motifs d'agir lui furent-ils retirés par le ministère ? Toujours est-il qu'il arrêta sa campagne.

Cagliostro avait triomphé du journalisme, de cette force qui devait renverser les trônes, rester la seule puissance régnante, la seule qui, de nos jours, peut encore faire pâlir d'effroi dans leurs forteresses les derniers princes de la terre, je veux dire les rois du fer, du cuivre et de l'or.

Demeuré maître du terrain après cette bataille, la plus terrible qu'il eût jamais livrée, il vécut à Londres au milieu de ses amis anciens et nouveaux, continuant ses enseignements, prodiguant ses bienfaits dans tous les milieux où il se trouva, dans le monde maçonnique en particulier. Le comte de Cagliostro fut l'intime de lord Gordon<sup>693</sup> et l'inspirateur de ses travaux dans la *Theological Society* ; invité dans plusieurs loges des plus anciennes et mieux composées, il y fut reçu avec les égards les plus marqués<sup>694</sup>. On

---

changea de couleur souvent, bien qu'il ne vécût que quelques mois : Morande l'abandonna au moment du danger, s'enfuit à Arnay-le-Duc, échappant à la guillotine, mais dessiné à mourir assez misérable et fort ignoré dans ce village en juillet 1805.

<sup>692</sup> Cf. *Mémoires secrets*, cités par Robiquet, *op. cit.*, p. 204.

<sup>693</sup> *Le Courrier de l'Europe* cite parmi les amis et défenseurs de Cagliostro à Londres, M. Cr... f... d..., M. du T..., lord G...(Gordon) M. le Mi...re M. Ag... sis. (*Courrier*, 1787, p. 152.)

<sup>694</sup> *Lettre au peuple anglais*, in-4<sup>o</sup>, p. 74.

a raconté que des maçons, dans une tenue plaisante, s'étaient moqués de lui en sa présence ; ce n'est là que l'interprétation d'une caricature de l'époque, imprimée et publiée par les soins de ses mêmes ennemis et qui n'a aucune valeur documentaire<sup>695</sup>. Jugera-t-on de nos jours nos savants, écrira-t-on l'histoire de nos hommes d'État d'après les dessins de Forain ou de Caran d'Ache ?

Dans ses travaux maçonniques, Cagliostro s'efforça, comme il l'avait fait à Lyon et à Paris, de donner aux loges une direction morale ; à l'ordre, une réalité spirituelle. Voici un manifeste publié, sinon par lui, car il n'est pas signé, du moins en son nom et sous son inspiration<sup>696</sup>, dans le *Morning Herald* à la date du 2 novembre 1786.

À tous les maçons véritables au nom de 9, 5, 8, 14, 20, 1, 8, — 9, 5, 18, 20, 18<sup>697</sup>. Le temps est venu où doit commencer la construction du nouveau temple ou la nouvelle 3, 8, 20, 17, 8<sup>698</sup> de Jérusalem. Cet avertissement est pour inviter tous les véritables maçons

---

<sup>695</sup> Monist, 1903. Cette caricature, que l'auteur prétend rare et précieusement conservée dans la bibliothèque du rite écossais à Washington, est une gravure très connue et dont on rencontre assez fréquemment des exemplaires dans les ventes. Cagliostro dément cette calomnie dans sa *Lettre au peuple anglais*, p. 70.

<sup>696</sup> C'est Bonneville qui, dans la *Berliner Monatshrift* de mars 1786, a signalé Cagliostro comme l'auteur de ce manifeste anonyme.

<sup>697</sup> Jehovah-Jésus.

<sup>698</sup> Churh (pour *church*) : église.

à Londres, de se réunir au nom de 9, 5, 18, 20, 18<sup>699</sup> le seul dans lequel est une divine 19, 17, 9, 13, 9, 19, 23<sup>700</sup>, de se trouver demain soir, le 3 du présent 1786 ou 5790 sur les neuf heures à la taverne de Reilly<sup>701</sup>, *Great Queen street*, pour y former le plan et poser la première pierre fondamentale de la véritable 3, 8, 20, 17, 8<sup>702</sup>, dans ce monde visible qui est le temple matériel de la spirituelle 9, 5, 17, 20, 18, 1, 11, 5, 12<sup>703</sup>. Un maçon est membre de la nouvelle 3, 8, 20, 17, 8<sup>704</sup>.

Il désirait, par cet appel, réunir non pas un convent de hauts gradés, mais une assemblée générale de tous les maçons désireux de s'instruire, et, dans cet excellent terrain, semer la bonne parole, rénover les anciens rites, revivifier les volontés engourdies. Il se heurta, en Angleterre, plus encore qu'en France, aux petites rivalités et à l'indifférence générale. Sentant ses efforts inutiles, cédant aux instances de Sarra-sin, qui n'avait pas cessé de le regretter et de conserver à son égard une profonde dévotion<sup>705</sup>, il quitta

---

<sup>699</sup> Jésus.

<sup>700</sup> Trinity.

<sup>701</sup> Hôtel des Francs-Maçons.

<sup>702</sup> Churh (pour *church*): église.

<sup>703</sup> Jérusalem.

<sup>704</sup> Jérusalem.

<sup>705</sup> Cagliostro, avant son départ définitif, fit d'abord un séjour de quelques semaines à la campagne, chez Louthembourg, peintre du roi (né en 1740 à Strasbourg, mort en 1812 à Chiswick), grand amateur d'alchimie, pour travailler avec lui dans son laboratoire. C'est ce même Louthembourg et sa femme, qui reçurent et hébergèrent Mme de Cagliostro, après le départ de son mari, lorsqu'elle eut déménagé et quitté sa maison de Knights-Bridge, Sloane Street, n° 4.

l'Angleterre le 30 mars 1787. Cagliostro partit seul ; la comtesse resta à Londres aux soins de son amie, Mlle Howard ; il lui laissa la charge de finir les préparatifs du départ, et, en particulier, de vendre le mobilier qu'ils ne pouvaient pas emporter dans leur long voyage. Cette vente eut lieu le 13 avril, dans le Pall Mall, par les soins de Christie, commissaire-priseur.

Apprenant ce départ, Morande reprit violemment et, cette fois, pour son propre compte, sa campagne d'insultes dans le *Courrier de l'Europe* : ce fut, d'abord, une fanfare de triomphe, le gazetier, s'attribuant la gloire d'avoir mis en fuite son ennemi ; puis une soudaine commisération pour la comtesse, cette femme malheureuse, délaissée par son mari qui s'était sauvé, sans payer même leur domestique, emportant ses bijoux, l'abandonnant pour toujours après lui avoir fait subir une existence des plus douloureuses. La vente aux enchères devint, sous sa plume, une vente après saisie ; il en détaille les objets, ajoutant, pour rendre le tableau plus piquant, des athanors, des creusets, et surtout mille exemplaires de la *Lettre au peuple anglais*, vendus, dit-il, au poids du papier.

Dans plusieurs numéros consécutifs il publia le signalement détaillé de Cagliostro afin qu'on pût le reconnaître et lui indiquer immédiatement la présence de sa victime en quelque endroit quelle apparût.

Maintenant que nous avons fait connaître Morande, il serait presque inutile de réfuter ces mensonges et ce dernier effort du policier. Et cependant, ces calomnies de la dernière heure, restées sans réponse, ont eu leur



effet. Des historiens<sup>706</sup> y ont attaché quelque importance et s'en sont fait malheureusement l'écho. Une seule observation suffira à en établir toute la fausseté : Cagliostro, après un voyage rapide, s'arrêtant quelques jours seulement en Belgique pour visiter des loges qui sollicitaient sa présence, à peine installé à Bâle au milieu de ses anciens amis, y fut immédiatement rejoint par Mme de Cagliostro, débarrassée des dernières affaires qui la retenaient à Londres. On voit avec quelle impudence, avec quelle désinvolture Morande se moquait de la vérité et de son public ; mais on doit remarquer aussi avec quelle légèreté les critiques accueillent les histoires les plus fantaisistes quand elles présentent un caractère scandaleux. L'accusation portée contre Cagliostro d'avoir dépouillé, abandonné sa femme ; la légende qui les représente, lui, comme un mari brutal, et la comtesse comme une victime terrorisée, ont été reprises, odieusement amplifiées dans la trop fameuse *Vie de Joseph Balsamo* par l'anonyme secrétaire du Saint-Office. C'est ainsi que Morande avait préparé l'œuvre de Rome.

---

<sup>706</sup> Même M. Robiquet, pourtant très impartial et fort édifié sur la valeur des assertions de Morande. Cf. *Vie de Théveneau de Morande*, note 2, p. 205.

## CHAPITRE IX : LA SUISSE ET ROME – LE PROFANATEUR DU SEUL CULTE VRAI

### La Suisse – Bâle et Bienne

Loin de trouver en Angleterre l'accueil sympathique qu'était en droit d'espérer un Maçon anglais, victime de l'arbitraire, loin de pouvoir y goûter un repos si nécessaire après tant d'épreuves, Cagliostro n'avait rencontré à Londres que la haine et la raillerie. Lassé de ces luttes, écœuré de l'attitude de la maçonnerie, des gens et des institutions, Cagliostro supportait avec plus de peine chaque jour le contact des Anglais. Il ne recevait plus guère que lord G. Gordon et Louthembourg. Lorsque Sophie Laroche<sup>707</sup> vint le voir et lui apporter les meilleurs souvenirs des Sarrasin, elle put constater combien il lui tardait de quitter ce pays, quelle amertume gonflait son cœur. « Si je n'avais pas cette chère créature, lui dit-il en désignant sa femme, j'irais dans le désert, parmi les animaux sauvages et je suis sûr que j'y trouverais des amis<sup>708</sup>. » Sophie Laroche, fort délicatement, lui

---

<sup>707</sup> Écrivain allemand, mort en 1807, auteur de *L'Histoire sentimentale de Mlle de Sternheim*, et rédactrice en chef de la *Pomona für Deutschlands Tochter*.

<sup>708</sup> S. Laroche, *Tagebuch einer Reise...*, Offenbach, 1788, p. 297.

rappela qu'il avait de vrais, de bons amis à Bâle ; que les Sarrasin lui étaient dévoués, corps et âme, espéraient toujours son retour auprès d'eux. Cagliostro en fut ému : il aimait, lui aussi, Sarrasin, pour son fidèle attachement ; il se souvenait des preuves qu'il lui avait données de son dévouement, lui ouvrant sa bourse aussi franchement que son cœur<sup>709</sup>. Il ne put s'empêcher de laisser voir à sa visiteuse la douce émotion que lui causaient la nouvelle assurance de cette affection et les sentiments de sympathie qu'il avait pour Sarrasin<sup>710</sup>, et, lorsqu'il eut décidé, peu de temps après cette visite (décembre 1786), de quitter Londres, Cagliostro écrivit à Sarrasin, le priant de lui procurer, dans un coin de la Suisse, un asile, un lieu de repos, où il puisse oublier un peu les méchants et leurs œuvres<sup>711</sup>. Sarrasin s'occupa immédiatement de sa demande : à son appréciation, Neuchâtel ou Bienne (Biel) convenaient le mieux ; il donna la préférence à Neuchâtel comme étant la plus importante des deux villes. Neuchâtel était alors principauté prussienne, et Sarrasin pensait arriver plus aisément à son but, en intéressant à son protégé le prince Henri de Prusse

---

<sup>709</sup> Schmidt, *Reise journal*, Biogr. Blätter, B.I., p. 217. — Cf. *Ma Correspondance*, n° 55, du 30 juin 1786. Avant le départ de Cagliostro pour Londres, Sarrasin donna l'ordre à un banquier anglais de mettre à sa disposition toutes les sommes qu'il demanderait.

<sup>710</sup> « La comtesse ne se lassait pas, elle aussi, de m'interroger, parlant avec amour de ses amis de Bâle ». S. Laroche, *op. cit.*, p. 296.

<sup>711</sup> A. Langmesser, *Jacob Sarrasin, der Freund Lavaters*, Zurich, 1899, p. 53.

qui l'avait honoré d'une visite deux ans auparavant<sup>712</sup> et il écrivit au prince à ce sujet. Il adressa, en même temps, une lettre au gouverneur de Neuchâtel,

M. de Belleville. Le 15 mars 1787, le prince lui répondit par une lettre autographe, en français, qui figure aux Archives Sarrasin et dont voici le passage, concernant sa requête :

« [...] Quant au comte Cagliostro, que vous voudriés attirer à Neuchâtel, permettés-moi de vous faire quelques observations à ce sujet. Un homme dont les mœurs sont pures, qui se fait un devoir de respecter les loix du pays qu'il veut habiter, qui ne demande qu'à vivre tranquillement au sein de ses amis, cet homme n'a pas besoin, ce me semble, d'une permission pour s'établir dans un pays quelconque, encore moins d'une protection particulière. S'il a eu des torts vis-à-vis d'une puissance étrangère, et que cette puissance a des droits de réclamer sa personne, alors une protection particulière ne lui peut pas être accordée. Vous tirerez aisément la conclusion de ces réflexions. Je souhaite du reste que tous vos vœux se réalisent : j'y prendré (*sic*) une part conforme à l'intérêt que je vous conserve et aux sentiments de beaucoup d'estime avec lesquels je suis, Monsieur, votre affectionné ami. »

HENRI.

Berlin, 15 mars 1787<sup>713</sup>.

---

<sup>712</sup> *Journal de Sarrasin*, Archives Sarrasin, Bâle, à la date du 21 juillet 1784.

<sup>713</sup> Langmesser, *op. cit.*, p. 53.



Rockhalt à Bienne

C'était aimable, mais très réservé ; Sarrasin comprit que la cour de Prusse, si elle ne mettait pas d'obstacle à l'établissement de Cagliostro à Neuchâtel, ne ferait rien pour le protéger. Il abandonna son premier projet et s'adressa au banneret<sup>714</sup> Sigismund Wildermett, de Bienne, à qui il avait été présenté par leur ami commun Pfeffel<sup>715</sup>. Wildermett s'employa sérieusement à le satisfaire ; s'étant assuré que le consul français à Berne<sup>716</sup> ne faisait aucune objection à l'installation de Cagliostro à Bienne, il fit une active propagande auprès des autorités locales et des citoyens de la ville en faveur de Cagliostro. Au mois de mars 1787, Sar-

---

<sup>714</sup> Vieux titre nobiliaire, disparu en France, mais qui s'est conservé en Suisse.

<sup>715</sup> Beau-frère de Goëthe qui prit la défense de Cagliostro en 1787.

<sup>716</sup> Biel relevait de Berne.

rasin alla lui-même à Bienne chercher au Conseil le permis de séjour du comte et louer en son nom une belle propriété appelée Rockhalt<sup>717</sup>.

Quand tout fut prêt, il avertit Cagliostro qui partit aussitôt, et arriva à Bâle le 5 avril 1787. Sarrasin se hâta de lui faire visiter son nouveau domaine<sup>718</sup>, et le présenta aux notabilités de Bienne ; puis ils revinrent à Bâle. Tous étaient heureux de le revoir ; il retrouvait là, en outre de la famille Sarrasin, les Hazenbach, le pasteur français Touchon<sup>719</sup>, Haas, le professeur Breitinger, de Gingin, Burckhardt<sup>720</sup>, tous gens sérieux, libéraux, respectueusement dévoués à Cagliostro. Au premier voyage qu'il avait fait à Bâle, en octobre 1781, Cagliostro les avait connus, et se les était attachés ; avec eux il avait examiné les plans du pavillon destiné aux travaux secrets de son rite, pavillon dont Sarrasin surveilla la construction<sup>721</sup>.

---

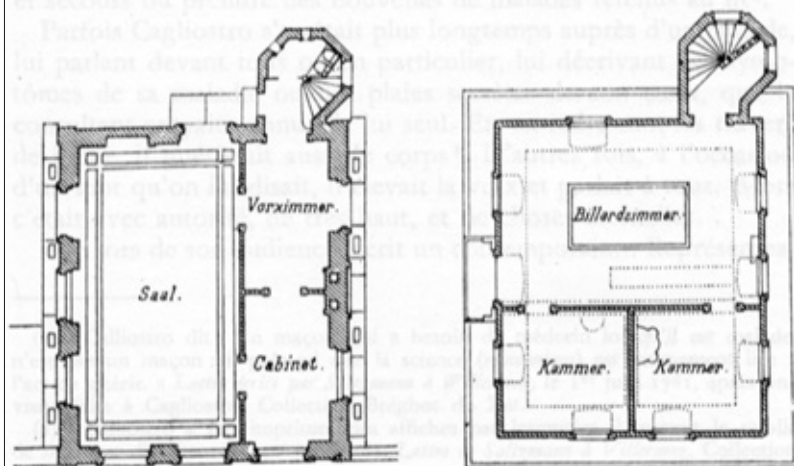
<sup>717</sup> Rocaille, dont les Suisses ont fait Rockhall et Rockhalt : au commencement de la Pasquart-Promenade, aux portes de Bienne. Cf. Langmesser. *Op. cit.*, p. 54. Cette maison existe encore. Voir la gravure ci-jointe d'après une photographie prise en 1911.

<sup>718</sup> Mme Sarrasin les accompagna. Langmesser, *op. cit.*, p. 54.

<sup>719</sup> Malade qu'il avait guéri à Strasbourg.

<sup>720</sup> Cf. H. Funk. « Die Vander jabre der Frau von Branconi » in Westermann's *Deutsche Monatschrift*, 1896, p. 172, sqq. et « Lettre de Bürkli » in Funk, *op. cit.*, p. 20.

<sup>721</sup> Ce pavillon, bâti à Riebhen, à 6 kilomètres de Bâle, sur le Glöcklihof, dans le domaine des Sarrasin-Bischoff, existe encore ; il est actuellement la propriété de M. Fritz Lindemeier. Nous en donnons ci-joint le plan et la vue dans son état actuel. On l'appelle encore le « Cagliostro », et la légende est établie qu'il contient le monument funéraire de Cagliostro.



Vue et plans dans l'état actuel (1912) du pavillon pour la régénération construit à Riehen, en 1781, dans la propriété de Sarrasin sur les indications de Cagliostro.



Depuis lors, ses disciples suisses s'entretenaient de sa doctrine, cultivaient son souvenir. Le milieu était tout prêt à recevoir de nouveaux enseignements et Cagliostro, tout disposé à leur en donner. À la suite de son séjour à Paris, où il avait vu s'agiter stérilement les convents maçonniques, à la suite de ses discussions avec les Philalèthes, de ses déceptions auprès des maçons anglais, Cagliostro avait rejeté tout projet de régénérer le corps maçonnique en lui infusant, par le rite égyptien, un sang vraiment pur. Il comptait plutôt sur la création d'hommes nouveaux que sur la transformation d'esprits déjà imprégnés de traditions erronées, et, s'il avait jusque-là ménagé avec le plus grand soin les usages et le symbolisme habituels des rites acceptés, pour faciliter la route aux adeptes de l'Écossisme ou du Grand Orient il n'y voyait plus maintenant d'intérêt, du moment où la méfiance et l'ignorance présomptueuse des maçons avaient repoussé toutes ses avances. C'est dans ce sens qu'il parla à ses amis de Bâle, à Lavater<sup>722</sup>, les amenant à une conception plus simple, plus purement religieuse du rite égyptien qui devait remplacer de toutes pièces, et non plus perfectionner, les rites maçonniques<sup>723</sup>.

---

<sup>722</sup> Lavater, définitivement conquis par ce changement, devint son actif collaborateur. Le *Mercure de France* (1787), annonce la réunion de Cagliostro et de Lavater « travaillant ensemble à Bâle et avec la loge des Amis réunis à Strasbourg, à Mannheim et à Brême, à la fondation de la Jérusalem céleste. » Borowski, qui rapporte le fait, dit que cette action commune, tout imprégnée de mysticisme catholique et de superstition, fut très désorganisant pour les esprits. Borowski, *Cagliostro einer der merkwürdigsten...*, p. 130.

<sup>723</sup> « Il avait conçu beaucoup de doutes sur la Franc-Maçonne-



Une « Loge mère des Pays helvétiques » qui réunissait pour la première fois, en tenue régulière, les adeptes initiés isolément en 1781, ouvrit ses travaux, dans la maison de Sarrasin, le 2 mai 1787<sup>724</sup>. Elle était installée sur le modèle de la loge de Lyon, mais plus simplement : on y voyait peu d'ornements, presque pas de symboles ; au milieu de la pièce se trouvait le buste de Cagliostro en marbre<sup>725</sup>. C'était plus une salle de réunion, un oratoire mystique qu'un atelier maçonnique. Sur la patente et sur les diplômes, aucun symbole ; une simple arabesque encadrait les feuilles, en tête desquelles le nom de Dieu, seul, était gravé<sup>726</sup>.

En dehors du temple, des soirées intimes réunissaient ceux qui n'étaient pas initiés au rite. En l'honneur de Cagliostro, Sarrasin recevait beaucoup : le pasteur Schmidt<sup>727</sup>, qui dîna avec lui, un général français et quelques dames, le 8 mai, chez Sarrasin, a raconté sa soirée dans son journal<sup>728</sup>. Il l'entendit,

---

rie, dit-il dans son interrogatoire, depuis son séjour à Londres, et ne voulait plus en entendre parler. » *Vie de Joseph Balsamo*, p. 188. C'est ce qui a permis à l'auteur de prétendre, en jouant sur ces mots, que Cagliostro lui-même désavouait son rite égyptien.

<sup>724</sup> Langmesser, *op. cit.*, p. 55.

<sup>725</sup> Buste par Houdon, dont nous donnons deux photographies dans ce livre, qui se trouve actuellement au musée d'Aix.

<sup>726</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 151-152.

<sup>727</sup> Christian Gottlieb Schmidt, auteur du *Reise Journal eines sächsischen Geistlicher* (Journal d'un ecclésiastique saxon).

<sup>728</sup> Récit analogue à ceux que nous connaissons déjà ; comme Beugnot, le commensal de Cagliostro fut surpris par l'originalité de ses manières, par l'opposition de son mutisme, à certains moments, avec son exubérance de langage à d'autres

ce soir-là, parler, avec véhémence, contre le caractère anglais et contre la société française. Ces réceptions et ces travaux prenaient tout son temps, il ne s'occupait plus de médecine comme à son premier passage (1781), où la maison de Sarrasin ne suffisait pas à recevoir tous ses malades<sup>729</sup>.

---

instants. « Son regard vous domine, vous anéantit, écrit-il, et vous échappe ; c'est le type idéal du mage. La structure seule de son crâne indique un homme extraordinaire [...] mais il fait trop de bouffonneries, de plaisanteries ; il manque de gravité. » C'est un pasteur qui parle. Langmesser, *op. cit.*, p. 55.

<sup>729</sup> Langmesser, *op. cit.*, p. 55 ; et *Frankfurter Zeitung, Staat und Ristretto*, 1783. Extrait se trouvant aux Archives Sarrasin, vol. XXX 111, cote 12. « Pendant son séjour à Bâle, il dicta à Mme Sarrasin et à sa mère un grand nombre de formules pour tous les malades qui venaient le voir, car il n'écrivait jamais ses ordonnances. »



La Maison Blanche à Bâle

À la fin de mai, lors de la 27<sup>e</sup> réunion annuelle de la Société helvétique, Sarrasin l'emmena avec lui à Olten pour assister à cette assemblée ; Cagliostro fit, là, grande impression. Matthéi<sup>730</sup>, qui s'y trouvait et

---

<sup>730</sup> Littérateur allemand, ami de Goethe, né à Nuremberg.

qui rapporte le fait, s'empresse de signaler cette nouvelle sensationnelle à sa maîtresse et amie, la marquise de Branconi<sup>731</sup> qui, charmée de savoir Cagliostro en Suisse, impressionnée par le récit de Matthéi, écrivit aussitôt à Sarrasin la lettre suivante :

Neuchâtel, le 9 juin 1787.

« Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien témoigner à M. le comte de Cagliostro le plaisir que j'aurai de le savoir mon voisin<sup>732</sup>, et combien je serai vite de renouveler connaissance avec lui ; je suis en même temps sensible à son obligeante attention de m'avoir fait passer la petite brochure, que je lirai avec autant d'indignation que j'ai lu tout ce qui a voulu attaquer sa bienfaisance trop connue et que les plus mal intentionnés ne pourront jamais révoquer. J'ai félicité les habitants de Bienne et des environs du séjour que le comte y fera et, sans chercher à faire son apologie, j'ai dit ce que je pense, partout où on me l'a demandé, dans ma course

---

<sup>731</sup> Mme de Branconi, née de Elsner, veuve à quinze ans de Pessoni di Branconi, maîtresse du prince héritier Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick dont elle eut un fils, le comte de Fürstenberg, en 1767, anoblie par Joseph II en 1774, était une femme d'une beauté et d'une intelligence exceptionnelles. Après sa rupture avec le prince en 1776, elle voyagea et séduisit tous les hommes éminents qu'elle vit : Lessing et Goethe l'admiraient ; ses relations intimes avec Lavater sont connues. Cf. Zenker, « La marquise de Branconi » in *Allgemeine Zeitung*, n° 199, du 20 juillet 1889, et Heinrich Funk, « Die Wanderjahre der Frau von Branconi » in Westermann's *Illustrierte Deutsche Monatschrift*. Vol. LXXIX, octobre 1895, p. 172, sqq.

<sup>732</sup> Mme de Branconi habitait Chamet, près Neuchâtel.

de Berne à Soleure que j'ai terminé (*sic*) heureusement hier soir<sup>733</sup>. »

C'était en effet une ancienne connaissance de Cagliostro : elle l'avait rencontré à Strasbourg, chez les Sarrasin, lui avait amené Lavater<sup>734</sup> et avait fait beaucoup d'avances à Cagliostro, qui lui plaisait : « J'ai de la sympathie pour le comte ; il faut qu'il soit mon ami », écrivait-elle<sup>735</sup> à Sarrasin et, d'après lui, elle se « jeta imprudemment à sa tête ». Le procédé pouvait lui avoir réussi avec d'autres, avec Lavater, avec Gœthe qui se sentait faible devant cette « sirène<sup>736</sup> ». Cagliostro ne fut pas subjugué. Cette femme séduisante, irrésistible, adulée, n'admettait pas qu'un homme ne tombât pas à ses pieds si elle lui laissait entrevoir quelque sympathie ; elle fut outrée et devint brusquement l'ennemie déclarée de Cagliostro<sup>737</sup>. Elle scandalisa les Sarrasin, chercha à les détourner de Cagliostro. « Votre Cagliostro n'existe pas ; c'est moins que rien, criait-elle à Mme Sarrasin, à ses amis<sup>738</sup> », à tous ceux quelle

---

<sup>733</sup> Archives Sarrasin, Bâle. Lettre écrite en français.

<sup>734</sup> Funk, *Die Wanderjabre*, p. 5 et 7. Mme de Recke avait déjà écrit à Lavater, en 1779 au sujet de Cagliostro. Von der Recke, *Nachricht von des berüchtigten*, p. 115.

<sup>735</sup> De Strasbourg, en 1780.

<sup>736</sup> « Elle a été assez aimable pour me laisser entendre que je l'intéresse et que ma personne lui plaît, ce qu'on croit facilement avec ces sirènes ; je suis heureux de ne pas être à la place de Matthéi ; car c'est un poste diantrement difficile d'être toute l'année, "par devoir", comme le beurre devant le soleil. » « Lettre de Gœthe à Lavater » in Funk, *Die Vanderjahre*, p. 174. Cf. et Langmesser, *op. cit.*, p. 38.

<sup>737</sup> Langmesser, *op. cit.*, p. 40.

<sup>738</sup> H. Funk, *Die Wanderjabre*, p. 7.

voyait. Sarrasin ne se laissa pas impressionner par cette rancune, mais il s'en plaignit à Lavater : « Cette jolie poupée peut penser et dire ce qu'elle veut ; qu'elle s'en aille, si cela lui plaît ; je donnerais mille Branconi pour un Cagliostro<sup>739</sup>. » Mais d'autres en subirent l'influence. Lavater se troubla ; il hésita entre sa belle amie et Cagliostro, sacrifia même ce dernier ; dans une de ses lettres à Mme Sarrasin, il cherche à la détourner, lui aussi, de son sauveur et de son maître<sup>740</sup>.

Telle avait été la brouille ; mais des années s'étaient écoulées et, revenue à Chanet, la marquise de Branconi ne songeait plus à tout cela : elle était heureuse de retrouver l'homme extraordinaire, unique, qui l'avait si vivement intéressée à Strasbourg.

Sarrasin fit part de la demande à Cagliostro qui ne refusa pas, exigeant seulement que l'entrevue eût lieu chez des tiers. Quelques jours après, Mme de Cagliostro arrivait à Bâle<sup>741</sup> et, le 29 juin, accompagnés des

---

<sup>739</sup> Langmesser, *loc. cit.*, p. 80.

<sup>740</sup> Langmesser, *loc. cit.* (Lettre du 17 août 1781), p. 38. Peu après, du reste, rendu à lui-même et désensorcelé des charmes de la magicienne, il se reprit, et ses lettres à Sarrasin en juillet, en octobre 1782, et plus tard, témoignent de son affectueux respect pour Cagliostro. En 1793, après la condamnation de Cagliostro, il n'attachait aucune créance aux bruits qui couraient et, vivant avec le souvenir de celui qu'il avait su apprécier, il déclarait que toutes les infamies qu'on disait de Cagliostro, de Joseph Balsamo à Rome, ne pouvaient s'appliquer au grand homme qu'il avait aimé. « Cagliostro qui faisait des miracles, Cagliostro que j'ai connu, était un saint personnage », écrit-il à Goethe. Cf. Heinrich Duntzer, *Neue Goethestudien*, Nüremberg. Bauer und Raspe 1867, p. 143.

<sup>741</sup> Cagliostro avait envoyé à Londres pour chercher et rame-

Sarrasin et des Louterbourg, le comte et sa femme partirent pour Bienne. Ils déjeunèrent chez le banneret : Mme de Branconi s'y trouvait<sup>742</sup>. La réconciliation fut aisée : Mme de Branconi était alors fort éprise de F. M. Leuchsenring, conseiller à la cour de Darmstadt<sup>743</sup>, ce qui désolait Matthéi et provoqua quelques scènes de jalousie<sup>744</sup>. Tout entière à cette passion récente, elle ne songeait pas plus à la rancune passée qu'à des coquetteries nouvelles ; elle fut prévenante, aimable pour la comtesse ; elle retrouva en Cagliostro le médecin et le directeur spirituel dévoué qu'elle avait perdu par sa faute ; ses visites à Rockhalt, pendant l'été 1787, furent fréquentes et cordiales.

La vie de Cagliostro à Bienne se fut écoulée paisible, au milieu des visites et dans l'exercice de la médecine<sup>745</sup>, quand un événement imprévu vint trou-

---

ner la comtesse ainsi que la famille Louterbourg, un Allemand « qui avait voyagé dans les Indes et y avait, paraît-il, découvert des trésors (?) » Ce personnage était arrivé à Bâle avec Cagliostro, amené par lui. Borowski. Cagliostro, einer der merkwürdigsten... p. 129.

<sup>742</sup> Ainsi que Mme Von der Lippe, en présence de qui Cagliostro reçut la marquise de Branconi. H. Funk, *Die Wanderjabre...* p. 11.

<sup>743</sup> Langmesser. *Op. cit.*, p. 55.

<sup>744</sup> Cette nouvelle aventure, la dernière de sa vie, se termina en 1789. Mme de Branconi disparut, voyagea, et revint, peu après, avec un jeune enfant qu'elle avait, disait-elle, adopté et qu'elle éleva. Malade, elle alla se soigner à Albano, où elle mourut, le 7 juillet 1793. Matthéi, fidèle, jusqu'après sa mort, écrivait à Lavater : « Tout est vide pour moi, maintenant » H. Funk, *Die Wanderjabre*, p. 184.

<sup>745</sup> « Je me trouve dans ce moment ici, écrit Sarrasin, pour avoir accompagné M. le comte et Mme la comtesse de Caglios-

bler cette paix. Louterbourg, sous quelles influences, on l'ignore, se brouilla tout à coup avec Cagliostro, entraînant dans son parti quelques personnalités importantes de Bienne<sup>746</sup>. L'affaire Louterbourg est difficile à expliquer, bien quelle ait donné lieu, devant le Grand Conseil de Bienne, à un procès dont les actes et, en particulier, la défense (*Dillationschrift*) de Cagliostro, fleuraient au répertoire des archives de Bienne<sup>747</sup>; mais, malgré l'indication du répertoire, les pièces ne se trouvent plus aux Archives. Le Dr Turler, de Berne, qui a publié, en 1900 un travail, sur cette époque, avait déjà, comme nous, constaté leur absence. Elles ont disparu, croit-on, en 1792 ou 1793, volées ou brûlées, on ne le sait<sup>748</sup>. Dans la correspondance et dans le journal de Sarrasin, on trouve bien quelques notes concernant son intervention à ce

---

tro à leur nouveau domicile, où ils paraissent fort bien se plaire et où ils sont fêtés comme ils le méritent. Faisant tranquillement le bien et se vengeant de ses envieux en ne leur laissant que la bonne cause à persifler, M. le Comte espère trouver enfin ici la paix qu'il cherchait ailleurs.» *Lettre de Sarrasin à M. d'Epresmesnil*, datée de Bienne, 5 juillet 1787. Archives Sarrasin. Bâle, vol. XXXIII, cote 18. F<sup>o</sup> 1, v<sup>o</sup>.

<sup>746</sup> « Louterbourg nous a tous bien trompés par sa physiologie honnête. Je le croyais un aimable et galant homme, mais ses procédés avec le comte annoncent et prouvent le contraire : il ne désire que sa ruine et pourrait bien y trouver la sienne. » *Lettre de Gingin à son beau-frère Sarrasin*, datée de Bienne, janvier 1788. — Archives Sarrasin, Bâle, vol. III (1788), cote 20, f<sup>o</sup> 3.

<sup>747</sup> Raths-Kartabel, 1787.

<sup>748</sup> Ce fait est à rapprocher de la disparition aux Archives du Vatican de tous les documents concernant le procès Cagliostro à Rome.



sujet ; mais, sur le motif du différend, sur les causes de la rupture entre Cagliostro et Louterbourg, silence absolu, ou expressions trop vagues<sup>749</sup>, pour qu'on en puisse rien conclure.

Selon toutes probabilités l'affaire Louterbourg est la suite de manœuvres tentées à Londres lorsque la comtesse était restée seule chez les Louterbourg, pour essayer d'obtenir d'elle quelques confidences, quelques secrètes révélations, relatives à son mari à ses aventures ou ses mystères ; on fit alors des tentatives pour l'éloigner de son mari. Qu'espérait-on de cette séparation ? Qui avait intérêt à la provoquer ! Mystère ; il semble que Thilorier lui-même ait été du complot. Une lettre indignée de Sarrasin à M. d'Epresmesnil, écrite de Bienne le 5 juillet 1787, contient en effet le passage suivant — « En vain les personnes avec qui Me Thilorier concourt, selon son

---

<sup>749</sup> « Cette infâme affaire, selon les lois. » Vol. III, cote 20. f<sup>o</sup> 1. — « Cette maudite histoire ». Vol. III, cote 20. F<sup>o</sup> 3. Le Dr Turler (Neues Berner Taschenbuch, 1901. Bern. Wys, 1900, in-16, p. 110-118) a publié, d'après les archives de la famille Heilmann de Bienne, un récit humoristique de cette querelle. Dans cette narration non datée, et fort mal écrite, l'auteur, Niklaus Heilmann, fait parler Cagliostro dans un patois moitié nègre, moitié allemand, qui n'était nullement le langage de Cagliostro ; il montre le banneret Wildermett s'adressant à Cagliostro en l'appelant : « Signor Joseph Balsamo... » ce que personne n'aurait songé à faire en 1788, puisque le thaumaturge était encore pour tous le comte de Cagliostro, et moins que tout autre, le banneret, ami de Sarrasin, et protecteur de Cagliostro. Ce texte, bien qu'ancien (*circa* 1790 ?) n'est donc pas un document historique : c'est une œuvre de fantaisie et le Dr Turler, du reste, ne le cache pas (Cf. *ibid.*, p. 110).

propre aveu, se flattent-elles de tirer parti des insinuations qu'elles ont faites à Mme la Comtesse. Tout est découvert, prouvé originellement et consigné dans une déclaration légale et volontaire sous les meilleures formes<sup>750</sup>.

« Veuillez, s.v.p. instruire incessamment M. le Comte du succès de son procès et faire entendre à M. votre parent, Thilorier, que ce n'est ni M. Rey de Morande, ni M. de Vismes, ni M. de Lansègre, mais M. le comte de Cagliostro, dont il a la causer à plaider et à soigner, et que ce n'est pas à l'avocat du mari d'inviter sa femme à séparer ses intérêts du sien<sup>751</sup>.

Loutherbourg et sa femme avaient agi dans le même sens que Thilorier ; tout à coup, l'intrigue fut dévoilée. Cagliostro changea d'attitude à l'égard du peintre et celui-ci ne cacha plus son jeu ; l'animosité s'accrut. Deux partis se formèrent : d'une part, les Loutherbourg et le maire de Bienne, leur intime, sur qui Mme Loutherbourg avait une grande influence<sup>752</sup>,

---

<sup>750</sup> Mme de Cagliostro fit en effet, devant les magistrats de Bienne une déposition toute en faveur de son mari, annihilant les imputations injurieuses de Loutherbourg. C'est cette déposition volontaire que la *Vie de Joseph Balsamo* signale, toujours avec la même fausseté en ces termes : « Cagliostro força sa femme à faire une déclaration en sa faveur, où elle rétractait des confidences qu'elle avait faites à Londres, en son absence [...] déclarant, en particulier, que, contrairement à ce qu'elle avait avoué, Cagliostro avait toujours été honnête homme et bon catholique. » *Vie de Joseph Balsamo*, p. 70. On peut juger, par cet exemple encore, de la véracité historique du Père Marcello.

<sup>751</sup> Archives Sarrasin, Bâle, vol. XXXIII, cote 18, f° 3 v°.

<sup>752</sup> Mme Loutherbourg, remarquablement belle, avait entière-

enfants du maire, jeunes écervelés, unis aux Louthembourg par une question d'intérêt, non précisée<sup>753</sup> ; de l'autre, Cagliostro et la comtesse, De Gingin, Sarrasin, et, avec eux, le bourgmestre et le banneret. Voilà quels étaient les deux camps ; les situations se tendirent de plus en plus<sup>754</sup> ; les hostilités commencèrent. Le 11 décembre 1787, à la séance du conseil, le comte de Cagliostro déposa une plainte contre Louthembourg, exposant que, la veille, Abraham Ritter, domestique dudit Louthembourg, avait, sur l'ordre de son maître, acheté, chez un armurier, de la poudre et des balles pour charger ses pistolets, afin, disait-il, de tuer le comte de Cagliostro<sup>755</sup>. En conséquence, le

---

ment séduit le maire qui « aimait beaucoup le cotillon » au dire de Sarrasin (Lettre du 12 janvier 1788. Archives, vol. XXXIII, cote 20) ; elle avait enthousiasmé de même De Gingin qui la déclarait « la plus belle des femmes ». Au cours des discussions qui eurent lieu pour arranger l'affaire, Mme Louthembourg protesta devant les enquêteurs officieux, siégeant chez le banneret, que « les bruits qui couraient étaient sans fondement, qu'elle n'avait jamais eu avec M. le Maire que des relations d'amitiés très réservées (!) ». Cette singulière protestation, rapportée par Sarrasin (*eodem loco*) en des termes plus crus, est encore une énigme du procès ; qu'avait à faire la conduite privée de Mme Louthembourg avec le procès de Cagliostro ?

<sup>753</sup> Archives Sarrasin, Bâle, vol. XXXIII, cote 20, f<sup>o</sup> 1 v<sup>o</sup>, et f<sup>o</sup> 4.

<sup>754</sup> D'autres influences venaient encore envenimer la discorde : l'écho de la campagne de presse, que Morande menait en Europe, retentissait à Bâle et à Bienne ; en outre, Louthembourg, alchimiste, trouvait peut-être que les expériences et les promesses de Cagliostro étaient bien lentes à se réaliser. Cf. *Deutsches Museum*, 1787, vol. I, p. 388. — *Berliner Monatschrift*, novembre 1787, p. 449, sqq. — Langmesser, *op. cit.*, p. 57.

<sup>755</sup> Registre des procès-verbaux du Tribunal de Bienne, volume

comte sollicitait la protection des magistrats et l'expulsion de Loutherbourg et des siens hors de la ville.

Là-dessus, grand bruit dans Bienne ; enquête qui confirme le fait ; mais hésitations, incertitudes du maire ; la partie adverse riposte, accuse, mobilise les huissiers<sup>756</sup>. L'affaire s'envenime ; un grand scandale règne dans la petite ville si tranquille d'habitude, et retentit même au dehors<sup>757</sup>. Sarrasin s'empresse de venir « arracher Cagliostro des griffes de ses ennemis<sup>758</sup> » ; il accourt à Bienne<sup>759</sup>, sermonne le maire deux heures durant, chez le banneret, essaye de lui persuader de séparer la cause de ses enfants de celle des Loutherbourg ; il veut obtenir que le maire renvoie de chez lui ce couple gênant<sup>760</sup>. Des scènes violentes,

---

allant de 1782 à 1796, p. 104 et 105.

<sup>756</sup> « On a fait arrêter les effets du comte qui a réclamé [...] Cela va faire un procès dans toutes les formes [...] Vous pouvez juger combien tous ces procédés indisposent le comte qui, naturellement vif et altier, n'aime pas trop les contradictions [...] Cela l'occupe ainsi tout entier et il n'a plus le temps ni la liberté de s'occuper de ses malades. » *Lettre de Gingin à Sarrasin*, janvier 1788, *archives Sarrasin*, vol. III, cote 20, f° 2.

<sup>757</sup> Un article paru dans la *Schaffhauser Zeitung*, en mars 1788, sur ces scandales déplut fort aux magistrats de Bienne. *Registre des procès-verbaux du Tribunal de Bienne*, vol. cit., p. 139.

<sup>758</sup> Langmesser, *op. cit.*, p. 57, d'après une lettre de Sarrasin à Lavater, du 19 janvier 1788. Toutefois, cette nouvelle intervention, nécessaire, dut lui coûter ; après tant d'efforts pour procurer la paix à Cagliostro, tant de démarches pour disposer les esprits en sa faveur, ce nouveau scandale dut l'affecter beaucoup.

<sup>759</sup> Le 12 janvier 1788.

<sup>760</sup> Le maire, bien que lié avec Loutherbourg, commençait à en être las, dit Sarrasin : c'était excellent pour l'affaire ; mais,

de longues conférences eurent lieu ; enfin, le 4 janvier, Sarrasin, « usant de toute son éloquence<sup>761</sup> » et, aidé par Louthembourg, lui-même, enleva la position, et arriva à faire établir le texte de deux projets : 1° un arrangement pour la famille et les fils du maire ; 2° un arrangement pour Louthembourg. Ces procès-verbaux furent signés le lendemain à la maison de ville et certifiés par le Grand Conseil. La solution obtenue, le texte du compromis ne plut sans doute pas à Cagliostro ; peut-être jugeait-il que Sarrasin n'avait pas mis à cette affaire toute l'énergie nécessaire et qu'il avait eu tort d'acheter ce qu'il aurait dû imposer<sup>762</sup>.

---

d'autre part, il tremblait de déplaire à Madame, et de plus, avait le grand défaut, d'être bête : cela fit traîner les affaires. Louthembourg, plus homme d'affaires, était prêt à un arrangement.<sup>761</sup> Il ne peut écrire, dit-il, quels furent ces procédés oratoires irrésistibles, mais il les dira de vive voix à son correspondant : « Le comte y gagne tout l'honneur et perd un peu sur les frais. J'ai cru, dit le bon Sarrasin, qui certainement payait de sa poche la différence, que l'un valait bien l'autre. » *Archives Sarrasin*, Bâle. *Rapport de Sarrasin sur ses négociations à Bienne*, vol. XXXIII, cote 20, f<sup>os</sup> 3 et 4.

<sup>762</sup> Si Cagliostro montra quelque mécontentement, les difficultés de ces derniers jours ne portèrent cependant pas atteinte à l'affectueux respect de Sarrasin et de ses amis pour leur maître. En 1790, pendant que l'inquisition sévissait contre Cagliostro, Sarrasin écrit à Lavater : « Les souffrances du comte me peinent ; mais je sens que si les choses sont ainsi, c'est qu'il l'a voulu ; le monde n'y comprend rien ; moi, je connais par expérience sa valeur intérieure... » (Langmesser, *op. cit.*, p. 57.) — De Gingin écrit de même : « J'espère que la détention du comte ne sera pas longue et qu'il s'en tirera aussi bien que de la Bastille. » (*Archives Sarrasin*, vol. III, cote 38, F<sup>o</sup> 3.) Et, en 1793, après que tous les événements eurent semblé donner tort à Cagliostro, alors que sa mémoire elle-même était diffamée

Peut-être ces défections répétées, ces hostilités dans sa propre maison lui furent-elles aussi fort à cœur. Toujours est-il que Cagliostro songea à quitter la Suisse ; après une courte visite à ses amis de Bâle (du 17 janvier au 1er février 1783), il revint à Bienne. On le voit encore assister avec Sarrasin à la 28e session annuelle de la Société helvétique à Olten, en juin. Sarrasin le reconduisit à Rockhalt et prit congé de lui le 23 juillet<sup>763</sup>. Il ne devait plus le revoir : le 23 juillet Cagliostro quittait Rockhalt.

---

mée, Sarrasin écrit encore à Lavater : « Nous nous forgeons un idéal, et nous nous fâchons ensuite vivement si le beau et le bien sont autres que nous ne les avons conçus. Marist le physionomiste ne reconnaîtrait pas le Christ s'il se promenait avec lui !... » (Langmesser, *loc. cit.*, p. 68.) Ces paroles révèlent le travail intérieur que Sarrasin avait dû faire pour arriver à s'expliquer la fin de Cagliostro et les circonstances qui l'entourèrent. Mais sa foi n'avait pas faibli, non plus que celle de Lavater. Cf. chap. VII, *Paris*.

<sup>763</sup> Ces documents précis, tirés du *Journal de Sarrasin*, nous font rejeter comme inexact le récit d'un séjour de Cagliostro à Vienne (Autriche) qui aurait eu lieu, d'après Borowski, en juin 1798. Borowski cite comme références les *Archiv für der Schwärmerey*, fol. II, part. II, p. 79, et raconte qu'après avoir eu de grands succès, rappelé un mort à la vie, disait-on, il s'enfuit parce que Marie-Thérèse (? morte en 1780) voulait le contraindre, par la force, à lui vendre son secret d'immortalité. Les détails semblent fantaisistes, les dates en tout cas sont fausses, et tout cela est à négliger.

## Rovoredò – Trente

Après avoir passé à Aix-les-Bains<sup>764</sup> une saison nécessaire à la santé de la comtesse, Cagliostro passa par Turin sans presque s'y arrêter<sup>765</sup>, et arriva le 24 septembre 1788 à Rovoredò. Sa vie, en cette ville, nous serait restée aussi inconnue qu'elle l'est à Turin ou à Trente, s'il n'avait rencontré là, pour la première fois dans le cours de son existence, un observateur impartial. Critique désintéressé, ni disciple, ni ennemi, ce prototype du « reporter » prit à cœur de contrôler jour par jour, de noter tout ce qu'il pourrait voir, entendre ou apprendre de Cagliostro pendant les quelques semaines qu'il passa dans cette ville. Les notes prises, il en fit un livre et, comme il était de bon ton au XVIII<sup>e</sup> siècle de mêler le sacré au profane et de badiner sur ce qui aurait pu devenir sérieux, il les publia en latin sous le titre : « Liber memorialis de Caleostro cum esset Roboreti » dans un style, pastiché des Évangiles.

Le livre resta connu sous le nom d'Évangile de Cagliostro ; c'est le document le plus précieux que nous avons sur sa personne, celui qui nous permet de

---

<sup>764</sup> Casanova l'y rencontra. Casanova, *Mémoires*, t. VIII, p. 13 sqq.

<sup>765</sup> La *Vie de Joseph Balsamo*, p. 153 dit qu'il séjourna aussi à Genève et à Vérone, mais sans donner de preuves de cette assertion. Entre son départ d'Aix, qui eut lieu dans les premiers jours d'août, et son arrivée à Rovoredò (24 septembre), le laps de temps est si court, que si l'on en retranche encore le séjour à Turin, les arrêts à Gènes et à Vérone, s'ils sont exacts, n'ont pu qu'être des stations en cours de route, sans intérêt pour l'histoire de Cagliostro.



revivre un peu dans son temps, auprès de lui, de nous représenter ce qu'il était, ce qu'il disait, ce que purent penser de lui ceux qui l'approchèrent. Ce n'est pas seulement à ce point de vue que le Journal du passage à Rovoredo possède une valeur inestimable, c'est aussi parce que tous les exemplaires de cet ouvrage, réunis aux papiers de Cagliostro, ont été brûlés par le Saint-Office dans l'autodafé qui suivit sa condamnation par le pape et qui fut exécuté à Rome le 4 mai 1791 sur la place de la Minerve.

Quelques volumes, déjà entre les mains de particuliers, échappèrent au bûcher ; ils ont, depuis, disparu, détruits ou perdus. On n'en trouve pas dans les bibliothèques publiques, on n'en voit point passer dans les ventes de livres rares, et le titre de l'ouvrage avait été seulement transmis par des contemporains. Nous avons eu le bonheur d'en trouver un exemplaire en Italie. Dans cet ouvrage, dont nous avons publié la traduction exacte et complète<sup>766</sup>, on voit qu'à Rovoredo, comme à Strasbourg, comme à Paris, sa maison était assiégée de malades<sup>767</sup> ; sa charité et ses succès médicaux lui conquièrent la reconnaissance

---

<sup>766</sup> *L'Évangile de Cagliostro*, retrouvé, traduit pour la première fois du latin et publié avec une introduction par le Dr Marc Haven, Paris, Libr. des Sciences hermétiques, 1910, 1 vol. in-16 avec portrait et sceau de Cagliostro. Cet ouvrage étant épuisé, nous l'avons reproduit en appendice. Le lecteur y trouvera suivant l'expression même de Marc Haven une série d'instantanés, pris à toutes les heures de sa vie, et qui donnent, mieux que tout le reste, la vision de ce qu'il fut.

<sup>767</sup> *Évangile de Cagliostro*, p. 276, 278, 282, 283.



enthousiaste du peuple ; plusieurs notables devinrent ses amis<sup>768</sup>

Pendant six semaines, avec une inlassable bonté, il reçut des malheureux, enseigna, parlant plus librement, plus ouvertement encore qu'ailleurs de sa mission et de ses actes<sup>769</sup> ; mais là aussi, les cabales des médecins, l'animosité des gens d'église lui rendirent la vie impossible<sup>770</sup> ; il partit, le 10 novembre, pour Trente où l'un de ses malades reconnaissant l'engageait beaucoup à venir et où il le présenta<sup>771</sup>. Borowski donne, pour ce départ, la date du 22 octobre, sans référence ; le chiffre du *Liber Memorialis* nous semble faire autorité. Le même auteur parle d'un séjour de Cagliostro à Venise où, réduit à la misère, il aurait été obligé de faire argent de ses bijoux ; sa belle montre, entourée de diamants, aurait été achetée par un joaillier de Mayence, nommé Chardon. Mais, ne l'oublions pas, ce sont là des informations puisées dans le *Courrier de l'Europe* ! Nous savons d'autre part que, peu

---

<sup>768</sup> « La voix du peuple s'élevait pour lui et grondait dans l'assemblée ». *Évangile de Cagliostro*, p. 279. — Le témoignage de l'auteur impartial réduit à néant les calomnies publiées à cette même époque par un anonyme dans le *Journal von und für Deutschland*, décembre 1788, p. 516-520, sur la soi-disant déconfiture de Cagliostro à Rovoredò.

<sup>769</sup> *Évangile de Cagliostro*, p. 275, 283.

<sup>770</sup> *Évangile de Cagliostro*, p. 284, 279. Joseph II, cédant à des pétitions émanées de médecins et de gens hostiles, lui interdit l'exercice de la médecine. *Évangile de Cagliostro*, p. 290 et *Vie de Joseph Balsamo*, p. 70.

<sup>771</sup> « Festus dont il avait loué l'appartement à Rovoredò, était originaire de Trente et y demeurait souvent ; tombé malade à Trente, il appela Cagliostro. » *Évangile de Cagliostro*, p. 286.

de temps après, Cagliostro avait à sa disposition une caisse d'argent et une lettre de charge de 10 000 thalers. Cela se passait à Trente, le 3 avril 1789<sup>772</sup>. L'histoire de la gêne de Cagliostro à Venise n'est donc guère admissible. Il est vraisemblable qu'à Trente les choses se passèrent de même qu'à, Rovoredo et qu'ailleurs : sympathie au début, jalousie et hostilités à la fin ; c'était la succession habituelle des sentiments chez ceux qui recevaient de Cagliostro des soins matériels et des bienfaits spirituels. Ses excellentes relations avec le prince-évêque l'auraient engagé à demeurer plus longtemps dans cette ville, si la haine de ses ennemis ne l'avait pas poursuivi dans sa nouvelle retraite. Ils obtinrent de Joseph II une lettre comminatoire à l'évêque de Trente, où l'empereur lui manifestait son déplaisir de le voir héberger un illuminé dangereux, un grand-maître d'un rite proscrit, et, pour rassurer son protecteur, Cagliostro dut quitter ses États. À son départ, le prince-évêque lui donna pour les cardinaux Albani Colona et Buoncompagni, à Rome, de chaudes lettres de recommandation, ce qui prouve la solidité des bons rapports qui unissaient Cagliostro et l'évêque de Trente<sup>773</sup>.

<sup>772</sup> Borowski, *loc. cit.*, p. 133.

<sup>773</sup> *Ist Cagliostro Chef...*, Gotha, 1790, p. 216. Cette estime réciproque et ces relations aimables n'empêchaient pas les discussions courtoises ; Cagliostro discutait souvent maçonnerie et théologie avec l'évêque ou avec son entourage, et, c'est à ce séjour de Trente, que se rapporte l'anecdote suivante, citée maladroitement par sa femme, et dont on se fit une arme contre lui : un jour, au retour d'une entrevue intime avec un théologien, Cagliostro rentrant chez lui dit à sa femme, au cours de la conversation : « Ah ! j'ai bien attrapé ce prêtre. »

On dit, dans la *Vie de Joseph Balsamo* (p. 73), que ce fut sur les instances de sa femme, désireuse de retourner dans sa famille et de se rapprocher de la religion<sup>774</sup>, que Cagliostro vint habiter Rome. Nous avons vu l'un des motifs de son départ ; les sentiments de sa femme influèrent peut-être aussi sur sa décision. D'autre part, plus éloigné de jour en jour de la Maçonnerie ordinaire, plus désireux de propager en face d'elle son rite véritable, religieux et chrétien, Cagliostro conçut l'espoir de le faire approuver par le pape et soutenir par l'ordre de Malte, et de lui donner alors une extension universelle. Sa venue à Rome était donc la suite naturelle de ses travaux. Mais il est un motif plus réel, plus irrésistible que les désirs de sa femme ou ses projets maçonniques, qui poussait Cagliostro vers le Vatican. Une voix intérieure l'appelait là ; lorsqu'il franchit les portes de Rome, il accom-

---

*Vie de Joseph Balsamo*, p. 74. Cela fut dit en italien sans doute ; quel mot fut employé ? la traduction est-elle exacte ? Nous ne le savons pas. Cette phrase, interprétée péjorativement par l'auteur, signifierait, d'après lui, que Cagliostro, par une feinte religiosité, a joué la comédie auprès du prêtre, et l'a trompé, alors que cette même phrase peut signifier aussi bien, et mieux même : « Nous avons discuté ; il a voulu me dominer par ses arguments théologiques, mais je l'ai bien remis à sa place ; je l'ai battu sur son propre terrain, et il en est resté fort attrapé. » Comme on s'est beaucoup appuyé sur ce fait pour démontrer l'hypocrisie de Cagliostro, il nous a paru nécessaire, quoique ce ne fût là qu'un détail, de réfuter encore cette calomnie.

<sup>774</sup> Il est vrai, qu'à Rovoredò déjà (*Évangile de Cagliostro*, p. 290), qu'à Trente ensuite, à la cour de l'évêque, des prêtres entourèrent la comtesse, la voyant faible et timide, et s'efforcèrent de la ramener aux croyances et surtout aux pratiques de la religion catholique dans laquelle elle avait été élevée.

plissait la dernière étape de son calvaire ; il marchait vers le martyr.

## Rome

En mai 1789, Cagliostro et sa femme descendirent à la Scalinata, auberge de la place d'Espagne à Rome<sup>775</sup>. Il arrivait avec des recommandations nouvelles dans un pays déjà connu, encore habité par beaucoup de ses anciennes relations de 1773 ; il y retrouvait, en particulier, le bailli Le Tonnelier de Breteuil, ambassadeur de la religion, c'est-à-dire de l'ordre de Malte, à Rome.

Très rapidement, il fut reçu et recherché dans le monde, que ses aventures et ses pouvoirs intéressaient, et dut changer son premier domicile pour un bel appartement, place Farnèse<sup>776</sup>.

L'abbé Luca Antonio Benedetti, avocat à la Curie, a cité, dans ses Mémoires, le nom de beaucoup de personnages qui reçurent Cagliostro et se lièrent avec lui. Il les énumère dans le récit d'une séance de magie donnée par Cagliostro à Rome, à laquelle assistait une assemblée nombreuse de grands seigneurs italiens et français. Voici, textuellement ce document ; nous le discuterons plus loin.

---

<sup>775</sup> Gagnière, *Cagliostro et les Francs-Maçons*, p. 25. Art. in *Nouvelle Revue*, p. 25-56.

<sup>776</sup> Gagnière, *loc. cit.*, p. 28.

« J'ai dû assister à une réunion présidée par Cagliostro à la villa Malta<sup>777</sup> n'ayant pu résister aux prières de la marquise M. P. qui me voulait absolument pour son "cavaliere".

« Nous sommes arrivés environ à deux heures du matin. Un laquais en livrée, après avoir reçu nos cartes, nous introduisit, dans une salle magnifiquement éclairée, dont les murs étaient couverts de dessins et d'emblèmes le triangle, la perpendiculaire, le niveau et autres symboles. Il y avait aussi des statues d'idoles assyriennes, égyptiennes et chinoises. Sur le mur du fond en gros caractères :

Sum quidquid fuit, est et erit,  
Nemoque mortalium mihi adhuc

« La salle était remplie de personnes distinguées et même de personnages de haut rang.

« Imaginez ma merveille, quand je reconnus au milieu de l'assemblée l'Éminentissime Bernis, ambassadeur du roi T. C. et, à son côté, la princesse Santa Croce. Un peu plus loin étaient assis le prince Frederico Cesi, l'abbé Quirino Visconti, le baron de Breteuil, ambassadeur de Malte et une infinité d'autres personnages et de grandes dames, notamment la princesse Rizzonico della Torre avec son cousin, la comtesse Soderini, le marquis Vivaldi, avec son secrétaire le prêtre Tanganelli (notus lippis et tonsoribus, pour toutes sortes de fourberies), le bailli de Malte Antinori, le marquis Massini et un capucin français.

« Au fond de la salle, sur un autel, on voyait, rangés en

---

<sup>777</sup> La Villa Malta, porta Pinciana, était la résidence d'été des ambassadeurs de Malte.

lignes, des têtes de mort, des singes empaillés, des serpents vivants renfermés dans des manchons de verre, des chouettes qui roulaient des yeux phosphorescents<sup>778</sup>, des parchemins, des creusets, des ballons de verre, des amulettes, des paquets de poudre et autres diableries<sup>779</sup>. »

Cagliostro, s'étant assis sur un trépied, commença un long discours : il parla de lui, de sa science<sup>780</sup>, de ses mystères, se disant immortel, antédiluvien, tout-puissant : pour montrer ses pouvoirs, il amena sur l'estrade une enfant à qui il ordonna de regarder dans une carafe de cristal pleine d'eau. La pupille, s'étant penchée, dit qu'elle voyait, sur une route conduisant d'une grande ville à une ville voisine, une foule immense d'hommes et surtout de femmes qui marchaient en criant : « À bas le roi ! » Cagliostro ayant demandé à la pupille de quel pays ils étaient, l'enfant répondit qu'elle entendait le peuple crier : « À Versailles ! » et qu'elle apercevait, à leur tête, un grand seigneur.

« Ma pupille dit vrai, s'écria Cagliostro. Peu de temps s'écoulera avant que Louis XVI ne soit assailli

---

<sup>778</sup> En pleine lumière, voilà un phénomène qui ne se produit sans doute qu'en Italie !

<sup>779</sup> *Mémoires de Benedetti*, à la date du 15 septembre 1789 — Cf. Gagnière, *loc. cit.*, p. 33.

<sup>780</sup> Un de ses invités lui ayant demandé en quoi consistait cette science, il aurait répondu : « Le savant Lavater est venu expressément de Bâle à Paris pour m'interroger et je lui ai répondu ces mots textuels : *In herbis et in verbis.* » Gagnière, *loc. cit.*, p. 36.

par le peuple dans son palais de Versailles [...] Un duc conduira la foule [...] La monarchie sera renversée [...] La Bastille rasée [...] La liberté succédera à la tyrannie<sup>781</sup>.

— Oh ! s'écria le comte de Bernis, quels tristes présages au sujet de mon roi !

— Je le regrette, mais ils se réaliseront, répondit Cagliostro d'une voix grave.

— Je n'en sais rien... nous verrons bien... reprit d'un ton nerveux l'Éminentissime en se rasseyant<sup>782</sup>. »

Mais ce fut ne pas tout, au dire de l'abbé : Cagliostro multiplia les miracles, réalisant en cette soirée tout ce qu'on a raconté de lui en divers lieux : il changea de l'eau pure en vin d'Orvieto, fit grossir un diamant sous les yeux des spectateurs, rajeunit instantanément des vieillards en leur faisant boire quelques gouttes de son élixir de vie, etc.

Enthousiasmés par ces faits impressionnants, deux des assistants se levèrent et réclamèrent leur initiation au rite égyptien. C'étaient, dit l'auteur, le capucin français San Maurizio et le marquis Vivaldi. Après un interrogatoire maçonnique sommaire, Cagliostro les reçut à l'instant même, publiquement, maçons égyptiens<sup>783</sup>. Quelle qu'ait été la valeur morale de l'écri-

---

<sup>781</sup> Fait arrivé le 5 octobre suivant lorsque le peuple, sous la conduite du duc d'Aiguillon, marcha sur Versailles. La première fête de la Liberté fut célébrée le 15 avril 1792, et le 21 mai 1791, la Bastille était rasée.

<sup>782</sup> *Id. Ibid.* in Gagnière, *loc. cit.*, p. 34-35.

<sup>783</sup> *Id. Ibid.* in Gagnière, *loc. cit.*, p. 36.

vain<sup>784</sup>, nous ne pouvons cependant accepter comme exacts tous les détails de cette intéressante narration ; l'auteur, pour corser son récit, a rapporté, à côté de souvenirs personnels, des histoires déjà trop connues, des descriptions fantaisistes, qui prouvent, à notre avis, que ces pages furent écrites plus tard, après le procès de Cagliostro. Comment expliquer, sans cela, qu'il remarqua dans cette élégante assemblée la présence d'un obscur capucin français au même titre que celle du cardinal de Bernis ? Cagliostro siégeant sur un trépied, comme les sibylles, les singes empailés, les idoles égyptiennes et assyriennes, les bocaux, les creusets, les serpents ornant la salle, tout cela, ce sont des notes empruntées à la *Vie de Joseph Balsamo* (p 151, 159). Le rajeunissement, l'accroissement des diamants, opération longue et délicate dont Cagliostro s'occupa seulement à Strasbourg pour le cardinal de Rohan, l'histoire du Christ aux noces de Cana, l'*Ego sum qui sum*, sont des anecdotes venues d'autres endroits<sup>785</sup> et réunies pour donner une impression d'ensemble. Comment admettre, qu'au milieu d'une soirée officielle de ce genre, deux assistants, ceux-là même qui furent soupçonnés ultérieurement d'appartenir à la maçonnerie égyptienne, et ceux-là seuls, se levèrent pour demander leur initiation, ce qui fut fait séance tenante, en public ? Il y a là une invraisemblance qui saute yeux, pour qui connaît tant soit peu les usages maçonniques et, en particulier, le rituel égyptien. Les idées, le style prêté à Caglios-

---

<sup>784</sup> Gagnière, *loc. cit.*, p. 32, fait son éloge.

<sup>785</sup> Nous avons déjà indiqué leur origine.



tro, ne ressemblent guère à ce que nous savons de lui et l'auteur, par ignorance, met dans sa bouche des erreurs de faits<sup>786</sup> qui soulignent l'invention et montrent combien cette histoire est fantaisiste. Nous n'en acceptons donc les détails que sous réserves : il doit y avoir du vrai ; l'auteur a sans doute assisté à la soirée où fut faite la fameuse prophétie de la chute de Louis XVI ; l'émotion du cardinal de Bernis, le trouble des assistants, à cette parole audacieuse, voilà sans doute ce qui fut vrai, ce qui est original ; le reste est banal et vient de seconde main.

Le même auteur nous assure que d'autres réunions « selon le rite égyptien » eurent lieu dans le même local ; il est vraisemblable que le baron de Breteuil y reçut Cagliostro et ses amis plusieurs fois<sup>787</sup> ; mais, nouvelle erreur de Benedetti, ce ne furent en rien des tenues maçonniques. Cagliostro recevait et faisait des visites, soignait des malades<sup>788</sup>, avait des amis et des disciples ; il s'efforça sans doute de les intéresser à l'étude de sa doctrine, au rite égyptien ; mais, aucune loge égyptienne ne fut ouverte à Rome. Pour ouvrir une loge, on n'ignore pas qu'il faut sept membres déjà anciens dans l'ordre ; or, ils n'existaient pas autour de lui et en voici la preuve : lors de l'arrestation de Cagliostro, on ne retrouva comme maçons inscrits au rite égyptien que trois personnes : 1<sup>o</sup> Cagliostro ; 2<sup>o</sup>

---

<sup>786</sup> Lavater connut Cagliostro à Strasbourg et ne vint jamais à Paris.

<sup>787</sup> Gagnière, *loc. cit.*, p. 32.

<sup>788</sup> « Sans succès », dit la *Vie de J. Balsamo*, p. 75. Ce fut, en ce cas, spécial à Rome, comme la phosphorescence des yeux de chouette en pleine lumière.

sa femme ; 3<sup>o</sup> un capucin, le frère Francesco da San Maurizio, dont nous aurons à reparler ; et Cagliostro n'avait caché ni détruit aucun de ses papiers (Vie de J. Balsamo, p. 76) : les lettres de Donato et de Damiano confirment le fait. Ses amis, Vivaldi et Tanganelli, furent seulement soupçonnés d'appartenir à la Maçonnerie, mais on ne put le prouver. Cagliostro n'a jamais assisté non plus à Rome à des tenues d'autres rites ; mis à l'index depuis son affaire des Philalèthes<sup>789</sup>, mal reçu par Lubel et les maçons de Rome, il était lui-même, nous le savons, fort hostile à la maçonnerie ordinaire.

La situation n'était pas aisée à cette époque dans les États du Pape pour les Français, encore moins pour ceux qui semblaient s'occuper de sociétés secrètes. Les nouvelles de Paris semaient l'épouvante ; le pape s'inquiétait, les policiers redoublaient de surveillance, les délations affluaient. Les édits contre les maçons furent renouvelés, la lutte contre l'esprit philosophique des loges se faisait très active et Cagliostro, déjà suspect, fut serré de plus près.

On lui tendit des pièges ; bien qu'il fût averti<sup>790</sup>, il y donna, les yeux ouverts. Loin de se cacher, il parla ouvertement ; il avait vécu jusque-là avec circons-

---

<sup>789</sup> Gagnière, *loc. cit.*, p. 27, 32.

<sup>790</sup> Une première fois, puis une seconde, des amis le prévinrent des dangers qu'il courait. Il les remercia, mais ne s'y arrêta pas. (*Vie de Joseph Balsamo*, p. 77) « Je serais assez porté à croire, écrit de Gingin à Sarrasin, en apprenant la nouvelle de l'arrestation de Cagliostro, que c'est une suite des intrigues de la France, les Polignac et compagnie étaient là. » *Archives Sarrasin*, 1790, vol. IV, cote 38, f<sup>o</sup> 3.

pection, dit la *Vie de Joseph Balsamo* (p. 65), il fit dès lors, sans réserve, profession de foi d'aimer la France, d'approuver le mouvement de liberté qui s'y dessinait ; il adressa même une pétition aux États Généraux, demandant qu'on autorisât à rentrer en France celui qui n'en avait été banni que par un acte arbitraire royal<sup>791</sup>, et, dans ses causeries, il fit plus nettement de la propagande en faveur de sa Maçonnerie égyptienne<sup>792</sup>.

Cagliostro avait alors auprès de lui un homme qui lui témoignait la plus grande déférence et se déclarait son disciple : c'était un capucin français, Francesco de San Maurizio, qui fut, dit-on, son actif collaborateur et jouit de sa confiance pendant l'année 1789. Quel fut le rôle de cet homme ? Le fait que son zèle n'aboutit qu'à compromettre Cagliostro, qu'à provoquer la réunion du Saint-Office qui décréta son arrestation ; le fait que ledit moine, seul témoin à charge dont les aveux permirent d'établir que Cagliostro avait initié un maçon à son rite à Rome (Lettres de Donato), bénéficia d'une faveur spéciale, ne fut condamné qu'à

---

<sup>791</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 77.

<sup>792</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 155 sqq. Le ministre de Sardaigne à Rome écrit à cette date à un de ses correspondants : « Ces jours derniers, M. Mazin, (agent secret de Marie-Caroline), qui peut, je ne sais comment, intercepter les lettres arrivant de Naples, en a soustrait une, adressée par une dame à Cagliostro. Cette inconnue écrit dans un style de fanatique admiration et d'obéissance aveugle à cet homme ; elle s'adresse à lui, comme à son père spirituel, en terminant par ces mots textuels : « La commission est faite [...] Tout est prêt [...] Les élus sont éprouvés [...] Ce sont personnes jouissant de toute ma confiance, prêtes à tout entreprendre. » Gagnière, *Lot. cit.*, p. 42.

dix ans de réclusion dans la prison d'Aracœli, tout cela permet bien des suppositions. La plus naturelle est de penser que ce fut un agent secret de l'inquisition qui s'acquitta fort bien de sa tâche.

Avec un homme aussi confiant, aussi simplement audacieux que Cagliostro, la police de l'Inquisition eut la partie facile : un dernier rapport fut remis et, le matin du dimanche 27 décembre 1789, la Congrégation des quatre cardinaux du Saint-Office<sup>793</sup> se réunit dans les appartements du cardinal Zelada. « La congrégation se composait du secrétaire d'État, Zelada, vice-gérant du cardinal Vicario, des cardinaux Campanella, Antonelli et Pallotta ; en outre, Sa Sainteté a voulu intervenir en personne, ce qui est sans exemple depuis des années<sup>794</sup>. » Et le soir même Cagliostro fut arrêté ainsi que sa femme et le capucin San Maurizio : son appartement fut fouillé et tous ses biens saisis<sup>795</sup>.

L'effroi fut extrême, lorsqu'on apprit cette nouvelle, parmi ceux qui connaissaient Cagliostro et l'avaient fréquenté : Vivaldi et Tanganelli se sauvent

---

<sup>793</sup> « La plus importante de toutes les congrégations et la seule qui fût présidée nominalement par le Pape était la Sacra Romanae Universale Inquisizione contre les hérétiques, qui faisait trembler les plus hauts. Elle n'était composée que de quatre cardinaux, le pape n'intervenant que dans les affaires exceptionnellement graves ». Gagnière, *loc. cit.*, p. 39, note.

<sup>794</sup> Lettre du chevalier Damiano de Priocca, Ministre de Sardaigne à la cour de Rome. Gagnière, *loc. cit.*, p. 38.

<sup>795</sup> Chez lui on a trouvé des habits riches, variés, peu d'argent, des bijoux. Borowski, *Cagliostro einer der Merkwuüdigsten...*, p. 134.

immédiatement<sup>796</sup>. La marquise Vivaldi, qui se trouvait chez Cagliostro le soir même de l'arrestation, put, déguisée en officier de hussards hongrois, partir quelques jours après par le courrier de Venise. De Loras, franc-maçon et ami de Cagliostro, membre important de l'ordre de Malte, sollicite des appuis, se voit fermer toutes les portes, et rentre précipitamment à Malte, sans rien faire pour Cagliostro. Lubel, peintre de l'Académie de France, membre d'une loge maçonnique française<sup>797</sup>, accusé de complicité avec Cagliostro à cause de ses rapports avec de Loras, se défend de son mieux en chargeant Cagliostro « un aventurier, dit-il, qui n'a jamais été reçu en loge française ». Le cardinal de Bernis n'intervient en rien, se hâte, au contraire, d'approuver officiellement les poursuites dirigées contre les francs-maçons et contre Cagliostro<sup>798</sup>.

Mais l'effroi ne fut pas moindre du côté du Vatican : le pape, les cardinaux s'affolèrent et se crurent entourés d'un réseau de menées secrètes ; on vit des complots partout, et partout la main des Illuminés<sup>799</sup>.

---

<sup>796</sup> Gagnière, *loc. cit.*, p. 44.

<sup>797</sup> Celle dont la *Vie de Joseph Balsamo* parle longuement, chap. IV en essayant de la faire confondre dans l'esprit de ses lecteurs avec le rite égyptien.

<sup>798</sup> Il est à remarquer que cet abandon de Cagliostro, alors qu'il intervenait en faveur de Lubel, ne porta pas bonheur au cardinal. Peu de mois après, le cardinal perdit toute sa fortune et sa place : la princesse, dont l'affection fidèle et sûre devait le consoler, le quitta aussitôt et ces déceptions successives minèrent la santé du Cardinal qui survécut fort peu à ces deux disgrâces. Gagnière, *loc. cit.*, p. 38.

<sup>799</sup> *Das politische Journal*, 1789, vol. 1, p. 111. — Borowski,

« Enfermé dans sa cellule, Cagliostro apparaît au pape et au gouverneur de Saint-Ange comme encore très redoutable et l'entrée du château est interdite à toute personne non munie d'un permis spécial. Beaucoup de Français rôdent autour de la prison et essayent de converser avec lui par la fenêtre dans une langue inconnue<sup>800</sup>. »

« Je vous assure, écrit Astorri<sup>801</sup>, que Rome se trouve, en ce moment, sous le coup de la plus atroce inquisition et qui enlève toute confiance en chacun. On ose se fier à personne. » — « Les arrestations se poursuivent, et toujours dans le plus grand mystère. Il me semble être dans le pays des fées », écrit de son côté l'agent de Toscane<sup>802</sup>. Journallement on annonçait de nouveaux complots : la panique saisissait ceux-là même qui n'avaient rien à craindre ; on était sans cesse sous le coup d'une dénonciation.

« Un édit du gouvernement de Rome défendit les illuminations et les réjouissances qu'on avait l'habitude de faire durant la dernière soirée du mardi gras, mesure qui fut accueillie par les malédictions de tout un peuple affolé des plaisirs du carnaval<sup>803</sup>. » Le peuple, sachant que ces interdictions, cette terreur policière, étaient dues à Cagliostro, joignit sa colère aux persécutions de la police et sévit furieusement contre tout ce qui était français. Cet affolement ne

---

*op. cit.*, p. 134.

<sup>800</sup> Borowski, *op. cit.*, p. 134.

<sup>801</sup> Dépêche du ministre Astorri au gouvernement de Sienne.

<sup>802</sup> « Corrispondenze di Diplomatici della Republica et del Regno d'Italia » citée in Gagnière, *loc. cit.*, p. 46.

<sup>803</sup> Gagnière, *loc. cit.*, p. 45.

fut pas limité à Rome. La reine de Naples, consultée par le Pape, lui fit répondre par son ministre Acton quelle avait fait surveiller Cagliostro personnellement à cause de la correspondance qu'il entretenait chez elle avec des personnages inquiétants et qu'il était nécessaire de réprimer énergiquement les menées de ces innovateurs dangereux<sup>804</sup>. Elle-même agit avec rigueur :

« J'apprends, écrit le ministre de Sardaigne, qu'on a enfermé à Saint-Elme le duc de San Demetrio en raison des intelligences qu'il avait eues avec Cagliostro. Le margrave d'Anspach a quitté Naples précipitamment... On affirme que l'affaire de Cagliostro n'y est pas étrangère<sup>805</sup>. » On voit quelle surexcitation agitait les esprits et quelle importance significative avait l'arrestation du grand-maître de la Maçonnerie égyptienne.

Cagliostro fut enfermé d'abord au château Saint-Ange et mis strictement au secret<sup>806</sup> dans un affreux

---

<sup>804</sup> Gagnière, *loc. cit.*, p. 47.

<sup>805</sup> Gagnière, *loc. cit.*, p. 34. Le margrave d'Anspach qui s'intéressait à Cagliostro l'avait reçu et visité à Trente en avril 1789 (cf. Borowski, *op. cit.*, p. 133) et depuis il était resté en bons rapports avec lui. Cf. *Mémoires de la margrave d'Anspach*, Paris, 1816, 2 vol. in-8°, t. II, p. 28.

<sup>806</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 103 et 203. C'est ce que l'auteur appelle sans doute être dans les « mains douces » des juges ecclésiastiques. — « L'affaire est menée très secrètement [...] Cagliostro, tombé dans une grande tristesse, a refusé toute nourriture pendant quelques jours ; il a réclamé du chauffage pour sa cellule ; on le lui a refusé. Le 16 janvier a eu lieu un interrogatoire de 5 h 12, après quoi, le 17, le pape a ordonné de lui mettre un collier et des menottes en fer. Cagliostro a



réduit donnant sur l'escalier qui joint le haut de la rampe centrale avec la cour des Palle<sup>807</sup>, et c'est là qu'il demeura pendant toute la durée du procès, à la disposition des Inquisiteurs. Le 21 avril 1791, sur l'ordre du cardinal Francesco Saderio Zelada, il fut transféré à la forteresse de San Leo<sup>808</sup>, sous la conduite de l'adjutant Grilloni, de la garde corse, et entre quatre soldats. Il y fut enfermé dans un cachot appelé *Il Tesoro*. Nous ne décrivons pas les détails de cette captivité sous la haute direction du gouverneur Semproni. Mais, d'une façon générale, nous pouvons dire que Cagliostro a souffert affreusement dans sa prison ; soumis à la surveillance continuelle de gardes-chiourmes plantés à poste fixe dans son cachot même, de peur que, par le suicide, il ne veuille échapper à la souffrance, on ne le considérait même pas comme l'un des autres prisonniers de la forteresse ; tout était matière à soupçon à son égard. Était-il calme ? Il dissimulait. Manifestait-il des sentiments religieux ? C'était de la comédie. Vivait-il de pain et d'eau, jeûnant trois jours dans la semaine ? C'était par hygiène, car il mangeait trop les autres jours, dit le journal. Si tout à coup des cris déchirants, des hurlements<sup>809</sup>

---

prophétisé le renversement du pape et la destruction du château Saint-Ange. Comme il avait prophétisé la chute de la Bastille et que cela est arrivé, sa nouvelle prédiction a fait grande impression.» Borowski, *op. cit.*, p. 155.

<sup>807</sup> E. Rodocanachi, *Le château Saint-Ange*, Paris, Hachette, 1909, in-f<sup>o</sup>, p. 238.

<sup>808</sup> Près Urbino. Rodocanachi dit : le 25 avril.

<sup>809</sup> Lettre de Semproni du 23 octobre 1792. Était-ce sous les coups des geôliers, sous les « interrogations » de l'inquisition que se produisaient tout à coup ces cris déchirants, on ne peut



s'entendaient au point de bouleverser la forteresse, on rassurait tout le monde : c'était Cagliostro qui était ivre, et on se précipitait vers son cachot ; les coups, la bastonnade systématiquement appliqués n'arrivaient même pas à le faire taire, dit cyniquement le gouverneur Semproni dans sa lettre du 30 juillet 1793. Ses demandes étaient toujours repoussées ; on lui refusa même, un jour, où il se tordait dans d'affreuses coliques, le secours d'un lavement qu'il réclamait du médecin<sup>810</sup>.

---

le préciser. Toutefois, les passages suivants ne s'expliquent guère que par ces hypothèses :

I. « Interrogé pourquoi il avait ainsi crié, il a répondu qu'on voulait l'assassiner dans son intérêt. Le commissaire Stefani n'a pas pensé devoir chercher quelque sens mystérieux à cette parole et conclut raisonnablement que Cagliostro était fou. Il se vit obligé de recourir à la bastonnade. » (Lettres de Semproni des 4 juillet et 30 octobre 1782.)

II. « Cagliostro était enfermé en présence de son confesseur, le père Passi, dominicain, quand tout à coup on entendit des cris et ces mots : « Halte-là, mon père arrêtez-vous ! Je ne veux pas ! Cela ne sert à rien !... Je proclame que je suis schismatique ! » (Lettre de Semproni du 1<sup>er</sup> novembre 1791.)

<sup>810</sup> Cf. *Initiation*, décembre 1905. Quelques documents nouveaux sur le comte de Cagliostro, par le Dr Marc Haven. Ces documents nouveaux proviennent d'une étude du marquis Sommi Picenardi faite d'après les lettres de Donato et les Archives d'Etat de Pesaro (*Carteggio sulla persona di Giuseppe Balsamo denominato il Conte Cagliostro, relegato nella fortezza di S. Leo per ordine della Santità di Nostro Signore Papa Pio VI*). Ces documents forment deux volumes de 137 et 43 pages (N<sup>os</sup> 8718-8719). Deux autres cartons, numérotés 8771 et 8720, contiennent des lettres des officiers, des chapelains et de différents personnages officiels relatives à l'administration de la forteresse, à Cagliostro, et des réponses à ces lettres. Que

Bien que ce travail, fait uniquement au moyen de rapports émanés du clergé ou des officiers de police chargés de la surveillance de Cagliostro, soit évidemment hostile au prisonnier, on y trouve des documents intéressants.

Du 24 décembre 1789 au 7 avril 1791, la procédure du Saint-Office s'accomplit méthodiquement. Sitôt arrêté, Cagliostro comparait devant ses juges. Tout d'abord, le Saint-Office cherche à obtenir des aveux, à faciliter des déclarations compromettantes permettant de formuler nettement le cas d'hérésie. On emploie pour cela les procédés les meilleurs : on feint la bienveillance, l'estime pour son savoir ; on l'engage à parler<sup>811</sup>, à parler beaucoup, sans avoir l'air de remarquer rien d'étrange, sans manifester d'autres sentiments que de l'intérêt.

Cagliostro n'ignorait pas qu'on se jouait de lui, mais il dédaignait de s'en apercevoir ; on le laissait parler ; c'était l'essentiel. Il importait que l'envoyé de Dieu fût entendre sa voix devant le plus haut tribunal de l'Orthodoxie, devant ces quatre cardinaux, représentants directs du Souverain Pontife, pour que Rome, un jour, ne pût nier l'avoir entendue. Le subtil calcul des hommes, à leur insu, comme toujours, accomplissait une œuvre providentielle<sup>812</sup>.

---

de choses nous trouverions là, sans doute, et comme il serait désirable que ces archives de Pesaro fussent intégralement publiées par quelque érudit italien et traduites en français.

<sup>811</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 203.

<sup>812</sup> « Lorsque L'Enfant d'amour est venu lui-même nous l'annoncer, en nous enseignant le chemin de la vie éternelle, nous l'avons d'autant moins compris qu'il parlait un langage étran-

S'adressant à ses juges, plus gravement, plus sérieusement encore qu'il ne l'eût fait à des disciples, sans voir leurs sourires, car il parlait à leur âme, il leur exposait, sans crainte et sans voiles, les principes de sa doctrine, leur disait ce que devait être la maçonnerie égyptienne, leur en révélait l'importance. « La maçonnerie ordinaire est une route dangereuse qui mène à l'athéisme ; j'ai voulu sauver les maçons de ce danger et les ramener, pendant qu'il était temps encore, par un rite nouveau, à la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme<sup>813</sup>. » Et si, frappés par son éloquence, ses juges lui demandaient d'où lui venaient cette science et cette force persuasive, il répondait que, par une faveur spéciale, Dieu l'inspirait<sup>814</sup> et lui donnait une puissance que, de lui-même, certes, il n'aurait pas. Il leur expliquait comment il priait, ranimant sa foi avant d'opérer<sup>815</sup> ; puis par l'intermédiaire de sujets purs et jeunes, sous forme de visions, ou directement, en lui-même, sous forme d'impulsions intérieures, comment il recevait les révélations, les directions qu'il avait demandées à Dieu<sup>816</sup>. Je crois, disait-il, que l'homme, créé à l'image de Dieu, peut, par sa protection spéciale<sup>817</sup>, parvenir à la connaissance et à la

---

ger à notre domaine ; il parlait amour et c'est pour cela même que nous l'avons mis à mort ; mais par un mystère inconnu dans le temps, nous avons accompli son œuvre ». Triomphe de l'Amour. Paris, 1828, t. III, p. 118.

<sup>813</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 165 et 167.

<sup>814</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 117.

<sup>815</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 177.

<sup>816</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 174 et 190.

<sup>817</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 117.

domination des esprits, qui, eux, procèdent d'un autre mode de création, parce que Jésus, avant, sa mort, nous a laissé et donné la vision béatifique comme en témoignent ses propres paroles : « Ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis. » Mais rien ne se peut faire que par la grâce de Dieu<sup>818</sup>, grâce qu'il dispense à qui bon lui semble, et que, seuls, des hommes de foi, de bonne volonté, et pratiquant la charité peuvent espérer l'obtenir<sup>819</sup>. Tels sont le but, les principes, les rites de la maçonnerie égyptienne, leur disait-il ; des prêtres, des prélats l'ont approuvée et vous aussi, vous en reconnaîtrez la pureté et la bonté, vous m'aidez à la présenter au Pape. Il m'écouterà, me rendra la liberté et même me donnera sa protection pour mon ordre déjà si répandu<sup>820</sup>. »

Ainsi parlait-il franchement, éloquemment<sup>821</sup> devant des juges qui lui laissaient concevoir toutes les espérances et l'encourageaient de leur approbation ; puis, quand il eut fait ainsi, sans la moindre prudence, l'aveu de ses réalisations sociales, de ses œuvres théurgiques, déclarations que des scribes enregistraient, quand les Inquisiteurs sentirent qu'il n'avait plus de lui-même rien à dire, le décor et le langage des acteurs changèrent. Plus de douceur, plus de promesses, plus de feinte estime ; les conseillers bien-

---

<sup>818</sup> *Rituel*, p. 30 ; et *Vie de Joseph Balsamo*, p. 198.

<sup>819</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 192.

<sup>820</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 209. — Jacques Molay aussi, croyant à la sagesse, à l'inspiration divine du pape, a demandé à être entendu directement par lui.

<sup>821</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 117.

veillants devinrent des inquisiteurs impitoyables ; l'interrogatoire<sup>822</sup> commença.

Un interrogatoire peut être conduit au gré des juges et ceux du Saint-Office s'entendaient fort bien à le faire<sup>823</sup>. Questions entremêlées assez habilement pour que la réponse sur un point engageât sur un

---

<sup>822</sup> Pour suivre cet interrogatoire, nous n'avons que de bien médiocres documents : la rédaction du greffier, qui d'ailleurs a disparu (Gagnière, *loc. cit.*, p. 47), devait être déjà conçue dans un sens modifié, et le choix, fait dans ce procès-verbal par un auteur nettement hostile (le père Marcello), ne peut donner que des renseignements bien altérés sur les paroles que, réellement, Cagliostro a prononcées devant ses juges.

<sup>823</sup> Le juge, par insinuation, essayait de lui suggérer sa réponse (*Vie de Joseph Balsamo*, p. 189), le dirigeait en quelque sorte par la main (*ibid.*) p. 171. « Il faudrait un volume pour détailler en entier tout ce qu'on a fait pour tirer de sa bouche la vérité » (*ibid.*, p. 190). On lui coupait la parole (*ibid.*, 207-171), on le ramenait brusquement en arrière pour le troubler, l'interrogeant vingt fois sur un même détail jusqu'à ce qu'il ait prononcé le mot compromettant qu'on voulait obtenir (*ibid.*, 163, 168, 169). On interrompait l'enquête : tout était fini ; l'assurance était donnée au prisonnier que ses réponses étaient satisfaisantes, que ses peines allaient finir ; puis on reprenait la question et les pièges (*ibid.*, p. 207). Si même nous avions les textes prudemment supprimés dans les Archives du Vatican, nous ne pourrions y puiser qu'en nous souvenant sans cesse dans notre travail qu'il s'agit d'un procès de l'inquisition. Le procès des Templiers, pour ne citer que celui-là, se rapproche beaucoup de celui de Cagliostro. Celui qui en aura étudié les pièces juridiques sera déjà mieux préparé à comprendre certaines obscurités du procès de Cagliostro.

autre<sup>824</sup> ; jeux de mots, pièges, duplicité<sup>825</sup>, tout était mis en œuvre pour le perdre : parfois, sous prétexte de lui donner l'occasion de prouver qu'il était chrétien, on lui ordonnait de réciter telle ou telle prière du rituel catholique<sup>826</sup> ; on lui demandait des définitions théologiques c'était un examen de catéchisme<sup>827</sup>. Cagliostro, à qui cette logomachie ne convenait guère, répondait selon l'esprit, avec une ampleur philosophique plus catholique que la demande, avec un symbolisme large, à ces demandes étroites : et « son ignorance criminelle du nombre des péchés capitaux », « ses opinions hérétiques sur le jeûne et le maigre des

---

<sup>824</sup> P. 315 — On veut lui faire reconnaître exacte en bloc une dénonciation anonyme déclarant que Cagliostro parlait habituellement contre le Christ, contre les sacrements, ou contre d'autres vérités respectables.

<sup>825</sup> P. 189-190. Il avoue un jour que, depuis peu, il a conçu des doutes sur le but et le caractère de la maçonnerie : quelque temps après, on lui déclare que lui-même a avoué et signé qu'il savait bien en propageant sa maçonnerie qu'il agissait contre la religion. — Je n'admets pas ce jeu de mots ! est-ce que je ne m'entends plus moi-même ? répond Cagliostro indigné et irrité de ces procédés.

<sup>826</sup> Actes de foi, d'espérance et de charité. *Vie de Joseph Balsamo*, p. 173

<sup>827</sup> « Croirait-on qu'interrogé sur les vertus cardinales, il répondit qu'elles étaient les mêmes que les vertus théologiques ! — et que le sacrement de confirmation était la confirmation du baptême ! — qu'il ne savait pas le nombre des péchés capitaux ! » écrit avec indignation le père jésuite, auteur de la *Vie de Joseph Balsamo*. Évidemment, cela méritait la torture et la mort exemplaire.

quatre-temps<sup>828</sup> » étaient soigneusement enregistrées par ses juges.

Les dénonciations payées<sup>829</sup> ou spontanées s'amas-  
saient aussi : ceux qui avaient fréquenté Cagliostro,  
tremblants devant l'Inquisition, étaient trop heureux  
d'acheter leur tranquillité par quelque déposition à  
charge<sup>830</sup>. Quand les dépositions spontanées ne suf-  
fisaient pas, on s'en procurait d'autres, on interro-  
geait la comtesse de Cagliostro. Faible, timide, brisée  
par sa vie d'épreuves, effrayée par les malheurs de  
son mari, livrée aux prêtres habiles qui l'entouraient,  
elle était un jouet entre leurs mains. L'intimidation,  
les promesses, les menaces, qui n'agissaient pas sur  
Cagliostro, réussissaient toujours avec elle. Suivant  
ce qu'on voulait obtenir, on lui représentait que sa  
réponse, faite dans tel sens, pouvait sauver son mari  
et la pauvre femme, naïve et dévouée, s'empressait  
de répondre ce qu'on voulait. C'est ainsi que tantôt  
elle certifia les étonnants pouvoirs théurgiques de  
Cagliostro<sup>831</sup>, tantôt elle soutint que ses divinations  
s'expliquaient par des raisons très simples et tout

---

<sup>828</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 173. Éliphas Lévi, homme d'ima-  
gination, qui parlait souvent à la place de ceux qu'il était censé  
citer, raconte à ce sujet l'anecdote suivante dont l'esprit est  
exact sinon le texte : « Des juges se fâchèrent, lui demandèrent  
brusquement le nom de sept péchés capitaux ; il nomme la  
luxure, l'envie, l'avarice, la gourmandise et la paresse - Vous  
oubliez l'orgueil et la colère, lui dit-on. Pardonnez-moi, reprit  
l'accusé, je ne les oublie pas, mais je ne voulais pas les nommer  
par respect et de peur de vous offenser. »

<sup>829</sup> Cf. plus loin.

<sup>830</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 216. — Gagnière, *loc. cit.*, p. 49-40.

<sup>831</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 178.



humaines<sup>832</sup> ; qu'on lui fit déclarer tour à tour sur les supercheries, l'ignorance, ou au contraire, sur les miraculeuses actions de son mari, tout ce qu'il fallait pour la procédure<sup>833</sup>. Et lorsque Cagliostro, pour sa défense, faisait appel au témoignage de sa femme, il avait l'atroce douleur d'apprendre qu'elle avait justement déposé en sens contraire de ses déclarations.

Presque toujours, par ces différents procédés, le Saint-Office obtenait les éléments nécessaires à la rédaction de son acte. Mais lorsque, malgré tout, Cagliostro ne voulait pas les fournir, se refusait à admettre un crime dont il était innocent à signer la feuille où l'on avait inscrit les aveux fictifs ou les blasphèmes<sup>834</sup> qu'il était censé avoir prononcés, il restait un dernier moyen spécial à l'Inquisition : la torture. On en usa<sup>835</sup>.

---

<sup>832</sup> *Ibid.*, p. 176, 177.

<sup>833</sup> « Prouvez-nous que votre mari est un ignorant, qu'il ne devait ses succès oratoires qu'à l'excitation artificielle de l'alcool, la réussite de ses opérations qu'à des jongleries, et vous le sauvez du crime de magie. Nous n'avons plus à poursuivre un charlatan, cela ne nous inquiète ni ne nous regarde », lui disait-on. Et quelque autre jour : « Si nous avons vraiment des preuves de son savoir, des faits réels, indiscutables de la protection de Dieu sur lui et sur ces œuvres, si ses prédictions, ses opérations étaient remarquables et vraies, ce serait matière à examen et cela relèverait de la mystique divine, non plus de la goétie. Votre mari serait un saint. » — Et la pauvre prisonnière, sans guide, isolément interrogée, faisait tout pour sauver son mari, pour se sauver elle-même, et tout était amené pour que ses réponses les perdissent davantage.

<sup>834</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 214.

<sup>835</sup> Ce n'est pas le doux auteur de la *Vie Joseph Balsamo* qui nous l'a révélé, quoique certaines phrases de son livre et cer-



La force physique a des limites ; le courage, la ténacité deviennent des révoltes irraisonnables, d'épuisantes illusions lorsqu'elles se heurtent à l'impossible. Cagliostro vit l'inutilité de ses efforts, la fausseté, le parti pris immuable de ses juges. Lassé d'être joué et torturé, il renonça à la lutte, s'abandonna, se livra à tout ce qu'exigèrent les Inquisiteurs, certain du résultat final, cherchant seulement dès lors à éviter, pour ses bourreaux aussi bien que pour lui-même, le plus de mal possible. Les Inquisiteurs, maîtres de la situation, ayant en mains toutes les armes nécessaires pour accabler Cagliostro, convaincu du fait d'hérésie, passèrent au deuxième acte de leur œuvre destructive.

Il ne suffisait pas que Cagliostro disparût, il fallait le déconsidérer auprès de ses disciples, le perdre dans l'opinion des hommes. Pour que son œuvre s'écroulât, pour annihiler sa secte et ébranler la Maçon-

---

tains actes de Cagliostro s'éclaircissent tout à coup lorsqu'on songe à tout cela. Mais les lettres de Semproni (cf. p. 252) sont là pour le prouver. Les usages de l'inquisition sont connus et ne se sont pas modifiés : « Les formes judiciaires de l'inquisition n'admettaient aucun débat : ce n'était point un procès qui se débattait entre l'accusateur et l'accusé. La procédure était toujours secrète et faite sur des pièces que l'accusé ne voyait jamais. Aucun défenseur n'était admis. Les dénonciations étaient acceptées comme des dépositions que l'accusé ne pouvait discuter. On payait les délateurs. Enfin, l'inculpé devait s'accuser lui-même s'il voulait mériter l'indulgence des juges. On interdisait la comparution définitive des accusés comme Cagliostro dont on espérait tirer de nouveaux aveux et même, si leur mémoire se trouvait hésitante, une courte visité à la salle de torture déliait promptement la langue des plus obstinés. » Gagnière, *loc.cit.*, p. 50.

rie par sa chute, il était indispensable de montrer à tous un Cagliostro écrasé, repenté, revenu au giron de l'Église catholique, reniant son œuvre, abjurant ses erreurs. Par les mêmes procédés, par la privation, par les souffrances, par la violence on fit accepter à Cagliostro confesseur sur confesseur, capucin après jésuite. Ces directeurs de conscience entraient dans sa cellule accompagnés, et n'en ressortaient qu'avec une rétractation nouvelle, une confession générale, une supplique humble arrachée au prisonnier<sup>836</sup>.

C'était chose facile d'ailleurs ; Cagliostro résistait de moins en moins<sup>837</sup>, épuisé et sans illusions. On lui envoya de tels livres, de tels moines, qu'il fut même amené à en demander d'autres ; c'était ce qu'on voulait. On racontait ensuite, car, pour cette œuvre pie, le Saint-Père avait « daigné dispenser de la loi du secret inviolable qui accompagne toujours, avec autant de justice que de prudence, les procédures de la sainte Inquisition<sup>838</sup> », avec quelle confusion, avec quelle bassesse il reconnaissait son hérésie, de quel cœur contrit il en demandait pardon à l'Église ; sa résignation était représentée comme de la lâcheté, sa soumission aux exigences cruelles de Rome, comme une abjecte hypocrisie<sup>839</sup>. On y joignait, sur ses mœurs et

---

<sup>836</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 204, 206, 217. — Gagnière, *loc. cit.*, p. 54, 55, lettres de Semproni.

<sup>837</sup> Quelques révoltes vite contenues lui échappaient encore, mais de plus en plus rarement. *Vie de Joseph Balsamo*, p. 215.

<sup>838</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, préface XXIII.

<sup>839</sup> Il est triste de voir des auteurs même libéraux et éclairés comme M. Gagnière épouser ces opinions et ne pas comprendre les drames qui se passèrent dans l'âme de Cagliostro.

sur sa vie, toutes les calomnies empruntées aux délations, aux faux témoignages des intéressés. Publiées dans la presse, répandues par des pamphlets et des brochures, diffusées par toutes les conversations et les correspondances, ces nouvelles arrivaient vite aux oreilles de ses disciples, de ses amis, et troublaient leur âme<sup>840</sup>.

Pour obtenir une abjuration officielle, on lui dépêcha sous couleur de le conseiller, non pas un avocat<sup>841</sup> ce qui était déjà contraire aux us de l'Inquisition<sup>842</sup>, mais deux avocats, M. le comte Gaëtano Bernardini, et Mgr Charles-Louis Constantini, avocat des pauvres qui employèrent leur éloquence à lui représenter que son affaire était claire, que le bûcher l'attendait, sinon plus<sup>843</sup>; qu'un seul moyen s'offrait à lui d'échapper

---

<sup>840</sup> Nous avons vu combien Sarrasin et Lavater en furent affectés. *Le Testament de mort*, la *Vie de Joseph Balsamo*, traduite dans toutes les langues, datent de cette époque.

<sup>841</sup> Avocat religieux, entendons-le bien : un monsignor de la curie.

<sup>842</sup> Aucun défenseur n'était admis, nous l'avons dit plus haut, p. 229.

<sup>843</sup> Cagliostro reconnu formellement hérétique « tombait dans toutes les peines et censures entraînant la mort exemplaire » (Texte de la sentence.) Or les *Bandi generali* distinguaient deux sortes de mort : la *pena della vita*, pendaison ou décapitation ; la *morte esemplare*, c'est-à-dire le bûcher, la roue, l'écartèlement, l'arrachement des entrailles, etc. (Gagnière, *op. cit.*, p. 51.) « L'hérésie, dit le *Manuel des Inquisiteurs*, est le plus grand des crimes : la mort ne l'éteint pas ; il faut le poursuivre jusque dans la tombe. Le mort est solidaire des actes et des pensées du vivant ; s'il arrive qu'il ait été inhumé, on l'arrachera à la terre protectrice, on le traînera misérablement par les rues ; on le jettera à la voirie et il sera un exemple terrible

à cette mort atroce : c'était de signer une abjuration solennelle dont on lui apportait le texte ; cela le sauverait — « la garantie en est sûre et formelle<sup>844</sup> » — de tortures nouvelles. Ils l'obtinrent et, dès lors, toute procédure fut close.

Le 7 avril 1791, Cagliostro comparut devant la Congrégation en présence du Pape<sup>845</sup>, pour y entendre à genoux, la tête couverte d'un voile noir, la lecture de la sentence suivante : « Joseph Balsamo, atteint et convaincu de plusieurs délits et d'avoir encouru les censures et peines prononcées contre les hérétiques formels, les dogmatisants, les hérésiarques, les maîtres et disciples de la magie superstitieuse, censures et peines établies tant par les lois apostoliques de Clément XII et de Benoît XIV<sup>846</sup>, contre ceux qui,

---

pour le peuple. » Les avocats de la Curie n'exagéraient donc pas les peines qui menaçaient Cagliostro.

<sup>844</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 216.

<sup>845</sup> « La présence de Pie VII prouve toute l'importance politique qu'il attachait à l'affaire. Il était sans exemple qu'un Souverain Pontife eut daigné assister à une comparution d'hérétique. » Gagnière, *loc. cit.*, p. 50.

<sup>846</sup> La Bulle de Clément XII *In eminenti* du 26 avril 1738, confirmée par l'Édit du 14 janvier 1739, défend, sous peine de mort exemplaire, l'affiliation à la Franc-Maçonnerie, enjoint à tous l'obligation de la délation. La Bulle de Benoît XIV *Providas romanorum pontificum* du 18 mai 1751 confirme les précédents édits. La preuve de la sagesse de ces édits prononcés « parce qu'on ignore si la secte maçonnique est innocente ou criminelle » (*Vie de Joseph Balsamo*, p. V) ; la preuve qu'ils furent inspirés par l'Esprit Saint, le père jésuite Marcello, auteur de la *Vie de Joseph Balsamo*, la trouve dans ce fait que plusieurs princes, entre autres le Grand Turc, en 1748, ont agi de même et proscrit les Maçons (*Vie de Joseph Balsamo*, p. 88).

de quelque manière que ce soit, favorisent et forment des sociétés et conventicules de francs-maçons, que par l'Édit du Conseil d'État porté contre ceux qui se rendent coupables de ce crime à Rome ou dans aucun autre lieu de la domination pontificale. Cependant à titre de grâce spéciale, la peine qui livre le coupable au bras séculier (c'est-à-dire la mort exemplaire) est commuée en prison perpétuelle dans une forteresse, où il sera étroitement gardé, sans espoir de grâce, et, après qu'il aura fait l'abjuration, comme hérétique formel, dans le lieu actuel de sa détention, il sera absous des censures et on lui prescrira les pénitences auxquelles il devra se soumettre<sup>847</sup>. » Cette sentence, « également absurde et cruelle » dit la Feuille villageoise<sup>848</sup> souleva l'indignation de tous les esprits raisonnables en Europe. Le traducteur de la Vie de Joseph Balsamo, quoique fort hostile à Cagliostro, ne put s'empêcher de joindre sa voix au concert de réprobation qui s'éleva contre l'acte de l'Inquisition<sup>849</sup>.

Treize jours après, le 20 juin, eurent lieu l'odieuse cérémonie de l'abjuration publique et de l'autodafé. « Le Saint-Office voulait offrir le thaumaturge en spectacle à la populace, montrer, dans son abjection de repentir, ce franc-maçon hérétique. Cagliostro, en

---

<sup>847</sup> *Vie de Joseph Balsamo*, p. 220-221. M. Gagnière, donne de cette sentence, une version plus courte, qu'il dit textuelle (?), identique pour le sens d'ailleurs, différant seulement dans le choix des termes.

<sup>848</sup> Année 1791, n° 34, p. 129 « L'aigle romaine est armée des griffes de la superstition : malheur à qui tombe dans ses impitoyables serres. » *Id.*, *Ibid.*

<sup>849</sup> *Vie de Joseph Balsamo*. Avertissement, p. 5 et 6.

robe de pénitent, pieds nus, un cierge à la main, parcourut entre deux files de moines le trajet du châtea Saint-Ange à Santa-Maria. Là, agenouillé devant l'autel, il demanda pardon à Dieu et à la sainte Église et abjura ses erreurs ! La comédie était jouée<sup>850</sup>. » Quelle pensée sondera ce que devait être la douleur de Cagliostro !

Sur la place voisine, entre-temps, le bourreau brûlait solennellement tous ses papiers, ses livres, les manuscrits et rituels, les ornements de la maçonnerie égyptienne, comme il avait été ordonné dans la sentence<sup>851</sup>.

« Le lendemain, le prisonnier, réveillé en sursaut, était conduit nuitamment, et sous bonne escorte, à San-Leo. Durant son sommeil on avait remplacé ses vêtements habituels par un costume neuf qu'il dut endosser. Toutes ces précautions avaient été ordonnées par le cardinal secrétaire d'État, qui espérait peut-être retrouver les traces d'une correspondance de Cagliostro avec le dehors. Toujours est-il qu'aus-

---

<sup>850</sup> Gagnière, *loc. cit.*, p. 54.

<sup>851</sup> « Le livre manuscrit qui a pour titre *La Maçonnerie égyptienne* [...] sera brûlé publiquement par la main du bourreau avec les instruments appartenant à cette secte. » « Sentence » in *Vie de Joseph Balsamo*, p. 221. — On écrivait de Rome à Paris, le 4 mai 1791 : « On a affiché hier la sentence qui a ordonné que les papiers et les effets de M. Cagliostro seraient brûlés par la main du bourreau. L'exécution s'en est faite ce matin sur la place de la Minerve. Elle a duré trois quarts d'heure. Le peuple s'en est fait une fête. À chaque ustensile qu'on jetait au feu, livres, pancartes, patentes ou cordons de Maçonnerie, la multitude battait des mains et poussait des cris de joie. » *Gazette nationale (Moniteur universel)* n° 159 du mercredi 8 juin 1791.

sitôt après le départ du prisonnier, le cardinal Zélada enjoignit au gouverneur de Saint-Ange de donner toutes les commodités possibles aux deux ministres du Saint-Office, chargés d'exécuter les ordres du Souverain Pontife consistant à faire une perquisition minutieuse, tant dans le cachot où avait été gardé Giuseppe Balsamo, que dans les vêtements, hardes et livres restés ici<sup>852</sup>. »

À San-Leo, dans son obscur cachot, plus étroit encore que celui de Saint-Ange, les tortures recommencèrent ; les lettres de Semproni, dont nous avons cité quelques passages plus haut ne sont que trop explicites à ce sujet : la fin de sa captivité fut un martyre : l'Inquisition continua sur lui-même après la sentence, l'exercice d'inutiles tourments. Le 11 septembre, à la suite d'une lettre anonyme reçue par le cardinal Doria, l'avertissant d'un soi-disant projet fait par des Français d'enlever Cagliostro à l'aide « de ces nouvelles inventions appelées ballons », on transféra Cagliostro de son cachot dans un autre, dit *Il Pozzetto* (nom qui signifie quelque chose comme oubliette, puits ou égout), sans doute pour que ses cris s'entendissent moins ; et c'est là qu'il acheva de souffrir.

La notice consacrée par le marquis S. Picenardi à la détention de Cagliostro à San-Leo contient de nombreux détails sur ces longs et horribles mois d'agonie. L'auteur italien a beau présenter tout cela sous une forme atténuée, administrative, et démontrer par les chiffres du budget que cette prison devait être douce

---

<sup>852</sup> Gagnière, *loc. cit.*, p. 54.



aux détenus<sup>853</sup> ; il a beau tout expliquer au début par la fourberie de Cagliostro qui jouait la comédie ; à la fin, par sa folie, suite d'alcoolisme (!) chez un homme violent et maniaque, l'impression générale qui se dégage de cette lecture est atroce. Et si l'on pense qu'il y a cent ans de cela, que cet homme, quelque opinion qu'on puisse en avoir, n'était pas un criminel, qu'il n'était poursuivi que pour ses idées et non pour des faits<sup>854</sup>, on se demande si l'on rêve, si demain ne reverra pas de pareilles choses, si les bûchers sont bien éteints ?

Lorsque les troupes françaises pénétrèrent en Italie, lorsque leur arrivée à Rome parut menaçante, les Inquisiteurs tremblèrent et l'ordre fut donné d'achever Cagliostro dans son cachot. On répandit ensuite la nouvelle qu'il était mort d'apoplexie et l'acte de décès fut établi sur cette base<sup>855</sup>. Mais le secrétaire du pape

---

<sup>853</sup> M. Gagnière trouve que Cagliostro fut bien traité ! « On ne lui mit pas même les fers aux pieds » dit-il. *Loc. cit.*, p. 43. Ce serait, après tout ce que nous avons dit des procédés du Saint-Office, un argument insuffisant, même s'il était exact. Mais il est même inexact. Cagliostro fut enchaîné dans son cachot. Cf. Borowski, *op. cit.*, p. 134.

<sup>854</sup> Nous l'avons démontré : Cagliostro fut arrêté pour ses convictions, pour le rôle qu'il avait joué en Europe et non pas pour un acte illégal comme aurait été celui de fonder une loge sur le territoire romain : les enquêteurs du Saint-Office eux-mêmes ont été obligés de le reconnaître. « Les causes de son arrestation sont incertaines, écrit un contemporain, on l'accuse d'être un mauvais catholique, ne pratiquant ni la messe, ni le maigre du vendredi. » Borowski, *op. cit.*, p. 134.

<sup>855</sup> Voyez appendice, p. 335. La nouvelle fut répandue par *Le Kracas*, journal semi-officiel du Vatican.



a avoué à l'antiquaire Hirt que Cagliostro fut bien mis à mort dans sa cellule pour avoir voulu, dit le secrétaire, sauter à la gorge d'un prêtre qui venait le voir<sup>856</sup>.

D'après l'acte de décès, il mourut à San-Leo le 26 août 1795 à 3 heures du matin<sup>857</sup>. Son corps fut enfoui dans un terrain vague de la forteresse, la sépulture religieuse lui ayant été refusée<sup>858</sup>.

L'archiprêtre de San-Leo, en dressant l'acte de décès reconnut qu'il fallut à Cagliostro un extraordinaire « entêtement » pour résister plus de quatre ans aux souffrances de sa prison<sup>859</sup>.

M. Sommi Picenardi aurait dû approfondir cette

---

<sup>856</sup> Lavater informé de cela par Hirt, annonça cette nouvelle à Sarrasin par une carte qui se trouve aux Archives Sarrasin, volume VII cote 39, et la lui confirma ensuite, après avoir causé avec Hirt à son retour de Rome. Mêmes archives, vol. VII, cote 40. Hirt lui répéta que l'exécution ne fut pas publique, mais que le fait est certain et notoire et qu'il le tenait de source très sûre. C'est ce qui a servi de prétexte aux amateurs de merveilleux, qui ne pouvaient admettre la mort d'un homme comme Cagliostro, pour raconter qu'il s'était évadé sous les habits de son confesseur et qu'on n'avait trouvé dans sa cellule qu'un cadavre défiguré (celui du prêtre), revêtu des habits de Cagliostro. Ce Cagliostro ainsi évadé, devint immortel : on le signale depuis, tantôt ici, tantôt là, selon les besoins de tels ou tels intéressés. Éliphas Lévi a sottement propagé cette légende irrespectueuse

<sup>857</sup> Mais rien ne nous prouve la véracité de ces renseignements que l'acte des registres pontificaux. Les lettres de Lavater donnent une date plus récente pour la mort de Cagliostro. Le fait est secondaire, du reste ; ce qui est important, c'est l'aveu du meurtre du prisonnier, couronnant son martyre.

<sup>858</sup> Cf. appendice.

<sup>859</sup> Cf. appendice.

phrase : « On ne vivait pas dix ans dans un cachot de l'Inquisition ; la mort, plus clémente que le pape, venait vous délivrer » dit M. Gagnière dans son étude si consciencieuse sur l'Inquisition à Rome à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>860</sup>. Aussi a-t-il compris et fait observer que les derniers moments de Cagliostro, de cet homme d'une énergie si vivante, durent être atroces<sup>861</sup>.

Les bataillons français arrivèrent le 19 février 1797 aux portes de Rome. Immédiatement des officiers s'enquirent de Cagliostro : on leur apprit qu'il était mort. Le général Dobrowski, qui occupa San-Leo, fit sortir de leurs cachots tous les prisonniers de l'Inquisition. « Amis, disait le général dans sa proclamation aux prisonniers, amis, vous êtes libres. La République cisalpine, en détruisant une des Bastilles du gouvernement pontifical, vous a rendu tous vos droits. » Puis il fit sauter la forteresse de San-Leo<sup>862</sup>.

Mme de Cagliostro avait, elle aussi, disparu. D'abord enfermée au couvent de Santa-Appolonia du Transtevère<sup>863</sup>, elle ne s'y trouvait plus en 1799. Avait-elle été transférée secrètement ailleurs ? Était-elle morte de chagrin peu de mois après son mari, comme le déclarèrent les religieuses aux amis qui cherchaient

---

<sup>860</sup> P. 52 ; étude que nous avons eue si souvent à citer.

<sup>861</sup> Gagnière, *loc. cit.*, p. 56.

<sup>862</sup> Ce fait historique, inconnu jusqu'ici est établi par les Archives de Milan et a été signalé pour la première fois par M. Gagnière, *loc. cit.*, p. 56. Il est à rapprocher de la destruction de la Bastille, après la détention de Cagliostro.

<sup>863</sup> Rodocanachi, *Le Château Saint-Ange*, Paris, 1909, in-f<sup>o</sup>, p. 238.

sa trace<sup>864</sup>, ou morte de mauvais traitement ? On ne le sait. Toujours est-il que le salut vint trop tard, pour elle, comme pour Cagliostro.

Cagliostro, fidèle à sa tâche, au mépris des souffrances et au mépris de sa vie avait apporté la lumière jusqu'au pied du Vatican qui la repoussa et l'éteignit dans le sang de l'apôtre : là aussi la coupe des iniquités était pleine. Ce furent les derniers actes et les derniers jours de l'Inquisition<sup>865</sup>, et, pour Rome, le commencement de la déchéance. San-Leo sauta en 1796. Napoléon porta, en 1797<sup>866</sup>, le coup fatal à l'autorité papale et nous voyons s'écrouler depuis un siècle avec une vitesse progressive le colosse aux pieds d'argile qui pendant quinze siècles écrasa les intelligences et terrifia les âmes.

---

<sup>864</sup> Gagnière, *loc. cit.*, p. 52.

<sup>865</sup> Figuiet, *Histoire du merveilleux*, Paris, 1861, t. IV, p. 128.

<sup>866</sup> Le traité de Boulogne fut imposé le 23 juin 1796 ; le pape ayant manqué à tous ses engagements, Napoléon envoya ses troupes à Rome (janvier 1797) ; le traité de Tolentino fut imposé en février 1797 ; les généraux Victor et Duphot demeurèrent à Rome pour en contrôler l'exécution. Le pape fit assassiner Duphot ; le 10 février 1798 Berthier entra à Rome : le pape fut exilé à Sienne, à Florence, puis en Dauphiné il mourut à Valence.

## CHAPITRE X : OBSERVATIONS SUR LA VIE ET LA MORT DE CAGLIOSTRO – L'ESPRIT DES TÉNÉBRES

Ainsi mourut le divin Cagliostro, l'être de lumière et de bonté, jeté en proie à la louve romaine qui se vengea sur lui de ses terreurs et de ses défaites. Livré, sinon trahi, par celle qu'il aimait le plus, abandonné de ceux qu'il avait comblés de bienfaits<sup>867</sup>, poursuivi, non pour des faits, mais pour des tendances, arrêté par abus de pouvoir, condamné à une peine sans rapport même avec les délits qu'on lui imputait, torturé sans pitié, il acheva par le martyre une vie d'apostolat et de charité.

S'il eût été coupable à Palerme, à Rome, à Paris<sup>868</sup>, à Londres, des moindres faits dont on a voulu l'accuser, il eut trouvé dans ces pays des juges et des châtiments ; mais aucun tribunal, nulle part, ne le jugea répréhensible<sup>869</sup> ; il appartenait au soi-disant repré-

---

<sup>867</sup> L'ordre de Malte, les maçons, ses disciples, restèrent spectateurs indifférents ou même le renièrent. Les Russes l'avaient désavoué, Strasbourg oublié ; la France le chassa, Londres le livra à Rome.

<sup>868</sup> À Paris, lors du procès du Collier, une plainte en « impiété et profanation » fut portée contre lui (*Gazette de Leyde*, n° XVI du 21 février 1786). Il fut jugé innocent de ce fait comme des autres : il ne restait même pas à Rome la nouveauté d'une accusation.

<sup>869</sup> « Les juges de Rome n'avaient aucun droit de le poursuivre

sentant de son Dieu, aux prétendus défenseurs des vérités éternelles qu'il incarnait, de le tuer au mépris de toute justice.

Mais qu'importait la justice ! Tout était égal aux Inquisiteurs quelles que fussent les actions, les croyances, de leur victime, que Cagliostro fût ou non coupable d'hérésie, qu'il pratiquât la magie divine ou la goétie, qu'il fût un saint ou un mécréant, de mœurs pures ou dépravées, les cardinaux ne s'en souciaient guère. Cagliostro était un danger pour Rome ; il devait disparaître. Dès le jour de son arrestation, sa mort était décidée.

Ses juges savaient bien qu'il enseignait l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, l'obéissance aux lois, le respect même de leur culte<sup>870</sup>. Ils n'ignoraient pas que sa vie avait été un modèle de charité et de sagesse, qu'il rendait la santé aux corps infirmes, la vue aux âmes aveugles. Ils savaient que ses disciples, loin d'être plongés par lui dans les ténèbres, puisaient dans ses paroles et dans son exemple les vertus les plus fortes et l'énergie la plus féconde. Ils ne le savaient que trop, et c'était là précisément le sujet de leur effroi.

---

pour des crimes commis hors de leur territoire et pour lesquels ils n'avaient point de corps de délit, et cependant, c'est à Rome qu'il a été condamné. » *Vie de Joseph Balsamo*. Avertissement, p. IV. Le traducteur est obligé de reconnaître cet abus de pouvoir.

<sup>870</sup> *Liber Memorialis*, Trad. française, Paris, 1910, p. 45. — Abbé Georgel, *Mémoires*. Paris 1817, t. II, p. 45. — *Mémoire contre le Procureur général*, Paris, 1786, in-16, p. 6 et 75. *Rituel de la Maçonnerie égyptienne*, p. 30, 40, 75, etc.

Qu'un homme exceptionnel qui n'était pas catholique pratiquant<sup>871</sup>, qui ne se déclarait pas fils soumis de l'Église romaine propagea une doctrine d'autant plus redoutable qu'elle était meilleure et plus voisine du pur christianisme, d'autant plus menaçante qu'elle appelait à elle tous les hommes sans distinction de races, de nations ou de cultes<sup>872</sup>, voilà quel était le terrible danger, voilà le grief véritable, la seule, l'invouable raison de leur haine et de leur acharnement. Rome luttait désespérément pour le maintien de sa puissance temporelle, pour ses biens terrestres, pour son monopole. C'est le Christ lui-même que poursuivaient les prêtres dans la personne de Cagliostro ; c'est l'esprit de vérité libérateur qu'ils voulaient exterminer dans son porte-parole.

« Qu'il meure ! criaient-ils, répétant les paroles anciennes, qu'il meure ! Car nous avons trouvé que cet homme est une peste, et que par toute la terre il excite une sédition parmi les juifs, et qu'il est le chef de l'hérésie des Nazaréens.

---

<sup>871</sup> Le ministre de Sardaigne à Rome, Donato, rapporte que le motif de l'arrestation de Cagliostro fut, ou qu'il était maçon, « ou qu'il avait empêché sa femme de se confesser. » Voyez aussi Borowski, *op. cit.*, p. 134.

<sup>872</sup> *Rituel de la Maçonnerie égyptienne*, p. 75. « Il ne blâmait aucun culte : il voulait même qu'on respectât le culte dominant. La Divinité, disait-il, préfère le culte simple et pur de la religion naturelle ; mais elle ne s'offense pas de ce que les hommes y ont ajouté en différents temps, selon les circonstances et les climats, pour adorer le Créateur et exprimer leurs actions de grâces. » Georgel, *Mémoires*, Paris, 1817, in-8°, t. II, p. 46.

« Il a même tenté de profaner le temple. Alors nous l'avons saisi et nous avons voulu le juger selon notre loi<sup>873</sup> »

---

<sup>873</sup> *Actes des Apôtres*, XXIV, V. 5, 6.

## CHAPITRE XI : JOSEPH BALSAMO ET LE COMTE DE CAGLIOSTRO

Après le procès du collier et l'acquiescement de Cagliostro, à la suite des actions intentées par lui contre les sieurs Chesnon et Delaunay, ces deux personnages, menacés à leur tour, se défendirent énergiquement : ils achetèrent d'abord Morande et, d'une entente commune, cherchèrent à prouver que ce Cagliostro, honorablement mis hors de cause par le Parlement, était un imposteur. Voici comment fut menée leur campagne.

En 1786, le commissaire Fontaine, de Paris, collègue de Chesnon, retrouve dans ses archives un dossier de février 1773, où le nom Feliciani, femme Balsamo, attire son attention. Il le signale à Chesnon ; Morande s'en saisit et annonce aussitôt<sup>874</sup> que Cagliostro n'est qu'un « barbouilleur » du nom de Balsamo, déjà connu de la police à Londres et à Paris : il

---

<sup>874</sup> La tactique fut fort habile : Morande écrivit d'abord dans le *Courrier de L'Europe* (27 février 1787), sans preuves, sur des confidences faites à lui, disait-il, que le comte de Cagliostro s'était souvent fait appeler Balsamo, en particulier à Londres, où il avait déjà habité en 1771. C'est seulement alors que le commissaire Fontaine déclara, comme confirmation frappante des révélations de Morande, qu'en effet, le nommé Balsamo dont la femme s'appelait Féliciani, avait eu aussi des démêlés avec la police à Paris en 1773.



suscite des témoignages, publie articles sur articles<sup>875</sup>, fait écrire des correspondants, sème la nouvelle dans les loges qui s'en amusent<sup>876</sup>.

Mais le fait médiocrement intéressant pour le public que Cagliostro était un simple mortel, né de parents italiens et non d'un chérif de la Mecque, histoire dont on souriait seulement, ne suffisait pas. Il fallait que l'homme retrouvé fût encore un criminel ; on fouilla dans la vie dudit Balsamo ; on exhuma les rapports de police, on reçut des lettres sur lui qui le dépeignaient sous les couleurs les plus noires : récits, accusations, fantaisies<sup>877</sup>, tout s'accumula d'autant plus aisément que nul Balsamo n'était là pour protester et que Cagliostro n'avait aucune raison de prendre la défense d'un Balsamo. Il se contenta de déclarer, à l'occasion<sup>878</sup>, qu'il ne s'appelait pas plus Balsamo que Thiscio ou Baltimore. Goethe intervint dans ce débat en 1787 et, pompeusement, publia un arbre généalogique du nommé J. Balsamo<sup>879</sup>, personnage

---

<sup>875</sup> Dans le *Courrier de Londres* (février à juin 1787), dans la *Gazette de Leyde*, dans les *Notizie del Monde*, de Florence (n° 83 de 1786).

<sup>876</sup> Le 21 novembre 1786, la loge « Antiquity » du rite écossais reçut Cagliostro. Une caricature fut publiée au sujet de cette tenue. (*Cagliostro unmasked*, etc.) reproduite in *The Monist*, July 1903.

<sup>877</sup> *Ma correspondance*, in-16. — Années 1785, 86 et 87.

<sup>878</sup> *Lettre au Peuple anglais*, in-4° (1787), p. 56-57.

<sup>879</sup> Goethe, que le mystérieux Cagliostro agaçait, n'était pas fâché, en publiant cette histoire, de prouver à ses amis, et surtout à ses amies, que seul il avait vu clair en ne se laissant pas séduire par le farceur qui les avait éblouis. Cf. Goethe, *Voyage en Italie*, p. 34 sqq.

très authentique sans doute, mais dont la généalogie, si exacte soit-elle, ne prouve rien relativement à Cagliostro. Goethe crut cependant avoir, par cette notice, contribué puissamment à éclairer l'humanité ; il l'écrivit et ses lecteurs le répétèrent. Son rôle, en fait, fut insignifiant. Goethe se trouvait de passage à Palerme ; on lui montra le dossier Balsamo et l'arbre généalogique ; il alla voir la famille ; il donna à la mère et aux enfants quelques fausses espérances<sup>880</sup>, fit le généreux avec l'argent d'un ami, et ce fut toute son œuvre. Il n'ajouta pas le moindre document au dossier déjà colligé par l'avocat qui le conduisait et dont il ne donna même pas le nom. Par ces témoignages, par les recherches faites en Italie, on établit un fait : c'est qu'un nommé Giuseppe Balsamo naquit, à Palerme, le 2 juin 1743, quitta le pays fort jeune, se maria à Rome en 1768 avec une nommée Lorenza Feliciani, fille d'un orfèvre, disparut ensuite jusqu'en 1771, où on le signale à Londres<sup>881</sup> ; qu'à Paris, en 1773, il eut maille à partir avec un riche désœuvré qui fit la cour à sa femme et qu'il dut avoir recours à la justice pour arrêter le séducteur et lui reprendre sa conquête qu'ensuite, on perd sa trace.

Voilà les faits Balsamo nets, complets, tels qu'ils ressortent des pièces officielles<sup>882</sup>. Ils semblent exacts

---

<sup>880</sup> Faux renseignements sur leur fils qu'il était censé connaître ; promesse illusoire d'obtenir une bourse d'études pour un des enfants.

<sup>881</sup> Cette présence à Londres en 1771 n'est pas démontrée ; voir *Lettre au peuple anglais*.

<sup>882</sup> *Dossier dit Commissaire Fontaine*. « Enquête Gugino » in Campardon, *Marie-Antoinette et le Procès du Collier*, Paris, Plon,

et établissent indiscutablement l'existence, la généalogie et les aventures d'un nommé G. Balsamo<sup>883</sup>.

Entre la vie de ce personnage et celle de Cagliostro qu'y a-t-il de commun ? Sur quels points ses adversaires se fondèrent-ils pour essayer de démontrer l'identité des deux personnages ? C'est ce que nous allons indiquer, en discutant, au fur et à mesure, chacun de leurs arguments.

Lorsque Morande eut lancé la nouvelle que le Balsamo du commissaire Fontaine et Cagliostro ne faisaient qu'un, un correspondant anonyme écrivit de Palerme au commissaire Fontaine<sup>884</sup> une lettre où il déclarait qu'un M. Braconieri lui avait assuré que Cagliostro n'était autre que son neveu J. Balsamo : 1<sup>o</sup> parce que son neveu, un aventurier, dont l'âge correspond à celui de Cagliostro, a couru l'Europe, comme l'autre, sous différents noms<sup>885</sup> ; 2<sup>o</sup> parce que

1863, p. 410 sqq. —Déposition Braconieri in *Courrier de l'Europe* du 15 juin 1787. — *Actes officiels d'origine ecclésiastique : Extraits de naissance, de mariage, de décès*, reproduits in appendice.

<sup>883</sup> Remarquons qu'on aurait pu, sans doute, de même sur la foi de Sachi, retrouver un Thiscio de Naples, fils d'un peruquier, narrer son origine, son odyssée, qui auraient été vraies, positives aussi, et ensuite imputer à Cagliostro toutes les responsabilités de la vie de cet individu jusqu'en 1778. La méthode eut été la même et la discussion aussi difficile.

<sup>884</sup> Lettre du 2 novembre 1786 à M. le commissaire Fontaine, rue de la Verrerie (reçue le 3 décembre 1786). L'anonyme était un nommé Bernard (sujet français), calligraphe et professeur de langues. *Arch. Nat.*, Y. 13125.

<sup>885</sup> « La dernière fois où il l'a vu, à Naples, en 1773, il se faisait appeler marquis de Pellegrini. » *Id. Ibid.*

son signalement : « Il est petit, très noir, le nez écrasé, d'une laide figure », correspond à celui de Cagliostro<sup>886</sup> ; 3° parce que, si sa femme, qui se nommait Lorenza (tout court ?), s'appelle aujourd'hui Serafina Feliciani, c'est qu'elle a forgé ces noms du prénom d'une tante de Balsamo (Serafine Bracconieri) et du prénom de sa belle-mère (Felice Balsamo)<sup>887</sup>, de même que lui, avait pris le nom de Cagliostro de celui de sa marraine<sup>888</sup> ; 4° parce qu'on lui a dit, en 1784 (s'il ne se trompe) que Balsamo était revenu à Naples, avait été au Maroc, et se faisait appeler le comte de Cagliostro ; 5° parce qu'enfin, il a lu dans un journal de Florence, le 31 octobre 1786, que des lettres de Cagliostro avaient été vues signées Balsamo, et que le journal de Florence assurait que l'affaire était prouvée, que Cagliostro était un nommé J. Balsamo<sup>889</sup>.

---

<sup>886</sup> Inutile de faire remarquer l'insuffisance, et même l'opposition des signalements. Cf. *Portrait*, chap. II, p. 17. Un joaillier allemand de Palerme, Mathieu Novarrchy, qui rencontra souvent Balsamo en 1768, ayant vu sur la tabatière d'un de ses clients, le baron Irobio, en 1784, un portrait à la plume à mi-corps, non colorié de Cagliostro trouva, lui aussi, que les deux têtes se ressemblaient « sans pouvoir toutefois affirmer l'exacte conformité des deux physionomies. » *Courrier de l'Europe*, 12 juin 1786. *Enquête Gugino*, p. 393.

<sup>887</sup> *Courrier de l'Europe*, 15 juin 1787. Déclaration Bracconieri, p. 402. Affirmation inexacte, même au point de vue Balsamo, puisque nous savons pertinemment (*Acte de mariage de Balsamo*, appendice) que la femme de Balsamo s'appelait bien Lorenza Feliciani.

<sup>888</sup> Balsamo fut tenu sur les fonds baptismaux par J. Basile en remplacement de sa marraine Vincente Cagliostro.

<sup>889</sup> Lettre Bernard, *Arch. Nat.*, Y. 13125. Le journal en question était le *Notizie del Monde*, n° 83, du 17 octobre 1786, et

L'auteur de la lettre, qui déclare avoir agi en bon patriote, pour défendre des personnes respectables par leurs noms et par leurs charges — lisez Chesnon et Delaunay —, à qui Cagliostro faisait des imputations honteuses, désire que ces documents puissent confirmer le commissaire Fontaine dans ses soupçons sur l'identité de Balsamo et de Cagliostro<sup>890</sup>. Cet exposé des motifs qui ont poussé Bernard à ne pas signer sa lettre et à l'envoyer quand même est assez naïf ; l'intérêt qu'il porte à la police dans la personne de Delaunay, des Chesnon et du commissaire Fontaine est significatif ; cet employé zélé méritait de l'avancement. Bracconieri, cité par Bernard devant Me S. Gugino, avocat fiscal près la cour de Palerme le 9 mars 1787, lui répéta les mêmes faits positifs concernant la personne de Balsamo ; affirmation sans preuves, soupçons sans précision sur l'identité des deux personnages. Toutefois, il se garda, devant l'homme de loi, de citer la Gazette de Florence, ayant eu sans doute entre-temps des éclaircissements sur l'origine de l'article, non plus que les lettres de Cagliostro soi-disant signées Balsamo, qu'il aurait fallu montrer, ce dont il était fort empêché<sup>891</sup>.

---

l'article, que nous avons retrouvé, est un « communiqué » de Paris, reproduisant le *Courrier de l'Europe*.

<sup>890</sup> *Courrier de l'Europe*, 1787, p. 393, col. 1. Les mots de la lettre Bernard : « Vous vous êtes dit, etc. », indiquent bien qu'il répond à une demande de renseignements.

<sup>891</sup> Comparer la déposition Bracconieri in *Courrier de l'Europe*, n° 48, p. 401.



CAGLIOSTRO

Portrait gravé par Bollinger, édité par Schumann à Zwickau

En somme que ressortait-il de ces révélations ? Aucune preuve formelle d'identité. Résumons les points :

J. BALSAMO	CAGLIOSTRO
est né à Palerme, le 2 juin 1748*	est né on ne sait où, à Médine, dit-il, en 1749
s'est marié à Rome le 20 avril 1768 avec Dona Lorenza (Feliciani ?) illettrée	s'est marié à Rome en 1770 avec Serafina Feliciani, illettrée
Balsamo ne parlait qu'italien	Cagliostro parlait français, italien, portugais, latin, etc.
Balsamo était noir, laid, le nez écrasé	Cagliostro avait une figure fraîche, au teint clair, fort agréable, belle même
Le nom de Cagliostro est celui de la marraine de J. Balsamo.	Cagliostro déclare avoir choisi ce nom ; il ignore le sien.
<p>* Nous devons faire observer que les documents Balsamo eux-mêmes ne sont pas très précis ; il y a matière à discussion ; c'est ainsi que la version du Saint-Office donne comme date de naissance le 8 juin, au lieu du 2 ; comme lieu de célébration de son mariage, Saint-Sauveur-aux-Champs, au lieu de Santa-Ma.ria-in-Monticelli que donnent l'acte. (Cf. appendice) ; que le nom de la femme Balsamo est tantôt Lorenza tout court (Braconieri), tantôt Feliciana (Sartines), tantôt Feliciani (acte) ; que Braconieri rencontre Balsamo à Naples en 1773, la même année où le dossier Fontaine l'affirme à Paris.</p>	



En jetant un coup d'œil sur ce tableau, on voit que l'identification ne repose que :

- sur une approximation de dates,
- sur la ressemblance du nom de famille des deux femmes,
- sur l'existence du nom Cagliostro dans une branche de la famille Balsamo.

C'est peu ; en dehors de cela, rien de commun : signalements sans rapport, détails différents, négation de Cagliostro, affirmation formelle de Sachi dans un sens opposé à celui de Bracconieri ; absence de tout document officiel (actes, lettres, témoignages) appuyant l'hypothèse. Dans les papiers de Cagliostro qui ont été saisis deux fois à l'improviste, à Paris, en 1784, et à Rome, en 1789, aucune trace de Balsamo<sup>892</sup>. Ces constatations l'emportent en nombre et en importance sur les objections précédentes et pourraient faire considérer comme fortuites les trois ressemblances signalées.

Il y aurait eu un moyen d'éclaircir à tout jamais la question, c'était de confronter Cagliostro avec son soi-disant oncle, avec sa prétendue mère, qui vivaient en 1787, et dont on parlait tant ; et si Palerme était trop loin, de le confronter avec Duplessis, avec Buhot<sup>893</sup>, avec le commissaire Fontaine surtout, dont c'était le

---

<sup>892</sup> Et nous savons qu'il avait des papiers très importants, « irremplaçables » qu'on les examina si bien, qu'on ne les lui rendit pas à Paris, et qu'à Rome, quoiqu'averti, il ne fit disparaître aucun document, il ne cacha rien de ses archives.

<sup>893</sup> Du reste, Buhot et Fontaine avaient dû voir Cagliostro bien souvent à Paris en 1784, et nulle idée ne leur était venue d'y trouver Balsamo.



métier de reconnaître les gens. Or, ni le commissaire Fontaine, en 1787, ni le Saint-Office, en 1791, ne l'ont fait. Pourquoi ? La réponse est aisée : l'histoire était si douteuse qu'on craignait de voir tout s'écrouler devant un fait brutal ; un peu d'obscurité valait mieux.

L'obscurité est restée ; aujourd'hui, les acteurs ne sont plus ; il nous est impossible de trancher la question. Nous avons seulement soulevé des objections, et non pas fourni une réfutation décisive de la théorie de l'identité ; cela est vrai ; mais on nous accordera que la théorie adverse repose sur des arguments bien spécieux et bien vagues. Que le fait soit possible, vraisemblable même, à la rigueur, nous le reconnaissons. Mais on ne peut à aucun titre, on ne doit pas dire en toute sincérité historique, — et si nous avons réussi à le prouver, notre but est atteint —, qu'une démonstration de l'identité de Balsamo et de Cagliostro ait jamais été fournie par qui que ce soit.

Eh bien, sous ces réserves, admettons l'hypothèse : acceptons que le comte de Cagliostro soit né Joseph Balsamo. En quoi cela porte-t-il atteinte à son honorabilité, en quoi cela doit-il modifier le jugement que la postérité peut porter sur les actes ultérieurs de sa vie ?

Qu'il ait été le fils d'un procureur, d'un gendarme ou d'un laboureur, que nous importe ? Si les gens du XVIII<sup>e</sup> siècle pouvaient s'en inquiéter, ce scrupule ne saurait nous arrêter aujourd'hui. Épictète était esclave, né d'esclave ; son nom et sa morale subissent-ils une dépréciation de ce fait ? Que Cagliostro ait eu

une enfance capricieuse, un caractère indépendant, que ses fugues aient scandalisé les siens, son oncle en particulier, qui ne pouvait en faire un parfait comptable comme lui<sup>894</sup> ; qu'il ait voyagé peu ou beaucoup ; qu'il ait épousé la fille d'un orfèvre « homme de bien » d'ailleurs<sup>895</sup>, mais pauvre, au lieu d'une riche héritière, ce sont des faits sans importance pour l'humanité. Ce qui intéresse l'historien, c'est ce qu'il fit, lorsque, pénétrant dans l'arène des combats sociaux, il se mêla aux passions, aux luttes, aux souffrances de ses frères.

Nous n'acceptons pas pour cela, les yeux fermés, toutes les accusations dont on s'est plu à salir la période obscure de sa jeunesse ; nous n'avons pas à tenir compte de calomnies fantaisistes, d'imputations odieuses et gratuites, inventions de pamphlé-

---

<sup>894</sup> Antoine Braconieri était comptable de la maison Aubert et Cie de Palerme. Pierre Balsamo mourut quelques mois après la naissance de son fils, Joseph Balsamo ; l'enfant fut remis à J. Braconieri, son grand-oncle, puis, à la mort de celui-ci, à A. Braconieri. Les oncles se débarrassèrent de l'enfant en le plaçant d'abord au séminaire Saint-Roch de Palerme, d'où il s'échappa, en 1755, pour revenir chez lui ; on le mit en correction après cette frasque, aux Bonfratelli de Saint-Benoît, près de Cartagirone (1756). Il n'y resta pas non plus et, abandonnant le froc, rejeté par les siens, commença à 14 ans sa vie indépendante. Une autre version de son enfance, dit qu'en 1754 il était déjà interne à Cartagirone ; qu'il fut placé ensuite en pénitence, encore interne, à Georgenti, aux Capucins, en 1755, et que c'est de là qu'il s'évada, reprenant définitivement sa liberté. Lettre écrite d'Aix-les-Bains à M. de Beaumarchais, in-8°, 1788, p. 9.

<sup>895</sup> Témoignage de A. Braconieri. Cf. *Courrier de l'Europe*, du 15 juin 1787.

taires, fabriquées au jour le jour, racontées même sans apparence de preuves, souvent contradictoires, histoire de brigands, récits obscènes, susceptibles de réjouir les abonnés du *Courrier de l'Europe* ou d'agiter les pieux lecteurs de la *Vie de J. Balsamo*<sup>896</sup>. Toutes ces histoires scandaleuses, rapportées sans preuves, ne sauraient se discuter. Sachi peut raconter de dom Thiscio, à Barcelone, ce qu'il veut ; la vie de J. Balsamo peut l'appliquer à Cagliostro ; un pamphlétaire, représenter Balsamo comme un coupe-jarret, comme un fabricant de faux billets, comme un proxénète, s'il ne nous donne comme garantie que sa propre parole, et c'est le cas, ou l'autorité d'un autre pamphlétaire anonyme<sup>897</sup>, nous n'avons qu'à passer. La mère de J. Balsamo conservait de lui le plus tendre souvenir et souhaitait de le voir revenir et de le serrer dans ses

---

<sup>896</sup> La *Vie de J. Balsamo*, venue la dernière, accumule ces récits et s'étend avec joie sur ces turpitudes ; l'auteur se garde bien, du reste, de citer des références ; il aurait fallu pour cela invoquer l'autorité de Morande, de Sachi, de Mme de la Motte, ou des délateurs payés du Saint-Office, et les mensonges n'auraient plus eu de vraisemblance. Malgré cette précaution, la raison se révolte encore souvent à la lecture de ce fatras. Le jeune Balsamo y apparaît tantôt déjà doué d'un pouvoir diabolique extraordinaire (*Vie*, p. 5.) tantôt comme un charlatan, spéculant sur la crédulité superstitieuse des naïfs Palermitains et jouant avec des compères des scènes fantasmagoriques (*Histoire Marano*). Comédien, escroc dans un cas, sorcier véridique dans l'autre, peu importe la contradiction à l'auteur, il lui suffit d'accumuler des griefs. Il faudrait cependant s'entendre.

<sup>897</sup> La *Vie de J. Balsamo*, regorge de ces emprunts faits aux *Mémoires authentiques*, à la *Confession de Cagliostro*, à *Ma Correspondance et la Suite*, etc. sans en indiquer l'origine.

bras avant de mourir<sup>898</sup>, lui envoyait sa bénédiction et lui demandait la sienne. Bracconieri ne dépeint pas son neveu comme un vaurien : il ne raconte de lui que ses fugues hors des couvents où on l'avait enfermé, et que son affaire avec Marano, pour la recherche d'un trésor, simplement, sans détails romanesques. À Naples, à Palerme même, à Rome, Balsamo a joui de l'estime et de l'amitié de hauts personnages et n'apparaît pas comme un malhonnête homme. Ce sont là des témoignages positifs en sa faveur.

Dans tout ce qu'on a produit contre Balsamo, une seule affaire semble importante, un seul document existe ; une seule accusation domine tout et mérite d'être examinée<sup>899</sup>. C'est l'affaire Duplessis-Balsamo, l'action intentée à Paris par Joseph Balsamo contre le séducteur de sa femme. Admettons, sans discussion, là aussi, que le document soit vrai<sup>900</sup>.

---

<sup>898</sup> Goëthe, *Voyage en Italie*, p. 24, 31-32.

<sup>899</sup> Nous ne parlons pas du soi-disant créancier de J. Balsamo, à Londres, en 1771-1772. Son séjour à Londres à cette époque est douteux. Aucune accusation n'a été justifiée, aucun témoin n'a pu être trouvé contre lui ; Cagliostro réfute toutes ces histoires dans sa *Lettre au peuple anglais*, in-4° (p. 58 et 59). Il demande lui-même qu'on interroge M. Bénamore, parce que ce médecin, cité par Morande comme témoin à charge, est prêt à certifier qu'il n'a jamais eu d'affaire avec aucun Balsamo, qu'il ne connaît pas de Balsamo, et voit le comte de Cagliostro pour la première fois (1786).

<sup>900</sup> On pourrait en douter. Exhumée tardivement comme moyen de défense par le commissaire Chesnon, et non pas apparue comme résultat d'enquête générale, cette histoire est sujette à suspicion. Le signalement de Balsamo et celui de sa femme ont dû être établis dès 1773, lors de leur expulsion

Qu'y voyons-nous ? Une aventure banale ; un riche et brillant séducteur, se faisant le protecteur d'un étranger, d'un inventeur, dont la femme, très agréable, l'attirait un mari absorbé, souvent absent, une femme coquette et naïve un moment de faiblesse après une longue résistance, difficile à soutenir ; puis des remords ; et le mari pauvre, étranger, subitement éclairé sur son malheur, employant énergiquement tous les moyens pour lutter contre un homme riche, dans son propre pays, arrachant enfin sa femme au séducteur et à la route dangereuse où elle avait fait un premier pas, lui pardonnant et l'emmenant avec lui, loin du péril.

Est-ce là une histoire infamante ? Si elle porte

---

de Paris. Lorsque Cagliostro, reçut à Strasbourg, la visite de Desbrunières, agent de police venu incognito pour l'examiner, lorsque Cagliostro vint à Paris, en 1781, lorsqu'il y séjourna et fut arrêté, interrogé par la police en 1785 pour l'Affaire du collier, ainsi que sa femme, tous les registres de police concernant les Italiens et les empiriques ont été compulsés, et nul signalement n'a arrêté les regards, nulle affaire Balsamo n'a été trouvée. Si Balsamo fut revenu changé en Cagliostro, sa femme Féliciani aurait-elle conservé son nom ? Cagliostro lui-même fait remarquer tout cela dans sa *Lettre au peuple anglais*, p. 63-64. Tout le dossier Fontaine relate des faits arrivés en 1773, et, en 1773, Bracconieri déclare avoir rencontré Balsamo à Naples (*Courrier de l'Europe*, 1787, n° 48). Quant à la preuve tirée de la signature de J. Balsamo, qui, du reste ne se trouve pas aux *Archives* sur la pièce Y. 13125) qui, au dire de Fontaine, expert en écriture pour l'occasion, serait de la même main que les signatures *Comte de Cagliostro* dans les interrogatoires de 1784, elle est sans valeur, même si le document est véridique, encore moins s'il est apocryphe, ce qui pourrait bien être.

atteinte à l'honneur de la femme, touche-t-elle en quoi que ce soit la dignité et la moralité du mari ? Mais, dira-t-on, elle révèle du moins la duplicité, la dissimulation chez Cagliostro, car il a toujours nié et son nom Balsamo, et cette aventure ?

Oui, Cagliostro a déclaré que son nom n'était pas Balsamo<sup>901</sup>, soit parce qu'effectivement il ne s'appelait pas ainsi, soit parce que, délaissé par les Balsamo, repoussé par eux, il était dégagé à leur égard des liens sociaux qui l'avaient uni à une famille à laquelle, spirituellement, il n'avait jamais appartenu. Sa vraie personnalité et sa vie commencent pour lui au moment où, libre et actif, il était apparu en Courlande. Il avait pris alors le nom de Cagliostro<sup>902</sup>.

En rejetant le nom de Balsamo, sous lequel sa

---

<sup>901</sup> Il aurait pu ajouter ni Belmonte, ni Pelligrini, etc. « Je me suis fait appeler le comte de Cagliostro par ordre supérieur, dit-il à Mme de Recke, bien que ce ne soit pas mon nom véritable. Ma véritable qualité est-elle supérieure, est-elle inférieure à celles que je me suis données, c'est ce que le public apprendra peut-être un jour. » Cagliostro aurait déclaré aussi qu'il « servait déjà le même esprit supérieur, le grand Cophte, jadis sous le nom de Frédéric Gualdo », déclaration qui, si elle est exacte, est fort explicable. Mais les paroles de Cagliostro sont probablement très mal rapportées. On trouve cette anecdote dans Borowski, *Cagliostro, einer der merkwürdigsten...* 1790, in-16, p. 67 (d'après le livre de Mme de Recke).

<sup>902</sup> Choix bien naturel dans l'hypothèse Balsamo. Voir appendice. Le pamphlet *Lettre écrite d'Aix*, 1788, p. 15 explique gravement que ce pseudonyme a été formé par Balsamo de deux radicaux italiens *Cagliare* et *ostro* et signifie : « je veux, je désire la pourpre ! » On voit quel amas de sottises et de faussetés on est obligé de déblayer pour arriver à retrouver quelques bribes de vérité sur Cagliostro.

femme était compromise, Cagliostro (nous acceptons toujours ici l'hypothèse Balsamo et la véracité de l'histoire Duplessis) accomplissait une œuvre de pitié. Il agissait en homme de cœur, désireux d'éviter même, à celle qui avait failli, le remords et la honte. N'est-ce pas la limite extrême de la charité et du pardon que de prendre ainsi la défense envers le monde de celle qui l'avait fait souffrir ? Et cela n'est-il pas conforme à ce caractère généreux, à cette sagesse qui se révèlent tant de fois dans les actes de Cagliostro ?

Résumons ces longues et fastidieuses discussions. En somme, personne n'a démontré l'identité de Balsamo avec Cagliostro : ni Morande, ni Goëthe, ni le commissaire Fontaine, ni la procédure du Saint-Office n'apportent, un document précis enlevant toute incertitude à cet endroit. Même en admettant cette assimilation des deux personnages, même en considérant le dossier Fontaine sur l'affaire Duplessis-Balsamo comme authentique, nous ne trouvons, dans la vie peu connue de Balsamo, aucun fait positif criminel ou simplement blâmable, aucun acte inconciliable avec le caractère et les vertus exceptionnelles de celui que nous avons admiré sous le nom de Cagliostro dans son existence publique<sup>903</sup>. S'il se présenta sous un nom fictif, s'il jeta sur son origine un

---

<sup>903</sup> L'acceptation de l'identité des deux personnages entraîne, en revanche, la justification, même au point de vue social, de certains titres et du nom sous lequel Cagliostro s'est fait connaître au monde. Ses relations avec l'ordre de Malte se trouveraient aussi du même coup singulièrement éclaircies. Voir : *Titres de noblesse, armoiries des familles Balsamo et Cagliostro*, appendice,



voile qui demeure encore, ce fut moins pour lui que pour les autres. Enfant indomptable, à qui nulle discipline ne pouvait convenir, déjà doué de qualités qui attiraient l'attention et heurtaient les gens, il secoua le joug, qu'on voulait lui imposer ; celui qui parlait aux plus grands du monde aux princes de la science, avec tant de fierté, de libre indépendance, pouvait-il s'incliner sous la férule des moines ignorants et brutaux ? Abandonné par les siens, il oublia leur nom pour pouvoir leur pardonner ; trompé par celle qu'il avait choisie, il la sauva, sut cacher sa faute et l'entourer d'autant plus d'égards qu'elle s'était reconnue plus faible. N'est-ce pas la conduite naturelle de celui que nous avons vu, persécuté, rendre le bien pour le mal, répandre des bienfaits et de la lumière sur ceux-là mêmes qui le tournaient en dérision ? Nous l'avions dit en commençant ce chapitre : la question de la vie inconnue de Cagliostro est sans importance : nous le répétons en terminant, espérant l'avoir démontré ; même en admettant sans preuves, avec ses adversaires, l'identité de Balsamo et de Cagliostro, nous ne trouvons, dans cette hypothèse, rien qui apporte atteinte à la noblesse ou à la beauté de la vie de Cagliostro.



## ÉPILOGUE : LE MAÎTRE INCONNU

Qu'importait à ses disciples les heures de sommeil de Cagliostro ? Qu'importent à l'histoire les journées muettes de son enfance ?

Il paraît, séchant les pleurs, relevant les blessés de la vie, donnant au voyageur égaré la force et le courage de marcher jusqu'au jour, semant dans les ténèbres la joie et la beauté, illuminant des cieux héroïques, glorieux échanson du breuvage d'immortalité. Voilà ce qui importe à l'humanité, ce dont la terre se souvient ; ce sont là les diamants que la nature enfouissait précieusement en son sein et qui marqueront éternellement chacun des actes de sa vie. Ces lettres de lumière, on peut les lire ; ces voix de la terre, on peut les entendre ; elles parlent de lui. Si nos yeux sont bien troubles encore et nos oreilles bien inexpertes pour en recevoir le témoignage, du moins n'est-ce pas à des phrases de gazetiers, à des rapports de policiers, que nous demanderons son nom, ses titres et sa race. C'est Cagliostro lui-même qui nous les dira : faisons passer devant nous les tableaux de cette existence merveilleuse, que nous avons essayé de rétablir dans leur véritable lumière, ces dix années d'enseignement, de bienfaisance et de martyre ; évoquons ces foules à genoux, ces grands de la terre, si petits devant lui ; revoyons cet être, aussi sublime dans l'amour que dans la sagesse, et, à la clarté de cette vision lumineuse, reprenons les pages, si odieu-

sement ridiculisées, où Cagliostro nous a parlé de lui<sup>904</sup> : voici ce que nous y lisons :

« Je ne suis d'aucune époque ni d'aucun lieu ; en dehors du temps et de l'espace, mon être spirituel vit son éternelle existence, et, si je plonge dans ma pensée en remontant le cours des âges, si j'étends mon esprit vers un mode d'existence éloigné de celui que vous percevez, je deviens celui que je désire. Participant consciemment à l'être absolu, je règle mon action selon le milieu qui m'entoure. Mon nom est celui de ma fonction et je le choisis, ainsi que ma fonction, parce que je suis libre ; mon pays est celui où je fixe momentanément mes pas. Datez-vous d'hier, si vous le voulez, en vous rehaussant d'années vécues par des ancêtres qui vous furent étrangers ; ou de demain, par l'orgueil illusoire d'une grandeur qui ne sera peut-être jamais la vôtre ; moi, je suis celui qui est.

« Je n'ai qu'un père : différentes circonstances de ma vie m'ont fait soupçonner à ce sujet de grandes et émouvantes vérités ; mais les mystères de cette origine, et les rapports qui m'unissent à ce père inconnu, sont et restent mes secrets ; que ceux qui seront appelés à les deviner, à les entrevoir, comme je l'ai fait, me comprennent et m'approuvent. Quant au lieu, à l'heure, où mon corps matériel, il y a quelque quarante ans, se forma sur cette terre ; quant à la famille que j'ai choisie pour cela, je veux l'ignorer ; je ne veux pas me souvenir du passé pour ne pas augmenter les responsabilités déjà lourdes de ceux qui m'ont connu, car il est écrit : « Tu

---

<sup>904</sup> *Mémoire pour le comte de Cagliostro accusé contre le Procureur général*, S.L. (Paris), 1786, in-16, p. 12 sqq.

ne feras pas tomber l'aveugle. » Je ne suis pas né de la chair, ni de la volonté de l'homme : je suis né de l'esprit. Mon nom, celui qui est à moi et de moi, celui que j'ai choisi pour paraître au milieu de vous, voilà celui que je réclame. Celui dont on m'appela à ma naissance, celui qu'on m'a donné dans ma jeunesse, ceux sous lesquels, en d'autres temps et lieux, je fus connu, je les ai laissés, comme laissé des vêtements démodés et désormais inutiles.

« Me voici : je suis noble et voyageur ; je parle, et votre âme frémit en reconnaissant d'anciennes paroles ; une voix, qui est en vous, et qui s'était tue depuis bien longtemps, répond à l'appel de la mienne ; j'agis, et la paix revient en vos cœurs, la santé dans vos corps, l'espoir et le courage dans vos âmes. Tous les hommes sont mes frères ; tous les pays me sont chers ; je les parcours pour que, partout, l'Esprit puisse descendre et trouver un chemin vers vous. Je ne demande aux rois, dont je respecte la puissance, que l'hospitalité sur leurs terres, et, lorsqu'elle m'est accordée, je passe, faisant autour de moi le plus de bien possible ; mais je ne fais que passer. Suis-je un noble voyageur ?

« Comme le vent du sud<sup>905</sup>, comme l'éclatante lumière du midi qui caractérise la pleine connaissance des choses et la communion active avec Dieu, je viens vers le nord, vers la brume et le froid, abandonnant partout à mon passage quelques parcelles de moi-même, me dépensant, me diminuant à chaque station, mais vous laissant un peu de clarté, un peu de chaleur, un peu de force, jusqu'à ce que je sois enfin arrêté et fixé défini-

---

<sup>905</sup> Cagliostro, d'après deux racines italiennes, peut s'interpréter : le vent du sud, qui se fixe, qui adoucit et tempère.

tivement au terme de ma carrière, à l'heure où la rose fleurira sur la croix. Je suis Cagliostro.

« Pourquoi vous faut-il quelque chose de plus ? Si vous étiez des enfants de Dieu, si votre âme n'était pas si vaine et si curieuse, vous auriez déjà compris !

« Mais il vous faut des détails, des signes et des paraboles : or, écoutez ! Remontons bien loin dans le passé, puisque vous le voulez.

« Toute lumière vient de l'Orient ; toute initiation, de l'Égypte ; j'ai eu trois ans comme vous, puis sept ans, puis l'âge d'homme, et, à partir de cet âge, je n'ai plus compté. Trois septenaires d'années font vingt et un ans et réalisent la plénitude du développement humain. Dans ma première enfance, sous la loi de rigueur et de justice<sup>906</sup>, j'ai souffert en exil, comme Israël parmi les nations étrangères. Mais comme Israël avait avec lui la présence de Dieu, comme un Métatron le gardait en ses chemins, de même un ange puissant veillait sur moi, dirigeait mes actes, éclairait mon âme, développant les forces latentes en moi<sup>907</sup>. Lui était mon maître et mon guide.

« Ma raison se formait et se précisait ; je m'interrogeais, je m'étudiais et je prenais conscience de tout ce qui m'entourait ; j'ai fait des voyages, plusieurs voyages, tant autour de la chambre de mes réflexions que dans les temples et dans les quatre parties du monde ; mais lorsque je voulais pénétrer l'origine de mon être et monter vers Dieu dans un élan de mon âme, alors, ma raison impuissante se taisait et me laissait livré à mes conjectures.

---

<sup>906</sup> Médine, *loc. cit.*, p. 12.

<sup>907</sup> Althotas, *loc. cit.*, p. 13.

« Un amour qui m’attirait vers toute créature d’une façon impulsive, une ambition irrésistible, un sentiment profond de mes droits à toute chose de la terre au ciel, me poussaient et me jetaient vers la vie, et l’expérience progressive de mes forces, de leur sphère d’action, de leur jeu et de leurs limites, fut la lutte que j’eus à soutenir contre les puissances du monde<sup>908</sup> ; je fus abandonné et tenté dans le désert ; j’ai lutté avec l’ange comme Jacob, avec les hommes et avec les démons, et ceux-ci, vaincus, m’ont appris les secrets qui concernent l’empire des ténèbres pour que je ne puisse jamais m’égarer dans aucune des routes d’où l’on ne revient pas.

« Un jour — après combien de voyages et d’années ! — le Ciel exauça mes efforts : il se souvint de son serviteur et, revêtu d’habits nuptiaux, j’eus la grâce d’être admis, comme Moïse, devant l’Éternel<sup>909</sup>. Dès lors, je reçus, avec un nom nouveau, une mission unique. Libre et maître de la vie, je ne songeai plus qu’à l’employer pour l’œuvre de Dieu. Je savais qu’il confirmerait mes actes et mes paroles, comme je confirmerais son nom et son royaume sur la terre. Il y a des êtres qui n’ont plus d’anges gardiens<sup>910</sup> ; je fus de ceux-là.

« Voilà mon enfance, ma jeunesse, telle que votre esprit inquiet et désireux de mots la réclame ; mais qu’elle ait duré plus ou moins d’années, qu’elle se soit écoulée au pays de vos pères ou dans d’autres contrées, qu’importe à vous ? Ne suis-je pas un homme libre ? Jugez mes mœurs, c’est-à-dire mes actions ; dites si elles sont bonnes, dites si vous en avez vu de plus puissantes, et,

---

<sup>908</sup> Trébizonde, *loc. cit.*, p. 16.

<sup>909</sup> La Mecque, *loc. cit.*, p. 15.

<sup>910</sup> Mort d’Althotas, *loc. cit.*, p. 19.

dès lors, ne vous occupez pas de ma nationalité, de mon rang et de ma religion.

« Si, poursuivant le cours heureux de ses voyages, quelqu'un d'entre vous aborde un jour à ces terres d'Orient qui m'ont vu naître, qu'il se souvienne seulement de moi, qu'il prononce mon nom, et les serviteurs de mon père ouvriront devant lui les portes de la ville sainte. Alors, qu'il revienne dire à ses frères si j'ai abusé parmi vous d'un prestige mensonger, si j'ai pris dans vos demeures quelque chose qui ne m'appartenait pas ! »

# APPENDICE

## Première partie

### I. – *Signatures de Cagliostro*

Les signatures de Cagliostro sont rares : il écrivait peu et signait ses lettres, soit de son prénom<sup>911</sup>, soit de son sceau : le serpent percé d'une flèche, apposé sur cire verte. Ce cachet, dont nous reproduisons ici le motif, scellait le manuscrit du *Rituel de la Maçonnerie égyptienne*<sup>912</sup>.



Cara figlia e Sorella  
Sceau de Cagliostro

---

<sup>911</sup> Lettre à sa femme, signée « Il tuo Alessandro » (Collection de M. le vicomte Morel de Vindé : un exemplaire date du 4 fév. 1788 ?). M. Charavay dit, dans l'Amateur d'autographes du 15 février 1900, p. 35, qu'il a vu quelques signatures analogues mais que les signatures Cagliostro sont presque introuvables.

<sup>912</sup> Cf. note 480.

Le monogramme cursif par lequel Cagliostro le représentait et qui constituait sa signature mystique se trouve à la fin d'une lettre en italien écrite par Cagliostro à Mme de Recke en 1779.

*In questa potrete immaginarvi, se ho della stima per voi ; mai ho scritto a donne, en per questo en il primo vincolo che rompo in voi perche vi stimo en il futuro sara che vi dara prove del mio operare.*

*Ed intanto cara, non vi dimenticate i miei consigli et l'amore fraterno. Il silenzio en quello che vi indura alla strata dei Sabbini et vi fara unire alla gloria celeste et sarete satesfatta dai trovagli che fatto averte.*

*Sicche sapiate, cara sorella, che io sono il medesimo sempre per voi, en arro tutta la cura possibile per farvi contenta ; ma il silenzio ritorno arreplicarvi. ED intanto v'incarico imbasciatrice per me en specialmente il vostro Padre et Madre en Sorella alli quale farete tutto quelle che il vostro cuore vi dira en direte che spero in breve tempo di abbracciarli di presenza. Ma nel tempo istesso v'incarico di pregare al Grande Iddio per me, perche mi ritrovo circondato d'inemici en pieno di amarezzi, in unione di mia moglie vostra cara sorella ; ma bisogna con pasienza en battere l'ingnioranza profanesca.*

*Per adesso non posso dirvi di piu, ma fra poco vi dirò di piu. En con questo finisco con darvi i saluti di mia mogli, come il consimile osserva con tutti i F... en S.... En per non liu dilungarmi, mi resto con abbraviarvi di cuore, come osservo con tutti i F... et S... en non vi dimentichiate di me ut Deus.*





Vostro per sempre che vi ama di cuore (1255)<sup>913</sup>

On trouve ce même signe, précédé d'un entrelas de lignes, qui me semblent le monogramme de ses initiales : L. c. d. C<sup>o</sup> (le comte de Cagliostro), à la fin d'une lettre de recommandation, écrite par un tiers, et seulement signée par Cagliostro<sup>914</sup> : voici cette variante :



Ce sont là deux pièces curieuses ; mais la signature explicite suivante est plus rare encore. Nous l'avons trouvée aux *Archives Nationales*, à la fin de l'interrogatoire de Cagliostro. (Cote : X<sup>2</sup> b, 1417<sup>915</sup>).

*Le comte de Cagliostro*

---

<sup>913</sup> Von der Recke, *Nachricht von des berüchtigten*, in-8°, p. 147, 148. Mme de Recke donne ensuite de cette lettre une traduction en allemand.

<sup>914</sup> *Archives Sarrasin*, Bâle. Lettre datée de Strasbourg le 2 avril 1783.

<sup>915</sup> Le savant et très aimable directeur des *Archives*, M. Déjean, a bien voulu nous autoriser à la reproduire et nous a facilité la tâche : nous le prions d'accepter ici tous nos remerciements.





#### IV. – Acte de décès

L'acte de décès de Cagliostro se trouve dans le Registre mortuaire de Santa-Maria-Assumpta à San-Leo (livre III, p. 26-26). Nous avons pu nous en procurer une copie légalisée et revêtue des deux sceaux de Santa-Maria et de San-Leo. Voici ce texte intéressant et sa traduction intégrale.

*Anno Domini 1795, die 28 mensis Augusti.*

*Joseph Balsamus, vulgo Conte di Cagliostro, patria Panormitanus, baptismo christianus, doctrina incredulus, hæreticus, mala fama famosus post disseminata per varias Europæ provincias impia dogmata sectæ*

*Ægypticæ, cui prope innumeram asseclarum turbam prestigiiis, se prædicante, conciliavit, passus varia discrimina vitæ e quibus arte sua veteratoria evasit incollumis: tandem sacrostæ Inquisitionis sententia relegatus, dum viveret, ad perpetuam carcerem in arce hujus civitatis (si forte resipisceret) pari obstinatione carceris incommodis toleratis annos 4, menses, 4, dies 5, correptus ad ultimum vehementi apoplexiæ morbo, secundum duritiem mentis et impenitens cor, nullo dato pœnitentiæ signo illamentatus moritur extra comm. S. Matris Ecclesæ, annos natus 52, mens: 2, dies 28. Nascitur infelix, vixit infelicior, obiit infelicissime die 26 augusti anni suprad: sub horam 3 cum dimidio noctis. Qua die indicta fuit publica supplicatio si forte Misericors Deus respiceret ad figmenturn man: suar: Ei tanquam hæretico, excommunicato, impænitente denegetur ecclesiastica sepultura. Cadaver tumulatur ad ipsum supercillium. montis quâ vergit ad occidentem æqua fere distantia inter duo munimenta habendis excubiis desti-*

*nata vulgo nuncupata Il Palazzetto, et Il Casino in solo  
R.C.A. die 28 prædict. hora 23.*

*In quorum fidem, etc.*

*Alosyius Marini Archip. Mn ppo.*

## Traduction

Le 28 août, l'an de grâce 1795.

Joseph Balsamo, dit Comte de Cagliostro, né à Palerme, baptisé chrétien, mais mécréant, hérétique, tristement célèbre, après avoir propagé dans toute l'Europe les dogmes impies de la secte égyptienne et après s'être acquis, par ses prestiges et ses discours, une foule presque innombrable d'adeptes, après avoir subi diverses mésaventures dont il se tira sain et sauf grâce à son art magique ; condamné enfin par sentence de la Sacro-sainte Inquisition à la détention perpétuelle dans une forteresse de cette ville (dans l'espoir douteux qu'il vint à résipiscence), après avoir, avec la même obstination, supporté les souffrances de la prison pendant 4 ans, 4 mois et 5 jours, frappé enfin d'une violente attaque d'apoplexie, accident naturel chez un homme à l'âme dure et au cœur impénitent comme lui, est mort, sans avoir donné aucun signe de repentir<sup>916</sup> et sans laisser de regrets, hors de la communion de notre sainte mère l'Église, à l'âge de 52 ans 2 mois 28 jours.

---

<sup>916</sup> Ou cette assertion est mensongère, ou les prétendues rétractations, confessions, abjurations de Cagliostro rapportées dans les actes du procès de Rome sont fausses. Cagliostro peut avoir été un mécréant endurci, impénitent ou, au contraire, un hérétique repenté, sollicitant humblement son pardon, mais pas les deux à la fois !

Il naquit misérable, vécut plus misérable encore, mourut très misérablement le 26 août de l'année susdite, à 3 heures du matin. Ce jour, une supplication publique fut ordonnée pour demander à Dieu, s'il était possible, d'avoir, dans sa miséricorde, pitié de cette argile pétrie de ses mains. En tant qu'hérétique, excommunié, impénitent, la sépulture ecclésiastique lui a été refusée : il a été enfoui au sommet même de la colline du côté où elle s'incline vers l'ouest, à peu près à égale distance des deux constructions, destinées aux sentinelles, dites *Il Palazzetto* et *Il Casino*, sur le sol de la Curie apostolique romaine le 28 à 11 heures du soir.

En foi de quoi, etc.

## **VI. — Notes sur les familles Balsamo, Bracconieri, Cagliostro**

La famille Balsamo était noble et quelques-uns de ses membres avaient rempli des fonctions officielles en Sicile depuis plusieurs siècles : sous le règne de Ferdinand le Catholique, Giacomo Balsamo fut capitaine, commandant Milazzo et Patti (1517) et seigneur de Mirto et de Taormina. En 1613, Pietro Balsamo, marquis della Limina, « Straticote » de Messine, reçut la principauté de Roccafiorita et l'ordre espagnol de San Giacomo. En 1759, Francesco Balsamo acheta la principauté de Castellaci et fut sénateur et syndic de Messine : il eut deux fils, Giuseppe Balsamo, baron de Cattafi, et Giambattista Balsamo, marquis de Montefiorito, pro-notaire du royaume en 1773. À cette même famille des Balsamo appartinrent Fr. Gior.

Salvo Balsamo, grand prieur de Messine dans l'ordre de Malte en 1618 et plusieurs chevaliers de Malte<sup>917</sup>.

Mais ce n'étaient pas ses seuls titres de noblesse : la mère de J. Balsamo appartenait à la famille Bracconieri par son père, fort connue et de bonne noblesse en Sicile. En 1439, Simone Bracconieri acquit la baronnie de Piscopo et fut châtelain de Castoreale : les armoiries des Bracconieri sont connues<sup>918</sup>.

Par sa mère, Felice Cagliostro, elle tenait à la famille des Cagliostro<sup>919</sup> : le frère de sa mère, Giuseppe Cagliostro, de Messine, fut administrateur des biens du prince de Villafranca, et c'est en héritant de lui que Joseph Balsamo ajouta à son nom celui de son oncle.

Quant à ses armes, qui sont celles des Balsamo, et que nous reproduirons ici, elles se composent d'un écu italien semi parti de chef et coupé au 1<sup>er</sup> d'or à un oiseau (?) de sable, au 2<sup>e</sup> de gueule plein, au 3<sup>e</sup> d'azur plein, surmonté d'une couronne de comte. Ces armoiries se trouvent grossièrement reproduites autour d'un portrait de Cagliostro qui a été trouvé par

---

<sup>917</sup> Les relations de Cagliostro avec l'ordre de Malte se trouvent ainsi singulièrement éclaircies.

<sup>918</sup> D'Argent à deux chiens de gueule passant et alternés à deux étoiles de même l'une en chef, l'autre en cœur. Cf. *Al. Scala. Rivista del Collegia araldico*, Rome in-8°, octobre 1903, n° 48, p. 605.

<sup>919</sup> Il existait deux familles Cagliostro à Messine en 1788. Cf. *Courrier de l'Europe*, 1778, n° du 15 juin, p. 395, col. 2. Lettre de Bracconieri.

M. Alessandro Scala et qui fait partie maintenant de nos collections<sup>920</sup>.



Armoiries de Cagliostro

---

<sup>920</sup> Alessandro Scala, *op. cit.*, p. 603.





## Deuxième partie

### I. – *Quelques formules et préparations médicamenteuses de Cagliostro à Strasbourg (1781)*

Ordonnances exécutées dans la pharmacie Hecht par le Dr Martius, alors préparateur dans cette maison. Cf. Dr Martius, *Erinnerungen aus meinen neunzigjährigen Leben*, Leipzig, 1847, in-8°, p. 74 à 77.

TISANE PURGATIVE. Rp. Herbæ Cichorii, Acetosæ, Violarum Agrimonïæ, Calcitropiæ, Ononidis *ana* Mpj. Radic. Cichorii, Acetosæ Fragaræ, Ononidis, Calcitropæ, *ana* 3 jj. Semin. Anisi, Coriandri *ana* 3 jjj. Flor. Rosarum rubr. 7/3. cc. m. bull. per 1/4 horam in libris XVI, aquæ fantanæ. In colat. refrigeratæ infrinde per 24 horas. Fol. Sennæ electræ 7/3 jj. Col. d. in 4 lagenas.

POMMADE POUR LE VISAGE. Rp. Olei amygdale dulcium 7/3 vjjj. Spermat. ceti 7/3 jv. Ceræ albæ 7/3 jj. Alumin. Camphoræ *ana* 3 jj. M. f. ceratum et in capsul. effunde.

ELECTUAIRE PECTORAL AVEC DE LA MANNE. Rp.: Mannæ Calabrin. 7/2 jj. Dissolv. in aq. font. 7/3 j.. adde olei sacchari<sup>921</sup> cand. pulv. succ. liquirit *ana* 7/3. M. F. Electuarium.

PILULES STOMACHIQUES. Rp: Aloes hepaticæ 7/3 j. Diagyrdii, Rad. Turpethi, Agarici, Trochisc. Alkand. *ana*. 3 β Gum. Mastichi 3 jjj. Rhabarb. optim, Myroba-

---

<sup>921</sup> Pour l'huile de sucre, voir plus loin.

lan. citr, Chebul ex Ind; Herb. Marrubii albi, Semina Fœniculi *ana* 3 j. Cinnamoni, macis, Lignis Santelli albi, Flor. Lavendulæ, Hbæ Osari, Croci orientalis, Caryophyllor. Nucis Moschat; Sem. Rut. Siler. mont; herb. Euphrasiæ Cuberar; Myrrhæ electæ *ana* 3 β; M. f. Pulvis et cum mucilagine Tragaeanth. f. pill. pond. gr. V. Fol. aur. obduc.

PILULES DE TÉRÉBENTHINE. Rp. Terebinth. venet 7/3 j. Sacchar. albi 7/3 jj. Cinnamon 3 j. M. f. cum pulv. Rad. Althææ et Mucilagine Tragacanthæ pill, pond. V. obduc. Fol. aur.

PILULES AU BAUME DE CANADA. Rp: Balsami de Canada 7/3 j. Sacchari albi 7/3 jj. Cinammon. 3 j. Myrrh. electæ gr. XII. Pulv. rad. Althææ q. s. m. f. c. Mucilagine Traga canthæ pill. pond. gr. V. obduc. Fol. aur<sup>922</sup>.

POUDRE PURGATIVE (de la 1re ordonnance). Rp: Pulv. folior. semi. radic. Fallopæ, cremor. tartar. *ana* 7/3 jj. Semin. Anisi, Fœniculi *ana* 7/3 β Diagyrdii sulph. 3 jjj. M. f. pulv. d. 3 j. pro die. POUDRE PURGATIVE (de la dernière ordonnance). Rp: pulver. præ.cedent. 7/3 v. jj. 3 jjj. admisc. pulv. Cinnamoni 7/3 β

OLEUM SACCHARI (ou: Oleo-Sacchari). L'huile de sucre, seule, destinée aux dames comme friandise eupeptique était présentée dans d'élégants flacon. pour la préparer, on coupait des œufs durs en deux; on enlevait très délicatement le jaune et on remplissait la cavité laissée libre du plus beau sucre candi blanc; on fermait aussitôt, et l'œuf reconstitué était attaché avec du fil. On plaçait l'œuf dans un vase en

---

<sup>922</sup> On remarquera que toutes les pilules de Cagliostro avaient le poids de cinq grains et étaient soigneusement dorées.

verre ou en porcelaine, couvert, à la cave, peu à peu le sucre se dissolvait<sup>923</sup>.

## II. – Une lettre du Cardinal de Rohan au sujet de Cagliostro

Le cardinal de Rohan a plusieurs fois écrit pour défendre ou recommander Cagliostro<sup>924</sup> ; la lettre que nous reproduisons ici est intéressante à trois points de vue : d'abord elle prouve que, huit ans après le séjour à Strasbourg, malgré l'affaire du collier, l'éloignement de Cagliostro, la campagne de diffamation menée contre lui, le cardinal avait pour son Maître et ami la même respectueuse affection qu'au début de leur liaison ; ensuite, cette lettre très peu connue, dont la teneur est presque la même que celle des *Mémoires de Mme de Créqui*, pourrait bien être la pièce authentique, originale<sup>925</sup> dont la lettre à la Marquise de Créqui ne serait qu'un pastiche adapté de 1781 ; enfin, d'après la date et le texte, il est probable que cette lettre a été écrite à l'archevêque de Lyon, au moment où le comte de Cagliostro se préparait à revenir en

---

<sup>923</sup> On trouve dans le *Dispensatorium Wurtembergicum* de 1771 (p. 105) un procédé analogue pour la préparation de l'*Oleum myrrhae per deliquium*.

<sup>924</sup> *Lettre au Prêtreur royal*, Saverne, 17 juillet 1781. *Manuscrits de la Bibliothèque de Strasbourg*, liasse A.A., 2110, pièce 2. — *Lettre à la Marquise de Créqui* en 1781 ; rapportée dans ses *Mémoires* et plusieurs fois reproduite. Cf. D'Alméras, *Cagliostro*. Paris, 1904, p. 200 et d'autres encore.

<sup>925</sup> Cette lettre fait partie des collections de M. Alfred Sensier qui en a autorisé la reproduction dans la *Revue des documents historiques*. C'est de là que nous l'avons extraite.

France, croyant au succès de sa *Pétition aux États Généraux*, espérant que le décret arbitraire qui lui interdisait l'entrée en France serait rapporté. Cagliostro voulait revenir à Lyon et le cardinal de Rohan lui en facilitait les moyens. Voici sa recommandation :

« Vous m'avez entendu souvent, Monseigneur, parler du comte de Cagliostro et vous savez comme j'ai toujours parlé de ses excellentes qualités, de son amour pour faire le bien et de ses vertus qui lui ont mérité et captivé l'estime des personnes les plus distinguées de l'Alsace et de moi mon attachement en particulier. Or actuellement je sçai qu'il est à Lyon sous le nom de comte Phœnix, je vous le recommande avec la plus vive instance ; ce que vous voudrés bien faire lui captivera les attentions générales. Je vous prie aussi de prévenir M. Caze. Je suis persuadé que vous prendrés pour cet être bien-faisant les sentiments que je vous exprime. C'est avec vénération que j'ai reconnu sa pente constante vers ce qu'il croit être bien fait et juste. J'ai dit tout ce qui est fait pour vous engager à lui témoigner égard et amitié particulière, mais je n'ai pas dit tout le bien que je pense de lui.

« L'abbé Maury voudrait bien que nous fussions à Paris<sup>926</sup>.

« J'espère et je désire qu'il réussisse, mais nous ne lui aurions pas nuis. J'ai écrit à M. Séguier et au cardinal de Luynes en sa faveur. Vous pensez bien que l'Alsace retentit déjà du bruit de guerre, je parirais qu'il y aura

---

<sup>926</sup> Le Cardinal avait été élu député aux États Généraux ; il est probable que c'est sa présence dans cette assemblée qui engagea Cagliostro à adresser sa *Pétition aux États Généraux*.

guerre, et je suis intimement persuadé qu'il n'y en aura pas.

« Adieu, Monseigneur, je vous suis attaché depuis longtemps et pour toujours de tout mon cœur. »

« De Saverne, 7 décembre 1789. »

**III. – Lettre de Barbier de Tinan, commissaire de guerres, à l'éditeur de la correspondance secrète de Neuwied**

À Strasbourg, le 21 décembre 1786.

Je suis bien étonné, Monsieur, qu'un homme de lettres qui donne tous les jours des preuves des ressources qu'il a pour remplir d'une manière intéressante l'ouvrage périodique qu'il a entrepris, s'abaisse à celle de vouloir alimenter la malignité du public aux dépens d'un homme qu'il ne connaît pas. Je ne vous croyais pas fait pour être l'écho de l'auteur du *Courrier de l'Europe* et pour ajouter au venin que sa plume a distillé aussi faussement que méchamment sur M. le comte de Cagliostro. Soyez sûr que ce qu'on vous écrit de Londres, sur le prétendu mépris que lui ont attiré ces vaines attaques, est sans fondement ; je suis certain du contraire, et lorsque vous voyez d'un côté M. d'Epréménil, dont la réputation est bien au-dessus de certaines attaques, et d'autres personnes distinguées, lui donner des preuves de la plus haute estime et de l'attachement le plus constant, n'y en a-t-il pas assez pour balancer le sieur Morande et vous faire suspendre au moins votre jugement, au lieu de le condamner d'avance au sort des Schrœpfer et des Zanowich<sup>927</sup>.

---

<sup>927</sup> On disait entre autres sottises que Cagliostro était le frère de Stephan Zanowich, imposteur et aventurier, pseudo-prince

Ne le craignez pas pour lui, Monsieur, comme une suite de la perte des ressources journalières que vous lui supposez. On vous en a imposé sur cela ; mais moi qui connais beaucoup M. le comte de Cagliostro, qui l'aime beaucoup, et en fait gloire, je défie qu'on me montre une seule personne qui convienne avoir fourni directement ou indirectement à la dépense qu'il a faite depuis qu'il est entré en France. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la méchanceté l'attaque et que différentes personnes ont été citées pour l'avoir fait<sup>928</sup> aux dépens de leur propre fortune, mais il n'y en a pas une qui ne soit en état d'affirmer de la manière la plus solennelle que rien n'est plus faux que cette imputation.

Je n'entreprendrai point, Monsieur, de vous dire tout ce que je pense sur le compte de M. le comte de Cagliostro ; vous me paraissiez trop prévenu contre lui, pour que je puisse croire que mon seul témoignage vous fasse passer de l'éloignement le plus grand à toute l'estime qu'il mérite. Je voudrais seulement pouvoir vous engager à plus de modération à son égard, tant par la crainte de porter sur lui un jugement précipité que par quelque considération pour beaucoup de personnes dignes d'estime et d'égards qui, depuis longtemps, professent pour lui un attachement public et qu'il serait difficile d'accuser d'aveuglement.

J'ai l'honneur d'être, etc.

BARBIER DE TINAN, Commissaire des guerres<sup>929</sup>

---

d'Albanie, qui trompa longtemps les grands seigneurs de Pologne, puis se suicida. Borowski, *Cagliostro*, p. 29.

<sup>928</sup> Soutenu.

<sup>929</sup> *Archives Sarrasin*, Bâle, vol. XXXIII, pièce 16, 2 pages.

**IV.— Patente de la loge-mère du rite égyptien  
fondée à Lyon par le G. Cophte**

*Gloire*

*Sagesse*

*Union*

*Bienfaisance*

*Prosperité*

Nous, Grand Cophte, fondateur et grand maître de la haute maçonnerie égyptienne dans toutes les parties orientales et occidentales du globe, à tous ceux qui ces présentes verront, faisons savoir :

Que pendant le séjour que nous avons fait à Lyon, plusieurs membres d'une loge de cet Orient suivant le rit ordinaire et portant le titre distinctif de la Sagesse, nous ayant témoigné le désir ardent qu'ils auraient de se soumettre à notre régime et de recevoir de nous les lumières et le pouvoir nécessaires, pour connaître, professer et propager la maçonnerie dans sa véritable forme et pureté primitives, nous nous sommes rendus volontiers à leur vœu, persuadés qu'en leur donnant cette marque de bienveillance et de confiance, nous aurons la double satisfaction d'avoir travaillé pour la gloire du Grand Dieu et le bien de l'humanité.

À ces motifs, après avoir suffisamment établi et constaté vis-à-vis du vénérable et plusieurs membres de ladite loge, la puissance et l'autorité que nous tenons à cet effet, nous, à l'aide de ces mêmes frères, fondons et créons à perpétuité à l'Orient de Lyon la présente loge égyptienne et la constituons loge-mère pour tout l'Orient et l'Occident ; lui attribuons désor-



mais le titre distinctif de la Sagesse Triomphante et en nommons pour ses officiers perpétuels et inamovibles, savoir :

J. M. S. C. <sup>1</sup> vénérable,	substitut :	G.M. <sup>2</sup>
B. M. <sup>3</sup> orateur ;	—	J. <sup>4</sup>
D. secrétaire ;	—	A. <sup>5</sup>
A. <sup>6</sup> garde des S. A. et D. ;	—	B. R.
B. G. I., M.C. et F. T.	—	

<sup>1</sup> J.-M. Sain-Costar.

<sup>2</sup> Gabriel Magneval.

<sup>3</sup> B. Magneval.

<sup>4</sup> Journet fils.

<sup>5</sup> Aubergenois.

<sup>6</sup> Alquier

Nous accordons à ces officiers, une fois pour toutes, le droit et le pouvoir de tenir loge égyptienne avec les frères soumis à leur direction, de faire toute réception d'apprentis, compagnons et Maîtres maçons égyptiens, d'expédier des certificats, d'entretenir relations et correspondances avec tous les maçons de notre rit et les loges dont ils dépendent en quelques lieux de la terre qu'elles soient situées, d'affilier après l'examen et les formalités par nous prescrites les loges du rit ordinaire qui souhaitaient embrasser notre régime ; en un mot d'exercer généralement tous les droits qui peuvent appartenir, et appartiennent à une loge égyptienne juste et parfaite, ayant le titre, les prérogatives et l'autorité de loge-mère.

Nous enjoignons toutefois aux Vénérables Maîtres, aux officiers et aux membres de la loge, d'apporter des soins sans relâche et une attention scrupuleuse

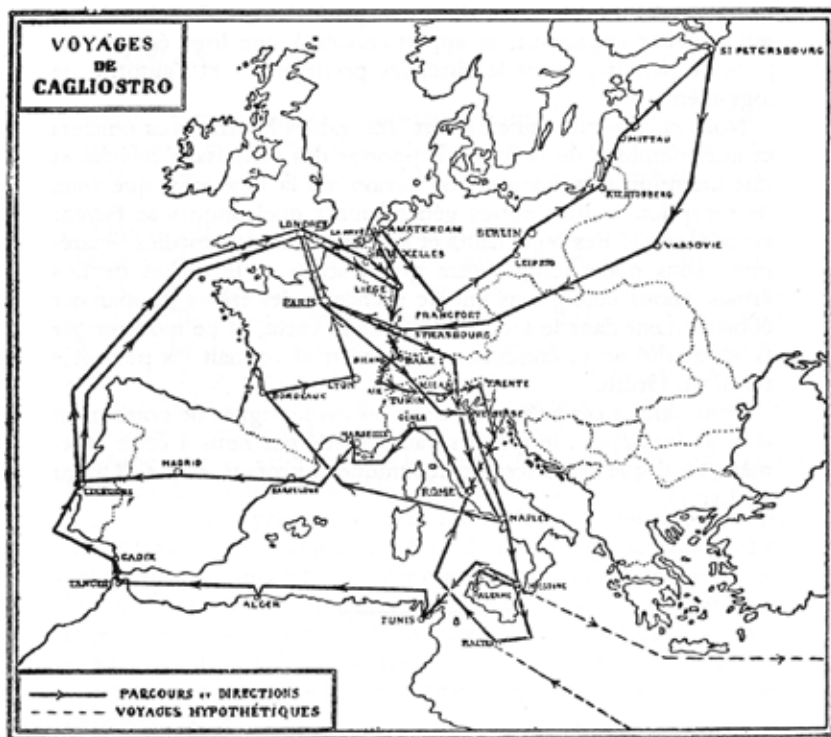
aux travaux de la loge, afin que ceux de réception et tous autres généralement quelconques se fassent en conformité des règlements et statuts par nous expédiés séparément sous notre seing, notre grand sceau et le cachet de nos armes ; nous enjoignons encore à chacun des frères de marcher constamment dans le sentier étroit de la vertu, et de montrer par la régularité de sa conduite, qu'il chérit et connaît les préceptes de notre Ordre.

Pour valider ces préceptes, nous les avons signés de notre main et y avons apposé le grand sceau accordé par nous à cette loge-mère, ainsi que notre sceau maçonnique et profane. Fait à l'Orient de Lyon<sup>930</sup>.

---

<sup>930</sup> Rituel de la Maçonnerie égyptienne.

V. – Carte des voyages de Cagliostro



# L'ÉVANGILE DE CAGLIOSTRO

## **Liber memorialis de caleostro cum esset roboreti**

### **Introduction**

De même que surgissent parfois au ciel monotone, immuable en apparence, d'imprévus astres temporaires, ou de fugitives comètes dont, seuls, quelques savants attendaient le retour, de même, à certaines dates, passent dans l'humanité des êtres étranges qui forcent l'attention de toute une époque. Ce ne sont ni des héros, ni des conquérants, ni des fondateurs de races ou des révélateurs de mondes nouveaux ; ils apparaissent, brillent, disparaissent et le monde semble, après leur départ, ne pas avoir changé ; mais, pendant leur éclatante manifestation, tous les regards ont été invinciblement attachés sur eux. Les savants ont été troublés par leurs paroles ; les hommes d'action se sont étonnés de rencontrer ces individus qui les dominaient sans effort ; la foule des gens simples les a suivis, sentant rayonner en eux une intensité vitale, une bonté inconnue, une puissance cachée secourable à sa faiblesse et bienfaisante à ses douleurs.

Ces apparitions ne sont pas l'apanage d'une race ou d'un siècle aussi haut qu'on remonte dans l'histoire,

en Orient comme en Occident, à chaque tournant de la route, un de ces hommes se montre. Parler des plus anciens est difficile ; sur eux, comme sur les antiques météores, les documents nous manquent. Combien sont inconnus de nous, et pour ceux dont le nom nous est parvenu, comment retrouver leur vrai visage alors que les interprétations naïves de la légende, les interventions peu scrupuleuses des fondateurs de sectes ont revêtu ces premiers hommes d'un costume qui les travestit. Nous ne voyons plus Gautama que divinisé en ses statues de Buddha. Que fut Orphée ? Que furent Apollonius de Tyane et Merlin l'Enchanteur ?

L'histoire nous éclaire-t-elle mieux sur la physiologie de ces personnages singuliers dans les temps modernes ? Pas beaucoup plus ; ici d'autres obstacles se dressent ; la critique sévère, plus apte à détruire qu'à consolider les réputations, jugeant d'après les conceptions du jour et d'après le chemin parcouru, a trop de peine à retourner en arrière dans le temps, pour voir les hommes à la lumière de leur siècle.

Les grands chimistes du Moyen Âge sont, pour nos savants actuels, des écoliers rêveurs ; les grands philosophes du passé préparaient Descartes et Kant. Nous aimons à les regarder par ce bout de la lunette ; la comparaison nous grandit. Mais nous placer dans l'état d'ignorance de leur temps, songer à la supériorité d'énergie, d'intuition, de jugement qu'ils eurent sur leurs contemporains, ce serait leur donner une telle grandeur que notre propre taille, par rapport à notre siècle, nous semblerait d'autant diminuée. Ce point de vue ne plaît pas à beaucoup d'historiens. Un Paracelse a-t-il troublé l'Europe, réveillé les esprits endor-

mis, la critique trouve en lui des erreurs scientifiques, des ridicules impardonnables, des faiblesses indignes d'un esprit fort en assez grand nombre pour que son image réduite et déformée en une petite caricature, au profit des grands hommes modernes, ne puisse plus susciter d'admiration et de reconnaissance.

Si l'histoire profane nous trompe, si la légende religieuse nous égare au sujet de ces grands hommes, la tradition populaire nous conserve leur nom et le récit de leurs merveilles. Chaque nation se souvient des siens et de l'époque troublée où ils vécurent. Car c'est toujours dans une période critique qu'on entend parler d'eux. Ils arrivent à l'heure et dans le pays où une forme sociale, ayant atteint sa complète réalisation, tend déjà à s'altérer ; lorsque les efforts lents et continus de l'esprit humain, au lieu de converger, comme ils l'avaient fait jusque-là, vers la constitution et l'affermissement d'un organisme social, d'un dogme religieux, d'une synthèse scientifique, commencent à diverger et ébranlent l'édifice construit par les générations précédentes. Les organisations religieuses, mystérieuses et autoritaires dans leurs principes, ambitieuses et tout humaines dans leurs œuvres, vieillissent vite ; les jeunes dieux font seuls des miracles. Le progrès des sciences, dont elles ont toujours la faiblesse de se réclamer, ronge leurs sous-bassements ; la puissance religieuse tombe ; la foi en la science même faiblit devant les modifications continuelles des théories et l'apparition de faits nouveaux. En même temps qu'il abandonne les erreurs anciennes, l'homme envisage et attend la possession de connaissances illimitées, de forces insoupçonnées

que les découvertes quotidiennes rendent sans cesse plus probables ; le bien-être matériel et la richesse deviennent en s'accroissant l'apanage d'un petit nombre, tandis que les besoins, les désirs et les souffrances grandissent aussi, mais pour la masse.

C'est que, comme tout corps vivant, une société porte dans sa division organique même le germe de sa destruction future ; dès que son complet développement est atteint, la spécialisation des fonctions s'accroît, l'opposition des intérêts augmente, la lutte de classes s'exacerbe ; une maladie mortelle mine l'organisme social. Les philosophes, les légistes, les hommes d'état sentent le danger et leur impuissance ; ils se laissent aller au scepticisme, à l'inaction. Ces heures où la religion d'un peuple est morte, où le doute philosophique a pénétré tous les esprits, où les hommes ne cherchent plus dans la vie que l'augmentation des jouissances immédiates et dans la science que le moyen d'y parvenir, où l'inégale répartition des joies et des douleurs s'est accentuée par le long exercice d'un ordre social toujours insuffisant, ces heures sont celles qui précèdent une révolution, et celles aussi qui voient s'élever un de ces êtres assez puissants pour émouvoir encore des âmes trop douloureuses ou blasées à l'excès.

C'est la loi générale, périodique, ce n'est pas le bateau d'une époque exceptionnelle que nous indiquons là. Demandez aux spécialistes qui ont vécu dans le passé la vie de telle race très ancienne, aux érudits qui, dans les temps modernes, ont étudié profondément l'évolution d'un peuple ou d'une dynastie, tous diront qu'ils ont constaté l'éclosion, le déve-

loppement, les phases de cette même maladie dont meurent les organismes sociaux, qu'ils ont assisté à cette agonie d'un siècle et qu'au chevet du mourant ils ont vu passer en effet d'indécises, de singulières figures ; peut-être quelques-uns avoueront-ils même qu'ils en furent émus, s'ils ne sont pas trop historiens.

La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle était une époque de ce genre ; Cagliostro fut un de ces hommes. Au milieu de prêtres désabusés, de riches seigneurs ennuyés, de savants doutant de tout, de malheureux manquant de tout, il réveilla l'espoir et la vie par l'autorité de sa parole et la puissance de ses actes.

Ce qu'il fut est difficile à dire ; ce qu'il n'était pas est évident, et ses contemporains le savaient bien.

Un érudit original, scrutateur des mystères anciens, philosophe et moraliste comme Court de Gebelin, pouvait à côté du monument magistral de l'Encyclopédie, attirer des esprits curieux de savoir, grouper autour de lui des disciples désireux d'apprendre des vérités nouvelles. Une réputation comme la sienne, fondée sur une connaissance profonde du passé et sur une conception large des besoins de l'esprit humain, devait s'étendre au loin et lui conquérir des adeptes, surtout avec l'aide de la maçonnerie dont il faisait partie et qui secondait ses efforts. Cagliostro au contraire n'écrivait pas et se déclarait fort ignorant des livres anciens ; il agissait plus qu'il n'enseignait ; il parlait à des hommes en particulier et non pas au monde savant en général ; ce n'était pas un chef d'école.

Était-ce un autre Mesmer, un empirique féru de



magnétisme, professeur de hautes sciences ? Pas davantage. Mesmer avait beaucoup fait parler de lui, tant par ses cures extraordinaires que par le mystère dont il s'entourait ; vendant au poids de l'or ses baquets avec ses diplômes, tirant tout le bénéfice possible de ses leçons et de ses procédés<sup>931</sup>, ce n'était qu'un médecin plus habile que les autres, venu le premier sur un chemin nouveau. Si Cagliostro usa parfois de certains procédés voisins du magnétisme<sup>932</sup>, il le faisait comme il pratiquait la médecine classique, comme il travaillait dans son laboratoire ou s'intéressait à des entreprises industrielles. Aucune branche des sciences humaines ne le laissait indifférent, car il voyait en elle la part de vérité quelle exprimait, mais il n'en faisait pas de commerce et ne s'y attachait pas exclusivement. Dans chacune des villes qu'il habita, son activité s'employa de façon différente. Mesmer s'enrichit par son magnétisme ; Cagliostro donnait son temps, ses remèdes et son argent aux malades qui se présentaient et passait à d'autres travaux. Voulaient-on voir en lui un mystique guérisseur comme fut Madame de la Croix, l'amie de Claude St-Martin, personnalité attachante, d'une moralité et d'une abnégation indiscutables, d'une bienfaisance sans limites ? Là encore, la moindre attention montrait qu'on faisait fausse route. Madame de la Croix marchait les

---

<sup>931</sup> René Hélot, *Un contrat entre Mesmer et Rouelle*, Rouen in-8°, 1904.

<sup>932</sup> Encore devons-nous faire toutes réserves à ce sujet, car le magnétisme de Mesmer, comme l'hypnotisme de nos jours, sont des termes vagues englobant une foule de faits disparates et n'ayant, à vrai dire, aucun sens précis.

yeux bandés, ferme dans ses croyances étroites ; elle ne savait rien de ce qu'elle faisait ni de ce qui n'était pas son monde de visions ; elle s'attaquait à toute souffrance, physique ou morale, priait, persuadait, conjurait, exorcisait, criait, frappait jusqu'à ce que le diable — elle le voyait partout — fût enfin délogé. Elle partie, souvent le diable revenait. La vie ascétique de Madame de la Croix, ses interventions charitables relevaient d'une croyance peu éclairée ; la guerre qu'elle faisait aux démons par l'eau bénite et les reliques, était une mission reçue qu'elle exécutait ponctuellement sans la comprendre et qui l'inquiétait même parfois<sup>933</sup>.

Cagliostro parlait avec autorité, sans violence ; il vivait comme tout le monde, sobrement mais sans privations ; il soignait les gens sans formules et sans exorcismes<sup>934</sup>, simplement, selon leurs maladies et par toutes espèces de méthodes. (On lui reprocha même de ne les guérir qu'avec des remèdes anodins, à la portée de tout médecin.) Il savait ce qu'il faisait ; il l'expliquait parfois. Sa théologie se bornait à des pré-

---

<sup>933</sup> « Vous qui m'avez connue si jalouse de ma réputation et de ma supériorité, qui savez que je me prive du moindre superflu pour le donner aux pauvres, qui voyez que le métier que je fais ne me rapporte que honte et mépris [...] ne comprenez-vous donc pas que la tâche que j'accomplis m'a été imposée par une puissance supérieure ? Dites-moi franchement si vous trouvez que mon esprit a faibli et que j'ai perdu la raison ? » *Souvenirs du Baron de Gleichen*, 1 vol. in-16. Paris, 1868, page 175.

<sup>934</sup> « Je n'ai jamais mêlé le diable dans mes travaux et je n'ai jamais usé de choses qui tiennent à la superstition ». *Procès de J. Balsamo*, Paris 1791, in-8°,

ceptes fort simples, intelligibles à tous<sup>935</sup>. Enfin sa vie active, ses relations, ses voyages, ses autres études, ses œuvres sociales occupaient une trop grande partie de son temps pour qu'on puisse limiter son rôle à celui de guérisseur.

S'il s'occupa d'alchimie en Pologne, s'il en fit le sujet de causeries avec des fervents de cette science, on ne pouvait cependant l'assimiler à un Duchanteau, à un Lascaris, dont le continuel souci fut de savoir si l'athanor était à trois étages et si le sang était la matière première à moins que ce ne fût l'urine. Cagliostro montrait bien des diamants grossis par l'art hermétique, il affirmait l'existence de la transmutation métallique, mais c'était pour lui l'expression d'une vérité encore ignorée des sciences naturelles<sup>936</sup>. Il ne parlait pas autrement de la direction des ballons, des régions inconnues de la terre ou de la vie secrète des végétaux. Et comme il vivait de ses ressources largement, ne demandant rien, donnant beaucoup, qu'on ne put déterminer ni l'origine de sa fortune ni le but personnel de son activité maçonnique, que les maçons eux-mêmes ne pouvant l'enrê-

---

<sup>935</sup> « Aimez et adorez l'Éternel de tout votre cœur, chérissez et servez votre prochain en lui faisant tout le bien dont vous êtes capable, consultez votre conscience dans toutes vos actions. » « Patente de la Sagesse Triomphante et Interrogatoire » in *Vie de Joseph Balsamo*, p. 173 et 209.

<sup>936</sup> Les revues scientifiques de nos jours sont remplies de communications sur les transformations de l'uranium en radium, de l'émanation radiante en hélium et de l'hélium en plomb ; la transmutation est chose maintenant admise et prouvée, même pour d'autres séries que celle de l'uranium. Quel hommage aux vieux alchimistes !

gimenter et l'employer préférèrent rompre avec lui, qu'il fut impossible de le compromettre ni dans une intrigue politique ni dans une escroquerie comme l'Affaire du Collier dont il sortit indemne, très honorablement, qu'il n'obtint ni biens, ni charges, ni dignités des grands admis auprès de lui, il était impossible de dire de lui qu'il était un agitateur politique comme le baron de Hund ou un intrigant ambitieux comme le cardinal Dubois, « en qui tous les vices combattaient à qui demeurerait le maître »<sup>937</sup> et qui, de petit abbé, devint ministre, parce qu'on ne pouvait plus devenir roi.

Or, rien n'est plus irritant pour un esprit médiocre qu'un homme sur qui l'on ne peut coller d'étiquette, rien n'est plus digne d'intérêt pour un esprit réfléchi. Étudier le mystérieux Comte de Cagliostro était donc un problème captivant pour un psychologue. Presque toujours Cagliostro n'eut autour de lui que des ennemis en grand nombre : médecins jaloux de ses succès, personnages officiels hostiles à toute originalité, ambitieux inquiets de sa renommée, fripons percés à jour par sa clairvoyance, polémistes payés à gages ; ou des amis, en très petit nombre, des disciples dévoués, souvent maladroits dans leur zèle excessif, plus propres à le desservir qu'à le faire estimer.

Lorsqu'il arriva en Italie en 1787 après son brillant acquittement, sa lutte avec Morande, sa Lettre au peuple français et son séjour à Bâle, où la Municipalité reconnaissante lui avait décerné le titre de

---

<sup>937</sup> C'est le jugement que porte sur lui Saint-Simon dans ses *Mémoires*.

citoyen de la ville, plus en vue que jamais, toujours aussi impénétrable, il rencontra enfin à Roveredo un observateur impartial. Critique désintéressé, ni disciple ni ennemi, ce prototype du « reporter » prit à cœur de contrôler jour par jour, de noter tout ce qu'il pourrait voir, entendre ou apprendre de Cagliostro pendant les quelques semaines qu'il passa dans cette ville. Les notes prises, il en fit un livre, et, comme il était de bon ton au XVIII<sup>e</sup> siècle de mêler le sacré au profane et de badiner sur ce qui aurait pu devenir sérieux, il les publia en latin sous le titre : « Liber memorialis de Caleostro cum esset Roboreti » dans un style pastiché des Évangiles.

Le livre resta connu sous le nom d'Évangile de Cagliostro ; c'est le document le plus précieux que nous ayons sur sa personne, celui qui nous permet de revivre un peu dans son temps, auprès de lui, de nous représenter ce qu'il était, ce qu'il disait, ce que purent penser de lui ceux qui l'approchèrent. Ce n'est pas seulement à ce point de vue que le journal du passage à Roveredo possède une valeur inestimable, c'est aussi parce que tous les exemplaires de cet ouvrage réunis aux papiers de Cagliostro ont été brûlés par le Saint-Office dans l'autodafé qui suivit sa condamnation par le pape et qui fut exécuté à Rome le 4 mai 1791 sur la place de la Minerve.

Quelques volumes, déjà entre les mains de particuliers, échappèrent à la destruction ; ils ont depuis disparu, détruits ou perdus. On n'en trouve pas dans les bibliothèques publiques ; on n'en voit point passer dans les ventes de livres rares, et le titre de l'ouvrage avait été seulement transmis par des contemporains.

Nous avons eu le bonheur d'en trouver un exemplaire en Italie. Ce document précieux, dont nous publions aujourd'hui une scrupuleuse traduction, nous a beaucoup aidé à reconstituer une vie de Cagliostro, à rétablir aussi exactement que possible le caractère, la nature et le rôle de ce merveilleux personnage, remettant enfin au point une légende, réhabilitant un être que la calomnie avait écrasé. Cette étude complète sur Cagliostro, dont le présent livre n'est qu'une sorte d'introduction, est prête et nous espérons la publier prochainement.

Tous ceux qui respectent la vérité, qui cherchent la voie, dont l'âme a soif de vie, y trouveront de quoi satisfaire leurs justes désirs. Dans les trésors de l'humanité il y a des diamants que le feu des bûchers lui-même ne saurait altérer. Il y a des paroles qui ne passent pas.

### **L'Évangile de Cagliostro**

La huitième année du règne de Joseph, empereur<sup>938</sup>, Cagliostro vint à Rovoredò et y demeura. Et celui qui écrit cela, le voyant passer, le regarda par la fenêtre de son hôtel, et la femme de Cagliostro était avec lui ; il était sept heures du soir environ. Et les uns disaient que c'était un mage, les autres que c'était l'Antéchrist, et ils discutaient entre eux. Lui, se moquait d'eux disant : Qui je suis, je l'ignore, mais je sais ceci que je guéris les malades, que j'éclaire

---

<sup>938</sup> Le 24 septembre 1787, Joseph II devint souverain héréditaire d'Autriche en 1770 par la mort de sa mère.

ceux qui doutent, que je donne de l'argent aux malheureux. On a écrit sur moi beaucoup de sottises et de mensonges, car personne ne sait la vérité. Mais il faut que je meure, et alors ce que j'ai fait sera connu par les notes que je laisserai<sup>939</sup>.

Et quand la nuit fut venue, beaucoup de gens se réunissaient, et l'interrogeaient sur bien des choses. Et de même, le matin, il recevait des malades et leur donnait des consultations. Mais on avait très peur de lui. Pendant la nuit quelques personnes, d'esprit curieux, venaient à lui et il leur parlait ouvertement de ses actes. Baptiste frère de Nicolas, et Éloi, et d'autres. Et ils le menèrent chez eux, dans une hôtellerie qui avait des fenêtres grillées et il s'enfuit de là, s'écriant que c'était une Bastille, et il refusa d'y habiter. Il demeura donc dans l'hôtel.

II. — Et après quelques jours, il chercha à acheter une maison pour y demeurer. Et il visita la maison de Festus, mais ils ne furent pas d'accord pour le prix. Il vint donc aux Echarès et comme la maison lui plut, il retourna pour en parler à sa femme, et ils s'entendirent à ce sujet. Et ils étaient encore à l'hôtel. Dès le lever du jour, il était là recevant la foule, et soignant les malades. Et un homme très fortuné vint à lui qui souffrait de lithiase rénale et, très âgé, avait des calculs. Il criait : Seigneur, si tu le peux, viens

---

<sup>939</sup> Si Cagliostro a laissé des œuvres écrites, elles sont dans les archives du Vatican, ou elles ont été brûlées lors de l'autodafé qui fut fait de ces papiers. Je crois qu'il faut comprendre ces mots ainsi : mes actes, les résultats de ma vie, feront comprendre qui j'étais.

à mon aide. Et il lui dit : Tu es vieux, ta maladie est invétérée, et tu cherches un remède ? Cependant, reviens demain et je te préparerai un médicament. Et le médecin qui avait soigné ce malade, entendait tout cela, et réfléchissait attentivement en lui-même. Et quand ils furent sortis, il témoignait à tous que Cagliostro avait bien parlé et il lui rendait hommage d'après les principes de son art. Et le bruit se répandait dans le peuple que c'était un prophète, qu'il ne recevait d'argent de personne, ni de cadeaux en nature et qu'il ne faisait aucune différence entre le pauvre et le riche, ne faisant que conquérir les cœurs et se les attacher pour aider à son œuvre de miséricorde. Et tous couraient à lui, emportant des ordonnances et de petites sommes pour acheter des médicaments. Mais il y en avait beaucoup qui hochaient la tête et se refusaient à croire jusqu'à ce qu'ils aient vu des résultats.

**III.** — Mais peu après il arriva que celui qui souffrait de calculs, ayant pris son médicament, rendit une grande quantité d'urine presque purulente, et commença à aller mieux. Et les médecins étaient très étonnés qu'une pincée de poudre ait pu avoir tant d'action et ils fouillaient leurs livres pour chercher une explication. Cagliostro vint de nouveau chez Festus, et habita chez lui. Ensuite une femme des environs de Vérone qui avait un cancer du sein lui fut amenée tremblante et tout en larmes. Et, ayant convoqué les médecins, Cagliostro leur dit : Voyez, vous, et jugez. Eux, l'ayant examinée dirent à l'unanimité que, seule, une opération pouvait la sauver, et encore était-ce



douteux. Cagliostro répondit : Moi je n'enlève rien à personne et je ne suis pas venu mutiler les hommes avec l'acier. Et sur le champ il fit un emplâtre et il dit à la femme : Prends une serviette et te l'attache. Elle lui dit : Seigneur, je n'en ai pas. La femme de Cagliostro, s'étant absentée, revint et rapporta une serviette propre et neuve et la donna à la femme qui se pansa comme Cagliostro le lui avait dit. Et elle lui dit : Seigneur, combien de temps dois-je rester dans cette ville, pour que tu me guérisses et que je sois rendue à la santé ? Cagliostro lui répondit : Quelque temps. Or, la femme lui dit : Et comment le pourrai-je ? Il me faudrait entrer à l'hôpital et je n'ai ni or ni argent. Et Cagliostro se fâcha contre elle et lui dit : Va, mange et bois, je payerai ton hôtelier pour toi. Et la femme s'en alla joyeuse, et avec une hâte extrême. Or Cagliostro ayant fait venir l'hôtelier, traita avec lui sans discuter, pour qu'il l'hébergeât sans lui demander un sou. Et c'était un concert unanime de tous pour le louer et pour dire qu'un grand secours était venu du Ciel sur la terre. Et le lendemain les médecins vinrent voir la femme et la trouvant toute joyeuse logée à l'hôtel, ils furent stupéfaits,

**IV.** — Et Cagliostro parlant au médecin qui avait soigné le malade aux calculs lui dit : Fais ce qui est nécessaire pour que ton malade te paye largement ce qu'il te doit, et moi je ferai de sorte que pendant dix ans encore la mort n'aura pas prise sur lui, et, moi, je triompherai de tout<sup>940</sup>. Mais je ne dis pas qu'il

---

<sup>940</sup> « Et Ego vincam universum ; » le sens exact de la parole de

ira vingt ans encore. Et cette parole fut connue du malade, qui sachant qu'il avait encore dix ans à vivre au moins, en fut profondément réconforté. Et il y avait un haut fonctionnaire, attaché au service des finances, qui avait rencontré Cagliostro à l'étranger et que Cagliostro connaissait bien. Il le voyait tous les jours, travaillait avec lui, en était fier, et se réjouissait d'être dans son intimité. On le prenait à l'écart et on l'interrogeait en secret, lui disant : Tu peux nous dire la vérité, car tu es de ses intimes. Il leur dit : Interrogez, que voulez-vous savoir ? Et ils lui dirent : Dis-nous s'il est vrai que Cagliostro a soupé avec le Christ notre Seigneur aux noces de Cana, et s'il a bu l'eau changée en vin, comme beaucoup l'ont raconté ? Il leur répondit et leur dit : Non, mais il est né cependant avant les siècles ; cela est vrai, mais ne le dites à personne. Et on se moquait de lui. Et il y avait une grande divergence d'opinions entre tous au sujet de sa religion : les uns disaient qu'il était mahométan et les autres qu'il était juif. Comme ils se disputaient à ce sujet, Cagliostro leur dit : Pourquoi balancez-vous et dites-vous des erreurs ? Chacune de ces sectes laisse une trace indélébile, voulez vous venir et vous rendre compte ? Et l'un après l'autre, les gens s'en allaient et ne savaient que répondre. Quelques-uns pensaient qu'il faisait revenir les morts et les faisait parler avec les vivants et manger avec eux. Il venait aussi des gens hostiles essayant de le faire parler et de le prendre en flagrant délit de mensonge et de le contredire. Mais

---

Cagliostro traduite ainsi par l'auteur devait être : « Car moi j'ai l'univers sous mes ordres ; tout m'appartient ».

ils admirait la sagesse de ses paroles et s'en allaient en déclarant que cet homme ne pouvait être surpris.

V. — Et tandis que cela se passait, on reçut des lettres de Milan annonçant que Cagliostro était aussi dans cette ville. Et tout le peuple poussait les hauts cris et se demandait avec stupeur comment cela était possible. Et beaucoup disaient que l'un ou l'autre était un faux personnage, et quelques-uns les détestaient tous deux. Et personne ne pouvait comprendre jusqu'à ce que le mystère fût révélé. Or, celui qui était à Rovaredo continuait jour et nuit à soigner les malades, répondant à tous avec humanité et leur promettant la guérison de leurs maladies avant quinze jours. Et lorsque certains manifestaient quelques hésitations au sujet de ses remèdes, il leur répondait confidentiellement : Je vous pardonne parce que vous ne me connaissez pas. Et il en était de même pour sa femme qui disait : Mon mari guérit tout, sauf les morts. Or, elle n'admettait dans sa chambre ni servante, ni femme de chambre ni personne. Et elle se servait pour sa toilette d'une préparation dite des cinq gouttes. Cette préparation était très connue en Angleterre, car Cagliostro qui l'avait inventée avait, avec le prix de sa vente, doté les deux filles d'un officier. Et en en mélangeant cinq gouttes avec une eau de toilette très bonne, cela donnait au visage une blancheur de lait et un éclat de rubis. Et étant revenu chez Baptiste, frère de Nicolas, il discutait avec les médecins, leur disant : Toute maladie vient de l'une ou l'autre de ces deux causes : ou l'épaississement de la lymphe ou la corruption des humeurs dans notre

corps<sup>941</sup>. Et il ne reconnaissait pas d'autre principe aux maladies.

Et il disait aussi : Les ballons, ces globes volants<sup>942</sup> qu'un homme audacieux inventa, qui les dirigera où il voudra ? Sachez que les ballons ne pourront être dirigés, que si on leur enlève d'abord leur forme sphérique, et personne ne songe à cela. Or, il parlait italien et français, et aussi une langue entre les deux idiomes<sup>943</sup>.

Et il y avait une grande puissance dans ses paroles. Et certaines femmes très attachées à lui et qui lui parlaient de leurs maladies, le suppliaient, le pressaient de ne jamais s'en aller à l'étranger. Car personne ne savait combien de temps il devait rester avec nous. Or il y avait dans la ville une jeune fille lunatique qui hurlait, l'écume aux lèvres et les dents serrées, et se jetait sur ceux qui l'approchaient dans sa colère et dans sa fureur. On voulait l'amener à lui, mais on ne le pouvait. Donc lui-même vint la voir pour chasser l'esprit de sa maladie ; et jamais jusque-là, il n'avait agi ainsi avec aucun autre malade. Et plusieurs parmi les plus hautes gens de la noblesse croyaient en lui et conservaient toutes ses paroles avec soin.

---

<sup>941</sup> Comme la naissance et la mort sont les deux termes de la vie, la concentration et la diffusion sont les deux actions extrêmes de la force vitale ; c'est le *Solve et Coagula* des alchimistes

<sup>942</sup> Ce nom de globe volant était celui sous lequel on désignait alors les ballons et spécialement les montgolfières. Voyez les brochures de l'époque sur les expériences faites au Champ de mars le 27 août 1783 par Charles et Robert.

<sup>943</sup> Provençal, piémontais ou langue franque de l'orient.

VI. — Et chaque jour une grande foule assiégeait la porte de Festus, cherchant à voir Cagliostro, et des villes, des châteaux, de toute la région, on lui amenait des malades, en voiture, en chaises, en brancards, à tel point que la place était remplie et que la foule en se pressant s'écrasait devant la maison. Et Ernest, qui était doyen des médecins dans la ville, voyant le trouble et l'affolement de l'opinion publique demanda aux magistrats de lui défendre de soigner désormais les malades, faisant valoir cet argument, que, d'après la loi, l'exercice de la médecine est interdit à tout homme qui n'a pas été examiné et diplômé par les autorités médicales que l'Empereur a établies, choisies pour cela, et que celui qui n'observe pas la loi est l'adversaire de l'Empereur, et, par conséquent, coupable. Et les magistrats s'étant réunis, lui interdirent de s'occuper désormais de médecine, et le menacèrent. Mais lui, leur résistant, protestait et disait : Je n'ai jamais rien ordonné à aucun malade qu'en présence et avec l'approbation de son médecin. Et ceux à qui j'ai ordonné quelque chose, vous le savez, vont mieux. De plus, je n'ai jamais donné un médicament sans préciser à l'avance quelle serait son action. Et voici ; je n'ai jamais invité ni n'invite personne à venir me trouver ; mais quand il vient à moi spontanément des gens, pourquoi ne leur répondrais-je pas ? Et tous me sont aussi témoins que jusqu'à ce jour, je n'ai rien sollicité de personne, et rien accepté du plus petit jusqu'au plus grand, mais qu'au contraire je suis venu en aide aux pauvres, leur fournissant ce qui était utile au traitement de leurs maux. Et la voix du peuple s'élevait pour lui et grondait dans l'Assemblée. Les

magistrats, entendant cela, estimèrent bon de lui faire grâce et le laissèrent soigner les malades. Mais lui, indigné, désirait échapper à leur pouvoir et résolut de se transporter au-delà de la rivière Athésis<sup>944</sup> dans le bourg de Lagarinum qu'on appelle la Ville<sup>945</sup>. Et là les autorités le reçurent avec joie et on voulait faire un festin de son honneur, mais il refusa. Et c'était la soirée du dimanche, environ vers trois heures. Et un certain Joseph, père de Joseph le prêtre, qui souffrait de violentes fièvres, cherchait à pénétrer auprès de lui : et un jeune homme obtint de Cagliostro, au nom de la femme d'un des consuls de la ville, qu'il lui permit de venir. Et le nom de ce jeune homme était Clément. Et Joseph fut reçu secrètement avec son plus jeune fils.

**VII.** — Or, il y avait, assis dans la maison du Consul Gaspard, des gens de naissance noble et des femmes, et Cagliostro se tenait debout au milieu d'eux, et parlait, et il y avait une grande foule dans le vestibule. Ayant pris par le bras l'homme qui souffrait depuis longtemps déjà de fièvre et de vertige, et ayant emmené aussi son fils, il entra dans une petite chambre et, voyant que l'homme vacillait sur ses jambes, il le fit asseoir. Et dès qu'il eut reconnu sa maladie, il répondit aux interrogateurs : Ce sont les vers qui le font souffrir, et personne ne comprit encore. Mais ils s'étonnaient et se taisaient. Et se tournant vers Joseph, il dit : Prends courage, je te guérirai en huit jours. Aie seulement confiance en Dieu et en moi, et fais ce que je t'ordonnerai. Et le malade avoua

---

<sup>944</sup> L'Adige appelé maintenant le Pô.

<sup>945</sup> Villafranca.

qu'il était chrétien et ne dissimula pas sa croyance. Et après cela, ayant renvoyé la foule, il traversa et revint dans la ville où il y avait un jeune homme, soldat de la garde, malade (il l'avait déjà visité et il allait mieux) et où était aussi la jeune fille aliénée, qui semblait peu à peu se calmer : il y avait là un grand nombre de gens qui rendaient témoignage en eux-mêmes au sujet de ses œuvres de charité et qui le bénissaient.

**VIII.** — Et tous s'émerveillaient au sujet du jeune soldat, car bientôt il se leva, alors qu'il y avait déjà cinq mois qu'il était couché immobile et comme mort avec une enflure des cuisses et des douleurs articulaires. Et l'origine de sa maladie, c'était cette peste qui fut amenée de l'autre bout du monde par l'intempérance pour punir l'œuvre de chair. Et Cagliostro voyant le nombre énorme de gens qui venaient chaque jour à lui atteints de cette mauvaise maladie, se troublait en lui-même et disait : C'est à peine si j'ai trouvé tant de malades de ce genre à Paris et à Constantinople. Malheur à vous, car votre luxure est descendue sur vous et sur vos enfants, et il citait ce proverbe que les petites villes sont plus perverties par les plaisirs du monde que les grandes et qu'elles en meurent.

Quant à lui, il prenait peu de nourriture, ne se couchait pas dans un lit, mais dormait sur un fauteuil, appuyé sur un oreiller. Et il arriva, que comme on lui amenait des malades même d'un hôpital, il ne voulut pas les recevoir, disant : Je sais que, quelle que soit la prescription que je leur fasse, ils ne l'exécuteront pas et rejetteront mes paroles. Car ceux qui ont pouvoir sur eux ne les laissent pas libres.

Et mes ressources ne me permettent pas de faire face à tous les besoins et de les retirer de l'hôpital. C'est pourquoi, allez et répondez-leur qu'ils ont leurs médecins et leurs chirurgiens, qu'ils les consultent ! Et un des chirurgiens de la ville, très petit et très vif, l'assistait sans interruption et prenait en note les formules de ses purgatifs. Et il y avait aussi d'autres médecins avec lui qui écoutaient ses avis avec confiance. Quant à ceux qu'il savait ses ennemis, qui médisaient de lui dans les rues et excitaient le peuple, il ne les poursuivait pas de sa colère, car il disait : Personne ne peut faire le bien sans faire d'envieux. Partout où j'ai été parmi les nations j'ai supporté beaucoup de la part des hommes et je n'ai voulu faire de mal à personne, mais au contraire aider tout le monde. C'est là en effet la charité qui assimile l'homme à Dieu, de rendre le bien pour le mal et d'arracher notre genre humain à ses misères. Et il racontait longuement qu'en Angleterre, en France, en Russie, il avait eu à souffrir pour faire du bien aux autres, et il leur pardonnait à tous. Et un matin de très bonne heure, la femme d'un capitaine de Milan, femme belle et de grande distinction qui avait une recommandation pour Baptiste, frère de Nicolas, vint pour voir Cagliostro, car elle avait entendu dire et avait lu de lui beaucoup de choses, à savoir qu'il guérissait toutes les maladies et qu'il n'y en avait pas de semblable à lui sur toute la terre. Baptiste la reçut donc et la conduisit à Cagliostro qui les accueillit avec amabilité et quand le temps fut venu de leur départ, Baptiste dit à Cagliostro : Si je t'ai quelquefois ennuyé, aujourd'hui j'ai payé ma dette. Et Cagliostro le reconnut et les renvoya.



**IX.** — Quand le soir fut venu, on lui demanda s'il était vrai, comme le bruit en courait partout, qu'il possédait une potion par la vertu de laquelle il rendait la jeunesse aux hommes, et il répondit, niant le fait : Je vous assure qu'il n'y a rien de commun entre moi et les fables savantes de la fille du roi de Colchide. Mais il raconta comment chez une dame noble que la crainte de la vieillesse rendait dangereusement folle, il avait guéri par imagination cette maladie, en lui donnant une potion qui devait, lui annonçait-il, lui donner l'éternelle jeunesse. Et les autres femmes s'attristaient à ces paroles, sachant que le remède n'existait pas, et que leur espoir de voir réparés les outrages du temps était illusoire. Et les hommes les plaisantaient. Et Cagliostro dit : Mes serviteurs eux-mêmes trompent et se trompent sur moi ; méfiez-vous de leurs mensonges, car de tels hommes ne peuvent être retenus par aucun moyen dans la voie droite de la vérité. Et une femme appartenant à la noblesse de la ville, ayant caché son nom envoya un messenger pour lui dire : Seigneur, une dame a quelque chose à vous dire : venez dans telle villa, elle y sera, vous y recevra avec honneur, et vous remettra douze pièces d'or en récompense. La colère saisit Cagliostro et il s'emporta disant : Elle ne me connaît donc pas, ni moi, ni mes paroles. Elle ne verra pas ma face jusqu'à ce que le bandeau qui couvre ses yeux soit tombé.

Et on cherchait à l'observer, pour voir s'il allait à l'église le dimanche, s'ils communiaient, lui, sa femme et ses domestiques. Et personne ne le savait sûrement : les uns l'affirmant, les autres le niant. Et cependant lorsqu'il renvoyait la foule de ses malades

après audience, il étendait le bras et faisait le signe de la croix. Et aussi lorsque le soldat qui avait été malade, couché, pendant cinq mois, était venu se jeter à ses genoux, guéri et reconnaissant, il lui avait

dit : Pourquoi me remercier ? Va à l'église, quand le prêtre dit la messe, et confesse là que Dieu t'a guéri de ta maladie. Et à cause de cela on disait : Voyez, non seulement il est chrétien, mais il est même catholique. D'autres répondaient : Non, mais il veut que chacun témoigne de sa ferveur selon la tradition de la loi de ses pères, pour ne pas causer de scandale dans le peuple, et pour que les autorités ne sévissent pas contre lui. D'autres, compétents en médecine, niaient la guérison du soldat et dénigraient Cagliostro sur ses médicaments, dissuadaient les gens de les prendre, en donnant des raisons tirées des règles savantes de leur art. Or, lui conseillait à presque tous de boire une tisane, dont la formule se trouve dans Hippocrate, car il n'y a pas de boisson plus saine que cette tisane, disait-il. Ceux qui le blâmaient s'écriaient : mais la même tisane ne peut convenir à tous ! Et ils ajoutaient : Aucun de ceux qu'il a soi-disant guéris n'est devenu entièrement bien portant. Où sont ses promesses ? Il prétendait qu'en quelques jours il enlèverait toute maladie ? Joseph, père de Joseph le prêtre, à qui il avait prédit que dans trois jours il expulserait des vers, n'en a pas expulsé, et jusqu'à présent n'est-il pas encore malade ? Et l'on ne répondait à ces objections qu'une seule chose, c'est que cet homme ne cessait de faire du bien aux pauvres. Et chaque jour, de toute l'Italie, venaient des gens en grand nombre, et des femmes de la haute noblesse, et du nord aussi

beaucoup de voyageurs pour le voir et le consulter ; il en arrivait même des montagnes de l'Allemagne et des rivages de la Méditerranée, cherchant la consolation dans leur confiance.

X. — Or, un jour Cagliostro était assis avec Baptiste, frère de Nicolas et un autre, il parla et commença à raconter les embûches qu'on lui avait tendues à Londres, et comment un jour, défendant lui-même sa cause devant les juges et les princes du peuple contre un calomniateur, il s'écria à pleine voix : « Aussi vrai que Dieu existe, que celui de nous deux qui fait un faux témoignage, meure sur le champ. » Et la main de Dieu s'abattit sur son accusateur et il tomba en arrière, mort. Baptiste s'étant retourné vers son ami, lui dit : Sortons, car cet homme nous reçoit aujourd'hui trop familièrement<sup>946</sup>. Et ils sortirent. Or ceux qui étaient dans la ville, voyant la foule qui venait des contrées les plus éloignées, étaient dans l'admiration. Et quelques-uns, pour cela même, venaient à lui, de peur que les étrangers ne leur reprochassent leur indifférence disant : Comment, nous, nous venons de loin pour le voir, et vous, qui l'avez avec vous, vous ne vous en souciez pas, et vous rougissez de rendre hommage à la vertu ? D'autres, qui ne craignaient pas le jugement d'autrui, s'opposaient très fortement à cette opinion. Et ils disaient : Qui est cet homme ? D'où vient-il ? On l'ignore. Comment sa renommée s'est-elle répandue dans tout l'univers ? Est-ce que vraiment il donne des preuves en guérissant tous les malades comme

---

<sup>946</sup> Cet homme se moque de nous ; il ne respecte pas notre bon sens ; il abuse de notre crédulité.

il le promet ? Pas du tout. Alors quoi ? Il parcourt le monde, distribue de l'or, dit des choses profondes et obscures. Tout le monde peut ainsi paraître grand : qu'il guérisse publiquement quelqu'un délaissé par les médecins et nous croirons en lui. Et quelques-uns répondaient : Il est un fait sûr, c'est qu'il a un remède très efficace pour guérir les fièvres périodiques, et que beaucoup ici en ont été guéris. Et comme les autres mettaient en doute que la santé ainsi rétablie le soit définitivement et sûrement, de nouveau la discussion recommençait. Dès lors Cagliostro ne guérit plus aucun habitant de la ville ou de la région de Roveredo, mais il guérissait seulement les étrangers, surtout ceux qui venaient de loin. Le bruit se répandait que le Préfet et les magistrats lui avaient interdit de nouveau d'exercer la médecine. Et lui en donnait une autre raison : il disait que cette cité était maudite parce que quelques-uns des littérateurs du pays<sup>947</sup> l'avaient calomnié sans raison. « Voilà pourquoi je ne ferai plus agir mon pouvoir parmi vous, mais j'irai au loin rendre les parents à leurs enfants et arracher pour leurs parents les enfants aux griffes de la mort et aux cavernes des ténèbres. La gloire me revêtira du vêtement de sa splendeur, les mères me couronneront de roses, et les épouses oindront mes cheveux d'aromates, les vieillards me chanteront avec les jeunes gens des cantiques au son de la trompette et au tonnerre des tambours. Là, la haine ne distille pas son venin et l'incrédulité ne pousse pas ses racines. » Ils pensaient donc que bientôt il partirait de chez eux, et

---

<sup>947</sup> Journalistes.

beaucoup s'en réjouissaient trouvant qu'il troublait la cité, car il lisait sur les visages les secrets des vices de chacun. Car il était physiognomoniste et métoposcopiste. Et lorsque des malades revenaient sans changement le trouver, il disait : Que voulez-vous que je fasse pour vous ? Le médicament qu'il vous faudrait est à l'autre bout du monde, puis-je partir sur l'aile des vents pour aller le chercher et vous le rapporter ?

Et, fermant la porte, il se retirait de la foule et écrivait en Arabe, en Français, et se reposait.

**XI.** — Du reste le jour ne se passait pas sans qu'un nouveau flot de malades ne vint le trouver, arrivant de leurs villes pour se montrer à lui. Et ceux qui ne pouvaient pas venir envoyaient leurs médecins entendre les paroles de sa bouche. Et il vint aussi une jeune enfant, fille d'un certain Pompée qui avait été juge dans la Cité : elle tombait souvent, se frappait dans ses crises, et écumait : son nom était Elisabeth. Il lui ordonna de prendre de l'émétique et la renvoya. Il ordonna le même traitement à d'autres femmes nobles, hystériques, venues à lui d'Allemagne sur la recommandation de sa femme de chambre<sup>948</sup> qui était son amie. Car cette femme avait raconté à sa maîtresse les œuvres de Cagliostro à Strasbourg ; comment son père à qui les médecins voulaient couper le bras pour gangrène, avait guéri subitement, et comment une femme en couches, à qui on se préparait à faire une opération césarienne car elle était mourante, fut

---

<sup>948</sup> Ancilla est écrit avec une majuscule dans le texte ; néanmoins nous ne considérons pas ce mot comme un nom propre, les fautes typographiques n'étant pas rares dans cet ouvrage.

sauvée ainsi que son enfant en prenant des mains de Cagliostro quelques gouttes d'élixir. Pour cela et pour beaucoup d'autres actes méritoires les Strasbourgeois firent graver son portrait avec, au-dessous, quelques vers en langue française rendant témoignage à ses mérites<sup>949</sup>. Or un jour où une princesse allemande vint le voir, extraordinairement belle et vertueuse, Cagliostro se levant, lui donna un exemplaire de son portrait qui avait été fait à Strasbourg disant : Voici, moi, je serai toujours et partout avec toi. Et il n'avait jamais agi ainsi avec personne. Ce jour-là, la foule murmurait donc et disait : On nous raconte de grandes choses faites au loin, et que nous n'avons pas vues de nos yeux, et où nous n'étions pas. Qu'il fasse donc ici quelque merveille ! Mais il ne le peut pas. Ils disaient cela sachant que Cagliostro avait donné à un certain médecin sourd qui l'avait consulté, une potion énergique, qu'il avait soufflé fortement dans ses oreilles, lui promettant que dans six jours ses oreilles s'ouvriraient et qu'il entendrait nettement un tel souffle. Et après tout cela, le médecin n'entendait encore rien, et il était encore nécessaire de lui parler par gestes. Quant au vieillard, souffrant des calculs, que ses amis engageaient à parcourir la ville à cheval et à se montrer en public pour rendre témoignage de sa guérison par Cagliostro, il leur répondait : Allez-vous en, vous vous moquez de moi, je suis en effet plus mal qu'auparavant et si je m'étais ainsi traité autrefois, je reposerais déjà auprès de mes pères depuis long-

---

<sup>949</sup> C'est le portrait gravé par Guérin en 1781 et que nous reproduisons en tête de ce volume.

temps. D'autres parlaient de même et commençaient à mépriser ses avis. D'autres répandaient le bruit que les médecins et les pharmaciens, par jalousie, le trahissaient et falsifiaient ses ordonnances, ou le calomniaient afin qu'on ne puisse le connaître en vérité. Mais le nombre augmentait de ceux qui disaient : Les paroles de mensonge, ce sont celles dites pour trouver des excuses à ses bêtises. Et apprenez que cette femme, avec qui il est, n'est pas sa femme (elle était romaine et du nom de Séraphim)<sup>950</sup> c'est seulement une aide pour ses jongleries : elle ne va pas communier aux jours de fêtes pour rester à garder ses merveilleux bijoux à la maison, de peur des voleurs. Et lui non plus n'approche pas de la sainte table, car son âme ne peut trouver la paix à penser aux choses de Dieu et il dit en avoir obtenu la dispense du prince des prêtres. Malheur à l'homme qui ne croit pas et place les œuvres du siècle avant celles du ciel ! Aujourd'hui il a renvoyé son domestique, servant chez lui depuis quinze ans, bon et zélé, parce qu'il avait accepté de l'argent de ses visiteurs. Mais il n'a rien à craindre et quelque part ailleurs il va aller l'attendre, et là, il le reprendra. Toutes ces médisances se répétaient dans la foule et soulevaient des dissensions très grandes. Et Cagliostro poussé par l'esprit de corps, vint un jour dîner chez un homme, considéré comme faisant partie de la franc-maçonnerie, et sa femme y était aussi. Et lui-même était un des chefs de cette Société, maître de cette secte dites des Illuminés, et il avait quelques disciples qui voulaient être initiés et

---

<sup>950</sup> *Sic.*

même suivre cette même route. Et entre autres, un seigneur du voisinage demandait son admission, et avait versé une somme de 300 pièces d'or, et il était avec lui nuit et jour, et avec un autre frère, venu des bords de la mer, mais Cagliostro lui répondit : il faut que trois maîtres se trouvent réunis pour pouvoir faire la réception d'un néophyte dans cette secte. Ils écrivirent donc à un certain disciple qui habitait fort loin de cette ville, pour le prier de venir en hâte, et il partit aussitôt. Et les autres, pleins de zèle, veillaient et attendaient. Et de nombreuses pensées agitaient leurs cœurs, et ils étaient comme ceux des mystères que le thyrsé avait frappés, ou qui faisait résonner les cymbales sur le mont Dindyme<sup>951</sup>.

Lorsqu'il fut arrivé, prenant avec eux un autre disciple, Cagliostro reçut le néophyte et l'ayant activement instruit des éléments de leur doctrine il le reçut aux Eleuthéries<sup>952</sup> et lui permit de siéger au milieu des frères et de connaître les secrets de leur communion des déserts de Scythie jusqu'au fleuve d'Éthiopie, et l'on dressa chez Cagliostro une grande table de festin, et on y prit place. Il y avait une immense quantité de lustres, et sa femme mangeait avec eux. Comme ils soupaient encore fort tard dans la nuit, cela surexcitait la curiosité des gens, et par les portes et les fenêtres on essayait de jeter un coup d'œil et de pénétrer leurs mystères. Et les uns racontaient qu'ils avaient vu une chose, les autres une autre, du sang

---

<sup>951</sup> Les mystères de Cybèle se célébraient sur le mont Dindyme en Phrygie.

<sup>952</sup> Fête de la liberté.



qu'ils buvaient, des torches en croix, des épées nues, et on affolait le peuple avec des fables<sup>953</sup>. Cagliostro passait pour affilié aux rites des Égyptiens et aux Thesmophories des mystères d'Éleusis. Et lorsqu'ils se levèrent de table, le Néophyte resta avec eux et l'autre initié qui était étranger retourna rapidement dans son pays. Mais le domestique qu'il avait renvoyé, qui logeait dans une étable, se dit : Que la paix de Dieu ne soit plus en moi jusqu'à ce que je fasse les mêmes merveilles que mon maître. Et il commença à vendre des cérats et des mixtures : mais il le faisait en secret par peur de son maître. Mais Cagliostro n'allait nulle part, s'occupant uniquement de Festus, qui était arrivé malade de Trente, et qu'il soignait.

**XII.** — Et un jour il demanda à quelqu'un s'il voulait lui aussi, être affilié à ceux qu'on appelle Illuminés. Et l'homme refusa disant qu'il aimait mieux rester dans ces demi-ténèbres où l'on ne voit presque rien, que devenir complètement aveugle dans une telle lumière. Et il donnait d'autres raisons pleines du sel de la sagesse. Quelques-uns, entendant ces conversations, se disaient entre eux : Il appartient certainement à la confraternité des frères maçons (que l'on nomme francs-maçons) et peut-être est-il envoyé par eux pour guérir les malades qui sont dans le monde et ses largesses viennent de leurs coffres et de leur trésor, car on dit qu'ils ont pour premier précepte de faire du bien à tout le monde. Mais d'autres répon-

---

<sup>953</sup> Une campagne active était menée contre les symboles maçonniques et contre Cagliostro en particulier en Italie ; elle s'est terminée à Rome par son arrestation.

daient : S'il est vrai qu'une telle charité les anime, ce n'est pas lui qu'ils enverraient, mais un être qui ne leurrerait pas les hommes par une vaine confiance. Et de nouveau on disait : Ce fin matois, il est vrai, fait quelques aumônes, et ne reçoit pas de paiement de la masse, mais c'est pour attendre de temps à autre un homme très riche, et gagner cent fois plus avec lui. Quand il arrive dans une ville, il y reste tant que l'opinion publique l'encense, et quand l'effet de ses médications à longue échéance ne se produit pas, révélant la vanité de ses promesses, il part, et passe ainsi de ville en ville, et sa supercherie n'a pas de terme. Son procédé, et le summum de son ambition, c'est qu'on le regarde comme l'instrument de la grande puissance qui vient d'en haut : et ainsi il parcourt les terres et les mers, et se pose en médecin universel. Mais, voyons, si réellement il enlevait tout mal, est-ce que les gouverneurs, les princes de la terre ne l'auraient pas forcé depuis longtemps à demeurer au milieu des ministres, dans leurs pénates ? Mais beaucoup, plus justes, résistaient à ces discours. Ils s'irritaient même contre celui qui prenait en note ses paroles, pensant qu'il écrivait pour se moquer de lui, mais celui qui écrivait, ne le méprisait nullement, mais racontait fidèlement ce qui se passait à Rovoredò, rendant témoignage par un simple récit. Et son récit fut fait selon l'habitude des Orientaux, comme on le voit dans les textes grecs que les Latins ont traduit mot à mot. Et il arriva, comme un prêtre venait vers Cagliostro, qu'il lui dit : J'ai telle et telle maladie : dis-moi ce qu'il faut faire pour aller mieux. Et il le lui dit ! Mais de nouveau le prêtre dit à Cagliostro ; Donne moi aussi des remèdes pour les

maux à venir. Cagliostro répondit, et lui dit : Si j'étais allé te confesser les péchés que j'ai faits, tu me renverrais avec l'absolution, si alors je te demandais de m'absoudre aussi des péchés que je ferai, est-ce que tu m'absoudrais ? Il lui répondait : Non. Cagliostro lui dit : Et moi je ferai de même envers toi. Et voici qu'une dame noble, venue de Trente, et qui était sourde, le pria de lui rendre l'ouïe. Et son mari était avec elle et écoutait. Et Cagliostro dit à la femme : Observe le commandement que je vais t'imposer et je te guérirai : Ce commandement, le voici : Si tu vas mieux, publie dans les actes qui chaque semaine sont répandus chez vous dans le public<sup>954</sup> comment je t'ai guérie : si au contraire ton infirmité ne te quitte pas, fais de même connaître à tous les vivants par ces actes que je suis Agyrta<sup>955</sup>. Et Festus était assis et présent, et il goûtait avec un grand bonheur toutes les choses qui se passaient devant lui.

**XIII.** — Or il y avait un homme des plus haut placés, furieux contre Cagliostro, qui dans les rues et les places médissait de lui : et cet homme voulut faire parler le jeune homme qui écrivait ce livre et il lui dit : Que t'en semble de Cagliostro ? Le jeune homme répondait : Ce n'est pas à moi de juger un homme sur qui chacun porte une appréciation différente, car il n'y a pas deux êtres qui pensent de même à son sujet. Il lui dit : Toi aussi, tu hésites ! Que tu es lourd d'esprit ! Des fous et des aveugles prétendent que cet homme fait du bien à son prochain : mais moi j'ai

---

<sup>954</sup> Revue ou journal.

<sup>955</sup> Agurtès (grec) charlatan, prêtre mendiant de Cybèle.

dit et je dis que cet homme fait du mal à tout être vivant, de sa naissance à sa mort. En effet, par ses discours, de toutes les régions qui sont sous la voûte du ciel, arrivent à grands frais et à grande peine des voyageurs pour recouvrer la guérison de lui et, trompés, ils s'en retournent chez eux, deux fois plus mal qu'auparavant. Lui, mange, boit, et se moque d'eux dans son cœur et il lui suffit de se laisser encenser par les hommes. Quand il eut dit cela, il souhaita le bonsoir au jeune homme et partit. Et le jeune homme vint dans un endroit où il y avait un pharmacien savant, instruit, et plein de justice, et il lui demanda ce qu'il disait de cet homme. Celui-là, sans colère et sans injures, raconta comment il avait sondé prudemment la science de Cagliostro dans sa partie, mais que lui, comme un poisson qui se serait échappé des mains du pêcheur, avait fui l'hameçon. Et il ajoutait : Si j'avais voulu gagner beaucoup d'argent en fabriquant les médicaments qu'il ordonnait, j'aurais pu le faire, mais je n'ai pas voulu et j'ai renvoyé ces malades par charité pour eux. J'ai pitié de ceux qui prônent Cagliostro comme un grand naturaliste et un grand chimiste. — Et en effet il y avait des gens qui réfutaient violemment les histoires racontées dans le vulgaire sur les mystères franc-maçonniques célébrés par lui avec ses disciples une nuit. Ils expliquaient que Cagliostro n'avait fait que révéler les arcanes des sciences physiques et chimiques et le peuple crut qu'il les avait initiés par de simples cérémonies autorisées. C'est un homme de bien, instruit de toute la science des Orientaux et des Européens, et même, il déteste les charlatans. Et à ces mots, beaucoup souriaient et

répétaient le vieux proverbe : « Le potier n'aime pas le potier ». Est-ce qu'au commencement il ne voulait pas parier une grosse somme, que, tel jour, les malades, les boiteux et les gens ayant des fractures, se lèveraient et marcheraient sans trace de leur affection ! Et quel charlatan fut jamais aussi impudent ? C'est vraiment le maître en l'art ! Et pendant qu'on parlait ainsi, lui était à la maison avec Baptiste, père de Nicolas, et Éloi, homme noble de Vicenze, et leur esprit se délectait aux enseignements de son génie. Et en effet il parlait beaucoup et avec grandeur, rendant témoignage à lui-même, et un jour il commença à dire : Dans la ville de Pierre, dit le Grand<sup>956</sup>, un des ministres de la reine des Russes avait un frère qui avait perdu la raison et se croyait plus grand que Dieu. Et personne ne pouvait résister à la violence de sa fureur, et il criait à haute voix, menaçant toute la terre et blasphémant le nom du Seigneur. On le gardait à vue. Et ce ministre me suppliait de le guérir. Quand j'entrai près de lui, il se mit aussitôt en fureur, et me regardant avec férocité, et se tordant les bras, car il était attaché avec des chaînes, il semblait vouloir se jeter sur moi. Et il hurlait : Qu'on précipite dans le plus profond abîme celui qui ose ainsi paraître en présence du grand Dieu, de celui qui domine tous les Dieux et les chasse loin de sa face. Mais, moi chassant toute émotion, je m'approchai avec confiance et je lui dis : Te tairas-tu, esprit menteur ? Est-ce que tu ne me reconnais pas, moi qui suis Dieu par-dessus tous les Dieux, qui m'appelle Mars, et vois ce bras en

---

<sup>956</sup> Saint-Pétersbourg.

qui est toute la force pour agir du sommet des cieux aux profondeurs de la terre ? Je venais à toi pour te prendre en pitié et te faire du bien : et voilà comme tu me reçois, sans considérer que j'ai le pouvoir de réparer, mais aussi celui de réduire à néant. Et aussitôt je lui donnai un tel soufflet qu'il tomba par terre à la renverse. Lorsque ses gardiens l'eurent relevé et qu'il fut un peu adouci, j'ordonnai qu'on m'apportât un repas et je me mis à dîner, lui interdisant de manger avec moi. Et lorsque je vis qu'il s'était humilié, je lui dis : Ton salut est dans l'humilité, être dépourvu de toute force devant moi, approche-toi et mange. Et après qu'il eut un peu mangé, nous montâmes tous deux en voiture et nous allâmes hors de la ville sur le bord de la Néva, où les gardiens avaient préparé par mon ordre une barque et ils étaient assis sur la berge. Quand nous fûmes montés, on rama, et la barque commença à avancer. Alors, voulant le jeter dans le fleuve pour que la brusque terreur amenât sa guérison (il y avait des gens postés pour venir à son secours) je le saisis tout à coup, mais lui, m'entourant brusquement à son tour de ses bras, nous tombâmes tous deux dans l'eau, lui s'efforçant de m'entraîner au fond, et moi, placé au-dessus de lui, je l'écrasai de mon poids, et après une lutte qui ne fut pas courte, j'arrivai adroitement à me dégager et je sortis de l'eau en nageant ; lui, retiré par les gardiens, fut placé dans une chaise à porteur. Et quand nous fûmes de retour et changés, il me dit : En vérité, j'ai reconnu que tu es Mars et qu'il n'y a pas de force égale à la tienne, et je te serai soumis en toutes choses. Je lui répondis et lui dis : Ni toi tu n'es un rival pour l'Éternel, ni moi je

ne suis Mars, mais je suis un homme comme toi. Tu as le démon de l'orgueil, et cela te rend fou : moi, je suis venu t'arracher à cet esprit du mal, et si tu veux m'être soumis en toutes choses, tu agiras comme le commun des mortels. Et dès ce jour il commença à se laisser soigner, et ainsi revint à lui, celui dont la raison se perdait en idées délirantes.

**XIV.** — Un autre jour au même endroit, Cagliostro raconta ce qui suit ; il disait : Il y eut une fois un vieil évêque malade qui me fit appeler : lorsque j'eus appris de lui quelle était sa souffrance, je lui dis : Si vous ne pouvez cohabiter avec une vierge, vous êtes perdu, et si vous pouvez cohabiter avec elle, c'est elle qui prendra votre mal, et vous, vous serez guéri. Cela lui parut quelque chose de grave et d'immoral. Aussi il fit venir ses conseillers et ses avoués, et tint conseil avec eux pour savoir ce qu'il fallait faire. Eux, après une grande discussion, conclurent à l'unanimité qu'il fallait cohabiter, car, disaient-ils, si vous agissez ainsi, ce n'est pas par sensualité, mais par devoir de santé, et pour vous conserver à votre troupeau. Et il le fit et il guérit. La jeune fille fut malade, mais je l'ai guérie. Ceux qui entendaient cela se disaient en s'en allant : Pourquoi cet homme-là ne renonce-t-il pas à ses boîtes de poudre et ne vend-il pas ses boniments ? Qu'il monte sur des tréteaux et raconte aux badauds ses histoires sur la place : Ou, s'il veut en imposer aux hommes comme un Elymas ou un Mambrés<sup>957</sup>,

---

<sup>957</sup> Elymas ou Bar Jesu, magicien juif, adversaire de saint Paul à Paphos. (*Acte des Apôtres*, XIII. 8) Mambrés (ou plus exactement Tambrés) nom cité par le paraphaste Ben Ouziel et aussi



qu'il s'en tienne aux grandes villes où la vie voluptueuse de la plupart des gens les pousse aux ténèbres de la déraison. Le petit peuple, lui, travaille et n'est pas aveugle. Mais quelques-uns disaient que dans l'histoire de l'évêque il avait seulement raconté que l'évêque s'était refusé à suivre son conseil, disant : Les lois du seigneur sont plus précieuses que la vie. Et après cela, un édit fut publié au nom de l'Empereur, lui interdisant de guérir désormais, ni de recevoir pour consultation personnelle. Et toute la multitude applaudissait et disait : Vive le Roi, notre maître, qui nous a protégés dans sa bonté. Car, voyez, les malades que Cagliostro a vus, vont plus mal presque tous. Et lui, dans la crainte de la loi, obéissait et renvoyait les malades sans réponse. Et un homme fit une épigramme montrant que son nom, par permutation, révélait qu'il était un des faux christes, s'efforçant en vain de se parer de la vraie gloire divine. Mais cela parut, même en parole, une méchanceté trop absurde aux gens plus raisonnables. Or, la femme de Cagliostro vint avec un chapelain dans une église, et s'étant agenouillée, elle assista à la messe avec dévotion. Et de plus, un autre prêtre, homme de bien, causait souvent avec elle du royaume de Dieu et de l'Église, hors de laquelle il n'y a pas de salut ; et il lui donna à lire les Actes des apôtres, et les œuvres des prophètes. Et il se réjouissait de voir la foi et les bonnes paroles de cette femme. Car, dans la ferveur de son esprit, elle s'irritait contre le mal semé par la soi-disant philo-

---

par Pline (*Hist. naturelle*, XXX, chap. 1, comme étant celui d'un des deux égyptiens qui lutta avec Aharone. (*Exode*, VII, 12).



sophie qui florissait en France, et elle rejetait les œuvres scientifiques modernes méditant attentivement les écritures. Et de plus, elle disait<sup>958</sup> : Voici que nous avons accompli notre tâche ici en guérissant les malades, et mon âme brûle d'aller dans d'autres villes, pour ne pas laisser d'endroit où notre charité ne se manifeste aux fils d'Adam. Et elle disait encore beaucoup d'autres choses conformément aux projets de son mari. Et le domestique renvoyé, qui vendait des pommades, était regardé comme d'accord avec son maître pour cette comédie, et l'on disait qu'il lui remettait l'argent de la vente. Aussi quelques-uns de ceux qui avaient cru en lui frappaient du pied, s'indignaient qu'un fils de cocher les eût trompés et se fût joué de leur espérance. Car la rumeur publique disait que Cagliostro était fils d'un cocher ; d'autres le prétendaient d'un peintre ; d'autres, qu'il était de noble souche, royalement élevé en Arabie, mais qu'il fuyait les honneurs en se cachant. Et à ceux qui cependant faisaient valoir sa célébrité par-delà les mers et les monts, on répondait : S'il n'y avait pas eu à Paris d'Affaire du Collier, nous ne le connaîtrions même pas de nom. Sa célébrité sort d'un horrible cachot, et sa grandeur vient des fers qu'il a traînés aux pieds.

**XV.** — Et peu de temps avant qu'on lui eut interdit l'exercice de la médecine, il voulait vendre à un pharmacien son remède spécifique contre l'épilepsie, et avait convenu d'un prix très élevé ; car, disait-il, il avait besoin de se reposer des soucis et des souf-

---

<sup>958</sup> Le texte est ici amphibologique : on peut traduire aussi : « Cagliostro disait, etc. ».

frances et des persécutions qu'il avait endurés à Paris dans les fers. Mais quelques personnes empêchèrent cela, réfléchissant qu'il tendait ainsi son filet pour prendre de nombreuses victimes nouvelles. Et un bossu vint à lui, le suppliant : Seigneur, toi qui peux, dit-on, enlever tous les maux, enlève-moi ce poids. Cagliostro regardant profondément, lui dit : Place sur ta bosse une lame de fer de quatre livres et chaque jour couche-toi dessus pendant six heures et le neuvième jour ne luira pas que ta bosse n'ait disparu. Il y avait là un médecin présent, et Cagliostro en disant cela hochait la tête vers lui en souriant. Mais après l'interdiction de l'Empereur, il ne s'occupait plus de rien que de recevoir ses amis et de répandre en eux les richesses de son savoir. Il leur disait : Si quelqu'un a eu la syphilis et n'est pas bien guéri, je la ramène à l'état aigu sans la lui faire reprendre par un nouveau contact pour cela, et ensuite, rapidement, je le guéris radicalement<sup>959</sup>. Donc, allez, et amusez-vous, si ce n'est pas pour vos âmes que vous craignez, et si vous n'avez peur que pour vos corps. Et tandis que les autres médecins soignent la syphilis par le mercure moi je ne veux pas traiter un poison par un autre poison, de peur qu'en chassant la première maladie le traitement n'en détermine avec le temps une autre plus grave que la première. Or, ceux qui avaient analysé et essayé ses onguents, affirment qu'il mentait et que dans tous, il entraînait du mercure. Il se vantait

---

<sup>959</sup> À cette époque syphilis et blennorrhagie étaient confondues et l'on peut remarquer là qu'il y a une méthode connue du traitement de la blennorrhagie chronique.

aussi qu'il ne pouvait se faire dans la vessie de calcul si gros ou si dur qu'il ne puisse le faire dissoudre dans l'urine par ses remèdes. Et un de ceux qui écoutaient lui dit : Comment ce remède peut-il être assez actif pour dissoudre ainsi un énorme calcul, sans nuire aux organes par où il passe, et sans les dissoudre ? Cagliostro lui dit : Cela, c'est mon secret, et je le cache aux profanes<sup>960</sup>. Et de plus il prônait les vertus d'un certain antidote de son invention disant : J'ai souvent pris du poison devant mes amis et mes intimes à des doses amenant la syncope et presque la mort, et déjà on me pleurait quand j'ai pris mon antidote et aussitôt j'ai été sur les pieds. Et il ajoutait : Je vous raconterai de qui est arrivé à Saint-Pétersbourg. Le médecin de l'impératrice de Russie me détestait, parce que j'avais démontré son ignorance, et il vint chez moi en criant : Sortons et venez vous battre avec moi. Je lui répondis : Si vous venez me provoquer en tant que Cagliostro, j'appelle mes serviteurs et ils vont vous jeter par la fenêtre, si vous me provoquez en tant que médecin, je vous donnerai satisfaction en médecin. Effrayé, il répondit : C'est le médecin que je provoque. Et en effet j'avais à mes ordres une grande foule de serviteurs<sup>961</sup>. Alors je lui dis : Eh bien, ne nous battons pas à l'épée, prenons les armes des médecins. Vous allez avaler deux pilules d'arsenic que je vous donnerai, et moi, j'avalerais le poison que vous me donnerez, quel qu'il soit. Celui d'entre nous deux qui mourra

---

<sup>960</sup> La question était absurde : la réponse de Cagliostro était bien adaptée à la question, selon la règle de Beaumarchais.

<sup>961</sup> Les serviteurs de Cagliostro n'étaient pas seulement dans sa maison, il en avait au dehors.

sera considéré par les hommes comme un porc. (C'était le terme dont Cagliostro se servait à l'égard de ceux qu'il méprisait.) On raconta cela à l'impératrice qui me fit appeler. Et lorsque je comparus devant elle, je lui dis avec fermeté : Que votre Majesté me permette de parler sincèrement : votre médecin, bien que vous l'ayez fait capitaine est un porc. Alors elle me conseilla de ne pas combattre un homme qui n'en valait pas la peine, et de ce jour elle l'éloigna de sa présence. De plus, il parlait abondamment des arcanes alchimiques, comment il pouvait transmuter les métaux, rendre l'or fluide comme du mercure, et de nouveau le consolider. Et parlant un jour devant Baptiste, frère de Nicolas, et devant quelques autres, il leur dit : Étant en Suisse, à Berne (les habitants lui avaient donné droit de cité, charmés par ses paroles), je me pris à dire aux gens du pays : Suisses, en considérant vos montagnes, toujours recouvertes d'une glace éternelle, j'ai réfléchi à la grande quantité d'or, d'argent et de cristal de roche qui était enfouie dans leurs entrailles. Si vous vouliez m'autoriser à employer dix années de revenus, je dissoudrais la glace et sortirais au jour ces richesses, à mes risques et périls. Ils répondirent à cela : Non, nous ne voulons pas que vous perdiez à cette entreprise du temps et de l'argent. Quelqu'un des assistants lui dit : Comment dissoudrez-vous la glace ? Cagliostro répondit. Avec du vinaigre<sup>962</sup>. Baptiste répondit à celui qui avait interrogé : Comme Annibal pour les Alpes lorsqu'il

---

<sup>962</sup> *Acetum* peut signifier tout acide, tout mordant, surtout dans la bouche d'un homme qui parlait souvent alchimie.

vint en Italie. Et, se tournant de nouveau vers Cagliostro, il lui dit : Seigneur, excusez-moi si j'émets un doute. Peut-être les Suisses ont-ils craint que par la fonte brusque des glaces, les eaux ne descendent et dans leurs torrents n'inondent leurs cités. Après un moment de silence, Cagliostro répondit : Il y a beaucoup de lacs en Suisse, on aurait pu y diriger toute la masse des eaux. Pour amuser ceux qui l'écoutaient, il passait aussi à d'autres sujets de conversation, et disait : Un jour j'avais besoin d'une femme qui ne fut ni une courtisane ni une vierge, et qui ne fut pas mariée ; (car un médecin se trouve aux prises dans sa carrière avec les circonstances les plus variées.) Rencontrant une jeune et jolie femme, je lui dis : Écoutez, je puis vous faire gagner beaucoup d'argent si vous êtes vierge. Elle me répondit : je le suis, en effet, Monsieur, que désirez-vous de moi ? Alors bonsoir, m'écriai-je, car je ne cherche pas une vierge, mais au contraire, une femme qui ait connu un homme. À ces mots, elle rougit, et dit : je vous ai menti, Seigneur, car en vérité, j'ai connu un jeune homme, procurez-moi, je vous en prie, cette place avantageuse dont vous me parliez. Et je le fis. Et toute l'assemblée riait de cette histoire. Comme il recevait beaucoup de lettres, souvent les lisant en silence, il s'écriait : Qu'apprends-je : le Seigneur frappe mes ennemis, et il soutient, il élève mes amis. Et il annonçait la chose au plus vite à sa femme, qui, les cheveux dénoués et flottants sur le cou, s'élançait dans la maison et la remplissait de sa voix joyeuse. Son cœur en effet était vif comme une flamme, les paroles jaillissaient à flots de sa bouche,

et sa beauté, dans sa jeunesse, effaçait celle de toutes les autres femmes.

Et voilà les choses qui tout d'abord nous ont paru dignes d'être rapportées sur Cagliostro. Celui qui les écrivit, n'a jamais parlé avec lui. Il a écrit ce qu'on lui a dit, sans haine, ni amour, ne retranchant rien, n'ajoutant rien, mais s'efforçant seulement de conserver à l'histoire tout ce qui se disait dans sa ville, sur cet homme célèbre, laissant aux autres le soin de juger. Quelqu'un a reproché au jeune auteur ceci : Ne profanez-vous pas l'Évangile en écrivant ainsi ? Mais le jeune homme répondit : Nullement, car je n'abuse pas de ce qu'on a dit de Dieu, de son Fils notre Seigneur, je ne cite pas des versets, des écritures, je ne défigure pas les textes de vérité du dogme, pour lesquels je suis prêt à me dévouer, mais je me sers du langage courant, et je reste moi-même. Tout mode de discours où l'on se sert de mots usuels est général, qu'il s'agisse de choses profanes ou sacrées ; la différence gît dans le sujet. C'est ainsi qu'avec les mêmes pierres on peut construire une maison ou un temple, et du même or faire un gobelet et un calice. Est-ce que les évangélistes eux-mêmes n'écrivent pas de la même manière de Dieu, de Simon le Mage, et de Théodat. Que me reprochez-vous donc ? Son critique lui répondit : Mais pourquoi avez-vous choisi plutôt ce genre de narration ? Le jeune homme répondit : Parce qu'aucun genre n'est plus propre à exposer brièvement et expressément chaque fait et parce qu'il convenait à ce que l'on pensait du personnage : car beaucoup de gens disent : « C'est l'âne revêtu de la peau du lion ». Mais pour que vous sachiez que ce

genre de style n'est pas spécial aux évangiles voyez la traduction d'Ésope en latin, et aussi ce que Planude le Byzantin a écrit sur Ésope, et Planude fut prêtre et de l'église des saints<sup>963</sup>. Sur cela, l'autre se retira en disant : Combien il est en effet difficile de juger selon la vérité.

**XVI.** — Or, Cagliostro traversa le Pô et vint voir les chefs de ces provinces, et lorsqu'il eut donné des consultations à beaucoup de gens sur leurs maux (on se réunissait là en effet pour ne pas violer l'interdiction de l'Empereur) il leur dit adieu, et revenant dans la ville, il réunit rapidement ses bagages et deux jours après partit pour Trente avec son épouse, le onze des calendes de Novembre selon le calendrier romain<sup>964</sup>.

Quarante-sept jours après son arrivée : c'était un jeudi vers 9 heures. Et comme il montait en voiture, on vit accourir à lui un homme ; c'était ce domestique qu'il avait renvoyé. Il venait lui souhaiter bon voyage, mais Cagliostro étendit la main et le renvoya en disant : Retire-toi de ma présence, toi le plus mauvais des domestiques. Et se retournant vers ceux qui se trouvaient là par hasard, il leur parla ainsi de lui : Dites aux citoyens de Rovoredò, qu'ils pardonnent à leur serviteur, s'il n'a pas pu leur donner toute satisfaction. En vérité, tout son bon vouloir leur fut acquis, et son cœur a été sans astuce devant eux. Et il

---

<sup>963</sup> Planude, dit le grand Planude (XIV<sup>e</sup> siècle) moine grec vivant à Constantinople, a écrit en effet une *Vie d'Ésope* (Leipzig 1747 in-4<sup>o</sup>) et des *Fables d'Ésope* plusieurs fois rééditées depuis l'édition princeps de ses œuvres (Florence, 1494, in-4<sup>o</sup>.)

<sup>964</sup> 11 novembre 1787.

parlait encore lorsque la trompette sonna et les chevaux s'enlevèrent et la voiture disparut à leurs yeux.

Cagliostro avait une physionomie très agréable, il était de taille moyenne, la tête forte et très gras. Et bien qu'il fût gros, il marchait avec agilité, voltigeant de-ci de-là dans une chambre sans vouloir demeurer en place. Son teint était frais, ses cheveux noirs, les yeux profonds et brillants de vie. Lorsqu'il parlait d'une voix sympathique avec des gestes très expressifs, les yeux levés au ciel, il était semblable aux inspirés, ivres de l'esprit d'en haut. Ses vêtements étaient propres, sans luxe, et sa conversation de tout agrément. Et après qu'il fut parti, un poète publia sur lui une pièce en le décrivant initiant des francs-maçons à ses doctrines, selon l'opinion du peuple. Le bruit se répandit qu'il était reçu avec les plus grands honneurs à Trente. Mais les gens sensés et les hommes loyaux qui étaient à Rovaredo, causant entre eux de ce qui s'était passé, et réfléchissant, arrivaient enfin à cette conclusion Il y a grande matière à douter : tout cela est très contradictoire cet homme est une vraie énigme et l'on ne peut porter de jugement sur lui jusqu'à ce que la fin de sa vie ait révélé ce qu'il était.



## Table des matières

Avant-propos .....	4
CHAPITRE PREMIER : Premiers voyages — L'aventurier .....	17
CHAPITRE II : Portrait — L'imposteur .....	22
CHAPITRE III : Londres — Premier séjour — L'escroc .....	46
CHAPITRE IV : La Russie — Le sorcier .....	74
Mitau .....	74
Saint-Pétersbourg .....	109
Varsovie .....	127
CHAPITRE V : STRASBOURG — L'EMPIRIQUE .....	144
CHAPITRE VI : LYON — LE CHARLATAN .....	196
Maçonnerie égyptienne .....	218
CHAPITRE VII : PARIS — LE FAUX PROPHÈTE .....	249
CHAPITRE VIII : LONDRES, SECOND SÉJOUR — L'EXPLOITEUR DE LA CRÉDULITÉ PUBLIQUE .....	314
Lettre écrite par M. le Comte de Cagliostro à M... ..	318
CHAPITRE IX : LA SUISSE ET ROME — LE PROFANATEUR DU SEUL CULTE VRAI .....	346
La Suisse — Bâle et Bienne .....	346
Rome .....	372
CHAPITRE X : Observations sur la vie et la mort de Cagliostro — L'esprit des ténèbres .....	404
CHAPITRE XI : Joseph Balsamo et le Comte de Cagliostro .....	408
ÉPILOGUE : Le maître inconnu .....	425
APPENDICE .....	431
Première partie .....	431
I. — Signatures de Cagliostro .....	431
II. — Acte de baptême .....	434
III. — Acte de mariage .....	435
IV. — Acte de décès .....	436
VI. — Notes sur les familles Balsamo, Braconieri, Cagliostro 438	438

Deuxième partie .....	442
I. — Quelques formules et préparations médicamenteuses de Cagliostro à Strasbourg (1781) .....	442
II. — Une lettre du Cardinal de Rohan au sujet de Cagliostro ..	444
III. — Lettre de Barbier de Tinan, commissaire de guerres, à l'éditeur de la correspondance secrète de Neuwied .....	446
IV.— Patente de la loge-mère du rite égyptien fondée à Lyon par le G. Cophte .....	448
V. — Carte des voyages de Cagliostro .....	451
L'ÉVANGILE DE CAGLIOSTRO .....	452
Liber memorialis de caleostro cum esset roboreti .....	452
Introduction .....	452
L'Évangile de Cagliostro .....	462



© Arbre d'Or, Genève, juin 2003

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Le Comte de Cagliostro*,  
silhouette en pied de Hoerning (vers 1788).

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS